31-E
24
BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
6
19 G
14
Bibliotheca
maior Coll. Rom.
Societ. Jesu
24.3.4.

BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE

OBLIVIA LUNCTA THEATRO
LE
THEATRE ITALIEN
DE GHERARDI.
Tome IV.

LE THEATRE ITALIEN DE GHERARDI,

OU

LE RECUEIL GENERAL

de toutes les Comedies & Sçenes Françoiſes joüées par les Comediens Italiens du Roy, pendant tout le temps qu'ils ont été au ſervice de ſa Majeſté.

Premiere Edition ſur la nouvelle de Paris, diviſée en ſix Tomes, reveuë, corrigée, augmentée & enrichie d'Eſtampes en Taille-douce à la teſte de chaque Comedie.

Avec tous les Airs qu'on y a chantez, gravez, notez, avec leur Baſſe continuë chiffrée à la fin de chaque Volume.

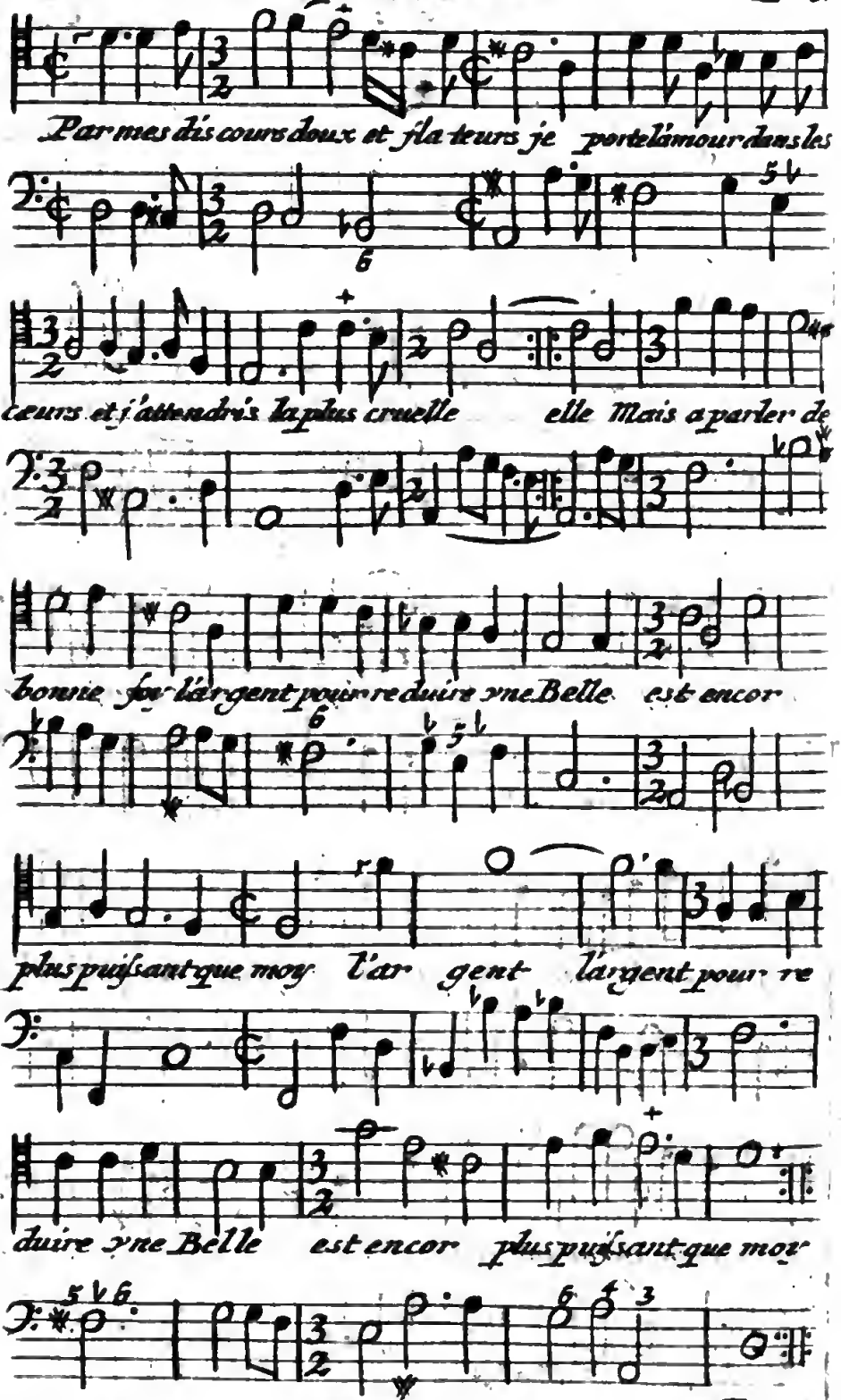
TOME QUATRIEME.

A AMSTERDAM,

Chez ADRIAN BRAAKMAN, Marchand Libraire prés le Dam. 1701.

Avec Privilege de Meſſieurs les Etats de Hollande & de Weſt-Friſe.

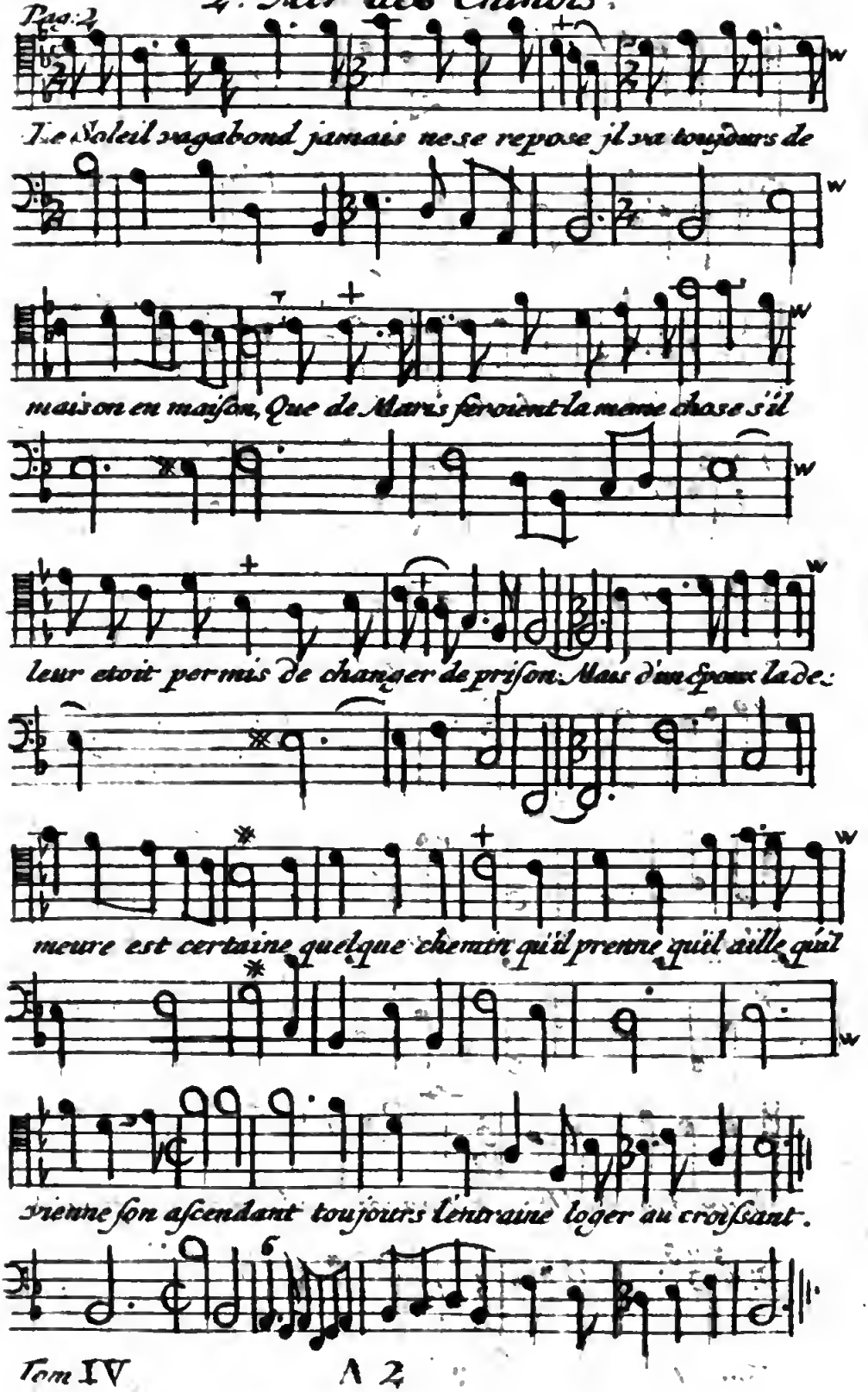
BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

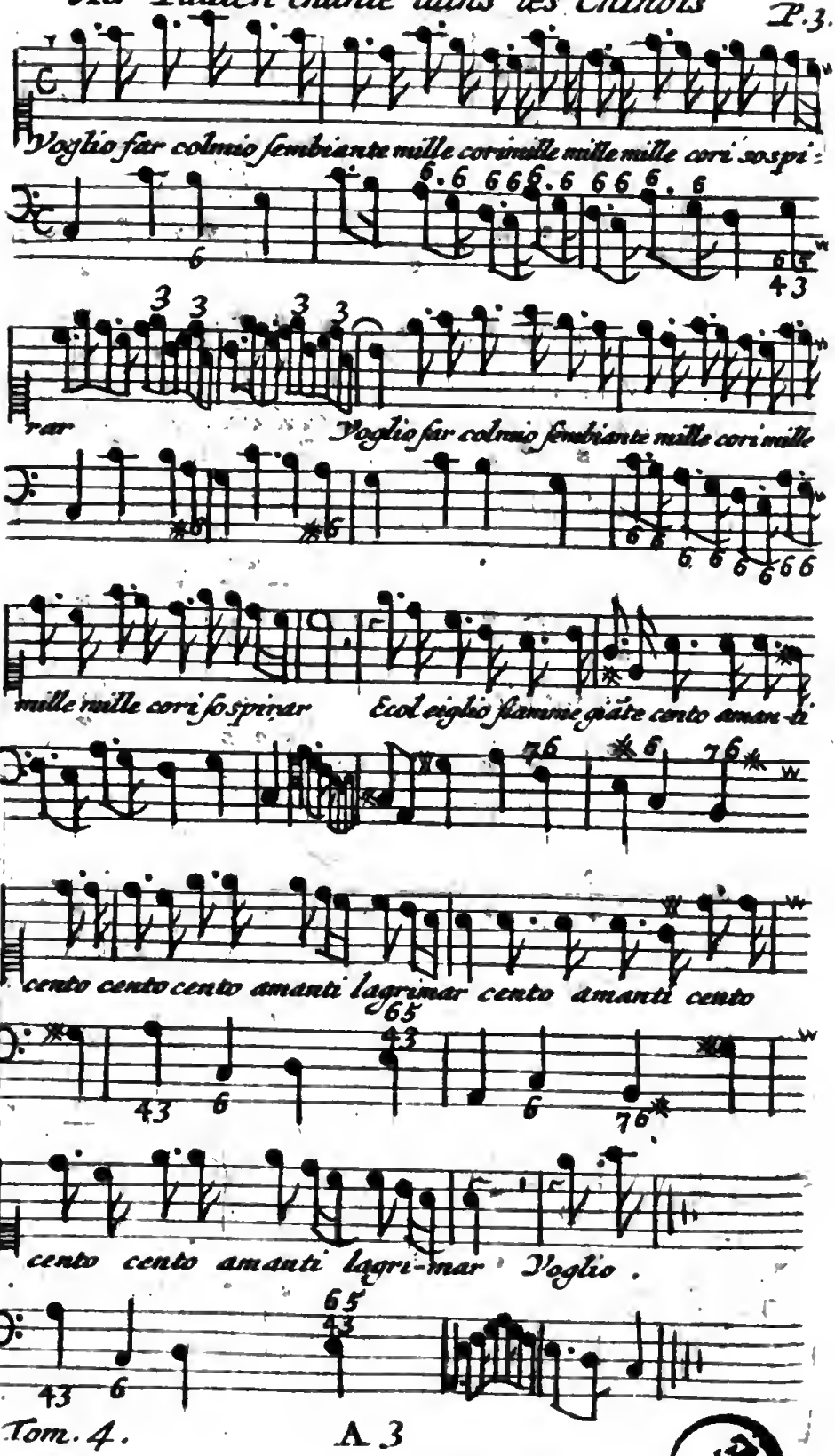

Par mes dis cours doux et fla teurs je porte l'amour dans les
cœurs et j'attendris la plus cruelle elle Mais a parler de
bonne foy l'argent pour reduire vne Belle est encor
plus puissant que moy l'ar gent l'argent pour re
duire vne Belle est encor plus puissant que moy

BN

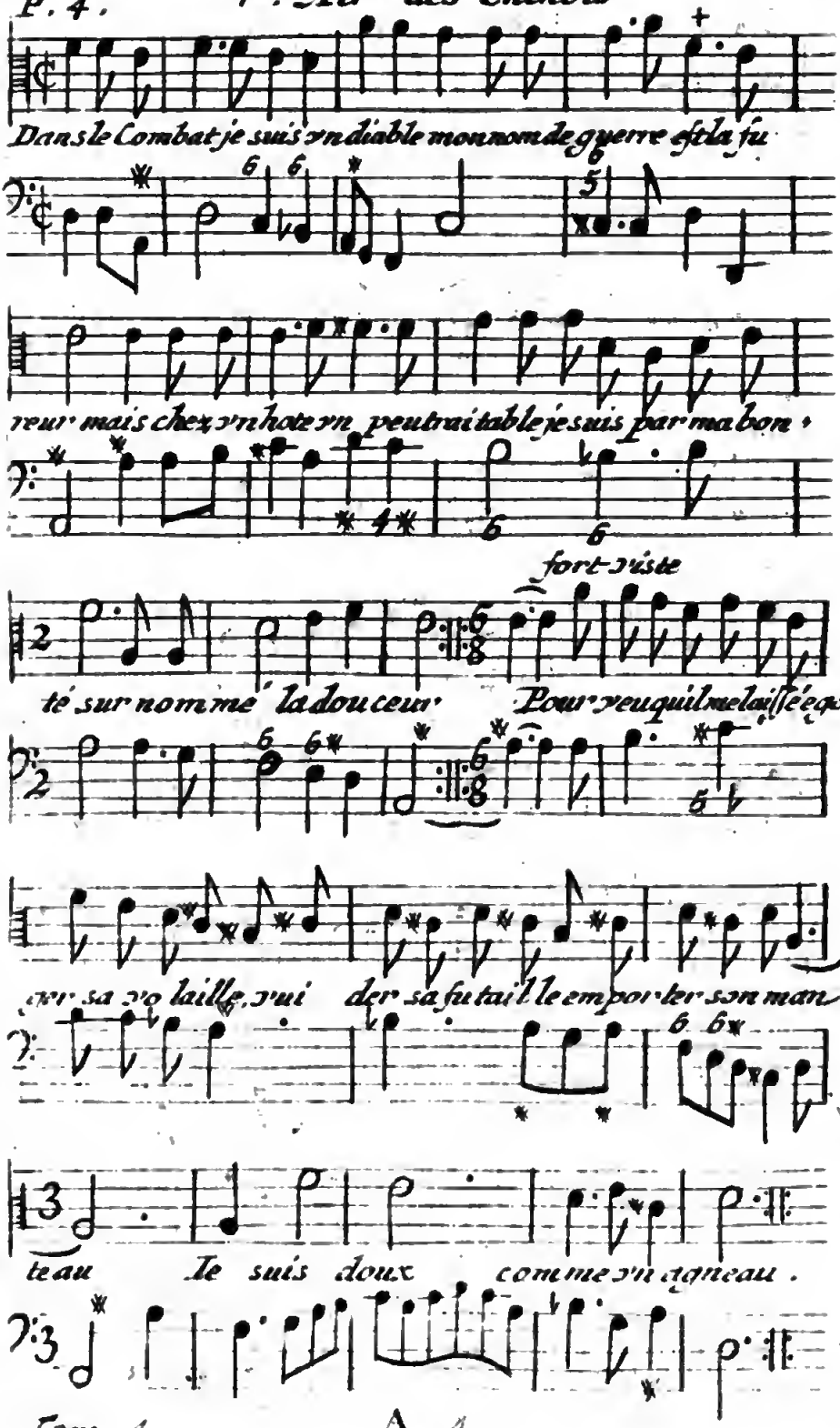
2e. Air des Chinois.

Pas 2

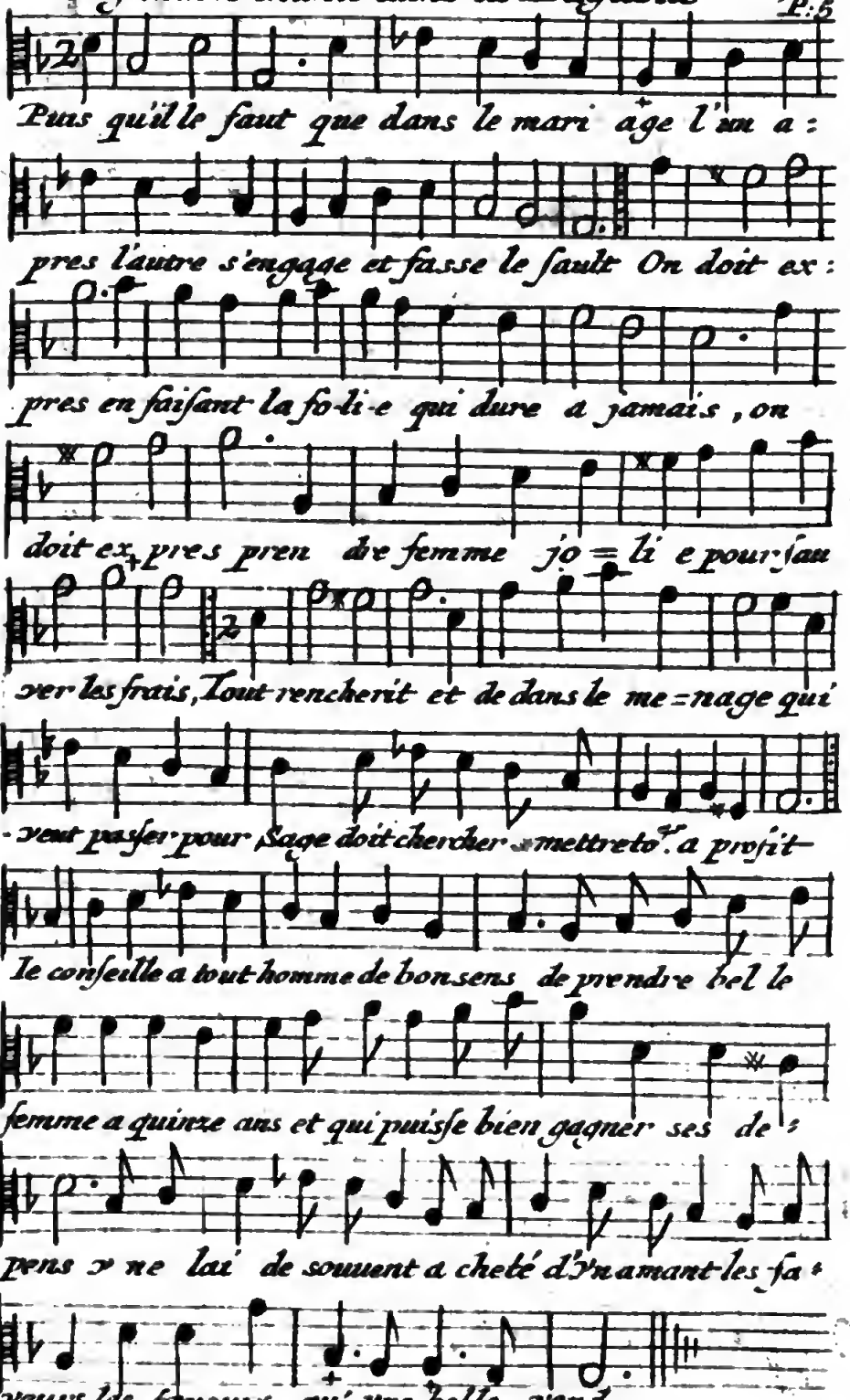



Voglio far colmio sembiante mille cori mille mille mille cori sospi=
rar Voglio far colmio sembiante mille cori mille
mille mille cori sospirar Ecol ciglio fiamme gitte cento aman-ti
cento cento cento amanti lagrimar cento amanti cento
cento cento amanti lagri-mar Voglio .

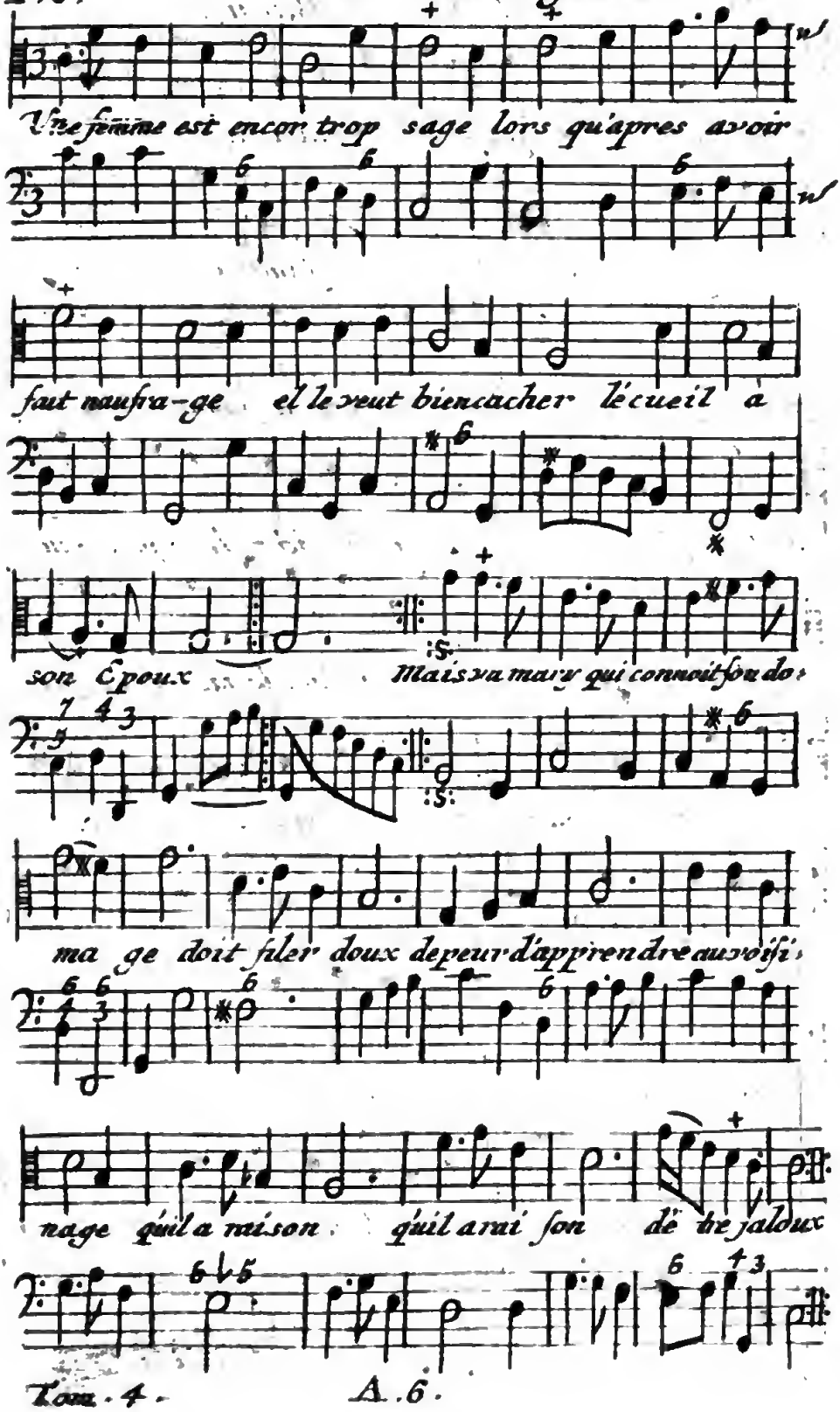
P. 4. 4e. Air des Chinois

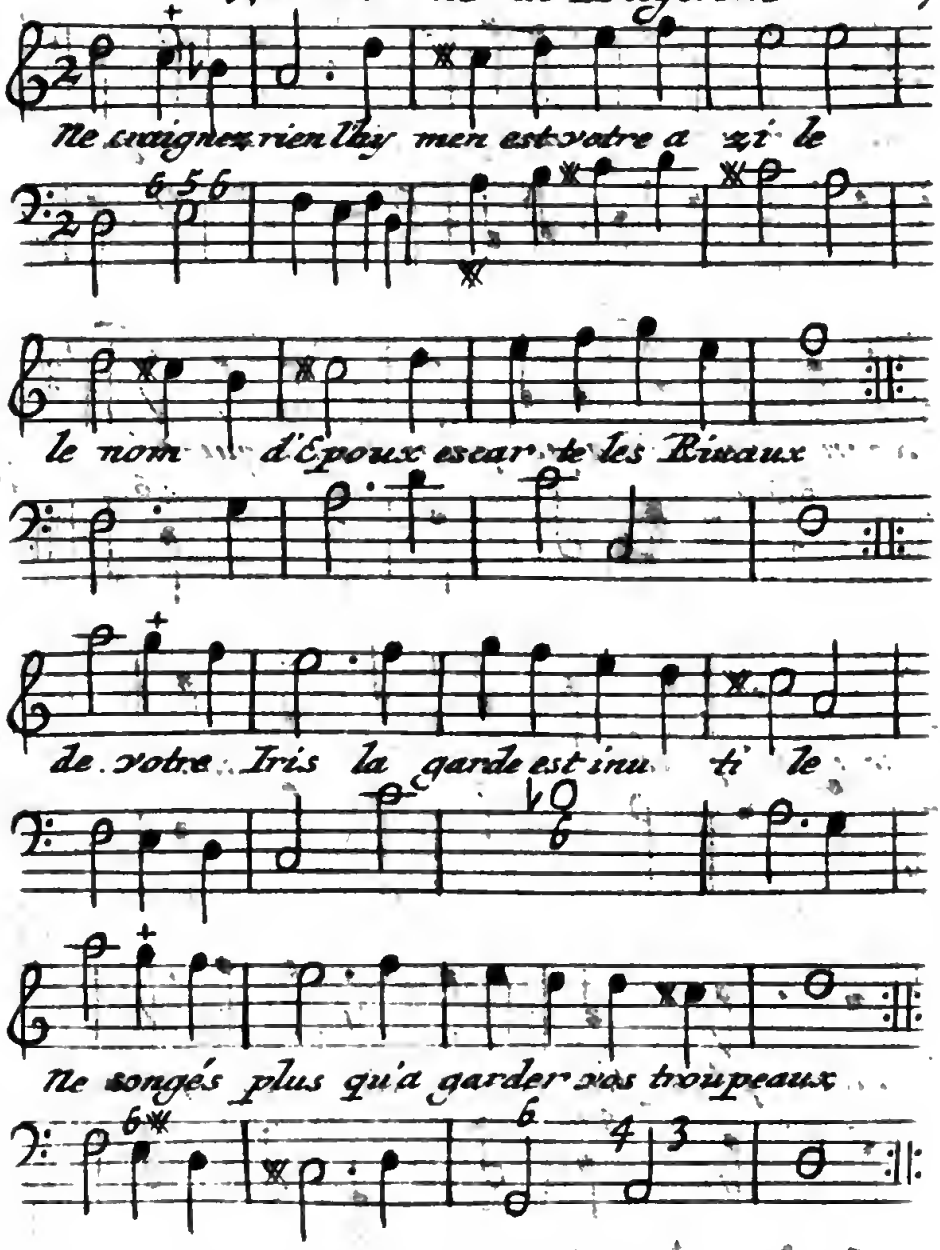


Rigaudon chanté dans la Baquette

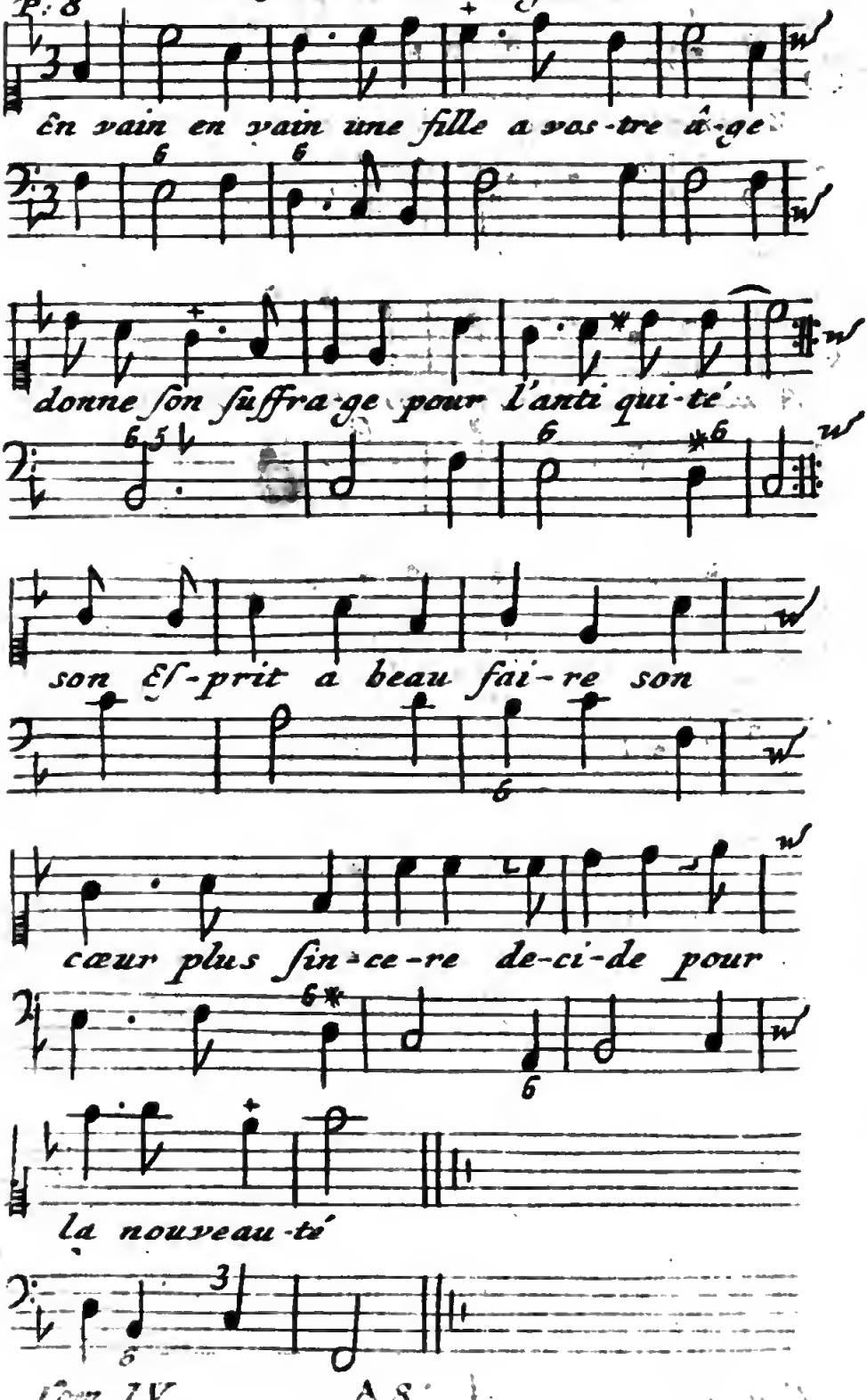


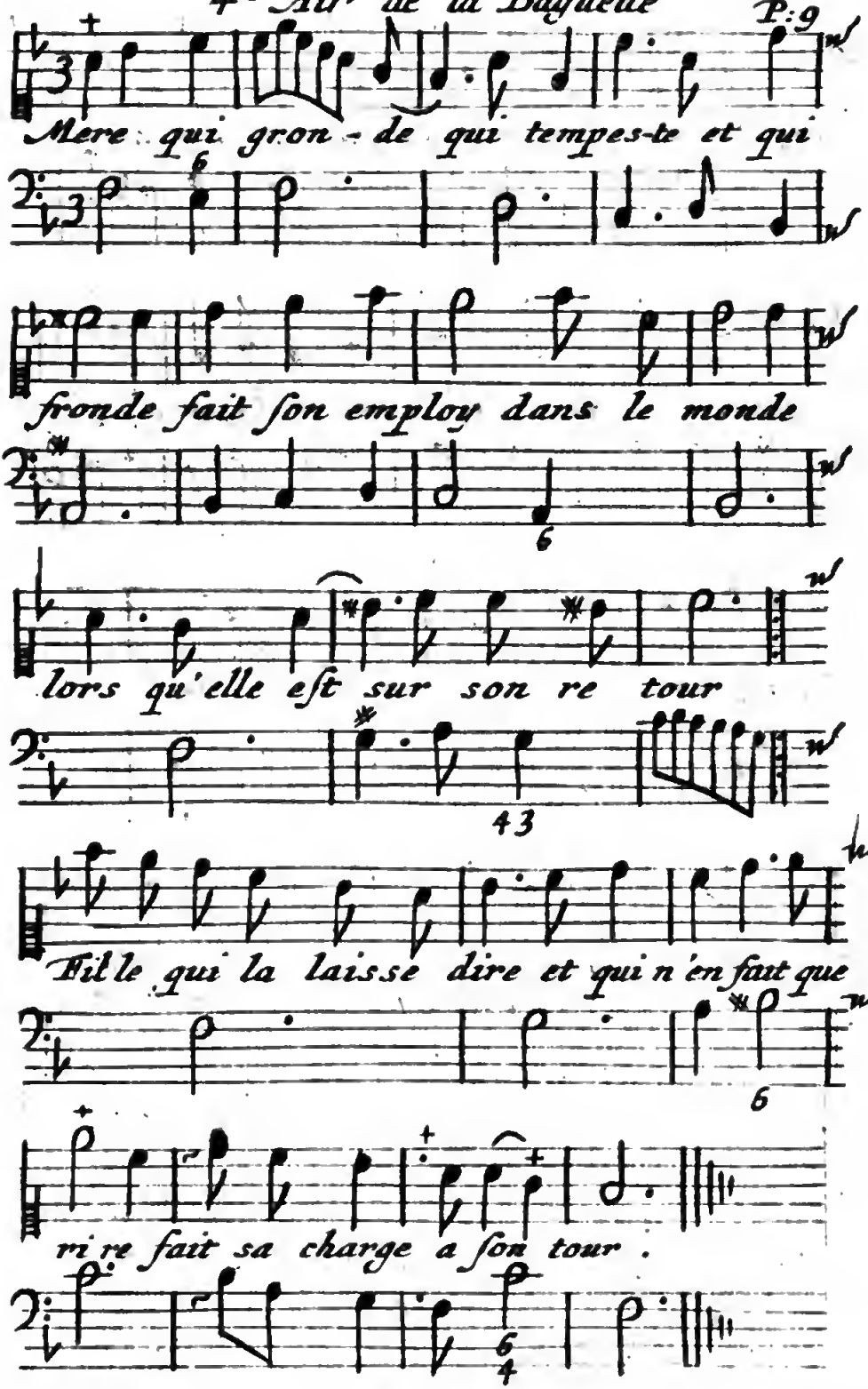
Ier Air de la Baquette

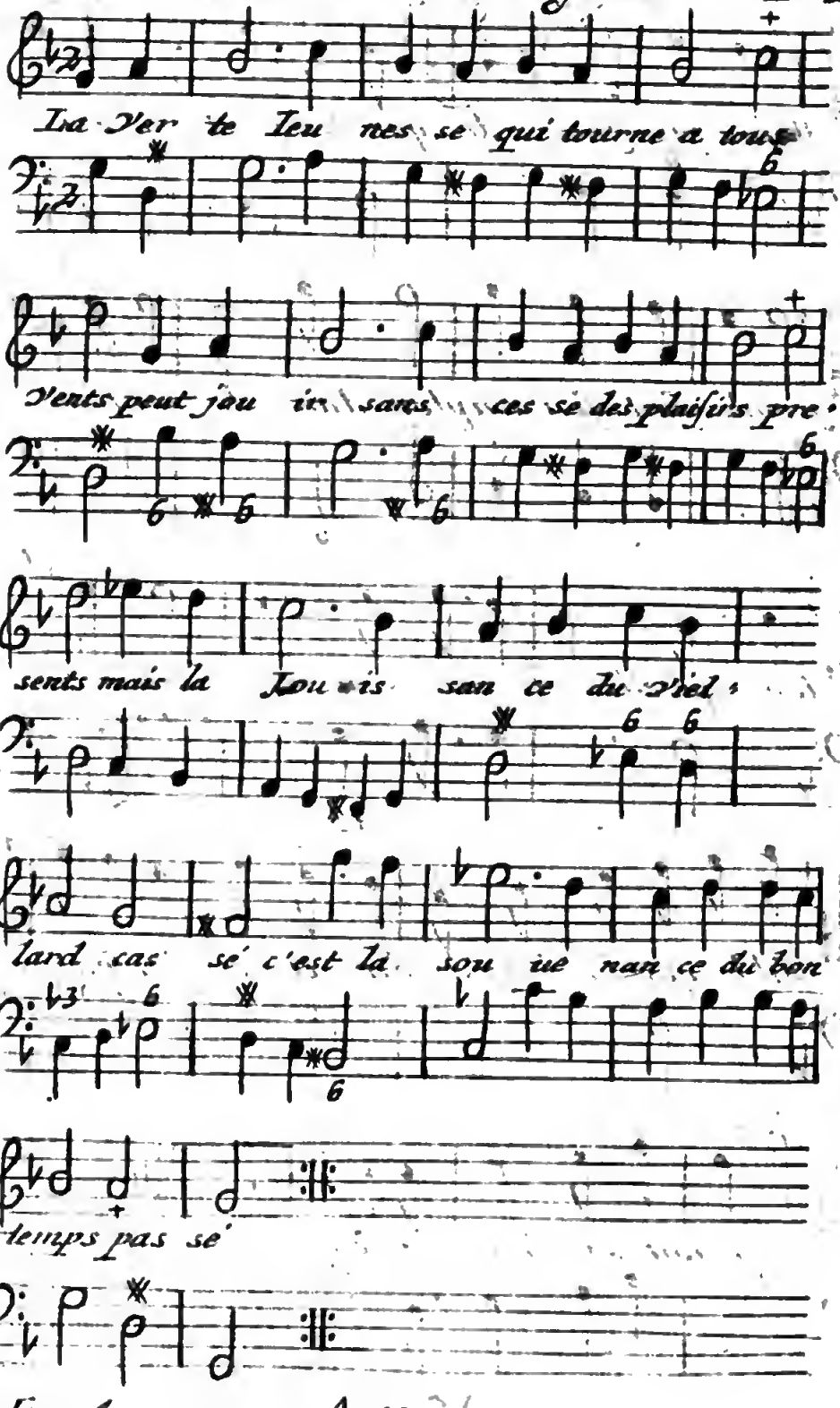


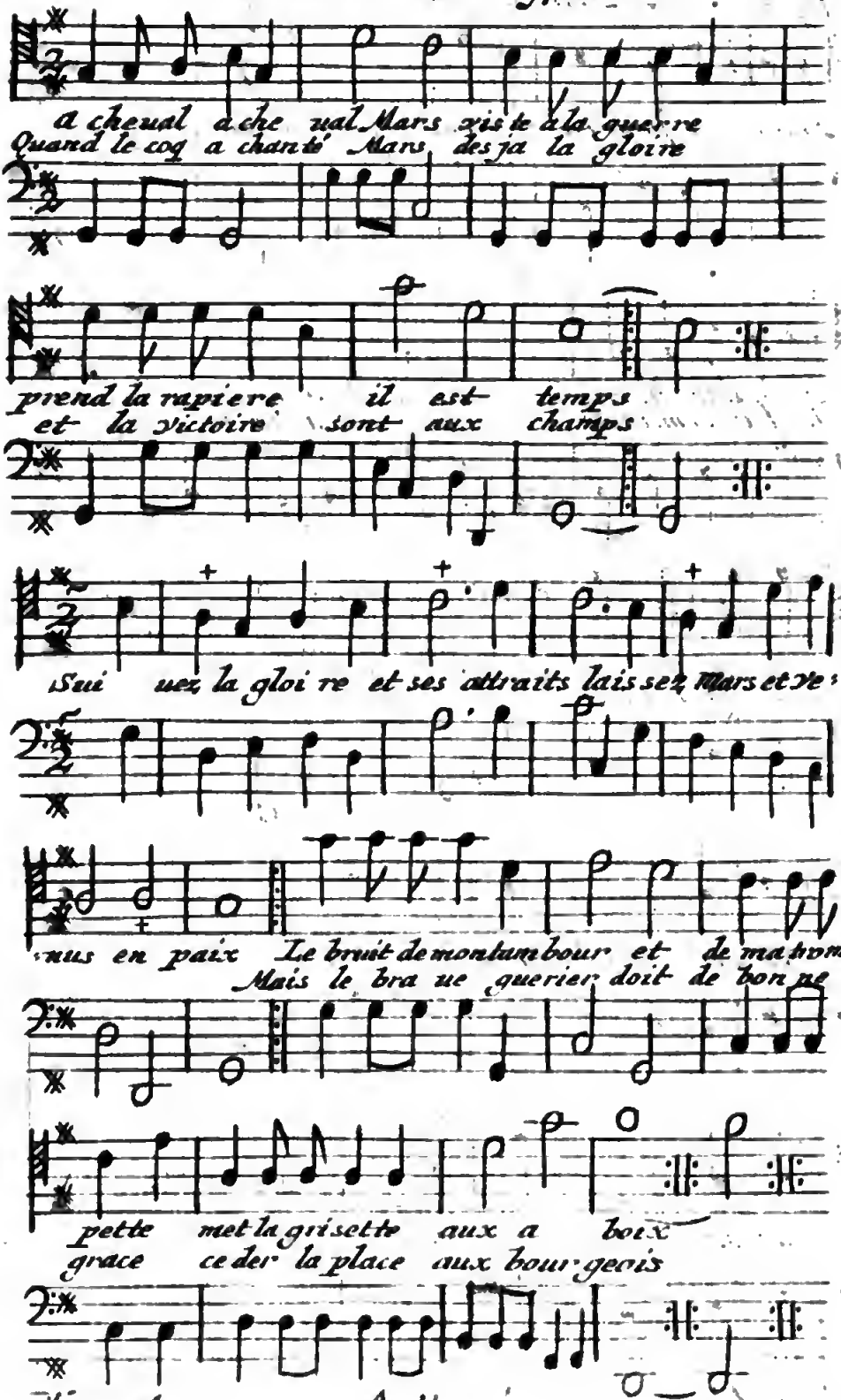

Ne craignez rien Iby mon est votre a zi le
le nom d'Epoux escar de les Rivaux
de votre Iris la garde est inu ti le
ne songés plus qu'a garder vos troupeaux

3 e Air de la Baquette

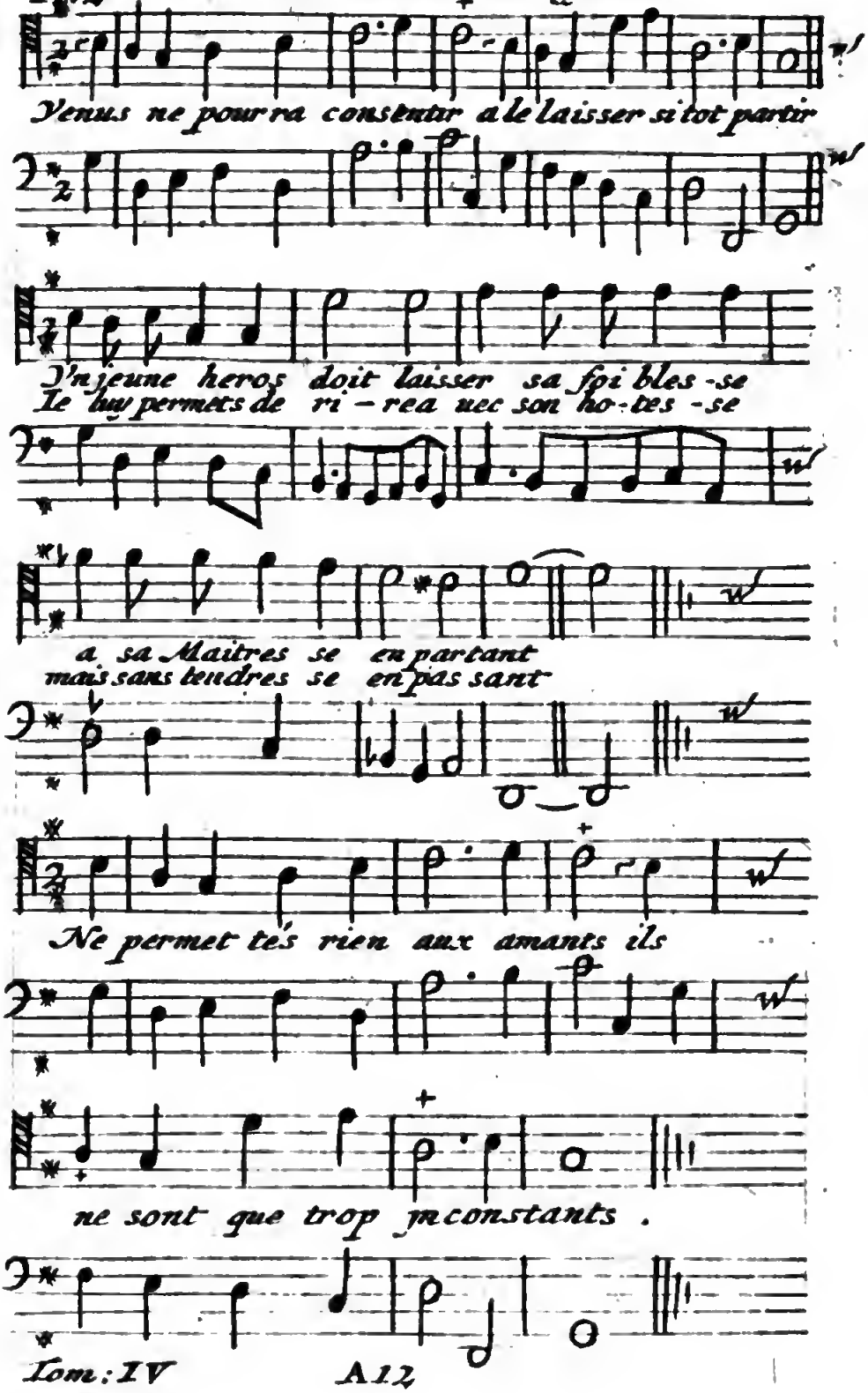



Mere qui gron-de qui tempes-te et qui
fronde fait ſon employ dans le monde
lors qu'elle eſt ſur ſon re tour
Fil le qui la laiſſe dire et qui n'en faut que
ri re fait ſa charge a ſon tour .

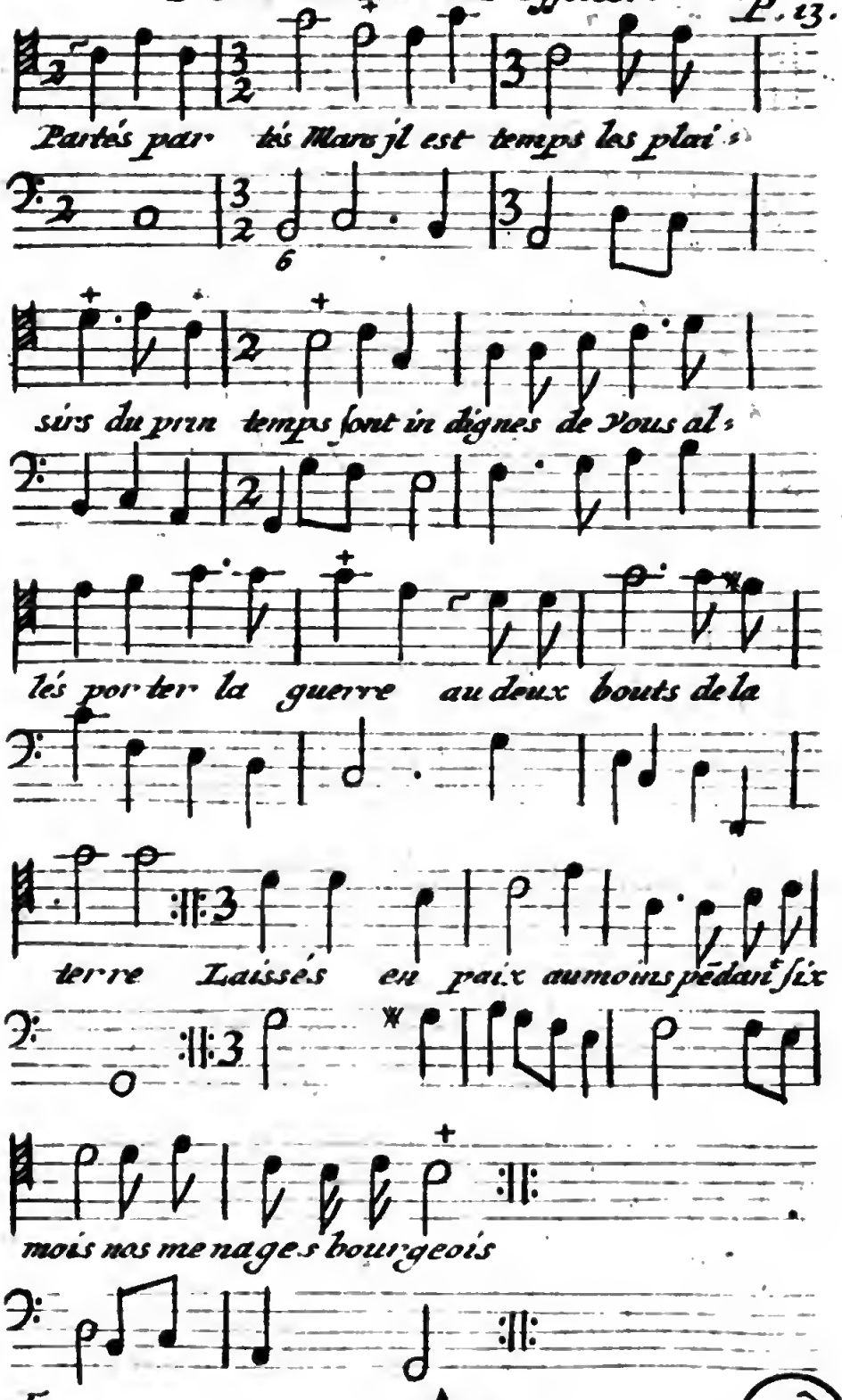

Ia Ver te Ieu nes se qui tourne a tous
vents peut jou ir sans ces se des plaiſirs pre-
sents mais la Iou ıis san ce du vrai
lard cas sé c'est la sou ue nan ce du bon
temps pas sé


a cheual a che ual Mars xis te à la gue rre
Quand le coq a chanté Mars des ja la gloire
prend la rapiere il est temps
et la victoire sont aux champs
Sui uez la gloi re et ses attraits lais sez Mars et ve
nus en paix Le bruit de mon tam bour et de ma trom
Mais le bra ue guerier doit de bon ne
pette met la griset te aux a boix
grace ce der la place aux bour geois

2e. Air des Ad. des Officiers

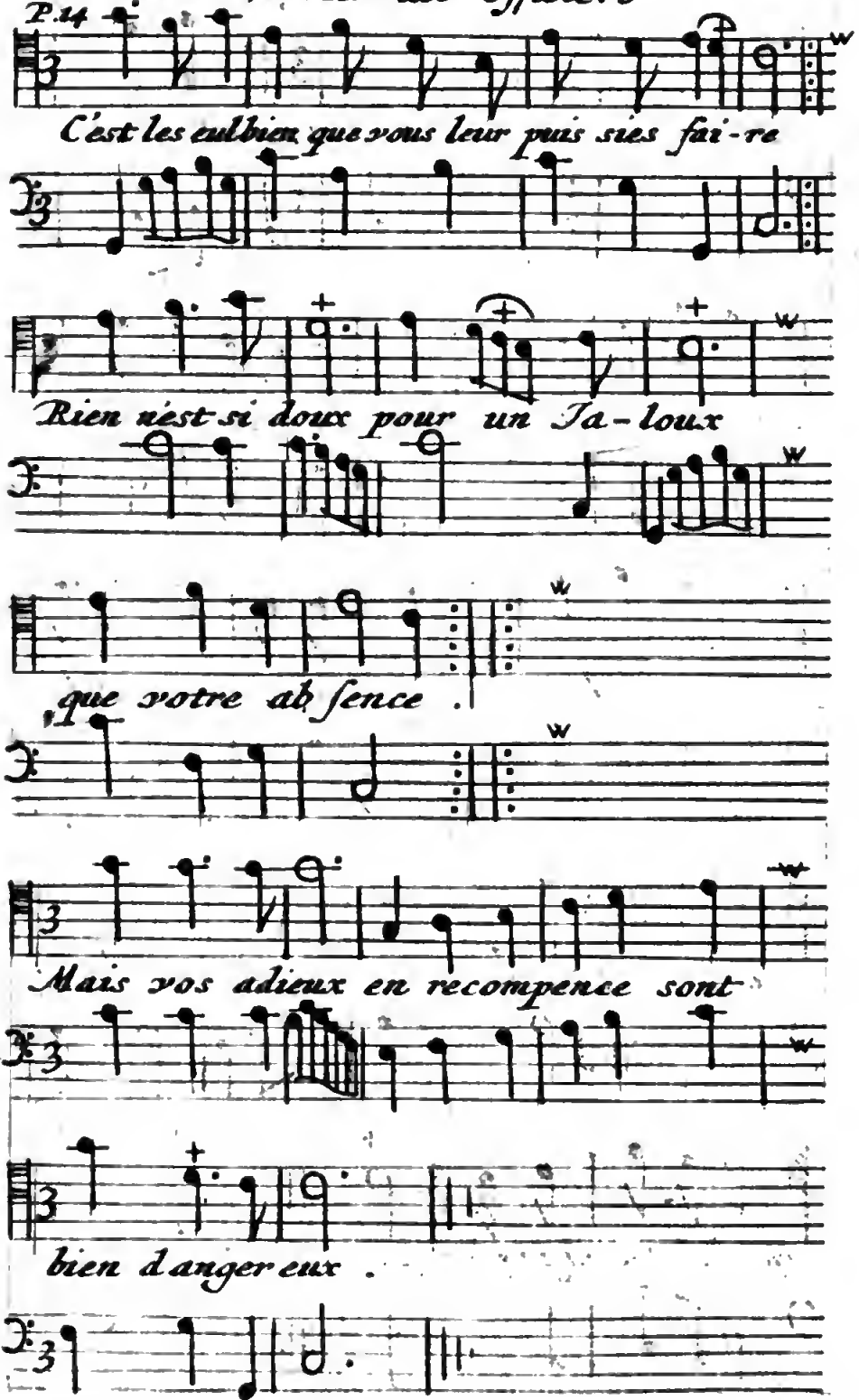


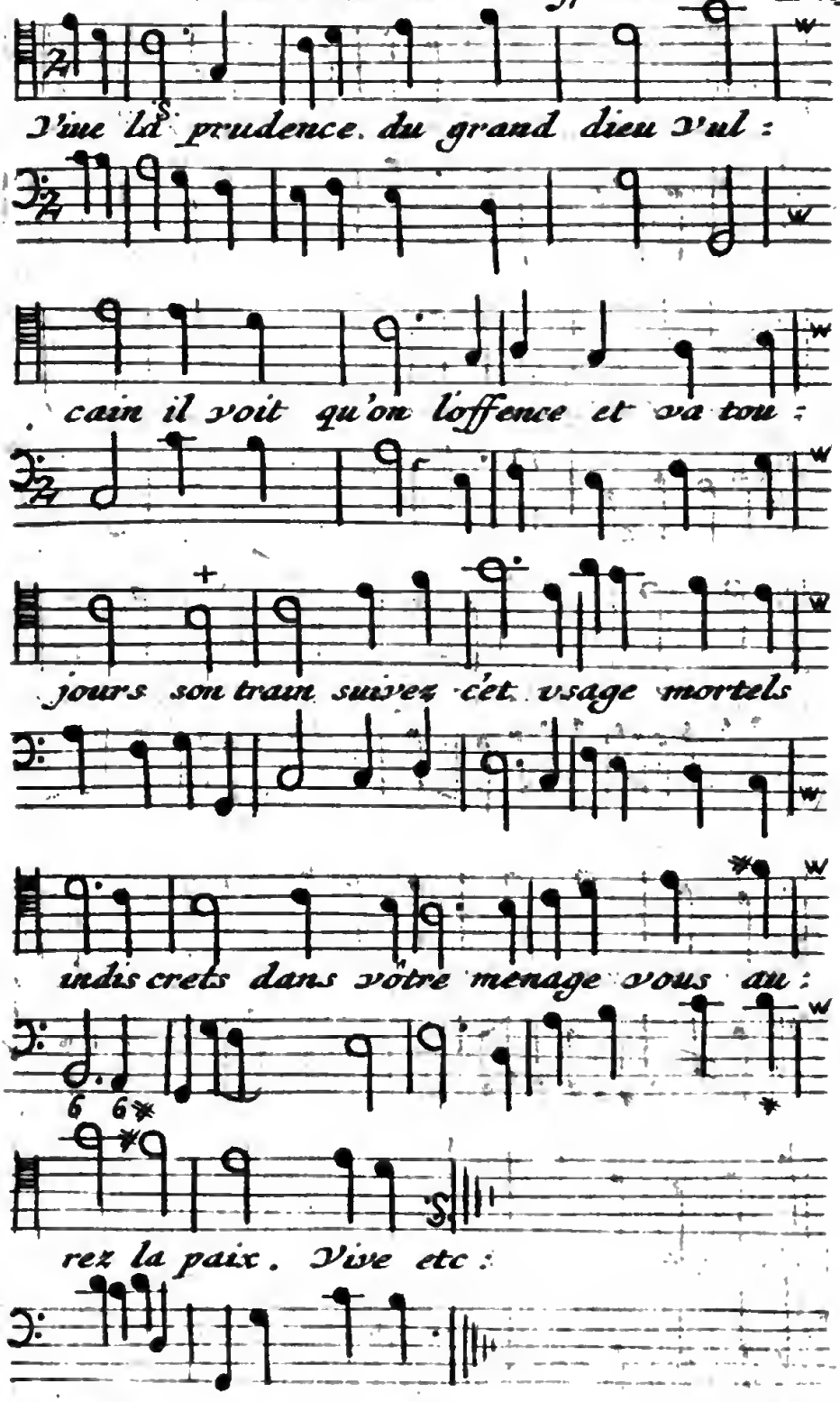
3e Air des Ad. des Officiers



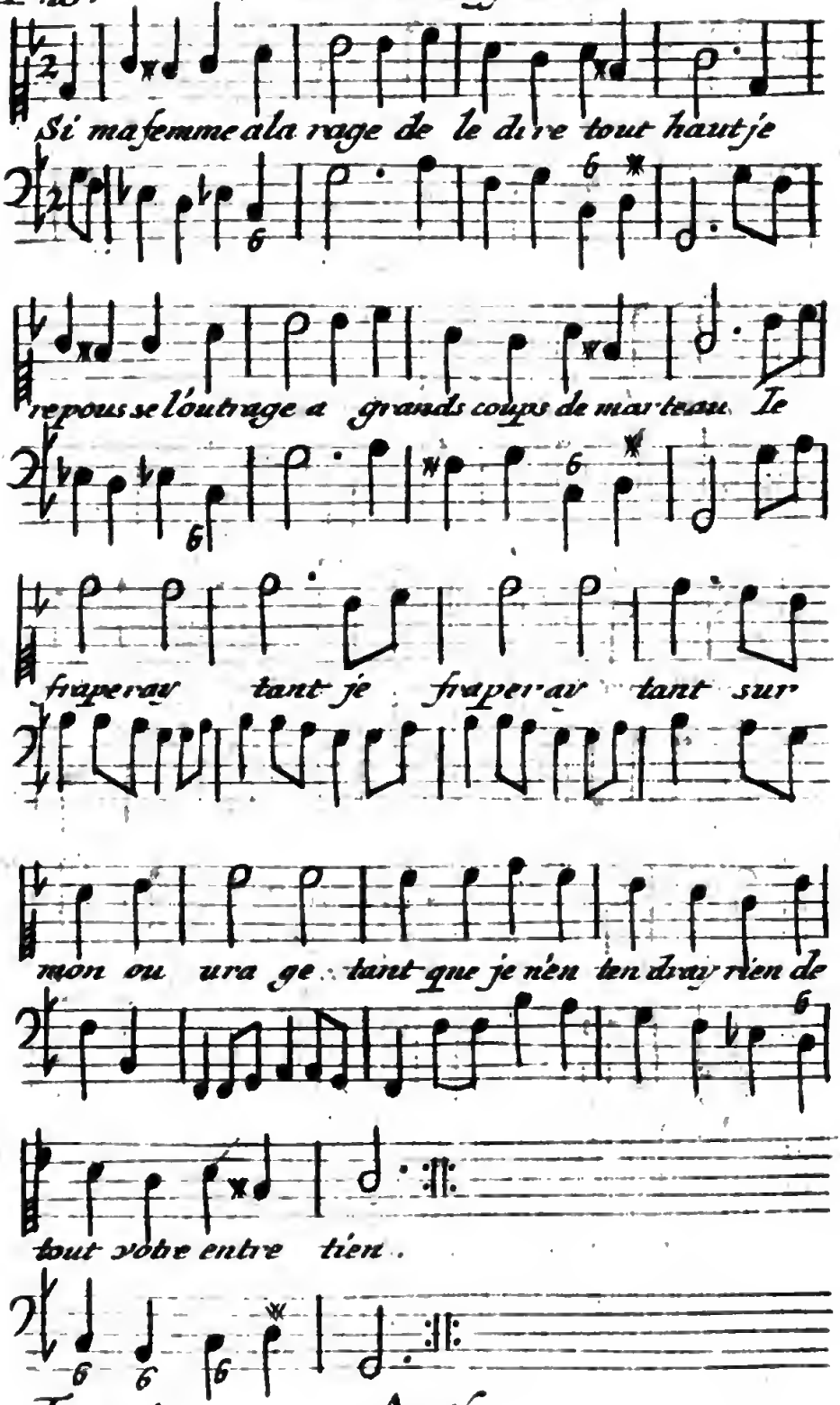
4e. Air des Officiers

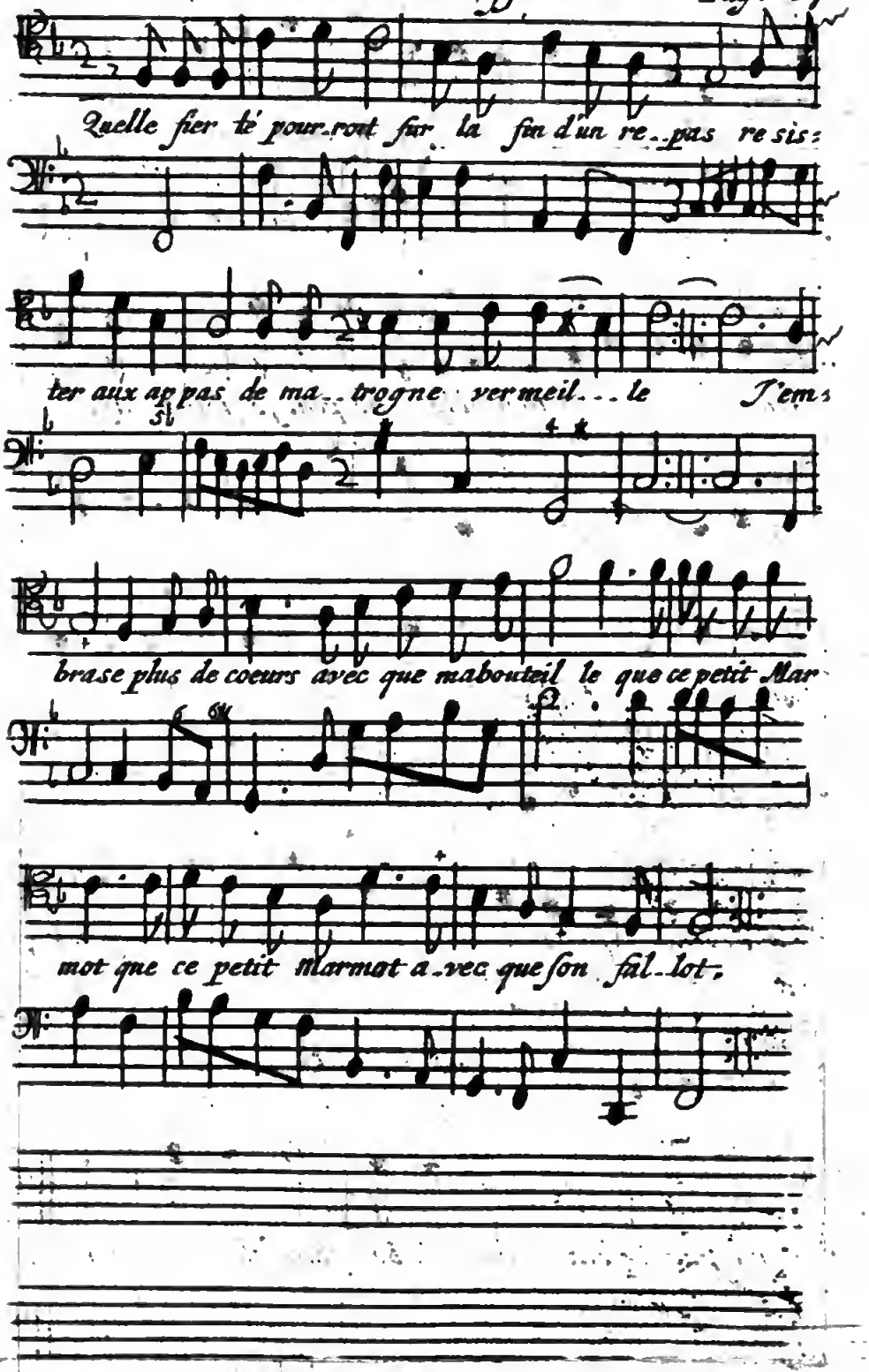
P. 14



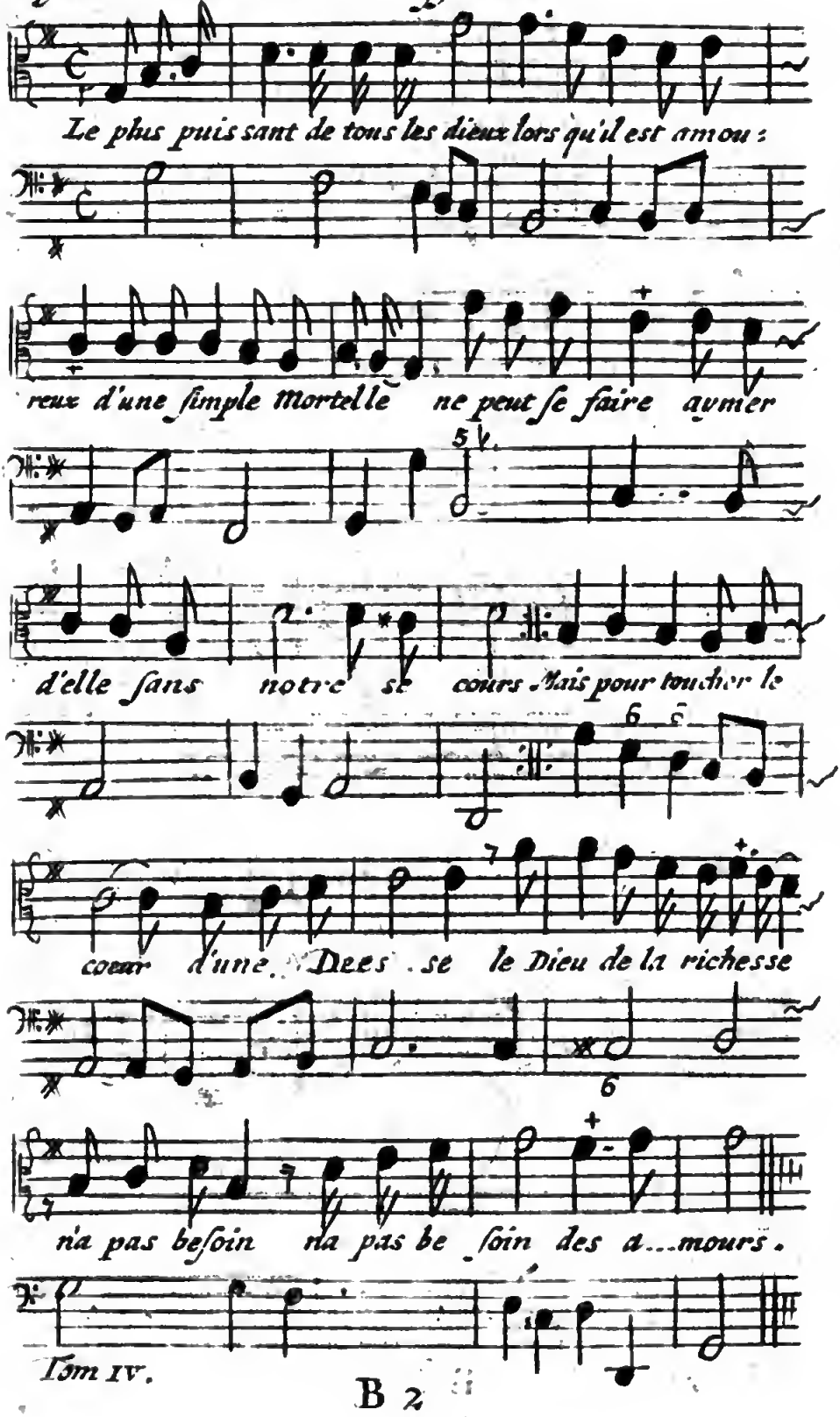

Vive la prudence du grand dieu Vul :
cain il voit qu'on loffence et va tou :
jours son train suivez cét vsage mortels
indiscrets dans vôtre menage vous au :
rez la paix. Vive etc :

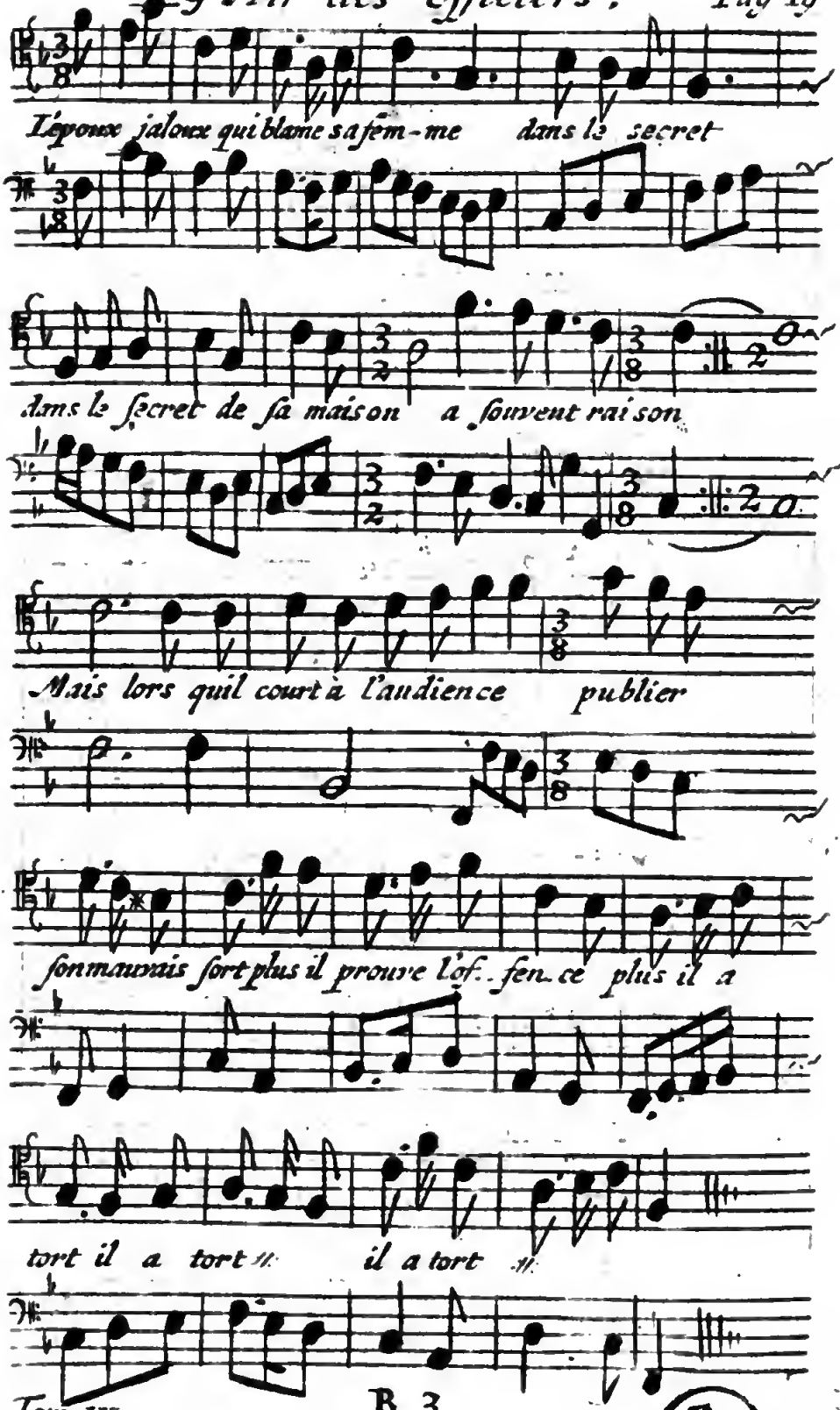
6.e Air des Officiers



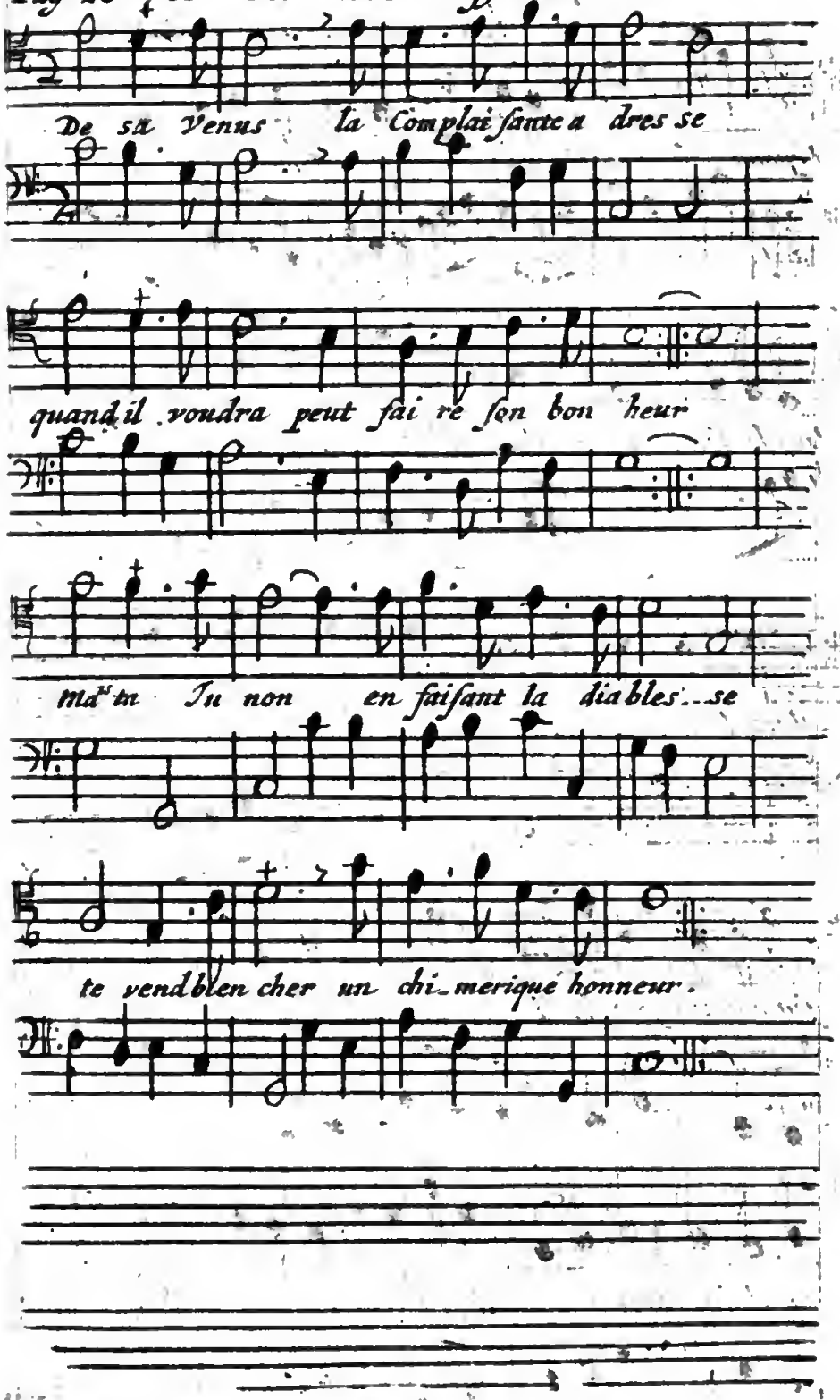

Quelle fier té pour.roit sur la fin d'un re..pas re sis=
ter aux ap pas de ma..trogne ver meil...le J'em=
brase plus de coeurs avec que mabouteil le que ce petit Mar=
mot que ce petit marmot a.vec que son fal..lot,

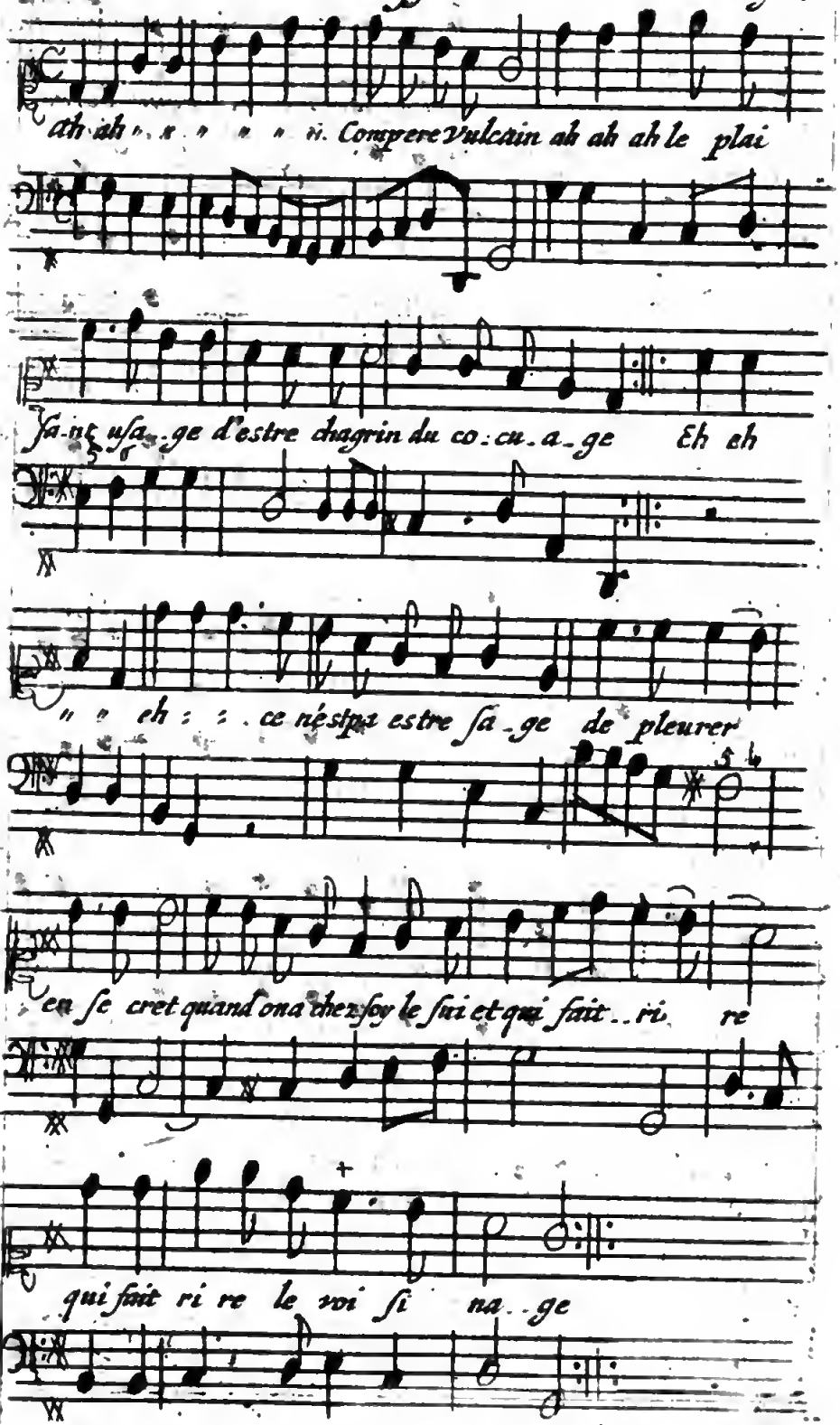
8. Air des Officiers.



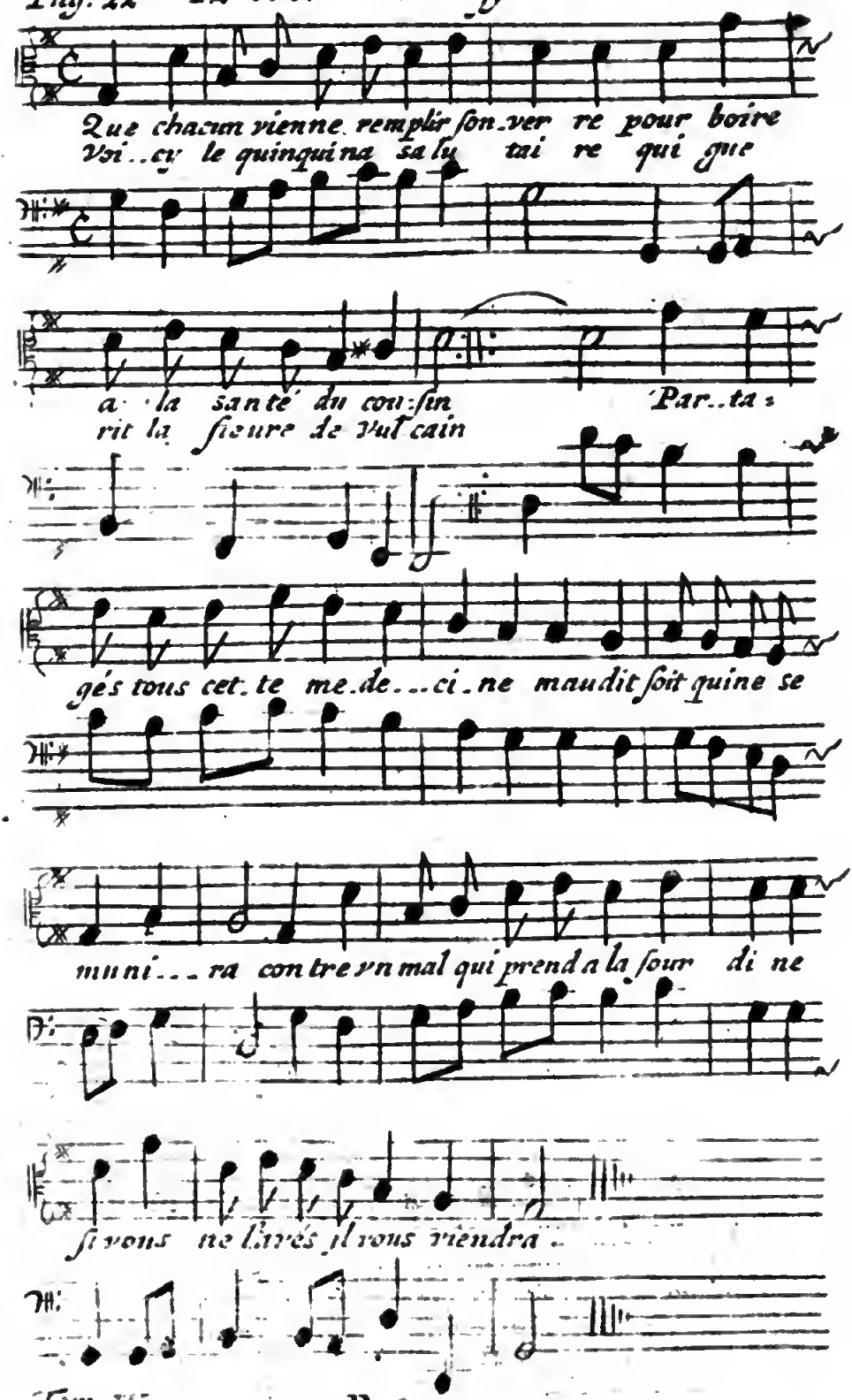

L'époux jaloux qui blame sa fem-me dans le secret
dans le secret de sa maison a souvent rai son
Mais lors qu'il court à l'audience publier
son mauvais sort plus il prouve l'of-fen-ce plus il a
tort il a tort // il a tort //

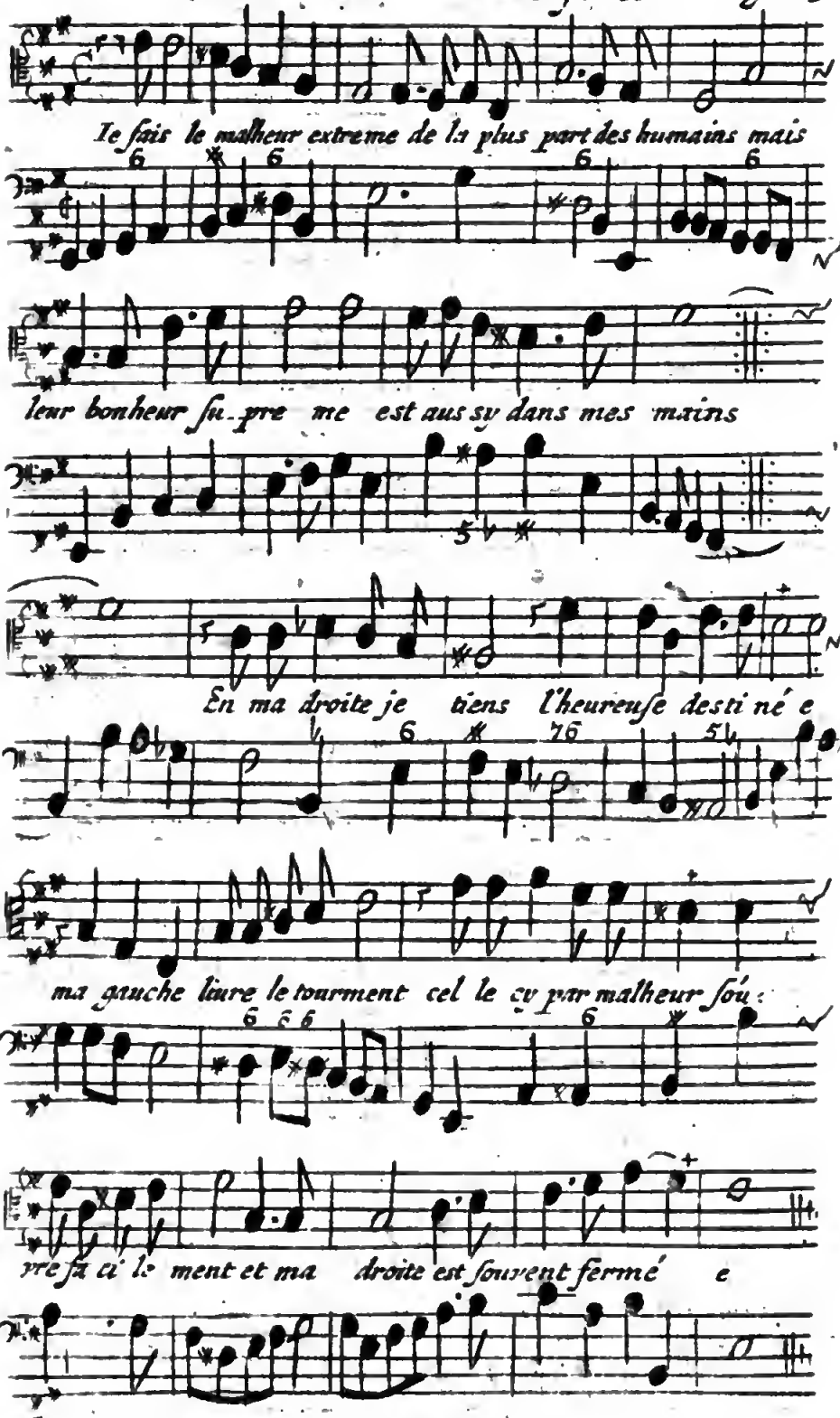
10 Air des Officiers.



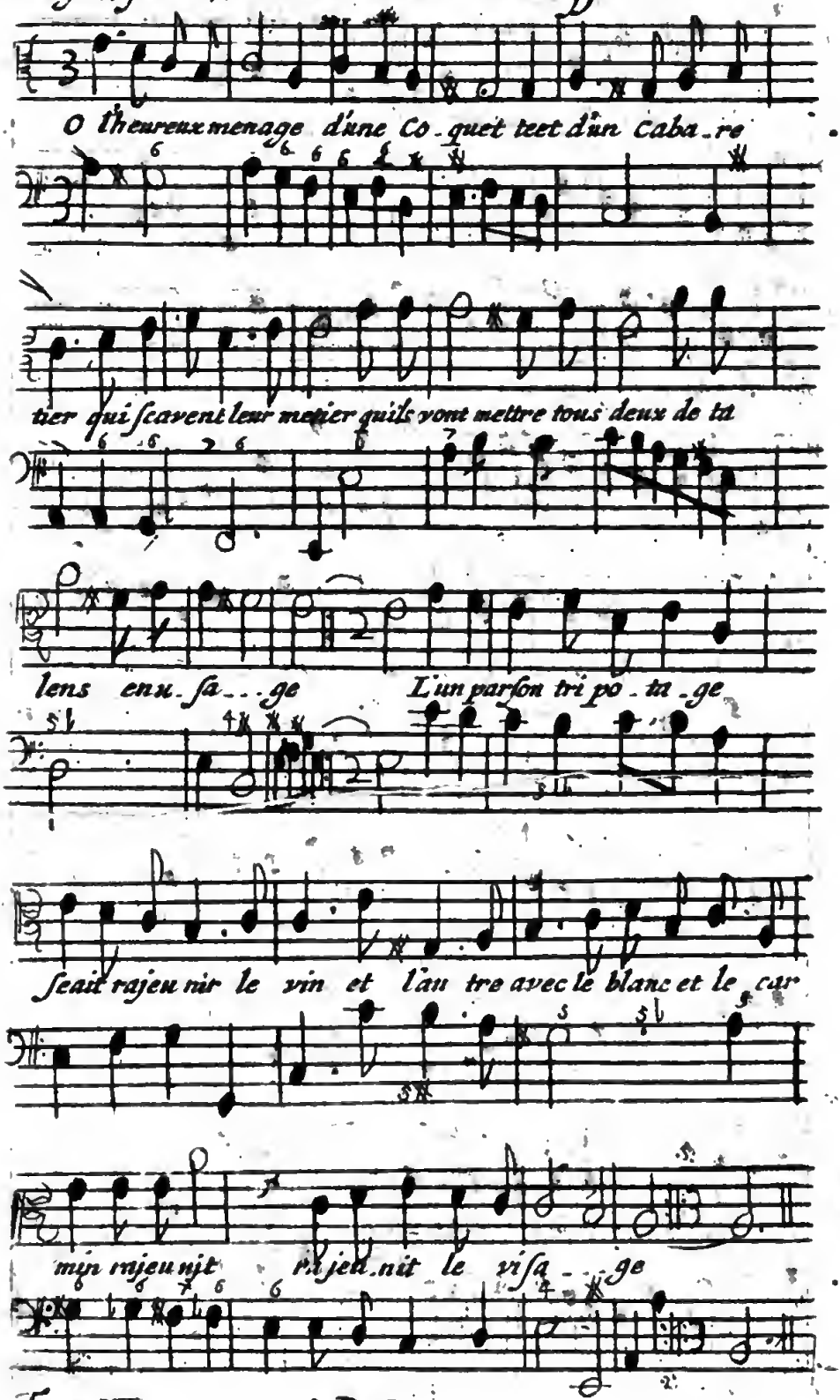

ah ah . . . . . ii. Comprere Vulcain ah ah ah le plai
ſa-nt uſa-ge d'estre chagrin du co:cu-a-ge Eh eh
. . eh : : . ce nésipa estre ſa-ge de pleurer
en ſe cret quand ona chez ſoy le ſui et qui fait . . ri re
qui fait ri re le roi ſi na-ge

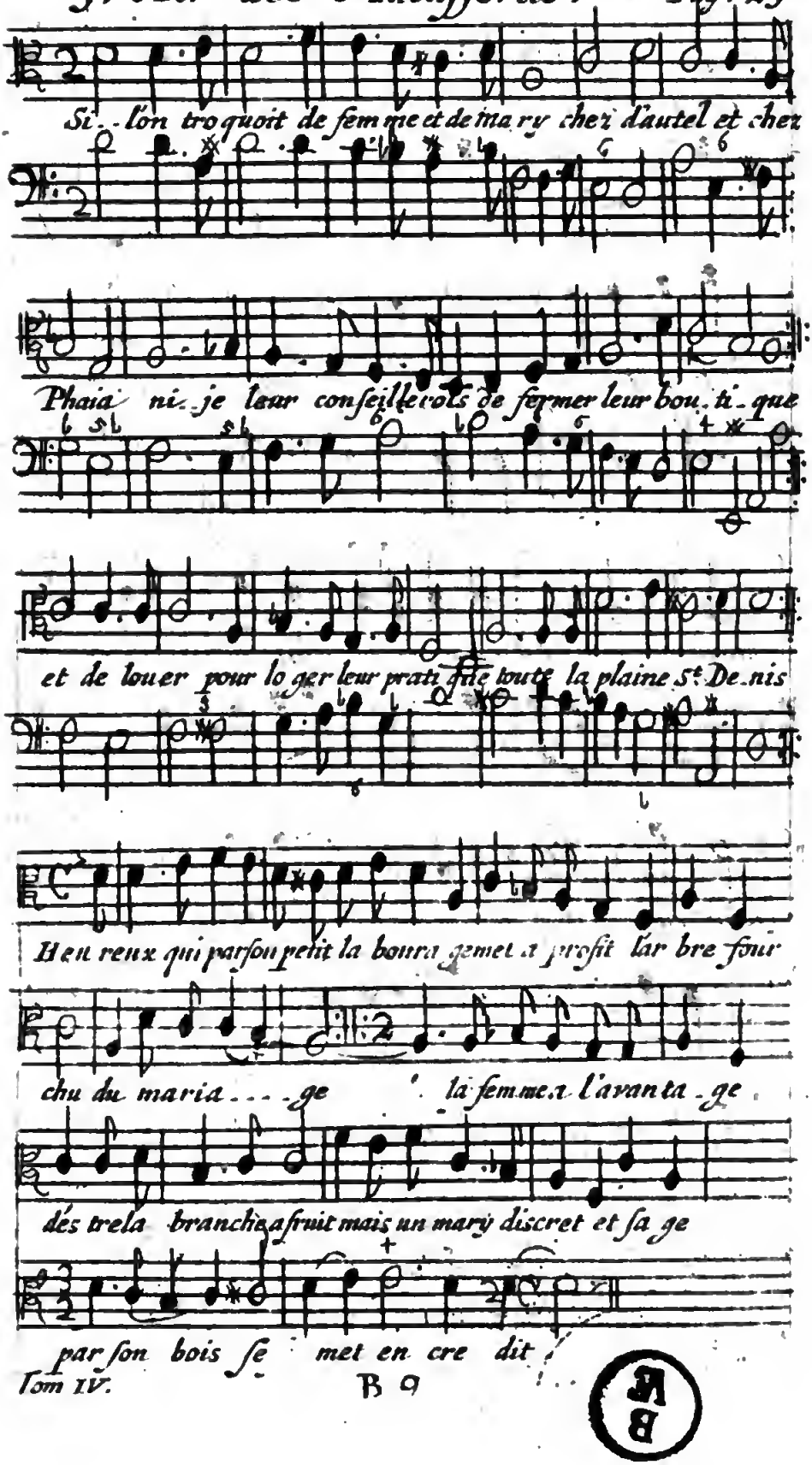
12 Air des Officiers.

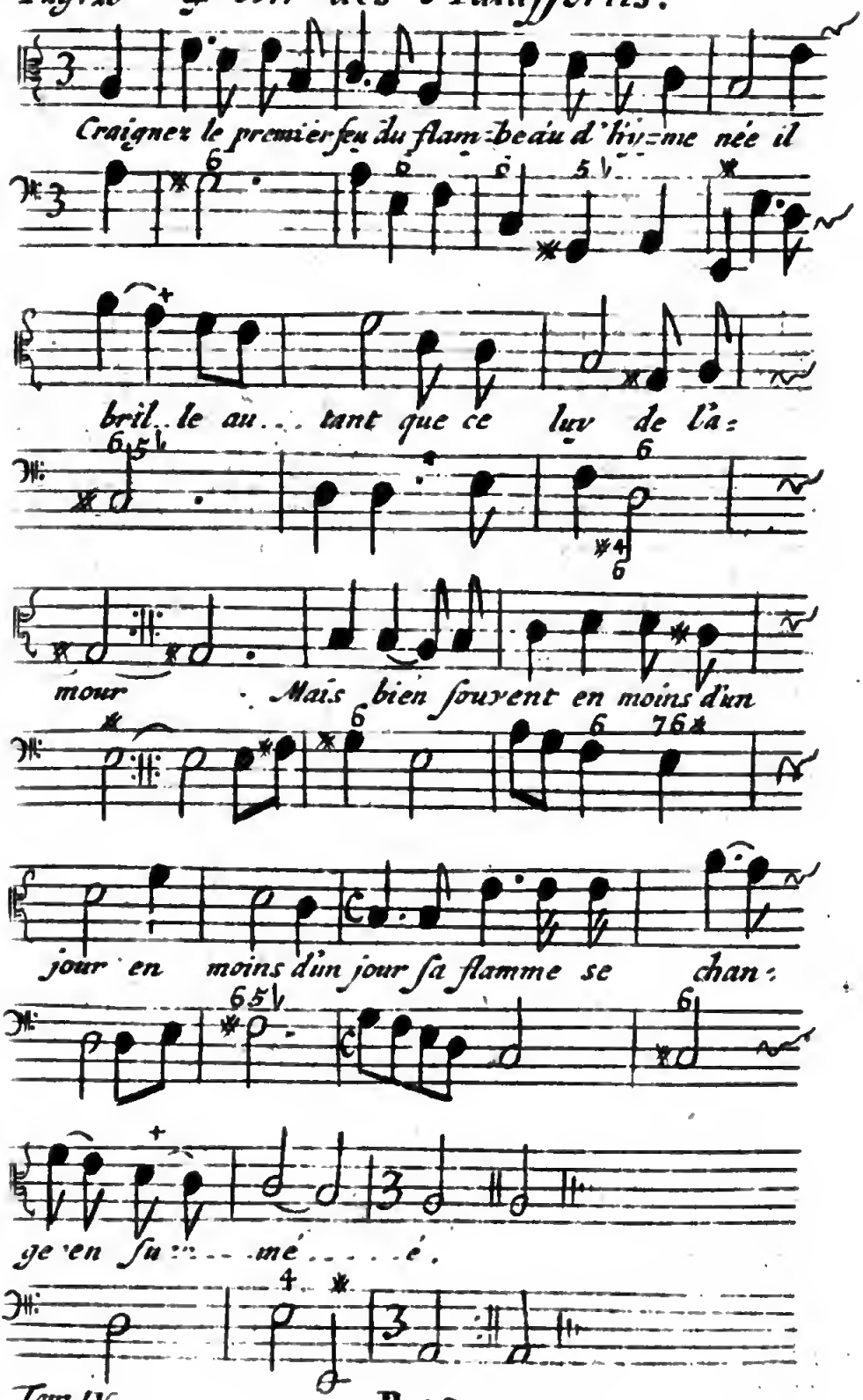


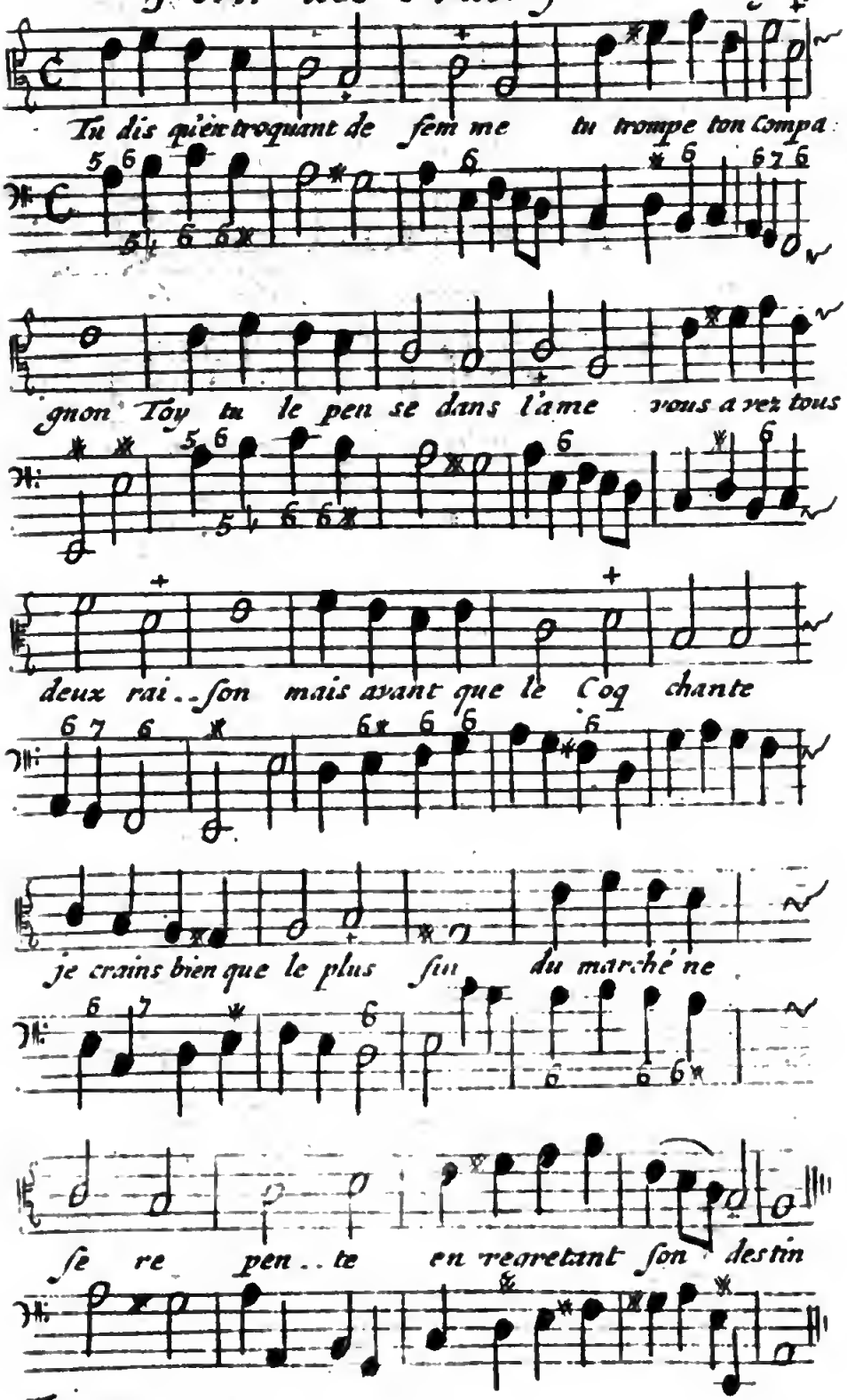

Ie fais le malheur extreme de la plus part des humains mais
leur bonheur su_pre me est aus sy dans mes mains
En ma droite je tiens l'heureuse desti né e
ma gauche liure le tourment cel le cy par malheur sou
vre fu ci le ment et ma droite est souvent fermé e

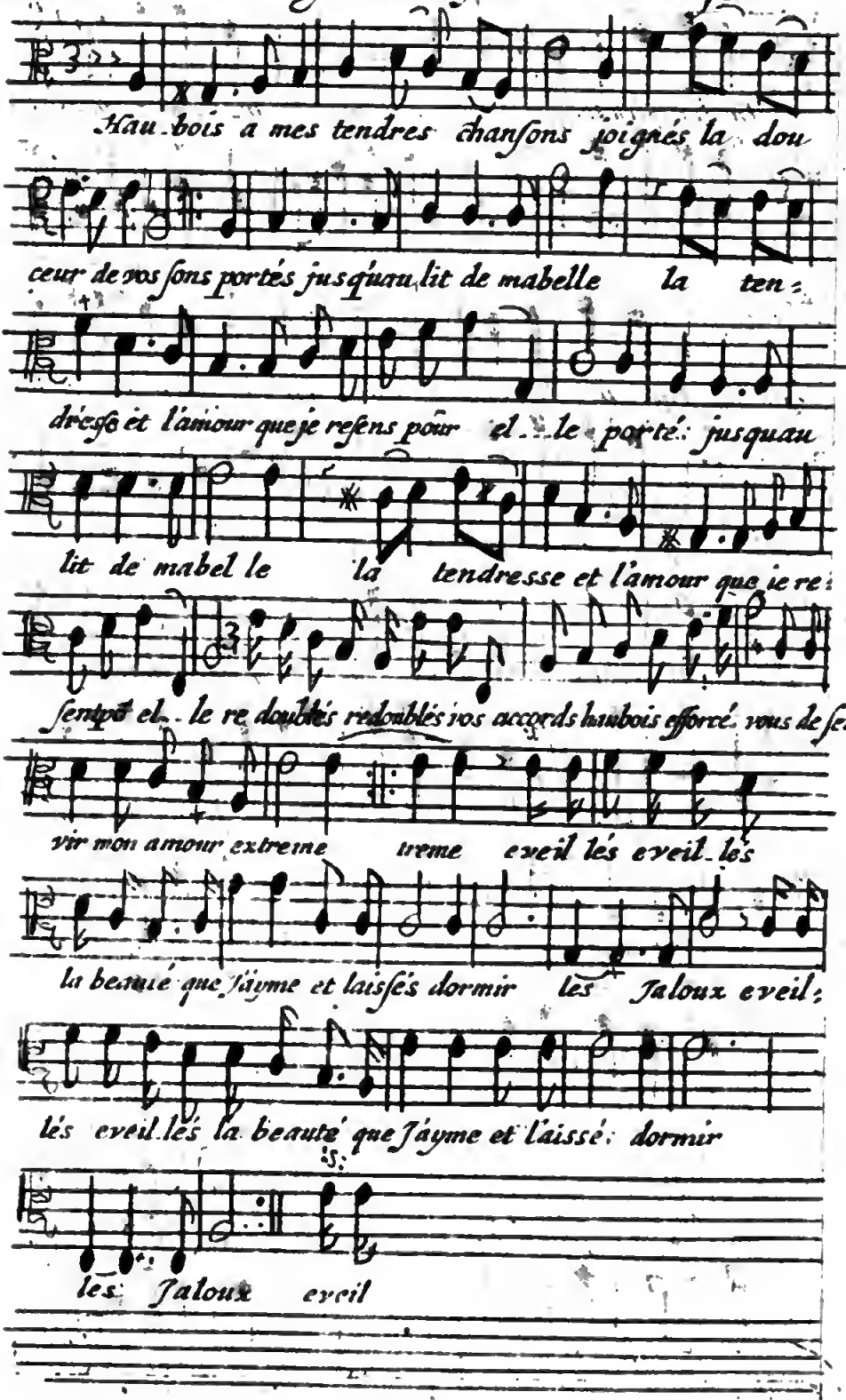
2 Air des Malassortis.

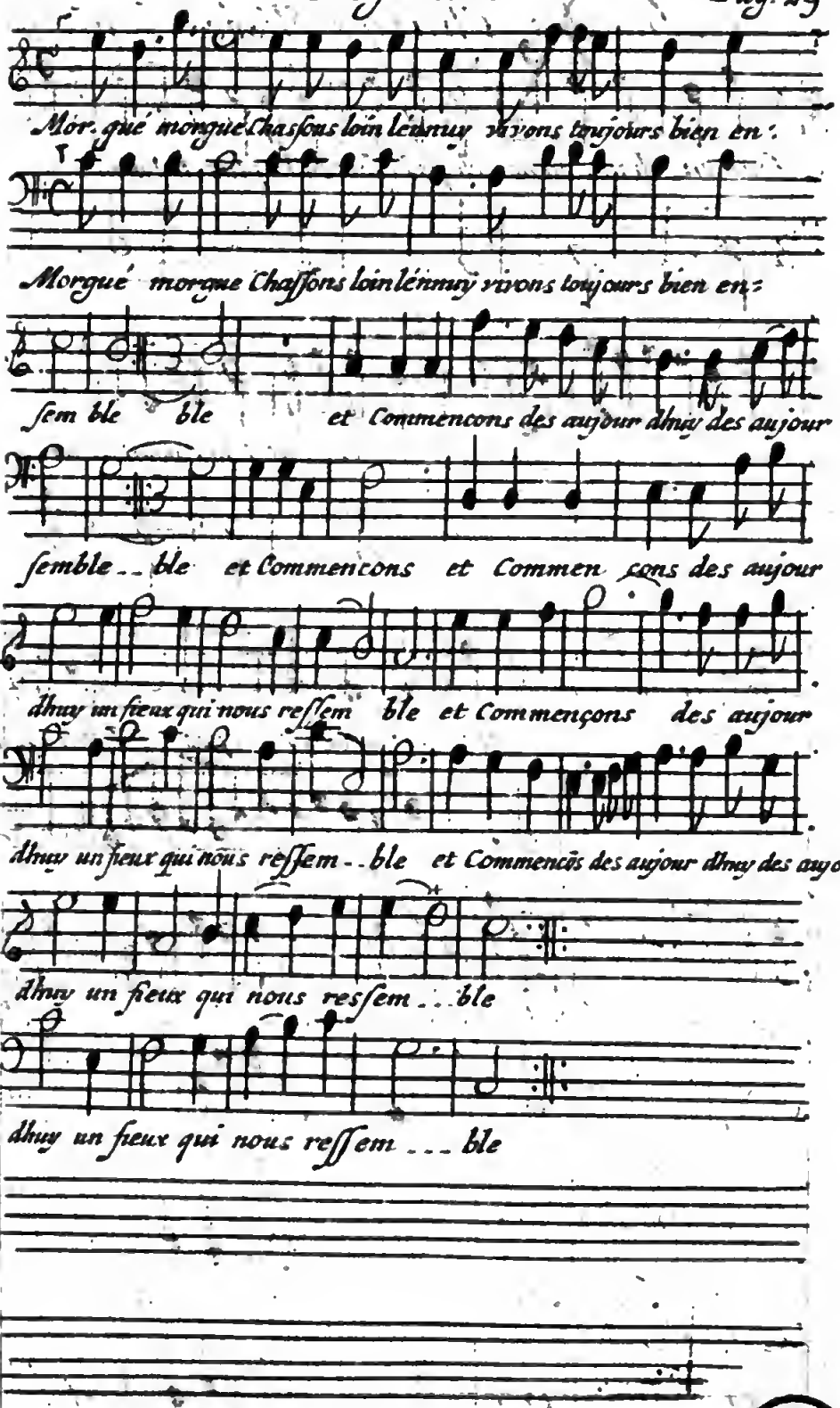


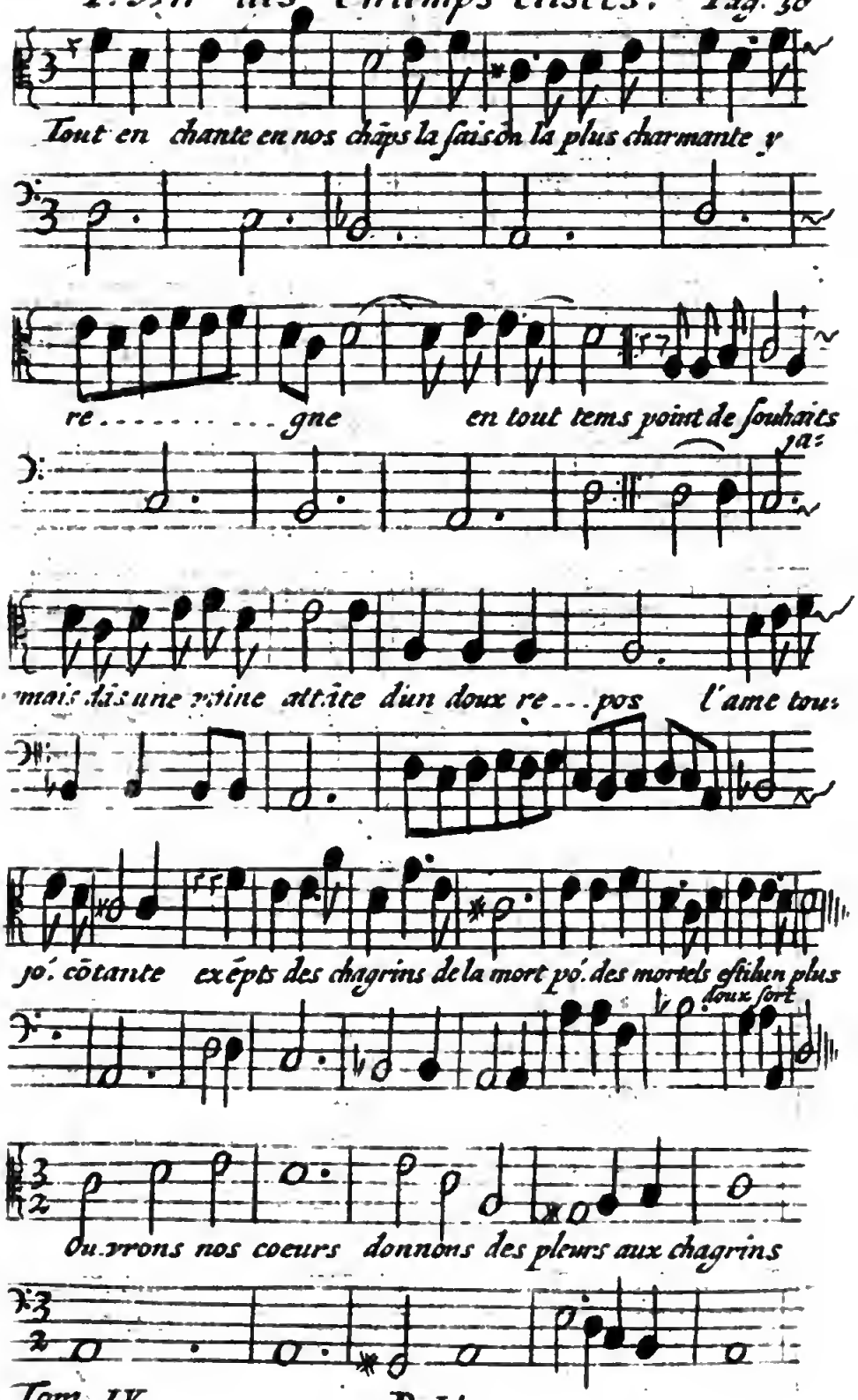

Si l'on troquoit de femme et de mary chez d'autel et chez
Phaia ni je leur conseillerois de fermer leur bou ti que
et de louer pour loger leur prati que toute la plaine St Denis
Heureux qui par son petit labourage met à profit l'arbre fruit
chu du mariage la femme a l'avantage
dés tre la branche a fruit mais un mary discret et sage
par son bois se met en crédit


Craigner le premier feu du flam: beau d'hiv: me née il
bril le au . . . tant que ce luy de l'a:
mour . Mais bien souvent en moins d'un
jour en moins d'un jour sa flamme se chan:
ge en su: . . . mé . . . . é .

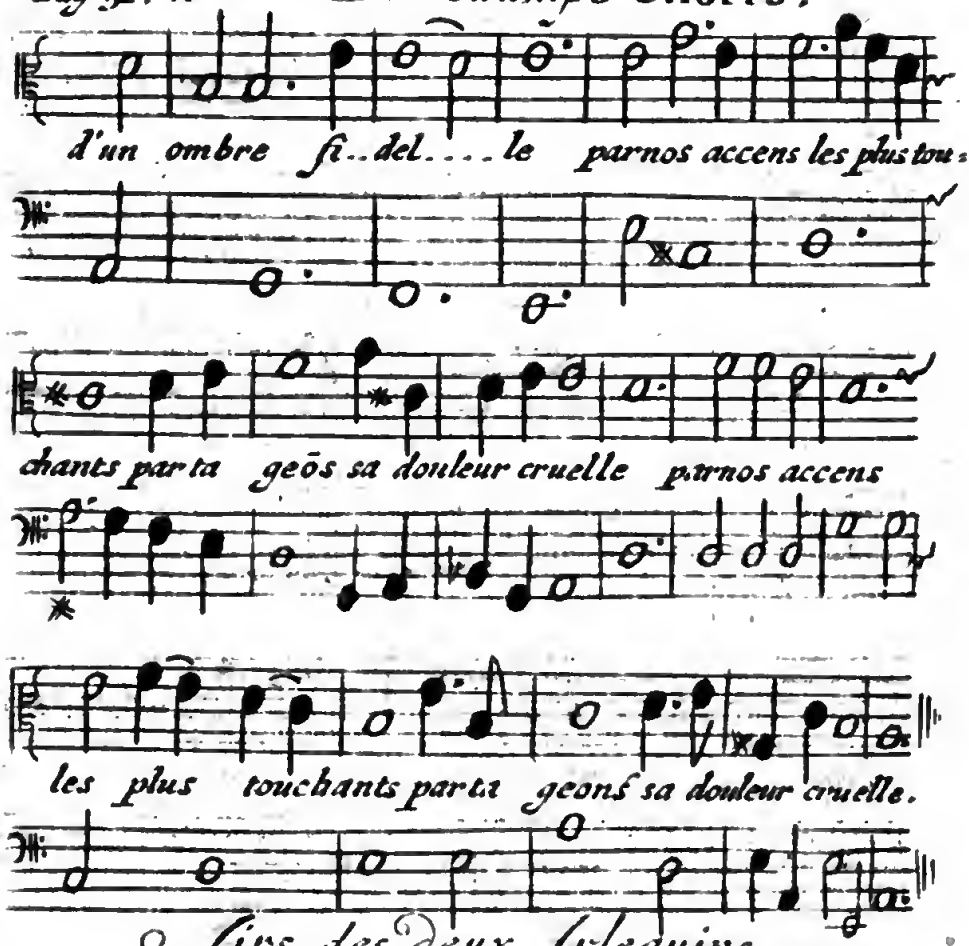

Tu dis qu'en troquant de fem me tu trompe ton Compa
gnon Toy tu le pen se dans l'ame vous a vez tous
deux rai..son mais avant que le Coq chante
je crains bien que le plus fin du marché ne
se re pen..te en regretant son destin


Hau bois a mes tendres chanſons joignés la dou
ceur de vos ſons portés jusqu'au lit de mabelle la ten=
dresſe et l'amour que je reſens pour el.. le porté jusqu'au
lit de mabel le la tendresse et l'amour que ie re=
ſenté el.. le re doublés redoublés vos accords haubois efforcé vous de ſer=
vir mon amour extreme treme eveil lés eveil lés
la beauté que j'ayme et laiſsés dormir les Jaloux eveil=
lés eveil lés la beauté que j'ayme et laiſsé dormir
les Jaloux eveil

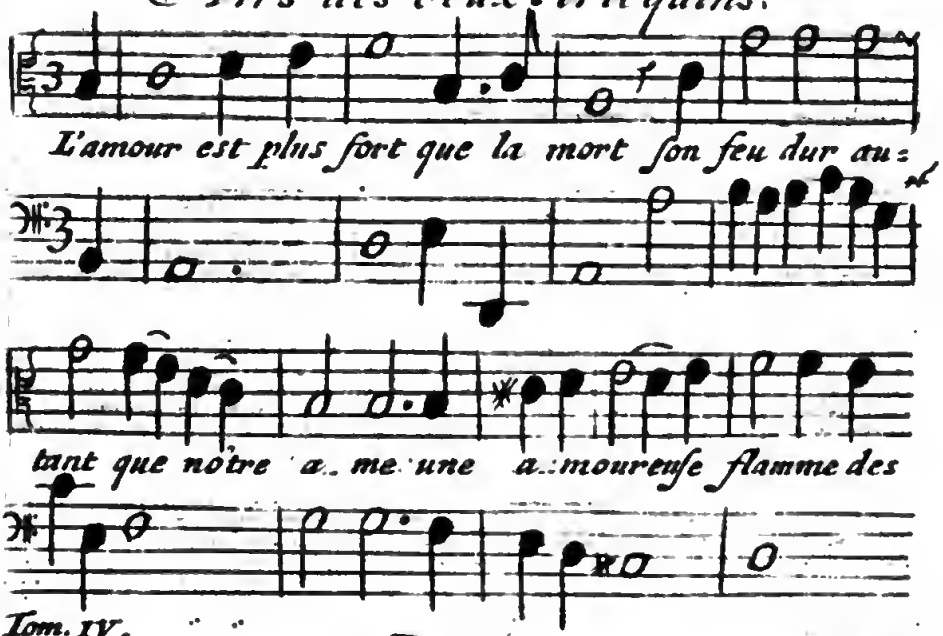

Mor. gué morgue Chaſſons loin lennuy vivons toujours bien en:
Morgué morgue Chaſſons loin lennuy vivons toujours bien en:
ſem ble ble et Commencons des aujour dhuy des aujour
ſemble.. ble et Commencons et Commen cons des aujour
dhuy un ſieux qui nous reſſem ble et Commençons des aujour
dhuy un ſieux qui nous reſſem.. ble et Commencõs des aujour dhuy des aujó.
dhuy un ſieux qui nous reſſem... ble
dhuy un ſieux qui nous reſſem ... ble


Tout en chante en nos chãps la saison la plus charmante y
re . . . . . gne
en tout tems point de souhaits
mais dãs une paine attãte dun doux re . . . pos
l'ame tou
jo. cõtante
exépts des chagrins de la mort jo. des mortels eſtiun plus
doux ſort
Ou.vrons nos coeurs donnons des pleurs aux chagrins

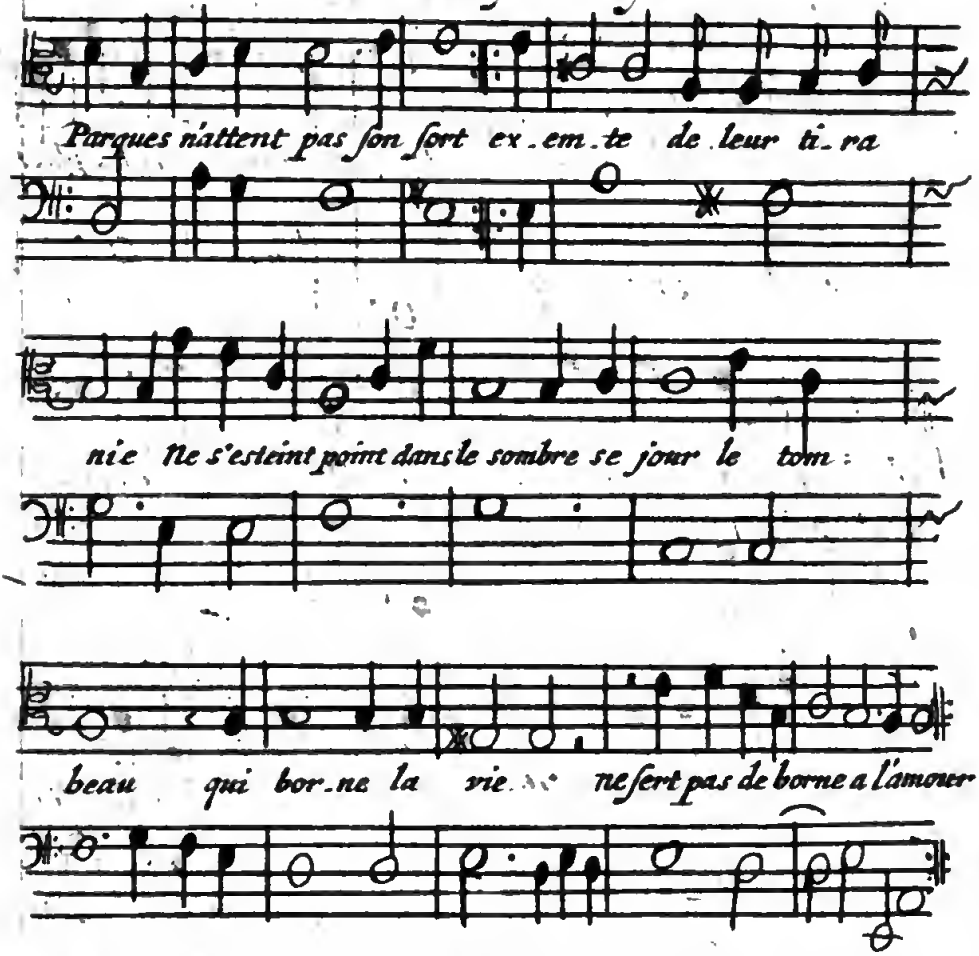
Pag 31. 2. Air Des Champs Elisées.



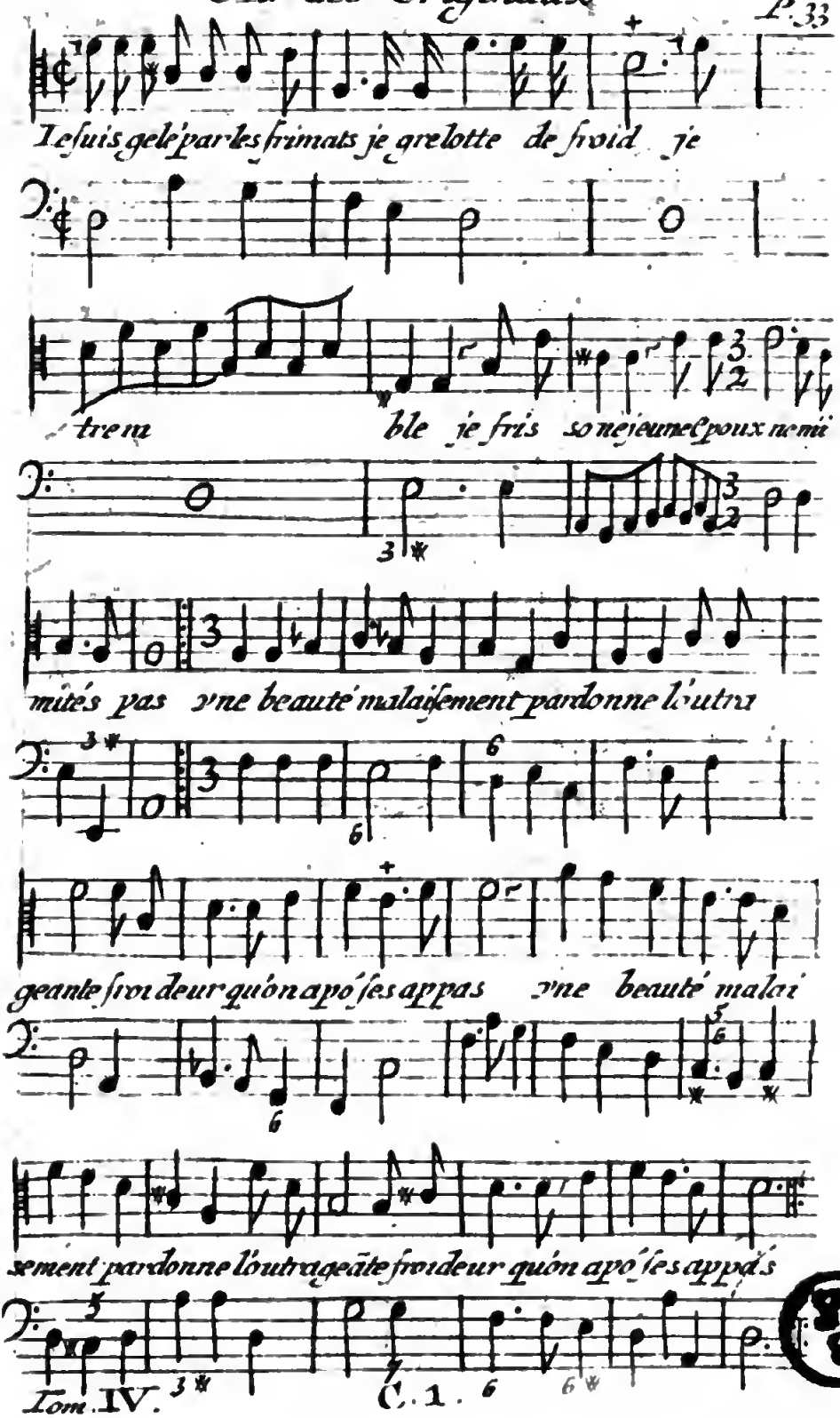
2. Air des deux Arlequins.

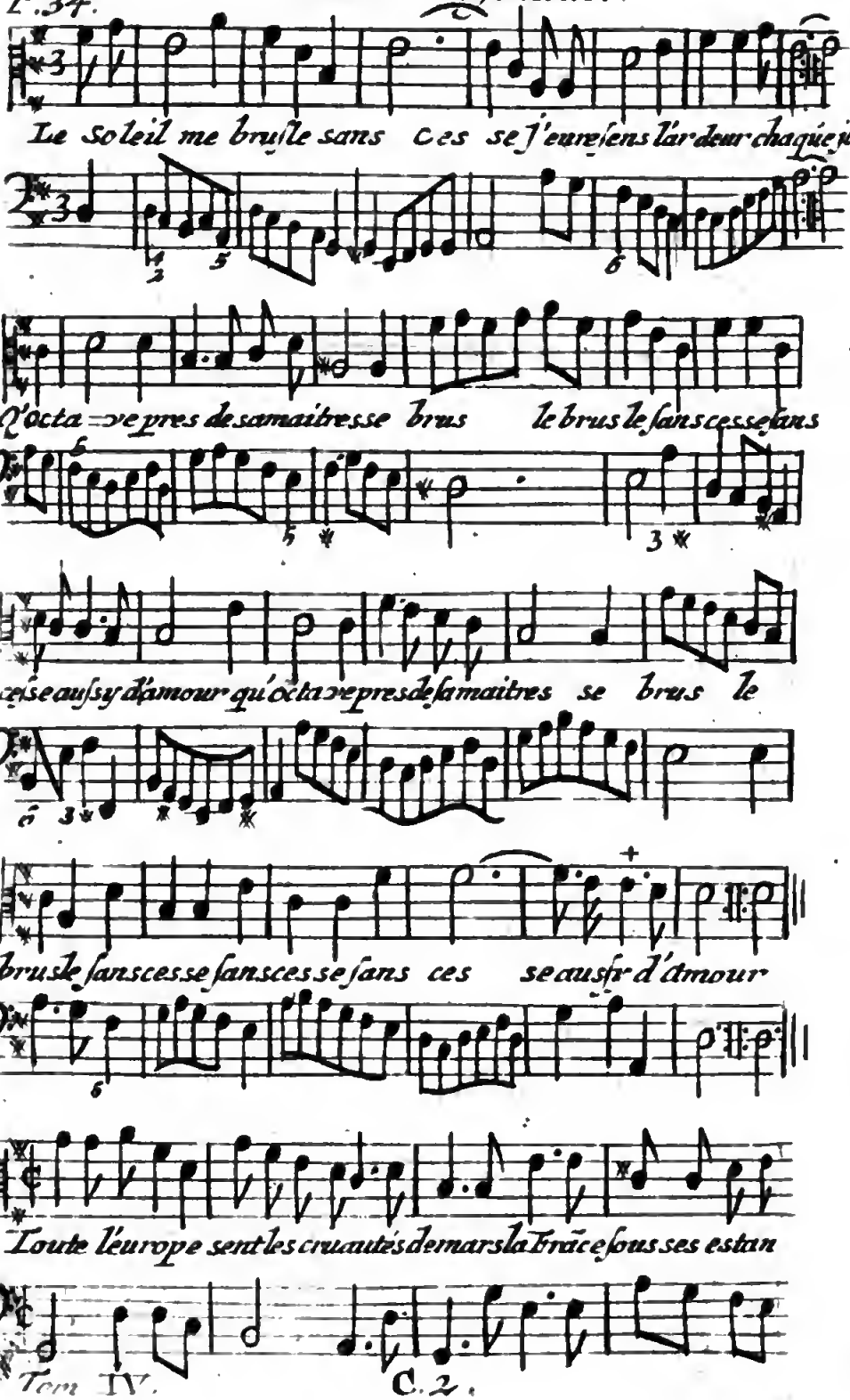


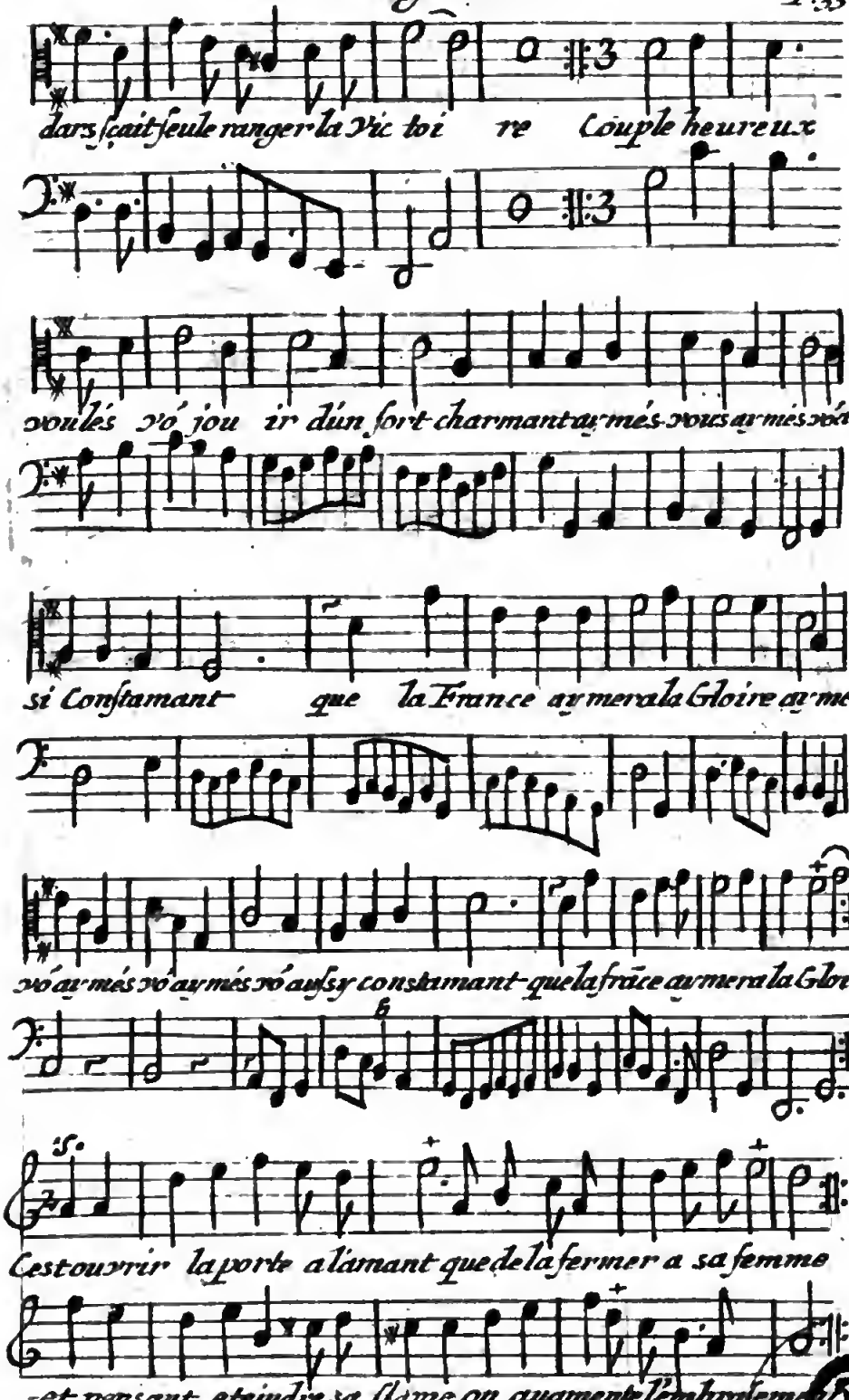
Pag. 3. *Air Des Champs Elisées.*



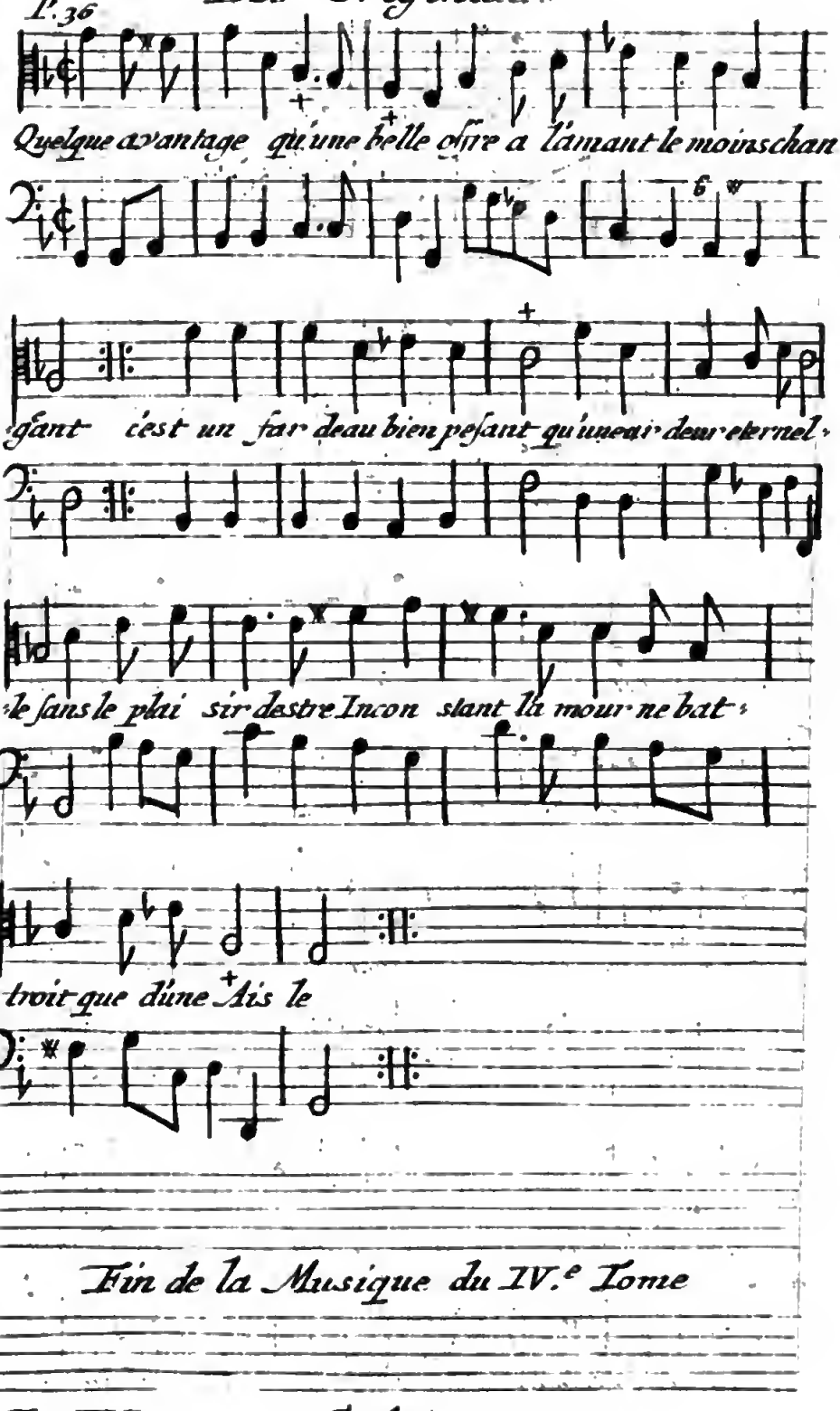
Air des Originaux




Le Soleil me bruſle sans ces se j'eureſens lárdeur chaque jo'
Q'octa=ve pres de samaitresse brus le brus le sans cesse sans
ce se aussy d'amour qu'octa=ve pres de samaitres se brus le
brus le sans cesse sans ces se sans ces se aus ſi d'amour
Toute l'europe sent les cruautés de mars la Frãce sous ses estan


dans ſçait ſeule ranger la Vic toi re Couple heureux
voulés vó jou ir dún ſort charmant aymés vous ayméz vóus
si Conſtamant que la France aymera la Gloire aymés
vó aymés vó aymés vó auſsy conſtamant que la frãce aymera la Gloire
Cestouvrir la porte a l'amant que de la fermer a ſa femme
-et penſant eteindre ſa flame on augmente l'embraſement

P. 36



Fin de la Musique du IV.e Tome

BIBLIOTECA N.A.Z.
ROMA
VITTORIO.EMANUELE

LE

THEATRE ITALIEN

DE

GHERARDI.

TOME IV.

PIECES CONTENUES DANS ce Quatriéme Volume.

L'OPERA DE CAMPAGNE.
L'UNION DES DEUX OPERA.
LA FILLE DE BON SENS.
LES CHINOIS.
LA BAGUETTE.
LES ADIEUX DES OFFICIERS.
LES MAL-ASSORTIS.
LES ORIGINAUX.
LES CHAMPS ELISÉES.

L'OPERA

BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE

L'OPERA DE CAMPAGNE.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

Miſe au Theâtre par Monſieur Du F** & repreſentée pour la premiere fois par les Comediens Italiens du Roy, dans leur Hoſtel de Bourgogne, le ſeptiéme de Juin 1692.

ACTEURS.

JEANNOT, Bailly. *Cinthio.*

Madame PRENELLE, femme de Jeannot. *Mezzetin.*

THERESE, fille de Jeannot. *Colombine.*

OCTAVE, Amant de Thereſe.

LE DOCTEUR. }
COLOMBINE. } *Acteurs de l'Opera de Campagne.*
PASQUARIEL. }

ARLEQUIN, Valet d'Octave.

PIERROT, Valet de Jeannot.

UN MAISTRE à Danſer. *Arlequin.*

UN AFFICHEUR, *Paſquariel.*

La Scene eſt dans un Village.

L'OPERA

BIBLIOTECA N.S.
ROMA
VITTORIO EMANUELE

L'Opera de
Campagne

L'OPERA DE CAMPAGNE.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA V. EMANUELE

PROLOGUE.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN *ſortant aprés Colombine qu'il tient par la manche.*

CAr, ſuppoſé que quand on rit....

COLOMBINE.

Vous n'avez pas le ſens commun.

ARLEQUIN.

Mais accordez-moy ſeulement...

COLOMBINE.

Abus!

ARLEQUIN.

Quoy?

COLOMBINE.

Bagatelle.

ARLEQUIN.

Vous prétendez donc eſtre plus obſtinée que moy, à cauſe que vous eſtes femme?

COLOMBINE.

Hé bien, je renonce à mes privileges, & je veux bien me ſoumettre à la raiſon. (*Au Parterre*) Meſſieurs, en attendant que nos Camarades ſe diſpoſent à vous donner l'Opera de Campagne, je vous prie d'eſtre Juges d'un petit different entre Arlequin & moy. Il ne s'agit que de la définition de l'homme. (*à Arlequin*) Tu veux bien t'en rapporter à ces Meſſieurs?

ARLEQUIN.

Volontiers. Le Parterre eſt nôtre Juge naturel, & je n'oſerois le recuſer, quoy qu'il nous ait bien ſouvent condamné aux dépens.

COLOMBINE.

Voicy la queſtion. Je ſoutiens aprés Ariſtote, que l'homme eſt un animal riſible.

ARLEQUIN.

Et moy, je ſoutiens aprés... moy, & tous les Comediens de France, que l'homme eſt un animal ſifflant; *& ſic argumentor*: vous ſçavez, Meſſieurs, qu'il eſt tres difficile de vous faire rire: Or rien n'eſt ſi facile que de vous faire ſiffler. Ergo le ſiffler eſt plus naturel à l'homme que le rire.

COLOMBINE.

Cependant la faculté riſible eſt de l'eſſence de l'homme, & toutes les eſpeces de rire partent de là. (*Elle ſe touche au cœur.*) Apperçois-tu ce vieux Financier, feuilletant un tas de Recettes, dont chaque article a ruiné une famille? Il rit ſous cape de la miſere d'autruy; & ce ris malin n'at-il pas ſes racines dans le fond du cœur?

ARLEQUIN.

Ces racines-là ne devroient gueres pouſſer, car le cœur d'un Financier eſt un terrein bien dur.

COLOMBINE.

Autre preuve. Un Mary, par exemple, a la ſimplicité d'envoyer ſa femme ſolliciter un jeune Juge.

Juge. Ils rient tous les trois, Paſſion toute pure. La Femme rit de ce qu'elle trompe ſon Mary ...

ARLEQUIN.

Ouy, malignité cela.

COLOMBINE.

Le Mary rit de voir ſa Femme dicter ſon Arreſt ſous la cheminée du Juge....

ARLEQUIN.

Avarice cela.

COLOMBINE.

Et le Juge rit de voir que le Mary qui gagnera ſon proces, ne laiſſe pas de luy payer ſes Epices par avance.

ARLEQUIN.

Par les mains de ſa propre Femme.

COLOMBINE.

Hé bien, Arlequin, qu'as-tu à répondre à tout cela?

ARLEQUIN *à part.*

Oh, je m'en vais la bien attraper! (*à Colombine*) O ça, Madame la Philoſopheſſe, dites-moy, s'il vous plaiſt, de quelle paſſion tire ſon origine cette eſpece de rire cy? (*Il ſe chatouille.*) Il faut que ce ſoit d'une paſſion bien droſle.

COLOMBINE.

Attens... cela ne toucheroit-il point la corde de l'Amour?

ARLEQUIN.

Juſtement. C'eſt pour cela que les femmes ſont plus chatouilleuſes que les hommes.

COLOMBINE.

Conviens donc avec moy, que le rire eſt un effet des Paſſions.

ARLEQUIN.

Ouy, mais demandez à une douzaine de Sifflеurs apoſtez, ſi le ſiffler n'eſt pas auſſi un effet de la paſſion des hommes?

COLOMBINE.

Cela peut eſtre ; mais ma derniere preuve eſt ſans replique. L'homme eſt le ſeul animal qui rit, & il n'a ſa faculté de ſiffler qu'en commun avec la Linotte & les Serpens.

ARLEQUIN *au Parterre.*

Hé, Meſſieurs ! N'ayez plus rien de commun avec ces vilains animaux-là.

COLOMBINE.

Doucement. Gardez-vous d'effaroucher les Siffleurs. Ce ſont eux qui mettent nôtre Theâtre à l'abry d'un déluge de mauvais Auteurs, dont il ſeroit inondé. (*Au Parterre*) Sifflez, Meſſieurs, ſifflez, mais ne ſifflez pas comme des Linottes ; & ſi vous voulez que vos ſifflets ſoient ſalutaires au Public & aux Comediens, gouvernez vos ſifflemens avec la prudence des Serpens.

ARLEQUIN.

Et n'en ayez pas le venin.

COLOMBINE.

Hé bien, Arlequin, es-tu convaincu par toutes mes raiſons ?

ARLEQUIN.

Moy, me payer de raiſons ? Oh, je ne ſuis pas ſujet à ces foibleſſes-là ; & ſi tu voulois parier. ...

COLOMBINE.

Ah ! voila le dernier argument des ignorants : *Veux-tu parier ?* Hé bien, parions, je le veux bien.

ARLEQUIN.

Mets au jeu.

COLOMBINE.

Oh, je n'ay rien à parier qu'on puiſſe mettre en main tierce.

ARLEQUIN.

Parions nôtre Part d'aujourd'huy. (*montrant le Parterre*) Ces Meſſieurs ont déja mis au jeu pour nous.

CO-

COLOMBINE.

C'a, voicy le ſujet de nôtre diſpute. Tu paries pour le ſiffler, & moy pour le rire. Oh, voicy un moyen ſeur pour voir qui de nous deux a raiſon. La choſe la plus naturelle à l'homme, eſt celle dont il ſe peut le moins empêcher. Prie ces Meſſieurs de s'empêcher de rire pendant toute la Comedie, & moy, je les prieray de s'empêcher de ſiffler.

ARLEQUIN.

Tu feras bien, car au premier coup de ſifflet je tire les enjeux.

COLOMBINE *au Parterre.*

Meſſieurs, ſongez que ma Part eſt au jeu, n'allez pas vous aviſer de me faire perdre. *Elle s'en va.*

ARLEQUIN *au Parterre.*

Meſſieurs, ſongez qu'il s'agit de deux Parts pour moy, & qu'on ne gagne pas beaucoup en Eté.

ACTE I.

SCENE I.

ARLEQUIN, OCTAVE.

ARLEQUIN.

HE' bien, Monſieur le Bailly eſt-il d'humeur à vous donner ſa Fille ?

OCTAVE.

Monſieur le Bailly eſt le meilleur homme du monde, mais le plus grand Beneſt que je connoiſſe. Il m'a promis qu'il me donnera Thereſe, quand ce ne ſeroit que pour faire enrager ſa femme.

ARLEQUIN.

Enfin il vous a donné ſa parole ?

OCTAVE.

Ouy, mais cela ne m'avance pas de grand' choſe, car Thereſe dépend plus de ſa femme que de luy.

ARLEQUIN.

Cela eſt juſte, c'eſt à la femme à eſtre maîtreſſe des enfans; autrement les maris diſpoſeroient ſouvent de ce qui ne ſeroit point à eux. La Loy y eſt formelle : *Mater certa, Pater verò incertus.*

OCTAVE.

Monſieur le Bailly n'eſt que le Lieutenant de ſa femme. Elle le traite comme un enfant ; elle ne l'appelle que Jeannot.

ARLEQUIN.

Et il eſt Jean tout à fait, apparemment ?

O C-

OCTAVE.

C'eſt une Diableſſe qui ſe fait craindre ; mais ce qui eſt de remarquable, elle-meſme craint un certain Maître-Valet nommé Pierrot, qui commande en Chef dans la famille.

ARLEQUIN.

C'eſt l'ordinaire. Quand un Mary n'eſt pas le Patron de la Barque, il y a toujours quelque Valet qui prend le timon.

OCTAVE.

Enfin c'eſt à ce Pierrot à qui il faut demander Thereſe en mariage. Ne le connoiſtrois-tu point ?

ARLEQUIN.

Pas beaucoup ; mais j'ay un amy, qui a un amy, qui eſt amy d'un des amis de Pierrot.

OCTAVE.

Et qui eſt cet amy ?

ARLEQUIN.

C'eſt l'amy commun de tous les honneſtes gens, bon amy, amy cordial ; c'eſt le bon vin.

OCTAVE.

S'il ne tient qu'à cela, je te donneray de quoy en avoir deux douzaines de bouteilles, du meilleur amy de Bourgogne.

ARLEQUIN.

Et moy, je vous feray avoir deux douzaines de Thereſes.

OCTAVE.

Je me contente de celle que j'aime.

ARLEQUIN.

Tenez, Monſieur, la voila à la feneſtre.

Thereſe paroiſt à une feneſtre dans le fond d'une cour : Octave qui eſt dans la ruë, & par conſequent hors de la cour, fait des ſignes à Thereſe, lorſque Pierrot arrive & les obſerve.

ARLEQUIN *voyant Pierrot, dit à Octave.*

Sauvez-vous, voicy Pierrot qui vous obſerve.

OCTAVE.

Tiens, voila ma bourſe. Tâche de gagner Pierrot, & Madame Prenelle, je vais trouver Monſieur le Bailly. (*Il s'en va.*)

ARLEQUIN.

Laiſſez-moy faire. Je gouverneray Pierrot; Pierrot gouverne Madame Prenelle; Madame Prenelle gouverne Monſieur le Bailly; Monſieur le Bailly ne gouverne rien: Ergò, par les regles de la ſubordination, la fille dépend de moy.

SCENE II.

ARLEQUIN, PIERROT.

ARLEQUIN *tourne & examine Pierrot; puis faiſant ſemblant de le connoiſtre, dit:*

AH, bon jour, mon amy, il y a mille ans que nous ne nous ſommes veus.

PIERROT.

Il faut qu'il y ait encore plus que cela, car je ne m'en ſouviens pas.

ARLEQUIN.

Je vois bien qu'il faut vous payer pinte, pour vous rafraîchir la memoire.

PIERROT.

Le vin échauffe.

ARLEQUIN.

Quoy vous ne me reconnoiſſez pas?...

PIERROT.

Oh que ſi! je reconnois que je vous ay jamais veu.

ARLEQUIN.

Nous avons pourtant eſté à l'Ecole enſemble.

PIERROT.

A l'Ecole? Hé, je ne ſçay ny lire ny écrire.

AR-

ARLEQUIN.

C'eſt donc en nourrice que nous nous ſommes veus.

PIERROT.

Dites la verité, vous voulez m'emprunter de l'argent?

ARLEQUIN.

Au contraire, j'en ay à vôtre ſervice: & ſi vous eſtiez d'humeur. (*Il tire une bourſe.*)

PIERROT.

Oh, je ſuis tousjours d'humeur à prendre.

ARLEQUIN.

Tenez, je vous la donne à cauſe de notre amitié. (*Il donne ſa bourſe à Pierrot.*)

PIERROT.

Et moy, je la prends, à cauſe de cette vieille connoiſſance qui eſt plus vieille que nous.

ARLEQUIN.

Vous ſerez ravy de me connoiſtre. J'ay mille bonnes qualitez. Je ne ſçay qu'un défaut en moy, c'eſt que je n'aime point l'argent.

PIERROT.

Si fait bien, moy. Ca, ne tournez point tant autour du pot. Vous venez icy pour negocier nôtre petite Thereſe?

ARLEQUIN.

Oh, moy, eſt-ce que vous me prenez pour un Maître à Chanter?

PIERROT.

Là là, ne vous effarouchez point tant, je me ſens de la condoleance pour les amoureux. Dites-moy un peu, vôtre Maître eſt-il diſcret?

ARLEQUIN.

Voila une belle demande! il eſt François.

PIERROT.

Bon, bon! c'eſt à dire que quand on vous donne un ſecret à garder....

ARLEQUIN.

C'eſt autant de perdu.

PIERROT.

Et bien, puiſque vous eſtes ſi ſecret, je vas vous dire le fin. Vous ſçaurez... que... (*Il regarde derriere luy.*)

ARLEQUIN.

Oh, perſonne ne nous écoute.

PIERROT.

Gardez ce ſecret là auſſi-bien que je garderay vôtre argent.

ARLEQUIN.

Ouy, ouy. Dites donc viſte!

PIERROT.

Vôtre Maître & vous, vous n'avez qu'à tirer vos chauſſes, la Fille de ceans n'eſt ny à vendre, ny à loüer. (*Il s'en va*) Adieu la vieille connoiſſance.

ARLEQUIN.

Mais mon argent! Oh je l'attrapperay bien. Voilà un drôle dont les bonnes graces ſont bien difficiles à gagner.

SCENE III.

On entend un bruit de Timballes & de Trompettes. Dans le meſme temps paroiſt une Charrette chargée d'uteneiles d'Opera, comme Habits, Coffres, Décorations, Contrepoids, Cordages, &c. Marinette eſt au haut de la Charrette, avec trois petits enfans; le Charretier marche à coſté, veſtu de noir, avec un tapabord ſur la teſte, une barbe de plume, & dans ſa main une baguette de Magicien, qui luy ſert de foüet. Un Boſſu vient enſuite, portant ſur chacune de ſes boſſes, devant & derriere, un Pupitre chargé d'un Livre de Muſique ou-

ouvert. Ce Boſſu eſt ſuivy d'un Timballier; le Timballier d'un Trompette; le Trompette d'un homme qui traîne une Baſſe de Violon, ſuſpenduë ſur deux petites rouës. Celuy-cy d'un qui joüe du Deſſus de Violon, & ce dernier d'un que tient une petite Epinette penduë à ſon col. Et tous joüent chemin faiſant, chacun d'eux portant attaché derriere ſon dos avec une groſſe épingle, la Piece qu'ils repetent. Apres qu'ils ont fait le tour du Theâtre ils ſe rangent, & mettent la Charrette au milieu d'eux, & eux au milieu de deux hommes, qui tiennent chacun un fuzil ſur l'épaule. Il faut remarquer que chacun de ces gens-là eſt habillé avec des habits d'Opera les plus plaiſans qu'on ait pû imaginer; & lorſque le Charrettier veut faire aller à droite, à gauche, avancer, ou reculer ſes Chevaux, il s'exprime toujours en chantant & ſur divers tons, ſuivant les divers mouvemens qu'il demande de ſes Chevaux, & tous les Inſtrumens l'accompagnent; Si bien que tous les termes de Charrettiers, comme à dia, hureau, ori, *& les autres, ſont toujours prononcez par le Charrettier en Muſique, & le Chœur enſuite les reprend.*

ARLEQUIN, LE DOCTEUR, COLOMBINE *maſquée*, PASQUARIEL *Maître de l'Opera, traînant ſur ſes épaules une Mante toute remplie de clinquant.*

ARLEQUIN *voyant les Chevaux de la Charrette qui courbettent au ſon des Inſtrumens.*

LA Muſique eſt devenue bien commune en France! Les chevaux danſent à livre ouvert.

PASQUARIEL *à Arlequin.*

Monſieur, enſeignez-moy une Hôtellerie.

ARLEQUIN.

Monſieur, enſeignez-moy qui vous eſtes?

PAS-

PASQUARIEL.

Je ſuis vôtre tres-humble & tres-obeïſſant ſerviteur l'Opera.

ARLEQUIN.

L'Opera ? On me l'avoit bien dit, que vous démenagiez à ce terme-cy.

PASQUARIEL.

Je ne ſuis qu'un Opera de Campagne, Monſieur; & voila toute ma famille.

ARLEQUIN.

Ouy ouy; j'entends bien, voila les Inſtrumens & le pupitre.

PASQUARIEL.

C'eſt que nous repetons en chemin faiſant.

ARLEQUIN *montrant les Fuſiliers.*

Eſt-ce là la Garde ?

PASQUARIEL.

Ouy, Monſieur, ils ſervent auſſi à moucher les chandelles. Il y un homme qui tourne le luo ſtre & l'autre, à bale ſeule, vts, (*il fait avec ſon bras comme s'il couchoit en joue, & avec la bouche il contrefait le bruit ſourd que fait la bale quand elle eſt en l'air*,) il ne manque pas un lumignon. Ils ſont ſtilez à cela.

ARLEQUIN.

Fort bien. (*montrant Marinette qui eſt ſur la Charrette*) Et qui eſt cette groſſe gaguie, habillée en Junon ?

PASQUARIEL.

C'eſt ma femme, Monſieur, j'en ſuis le Jupiter.

ARLEQUIN.

Et qui eſt-ce qui en eſt le Mercure ? (*montrant les enfans qu'elle tient.*) Elle eſt feconde à ce que je vois ?

PASQUARIEL.

Elle fournit à la Troupe deux ou trois Muſiciens tous les neuf mois.

AR-

ARLEQUIN.

Deux ou trois Muſiciens tous les neuf mois ? Mais mais, c'eſt une truye que cette femme-là ! Voila une bonne pepiniere pour peupler les Chœurs ! (*montrant le Docteur.*) Et ce Crieur d'Enterrement-là ? C'eſt luy apparemment qui mene le deüil dans Alceſte ?

PASQUARIEL.

C'eſt nôtre Medecin.

ARLEQUIN.

Un Medecin ? Diable, il faut que vôtre Opera ſoit bien malade !

PASQUARIEL.

Il s'eſt adonné à nôtre Troupe, parce qu'il eſt devenu amoureux de cette Actrice maſquée.

ARLEQUIN.

Elle eſt donc jolie ? (*Il va prés de Colombine, & la regarde au travers de ſon maſque.*)

LE DOCTEUR *ſe mettant entre Colombine & Arlequin.*

Que vous importe ? Ce ne ſont pas là vos affaires.

ARLEQUIN *au Docteur.*

Quoy ? Vous eſtes Medecin & jaloux ? Voila deux vilains animaux enſemble ! (*retournant vers Colombine*) Mais... je croy que c'eſt Colombine !

COLOMBINE *bas à Arlequin.*

Et paix, ne fais pas ſemblant de me connoître.

LE DOCTEUR *ſe mettant de nouveau entre Colombine & Arlequin, & le pouſſant rudement.*

Eſt-ce que vous la connoiſſez ?

ARLEQUIN.

Oh, Monſieur, je n'ay garde.

LE DOCTEUR.

C'eſt une fille de qualité, qui s'eſt miſe à l'Opera pour ſon plaiſir.

ARLEQUIN.

Elle n'eſt pas la premiere qui ſe met à l'Opera pour

pour ſon plaiſir. (*vers Paſquariel*) Ca, Monſieur, feriez-vous bien-aiſe de gagner de l'argent?

PASQUARIEL.

Les gens de nôtre profeſſion ſont tout pour ce métail-là.

COLOMBINE.

Nous en avons grand beſon; car nous nous ſommes ruïnez en Province, & nous avons eſté contraints d'y vendre nôtre Muſique en détail au coin des ruës.

ARLEQUIN.

Ca, il faut que vous nous donniez un petit plat de vôtre métier.

COLOMBINE.

Nous ne ſommes gueres en état de joüer, car nous avons oublié la moitié de nos équipages en chemin.

ARLEQUIN.

Oublié? C'eſt à dire, laiſſé en gage dans quelque hôtellerie?

PASQUARIEL.

Vous l'avez deviné.

ARLEQUIN.

Oh bien bien, vous gagnerez peut-eſtre icy de quoy les retirer. Je retiens vôtre Opera pour mon Maître. Voila tousjours deux Loüis d'or d'arrhes. Allez m'attendre à cette hôtellerie-là au Lion d'or.

PASQUARIEL.

Nous allons boire à vôtre ſanté.

ARLEQUIN.

Allez boire, allez. Le Muſicien eſt une terre ingrate, qui ne produit qu'à force d'eſtre arroſée.

Le Charretier recommence le Concert de ſes mots. Le Chœur reprend comme cy-deſſus, & ils s'en vont.

ARLEQUIN *ſeul.*

Voila une plaiſante avanture! Colombine enrôlée dans la grande Troupe! Mais Colombine

ne

ne ſçait point chanter. Que diantre fait-elle à l'Opera? Vous verrez qu'elle y eſt pour la danſe. Ca, révons un peu aux affaires de mon maître. Madame Prenelle, femme de Monſieur le Bailly, eſt fort enteſtée d'Opera, c'eſt ſa folie, & je l'ay veuë ſur le point de partir pour en aller voir un à Paris. Celuy-cy ſe joüera chez elle, ou je ne pourray; & pendant qu'elle ſera occupée à en voir la repreſentation, mon maître pourroit bien joüer un autre Opera avec Thereſe. Que ſçait-on? J'ay bonne opinion de cette intrigue-cy. Mais voicy mon Maître.

SCENE IV.

OCTAVE, ARLEQUIN.

CEtte Scene eſt un des plus plaiſantes de toute la Comedie, mais c'eſt une de celles qui ne ſe peuvent exprimer, & qui n'auroient point d'agrément ſur le papier. En un mot, c'eſt ce qu'on appelle Scene Italienne, Scene joüée ſur le champ, ſans rien apprendre par cœur, & qui dépend entiérement du genie & de l'eſprit de l'Acteur. Arlequin contrefait tout ce qu'il a vu, & dit à Octave le deſſein qu'il a de faire executer un Opera chez Madame Prenelle, & que par le moyen d'une certaine Colombine qui en eſt une Actrice, il pretend faire reüſſir ſon mariage avec Thereſe. Octave applaudit à tout, & dit qu'il a parlé à Jeannot, qui luy a promis monts & merveilles. Là-deſſus Jeannot arrive.

SCE-

SCENE V.

JEANNOT, OCTAVE, ARLEQUIN.

JEANNOT *à Arlequin.*

DAme, vôtre Maître eſt bien aiſe que je le fais mon Gendre ; mais c'eſt à la charge que vous empêcherez ma Femme de me gronder, & que vous m'aiderez à chaſſer nôtre valet Pierrot, car ils me font endéver tous deux.

ARLEQUIN *à Jeannot.*

Je veux vous établir dans vôtre autorité maritale, moy.

JEANNOT.

Oh, ſi je voulois je ferois le maître, dea ; mais c'eſt que ma femme ne tient pas compte de moy, parce que j'ay plus de bonté que d'autre choſe.

ARLEQUIN.

Hé bien, ayez plus d'autre choſe que de bonté, elle changera. Il y a mille petites voyes douces pour morigener une femme, par exemple, ſçavoir bouder à propos, la laiſſer ſeule quelques jours & quelques nuits, les femmes aiment la compagnie.

JEANNOT.

Oh, cela ne feroit rien, car Pierrot luy tient compagnie tant qu'a veut.

OCTAVE.

Je ſçay un ſecret pour vous faire reſpecter chez vous. Quittez vôtre Robe, & faites-vous d'Epée.

JEANNOT.

Ah, ah, il eſt bon là !

ARLEQUIN.

Aſſurément. Un homme d'épée eſt toujours mai-

maître chez luy, & quelquefois chez ſon voiſin auſſi.

JEANNOT.

Oh, s'il ne tient qu'à cela, je me feray recevoir à la Guerre, j'ay la phyſionomie toute propre pour les Batailles.

OCTAVE.

Pour faire preuve de vôtre courage, il faut commencer par dompter l'eſprit de vôtre Femme.

ARLEQUIN.

Malepeſte! quelle victoire pour un coup d'eſſay!

JEANNOT *à Arlequin.*

C'eſt à cauſe de cela que je le veux, moy

ARLEQUIN.

Je ne m'y oppoſe pas, Monſieur.

JEANNOT *à Octave.*

Venez-vous en avec moy, & je m'en vais dire à ma femme tout devant vous: Ma femme, je veux abſolument.... Mais la voila qui vient. Allez-vous-en viſte, je luy veux parler tout ſeul.

ARLEQUIN.

Souvenez-vous que vous eſtes le mâle.

SCENE VI.

Madame PRENELLE, JEANNOT.

Mad. PRENELLE.

VEnez-ça, Jeannot.

JEANNOT *ſe radouciſſant.*

Plaiſt-il, ma Mourette?

Mad. PRENELLE.

Quelles affaires aviez-vous avec ce jeune homme?

JEAN-

BIBLIOTECA ROMA VITTORIO EMANUELE

JEANNOT.

Oh, rien, ma Bouchonne ? C'eſt qu'il eſtoit-là, & je ſuis venu, & le voila qui s'en va.

Mad. PRENELLE.

Vous luy parliez de quelque choſe ?

JEANNOT.

Hé, mais....

Mad. PRENELLE.

Hé ?

JEANNOT.

C'eſt luy qui m'a demandé quelle heure il eſt, & je luy ay dit, qu'il aille voir à l'Horloge, & que je ne ſuis pas ſon Valet.

Mad. PRENELLE.

Quoy, vous avez la hardieſſe de me mentir ? Regardez moy là. Pierrot m'a dit que ce jeune homme en veut à Thereſe, vous n'avez qu'à me venir parler de cette affaire-là.

JEANNOT.

Bon ! eſt-ce que je ſonge à cela ?

Mad. PRENELLE.

Je vous apprendray bien qu'en mariage la femme eſt maîtreſſe des enfans.

JEANNOT.

Je n'ay pas lu cela dans la Coutume ; & la Loy....

Mad. PRENELLE.

La Loy eſt une ignorante.

JEANNOT.

Mais Bartole a dit....

Mad. PRENELLE.

C'eſt à Bartole à ſe taire quand je parle.

JEANNOT.

Que je ſuis malheureux !

Mad. PRENELLE.

Vraiment ! Je vous conſeille de vous plaindre de la maniere franche dont je vous explique ma volonté !

JEAN-

JEANNOT.

Cette franchiſe-là ne m'accommode pas.

Mad. PRENELLE.

Aimeriez-vous mieux les complaiſances de ces femmes de Paris, qui couvent leurs intrigues ſous la douceur feinte qu'elles ont pour leurs maris? Elles mittonnent un Mary, elles le dorlottent, l'envoyent coucher de bonne heure, luy font tous les honneurs de la maiſon; on place l'Amy ſur un petit tabouret, & le Mary dans le Fauteuil de commodité, afin qu'il s'endorme. Il n'y a rien de ſi traître que les carreſſes d'une jeune femme à un vieux mary. Vive les femmes vertueuſes! elles tiennent la bride courte à un mary, elles vont la teſte levée a la Promenade avec leurs amis.

JEANNOT.

Ouy, mais leurs maris y ſont.

Mad. PRENELLE.

Il eſt vray, mais elles les placent ſur le Strapontin; & dans les repas qu'elles font à Boulogne, elles mettent leurs maris ſur le pied des Clercs de Procureur, ils ſortent de table quand le deſſert vient.

JEANNOT.

Il faut avoüer qu'à Paris les femmes vertueuſes ont de beaux Privileges!

Mad. PRENELLE.

Oh bien, je vous declare que je ſuis vertueuſe, je veux jouir des meſmes Privileges, & vous mener à baguette.

JEANNOT.

Bon, bon! vous eſtes vertueuſe!

Mad. PRENELLE.

Comment, ventrebleu, doutez-vous encore de ma vertu?

JEANNOT.

Non non, ma petite Moutonne.

Mad. PRENELLE.

Vous ſçavez que je me ſoucie des hommes comme

me de mes vieilles Pantoufles. Par exemple, je n'ay pas la moindre avidité pour vous, & ſi cela m'eſt permis.

JEANNOT.

Hé mais....

Mad. PRENELLE.

C'eſt cela qui s'appelle avoir de la ſageſſe! Oh bien, apprenez à reſpecter ma vertu?

JEANNOT.

Vous faites bien du bruit avec vôtre vertu.

Mad. PRENELLE.

Je penſe que vous parlez encore de ma vertu?

JEANNOT.

Pardon, ma Poulette.

Mad. PRENELLE.

Je vous apprendray que ma vertu,.... Par la mort, j'ay une grande demangeaiſon de luy planter ma vertu dans le beau milieu du viſage.

SCENE VII.

PIERROT, Mad. PRENELLE, JEANNOT.

PIERROT.

HE', là, là, vous faites plus de bruit que moy. Quelle honte eſt-ce là? Faut-il qu'un Mary querelle toujours ſa Femme?

JEANNOT.

Mais ce n'eſt pas moy.

PIERROT.

Ne ſuis-je pas aſſez capable pour vous bailler juſtice? (*vers Jeannot*) Ca vous, dites-moy vos raiſons.

JEANNOT.

C'eſt qu'elle me diſoit....

PIERROT.

Oh, vous avez raiſon. JEAN-

JEANNOT.

Mais....

Mad. PRENELLE.

Si vous....

PIERROT *à Madame Prenelle.*

Là, là, prenez patience, vous....

JEANNOT.

Foin de moy!

PIERROT.

Faut bien luy pardonner ſes petites Mievretez; car comme dit l'Oriſtote, jeuneſſe eſt forte à paſſer.

JEANNOT.

Octave me l'a bien dit, que tant qu'on n'a qu'un habit noir & un rabat, on n'eſt qu'un ſot en mariage. Je m'en vais tout de ce pas prendre un habit de guerre. (*Il s'en va.*)

SCENE VIII.

PIERROT, Madame PRENELLE.

PIERROT.

IL me ſemble que Monſieur le Bailly eſt bien coriaſſe aujourd'huy.

Mad. PRENELLE.

Ce jeune homme qui luy parloit, cauſe bien du deſordre dans cette famille. Depuis que Thereſe l'a apperçu, elle eſt toute rêveuſe, elle ne boit ny ne mange.

PIERROT.

C'eſt une choſe eſtrange, qu'il ne faut que la veuë d'un jeune homme pour bouleverſer une fille!

Mad. PRENELLE.

Je mettray Thereſe dans un Convent des aujourd'huy.

PIERROT.

C'eſt bien fait.

Mad. PRENELLE.

Et demain, je parts pour aller à Paris.

PIERROT.

Oh, c'eſt mal fait. j'ay intereſt que vous ne quittiez point la maiſon.

Mad. PRENELLE.

J'ay reſolu d'aller voir l'Opera tout mon ſaoul. J'y ſeray jour & nuit; j'y boiray; j'y mangeray; j'y coucheray; j'y.... Ah! L'Opera c'eſt la ſource de tous les plaiſirs, il n'y a que cela de parfait au monde.

PIERROT.

Oh, ça n'eſt pas vray.

Mad. PRENELLE.

Et tu ne l'as jamais vu, Pierrot.

PIERROT.

Ny vous non plus. Mais quand on a de l'eſprit, on connoiſt tout, & je vous ſoutiens que la Muſique eſt une choſe.... là.... qui entre.... qui ſe gliſſe par.... comme qui diroit.... tenez.... Enfin on ſçait bien ce que c'eſt que la Muſique.

Mad. PRENELLE.

Mon pauvre Pierrot, ce n'eſt pas la Muſique qui fait le charme de l'Opera.

PIERROT.

Hé bien, ſi c'eſt la danſe, je prouve....

Mad. PRENELLE.

Ce n'eſt point la danſe non plus; car on m'a dit que tous les gens du bel air ne vont à l'Opera, ny pour voir ny pour entendre, & qu'ils y ont plus de plaiſir que les autres.

PIERROT.

Ce plaiſir-là eſt admirable!

Mad. PRENELLE.

Ce ſont des charmes, des enchantemens; des Dieux avec des Déeſſes; & il ſe mêle parmy tout cela,

cela, dit-on, un certain je ne ſçay quoy, qui fait qu'on ſent.... Ah, je voudrois déja y eſtre !

PIERROT.

Hé bien, c'eſt à cauſe de cela qu'il ne faut pas que vous y alliez, car Monſieur vôtre mary ne le trouve bas bon, ny moy non plus.

Mad. PRENELLE.

Quoy tu prends ſon party contre moy ?

PIERROT.

Tenez, pour toute autre choſe, querellez-le, battez-le, c'eſt le devoir d'une femme vertueuſe. Mais quand vous voulez faire quelque choſe contre mon conſeil.... Enfin, tant y a, je ne le veux pas.

Mad. PRENELLE.

Comment donc ?

PIERROT.

Vôtre Mary, veux-je dire, ne veut pas, non il ne veut pas que vous alliez à Paris, & je vous ferai bien voir qu'il eſt le maître.

Mad. PRENELLE.

Je me mocque de tout, je veux voir l'Opera, je veux voir l'Opera (*Elle s'en va.*)

PIERROT *ſeul.*

Il faut qu'elle ſoit bien enſorcellée de cette folie-là, puiſqu'elle regimbe contre moy ! Il faut pourtant.... (*Il s'en va.*)

SCENE IX.

ARLEQUIN *d'un côté du Theatre, &* COLOMBINE *de l'autre.*

ARLEQUIN *ſans voir Colombine.*

OH, voila qui eſt fait, l'affaire ne ſçauroit manquer; mais je voudrois bien voir Colombine.

(*appercevant Colombine*) Hé bonjour, ma pauvre Colombine, comment te portes-tu ?

COLOMBINE.

Ne t'aviſes pas de m'appeller Colombine devant le Docteur, tu me ferois perdre ma fortune ! Il me croit une fille de conſequence, & il en rabattroit plus de la moitié, s'il me voyoit familiariſer avec un faquin comme toy.

ARLEQUIN.

Oh, pardon, ſi je manque de reſpect à une griſette comme vous.

COLOMBINE.

Laiſſons-là les complimens.

ARLEQUIN.

Comment as-tu donc fait pour charmer ce vieux Docteur ?

COLOMBINE.

Je me ſuis fait recevoir Déeſſe à l'Academie de Muſique, & j'ay déja pris mes Licences.

ARLEQUIN.

Oh, cela ſe prend d'abord en entrant.

COLOMBINE.

Il faut avoüer que le Theâtre eſt à une fille, ce que la bordure eſt au tableau.

ARLEQUIN.

Avant que d'entrer en matiere, apprens moy un peu des Nouvelles de Paris. Qu'y dit-on ? Qu'y fait-on ? Comment y va le commerce ?

COLOMBINE.

On m'écrivit hier de Paris, que les hommes y ſont bien rencheris depuis que la Campagne eſt commencée.

ARLEQUIN.

Je croy qu'en récompenſe, les femmes y ſeront bien ramendées.

COLOMBINE.

Bon ! Il y en a qu'on donne pour rien, & ſi on n'en a pas le debit. La derniere fois que je fus

à la

à la Foire des Thuilleries, il y avoit tant de cette marchandiſe-là, & ſi peu de Marchands, que je crus que le commerce alloit perir.

ARLEQUIN.

Oh, le commerce galant ne manquera jamais, tant qu'il y aura dans Paris de ces Officiers à manteau noir, qui choiſiſſent l'Eſté pour faire leur quartier d'Hyver auprés des femmes.

COLOMBINE.

Quoy? De ces petits Blondins, qui dépenſent en poudre & en mouches, ce qu'ils épargnent en dentelles & en longs cheveux? Fy! cela n'eſt bon que pour garnir un Strapontin, mettre le tein des Dames à l'abry du Soleil & de la pluye, ramaſſer un éventail, enfin pour les menus offices de la galanterie; mais pour la realité, vive les Plumets.

ARLEQUIN.

Oh, chaque fruit a ſa ſaiſon; & ſi les Plumets font plus de fracas à l'honneur des Dames, les petits Chapeaux font moins d'ombrage aux Maris.

COLOMBINE.

D'accord; & ils ne laiſſent pas d'eſtre recherchez dans les occaſions, à cauſe de la diſette. Les Femmes ſont bien contentes d'en avoir un à quatre ou cinq, & l'on voit tel de ces petits Meſſieurs-là dans la grande allée, qui deffraye en meſme temps trois compagnies differentes: Une chanſonnette à celle cy, un quolibet à celle-là, une cabriole à la troiſiéme. Trop heureuſe, qui peut attraper le gand ou la tabatiere!

ARLEQUIN.

Ou le mouchoir!

COLOMBINE.

Enfin, mon pauvre Arlequin, on eſt ſi affamé de galanterie aux Thuilleries, que ſi-toſt qu'une Dame ouvre une lettre qui vient de l'Armée, toutes les femmes s'aſſemblent autour d'elle, comme les Nouvelliſtes autour de la Gazette.

ARLEQUIN.

Ca, quittons la bagatelle, & parlons d'affaires ſerieuſes. Mon maître veut ſe marier.

COLOMBINE.

Quoy pardevant Notaire? Ah?

ARLEQUIN.

Ouy, ſe marier en mariage. Il y a trois ans que nous courons toute l'Europe pour trouver une fille qui ne ſoit pas coquette.

COLOMBINE.

Vous pouviez courir encore le reſte du Monde.

ARLEQUIN

Je croy pourtant que nous avons trouvé la pie au nid. Il y a là-dedans une petite fille de quinze ans, que ſa Mere a tenuë enfermée à la clef depuis l'enfance, & qui n'a jamais vu d'autre homme que ſon Pere. Parbleu, celle-là n'aura pas pu apprendre l'art de la Coquetterie.

COLOMBINE.

Non, mais elle en aura le fond.

ARLEQUIN.

Enfin mon Maître en eſt amoureux, & veut l'épouſer. Il faut que tu nous aides à faire ce mariage-là.

COLOMBINE.

Oh, depuis que je me ſuis miſe à la Muſique, je ne me meſle plus de ces ſortes d'affaires, qui durent autant que la vie. On en a toûjours des reproches. Pour un mariage de Theâtre, encore paſſe; car auſſi-toſt fait, auſſi-toſt rompu.

ARLEQUIN.

Diantre! Si ces mariages-là eſtoient en uſage pour tout le monde, les Notaires n'auroient gueres de pratiques.

COLOMBINE.

En un mot, je ne m'intrigue plus que pour des Nimphes & des Demi-dieux.

AR-

ARLEQUIN.

N'as-tu point encore marié quelque Demi-dieu avec quelque quart de Déeſſe?

COLOMBINE.

Paix, voila mon Jaloux.

ARLEQUIN.

Il faut pourtant que je te parle. Laiſſez-moy faire, ne te mets pas en peine.

SCENE X.

ARLEQUIN, LE DOCTEUR, COLOMBINE.

ARLEQUIN *au Docteur qui ſe place entre luy & Colombine.*

JE vous demande pardon. Je veux ſçavoir d'elle....

LE DOCTEUR.

C'eſt de moy qu'il faut ſçavoir, car je ſuis Docteur. *Il fait en cet endroit une Tirade* ad libitum. *Arlequin feint de l'écouter, & paſſe du coſté de Colombine. Le Docteur qui s'en apperçoit, fait paſſer Colombine de l'autre coſté, & continuë toûjours de parler, juſqu'à ce qu'Arlequin s'impatientant, tire ſon épée de bois, & reconduit le Docteur a grands coups, & finit ainſi le premier Acte.*

ACTE II.

SCENE I.

OCTAVE, ARLEQUIN.

ARlequin dit à Octave, que Madame Prenelle consent qu'on donne un Opera chez elle, qu'on le jouera dans la Salle d'Audience de Monsieur le Bailly, & qu'elle mesme y veut faire un rolle. Octave s'en réjouit, & dit à Arlequin, que le Bailly a voulu profiter du conseil qu'il luy avoit donné ; qu'il a quitté la Robbe, & a pris une épée ; qu'il l'a vu de loin dans cet équipage-là, & dans le mesme temps il arrive.

SCENE II.

JEANNOT, OCTAVE, ARLEQUIN.

JEANNOT, *avec un Baudrier par-dessus son Pourpoint, un Chapeau en pain de sucre avec une vieille plume de coq, & une Epée toute rouillée.*

HE' bien, morbleu, qu'en dites-vous ? *Il se promene fierement sur le Theâtre.*

OCTAVE.

Vous avez l'air tout à fait martial.

AR-

ARLEQUIN.

On vous prendroit pour un Coq-d'Inde, un Colonel Indien, veux-je dire.

JEANNOT.

Eh ? N'eſt-il pas vray que ma Femme va toûjours trembler devant moy ?

OCTAVE.

La terreur de vos armes l'a-t elle fait conſentir ?

JEANNOT.

Oh, tout va bien.

OCTAVE.

Quoy, elle veut bien me donner Thereſe ?

JEANNOT.

D'abord je l'ay apperçue de loin.

ARLEQUIN.

Hé bien ?

JEANNOT.

Elle ne m'a pas vu, elle ; & je ne veux pas encore luy parler, juſqu'à ce que je me ſois accoutumé à eſtre fier.

ARLEQUIN.

En attendant que Monſieur le Bailly ait acquis le degré de fierté neceſſaire, je ſuis d'avis d'aller ſonger à mon déguiſement.

(*Il parle à l'oreille d'Octave, & s'en va.*)

La Scene que je viens d'écrire eſt encore tres plaiſante, par le jeu qu'Arlequin y fait en donnant au Bailly tantoſt un coup de pied, tantoſt un coup de bâton, & par d'autres ſingeries tres agreables, qui ſont du jeu Italien, & qui ſont inſeparables de l'action.

SCENE III.

JEANNOT, OCTAVE.

JEANNOT.

REgardez bien ce que je vous dis aujourd'huy ! ou vous ſerez mon Gendre, ou je ne ſeray pas vôtre Beaupere.

OCTAVE.

Ce ſera l'un ou l'autre.

JEANNOT.

Pour vous montrer que j'ay tout pouvoir chez moy, je vais vous faire parler à Thereſe.

OCTAVE.

A Thereſe ?

JEANNOT.

Dame, voila comme j'y vais, moy !

OCTAVE.

Mais Madame vôtre Femme porte toûjours la clef de ſa chambre dans ſa poche.

JEANNOT.

Oh, oh, je me gauſſe de ma Femme. Je me ſuis emparé de la clef.

OCTAVE.

Et comment ?

JEANNOT.

Alle l'avoit laiſſée ſur la table ; alle eſtoit ſortie, & mordy, voyant cela, je l'ay priſe. Hé ? Qu'en dites-vous ?

OCTAVE.

L'action eſt vigoureuſe.

JEANNOT.

Attendez-moy là, je veux vous faire voir ma puiſſance. (*Il rentre chez luy.*)

OCTA-

OCTAVE *ſeul.*

Que je ſuis heureux ! Je vais donc parler à Thereſe ! Mais quelle timidité me ſaiſit ? Le cœur me bat, je friſſonne. Quoi donc ? un Enfant me fait trembler, moy qui me ſuis aguerry pendant dix ans auprés de nos plus fieres Pariſiennes ? Ah ! c'eſt qu'une Vertu naturelle & innocente, inſpire plus de reſpect, que la fierté affectée de nos Prudes de profeſſion.

JEANNOT *revenant avec Thereſe.*

Je vous dis que vôtre Mere m'a donné permiſſion....

THERESE *à Jeannot.*

Au moins, vous m'en aſſurez.... Ah !

JEANNOT.

C'eſt moy qui vous commande abſolument d'aimer Monſieur.

THERESE.

Oh, je ſuis bien obeiſſante, mon Papa.

JEANNOT.

Je vous marie dés-à-preſent, enſemble, & je m'en vais faire voir à ma Femme ce que c'eſt qu'un Mary dans le mariage.

SCENE IV.

OCTAVE, THERESE.

OCTAVE *à part.*

LE reſpect & la crainte m'empeſchent de parler; le teſte-à-teſte m'embaraſſe beaucoup plus qu'elle.

THERESE.

Qu'eſt-ce donc, Monſieur, vous eſtiez tantoſt ſi joyeux de me voir à ma feneſtre, pourquoy êtes-vous triſte à preſent ? Eſt-ce que vous ne me trouvez plus ſi jolie de prés que de loin ?

OCTAVE.

Vous interpretez mal les effets du plaiſir.

THERESE.

Je croyois, moy, que le plaiſir rendoit guay ?

OCTAVE.

On voit bien que vous ne connoiſſez pas encore le vray plaiſir.

THERESE.

J'ay pourtant eſté bien-aiſe quand mon Pere m'a dit .... Helas ! ce qu'il m'a dit me fait voir qu'il me veut plus de bien que ma Mere.

OCTAVE.

Qu'elle eſt barbare cette Mere de vous traitter ſi mal ! Mais je la mettray à la raiſon.

THERESE.

Oh, elle eſt plus mechante que vous.

OCTAVE.

Cette naïveté me charme. Non, tout l'eſprit frelatté de nos Coquettes ne vaut pas cette ſimplicité.

THERESE.

Qu'eſt-ce donc que cela ſignifie ? Vous parlez tout ſeul, Monſieur. Eſt-ce que je n'ay pas aſſez d'eſprit pour vous, que vous n'écoutez pas ſeulement ce que je vous dis ?

OCTAVE.

Au contraire, c'eſt le plaiſir ....

THERESE.

Oh, le plaiſir ! toûjours le plaiſir ! Oh bien je veux que vous m'écoutiez. Je veux vous dire que ma mere me fait mourir de chagrin, elle veut me mettre dans un Convent. Mais elle avoit beau me dire, je ſentois quelque choſe-là, (*ſe touchant au cœur*) qui me diſoit que je ſerois plus aiſe d'être mariée ; & je ſens encore bien plus cela, depuis que je vous ay vu.

OCTAVE.

Et ſera-ce moy, qui ....

THE-

THERESE.

Il faudra bien que ce ſoit vous, puis que mon Pere l'a dit.

OCTAVE.

Que ne puis-je vous faire comprendre combien je vous aime !

THERESE.

Eſtoit-ce cela que vous me vouliez dire, quand vous me faiſiez tant de ſignes avec la teſte, avec les mains ?

OCTAVE.

Ouy, tout cela vous diſoit que je vous adore.

THERESE.

Je m'en ſuis bien douté.

OCTAVE.

Vous voulez donc bien eſtre mariée avec moy ?

THERESE.

Voila une belle demande ! Je vous en prierois.

OCTAVE.

Vous ferez donc tout ce que je vous diray ?

THERESE.

Ouy, tout, tout, tout. Ah ! voila déja mon Pere, il ne nous laiſſe gueres enſemble.

SCENE V.

OCTAVE, JEANNOT, THERESE.

OCTAVE.

JE ſuis le plus heureux homme du monde, vôtre Fille m'aime.

JEANNOT.

Elle vous aime, parce que je luy ay commandé. Voyez ce que c'eſt que l'autorité d'un Pere !

OCTAVE.

Monſieur, je compte ſur vôtre parole, & ſur vôtre

vôtre cœur. (*à Thereſe*) Je vais tout mettre en uſage pour vous rendre heureuſe.

THERESE.

Au moins, n'allez pas oublier tout ce que vous me promettez.

OCTAVE.

Non, Charmante, je....

JEANNOT.

Que je ſuis aiſe de voir qu'ils s'aiment malgré ma femme! c'eſt moy qui fais cela de ma teſte.

OCTAVE.

J'entends quelqu'un qui vient. Je vole pour tout diſpoſer.

THERESE.

Ah! ſi c'eſtoit ma mere!

JEANNOT.

Vôtre mere eſt une ſotte; & il me prend envie de vous marier à ſa barbe. (*Il voit ſa femme & commence à trembler.*) La Voila. Ne dites pas que c'eſt moy qui vous ay fait ſortir de vôtre chambre.

SCENE VI.

Madame PRENELLE, THERESE, JEANNOT *derriere elles.*

Mad. PRENELLE.

J'Ay entendu la voix de Thereſe. (*à Thereſe*) Comment donc, petite fille? Qui vous a donc ouvert la porte de vôtre Chambre?

THERESE.

C'eſt....

JEANNOT *derriere elles.*

C'eſt....

Mad. PRENELLE *ſe tournant derriere elles.*

Qu'eſt-ce que j'entends?

THE-

THERESE.

C'eſt.... Elle s'eſt ouverte, ma Mere.

Mad. PRENELLE.

Juſtement. J'ay laiſſé la clef, & mon beneſt, mon impertinent de Mary s'en ſera emparé! Je le relanceray bien tantôt! Allons, ſuivez moy.

THERESE *voyant que ſon Pere n'avance point.*

Quel homme que mon Pere!

Mad. PRENELLE.

Il me le payera vôtre ſot de Pere. *Elles rentrent, & aprés qu'elles ſont rentrées, Jeannot qui les a conduites de l'œil, revient ſeul.*

JEANNOT *ſeul.*

C'eſt une ſotte choſe que le naturel! J'ay beau vouloir ne point craindre ma Femme, je ne ſçaurois en venir à bout! Il faut pourtant me deſaccoutumer d'avoir peur d'elle. Une fois, je ſuis le plus fort, & le plus grand. Ouais! mais qu'eſt-ce qui me manque donc, que je ſuis ſi craintif? Allons, courage, ſuivons là de loin, afin que mon cœur ſe fortifie petit à petit.

SCENE VII.

ARLEQUIN, PASQUARIEL.

Arlequin vient d'un coſté, & dit qu'il cherche Paſquariel pour faire travailler à l'Opera qu'on doit joüer chez Madame Prenelle. Paſquariel vient de l'autre coſté, cherchant auſſi Arlequin; & aprés un jeu Italien des meilleurs & des plus divertiſſans qu'on ait jamais veu ſur le Theâtre, Paſquariel dit qu'il faut avertir Thereſe, de l'Opera qu'on doit joüer, & de ce qu'elle doit faire. Il dicte une lettre à Arlequin, qui l'écrit d'une maniere la plus groteſque du monde, avec des culbuttes, des poſtures, & autres bouffonneries charmantes. Aprés quoy Pierrot vient qui les ſurprend, & voyant que Paſquariel veut

du logis pour l'en empeſcher. Mais Paſquariel prend ſa ſecouſſe, & ſautant par deſſus la teſte de Pierrot, entre par la feneſtre chez le Bailly, donne la lettre à Thereſe; & dans le moment reſſort par le meſme endroit, & s'en va trouver Arlequin qui eſt déja party.

SCENE VIII.

JEANNOT, PIERROT.

PIERROT *à part.*

VOicy mon Maiſtre tout à propos. Servons-nous de ſon autorité, pour empêcher Madame Prenelle d'aller à Paris. (*à Jeannot*) Monſieur mon Maiſtre j'ay une petite harangue à vous faire..

JEANNOT.

Ca, voila l'autre! Ce n'eſt pas aſſez d'avoir à ſurmonter une femme diableſſe!

PIERROT.

Hem ... Il y avoit une fois un Philoſophe dans la Philoſophie. Ce Philoſophe eſtoit Grec .... ou Normand, je ne ſçais lequel. Tant y a qu'il s'appelloit Plu .... Platon. Il diſoit que le mariage eſt une charruë; le mary c'eſt le Rouſſin qui la tire, & la femme c'eſt le Collier. Orſus donc, ſi la femme eſt le Collier de miſere, imaginez-vous que vous eſtes le Rouſſin. Or ſi vous eſtes un bon Rouſſin, vigoureux, & bien empoitraillé, vous ſerez franc du Collier, c'eſt à dire maître de vôtre femme, & la Charette du mariage ira bon train: Mais poſé le cas que vous ne ſoyez qu'un Criquet, fleube & debile, le Collier vous gourmandera, la premiere orniere vous fera chopper, & voila la Charrette à tous les Diables.

JEAN-

JEANNOT.

Monſieur Pierrot, je vois bien que vous vous gauſſez de moy. Dame, à la fin je me fâcheray.

PIERROT.

Vous n'y eſtes pas ! Toute ma phraſe n'aboutit qu'à vous faire prendre le mors aux dents contre votre femme.

JEANNOT.

Bon ! Et tu prends toûjours ſon party contre moy ?

PIERROT.

J'ay tort, & elle abuſe de ma correſpondance pour elle. Hé Mr. une fois en la vie prenez le gouvernail du timon.

JEANNOT.

Il y a long-temps que j'en ay envie.

PIERROT.

Il faut commencer par un article. Vôtre femme veut aller à Paris, n'eſt-ce pas ?

JEANNOT.

Ouy, & je le veux bien auſſi.

PIERROT.

Morbleu, vous ne le voulez pas vous. Ah, ah, ah !

JEANNOT.

Aſſurément. Voyez comme tout le monde m'obeït depuis que j'ay l'épée ſur la hanche ! J'ay envie de ne la point quitter, je coucheray avec.

PIERROT.

Voila vôtre femme. Tenez ſeulement pied-ferme, pendant que j'attaqueray la Demy-lune.

SCENE IX.

Madame PRENELLE, JEANNOT, PIERROT.

Mad. PRENELLE *à Jeannot.*

QUe veut dire cette Maſcarade ? Oh, je vous apprendray que le Plumet ne fait pas peur aux femmes. Que vouliez vous faire de ma fille ?

JEANNOT.

Vôtre fille eſt bien ma fille, peut-eſtre ?

PIERROT *à Jeannot.*

Courage !

Mad. PRENELLE.

Il faut qu'il ſoit yvre, Pierrot ? Il perd le reſpect.

PIERROT *ſe quarrant.*

Hem....

JEANNOT.

Je ſuis le maiſtre de la Charette. Demandez plutoſt à Pierrot, c'eſt Pluton qui l'a dit.

Mad. PRENELLE *s'emportant.*

Mercy de ma vie !

PIERROT *à Madame Prenelle.*

Oh, tout bellement. Pour en cas d'aujourd'huy, je ſoutiens qu'il a raiſon.

JEANNOT.

Ah, ah, il y a long-temps que je ſuis las de faire le ſot.

PIERROT.

Il n'y a pas là le petit mot à dire, il fait ſa charge.

Mad. PRENELLE.

Ils ſont yvres tous deux.

PIERROT.

Voicy l'Inigme. C'eſt que Monſieur vôtre Mary

&c

& Maiſtre, (*il oſte ſon chapeau en diſant cela,*) m'eſt venu trouver de luy-meſme, & il m'a dit: Pierrot, je ne trouve pas bon que ma femme aille à Paris.

JEANNOT.

Ouy, c'eſt moy qui luy ay dit tout cela.

PIERROT.

Non ventrebille.... (c'eſt encore luy qui parle) je ne veux pas que vous alliez à Paris; je vous le deffends abſolument.

JEANNOT.

Abſolument.

PIERROT.

Il faut qu'une femme obeïſſe à ſon mary.

JEANNOT.

C'eſt le jeu.

Mad. PRENELLE.

J'enrage. Mais il faut ceder à la force. (*à Jeannot*) Tu me la payeras.

JEANNOT.

Ah, ah, vraiment, ce n'eſt pas encore là tout. Allez tout à l'heure me querir ma fille Thereſe, je la veux marier à Octave.

Mad. PRENELLE.

Si la patience m'échappe....

PIERROT *à Jeannot.*

Doucement. Vôtre femme & maiſtreſſe m'a déja parlé de cette affaire. Elle m'a dit: Je ne trouve pas bon que Jeannot donne ma fille à Octave.

Mad. PRENELLE.

Chacun à ſon tour.

PIERROT.

Non ventrebille.... (c'eſt encore elle qui parle) je ne le voux pas abſolument.

JEANNOT.

Comment donc?

PIERROT.

Il faut qu'un mary obeïſſe à ſa femme.

JEAN-

JEANNOT.

Oh, nous y voila !

Mad. PRENELLE *à Jeannot.*

Ouy vous m'obeïrez. Vous croyez-donc me faire peur avec vôtre épée ?

JEANNOT.

Oh que non, je ne la porte que pour faire peur aux Voleurs.

Mad. PRENELLE.

Oſtez-moy cela tout à l'heure. (*Elle luy arrache ſon épée.*)

PIERROT *à Jeannot.*

Elle a raiſon. Tout ce harnois-là ne vous ſied point.

Mad. PRENELLE.

Allez, allez reprendre vôtre Robe & vôtre Rabat, il y a une heure que vous devriez eſtre à vôtre Audience. Allez, allez prendre vôtre gravité pour prononcer.

JEANNOT *pleurant.*

Je ne ſçais à quoy il tient que je ne me faſſe Dragon. *Il s'en va.*

SCENE X.

Madame PRENELLE, PIERROT.

Mad. PRENELLE.

JE ne te pardonneray jamais la piéce que tu me viens de faire.

PIERROT.

Point de rancune, Maiſtreſſe.

Mad. PRENELLE.

M'empêcher de faire ma volonté, encore paſſe. Mais m'obliger à faire celle de mon mary ! Ah ! je creve. Que je ſuis malheureuſe !

PIER-

PIERROT.

Faiſons la paix.

Mad. PRENELLE.

Mais que ne me diſiez-vous vous meſme : Je veux abſolument....

PIERROT.

Oh, je n'ay pas le caractere de vous commander.

Mad. PRENELLE.

Vous l'avez bien quand vous voulez, Monſieur Pierrot. Pour me conſoler, je veux voir cet Opera qui vient d'arriver, il vaudra peut eſtre bien celuy de Paris.

PIERROT.

Taupe à cela. Drés que j'auray fait ma charge à l Audience....

Mad. PRENELLE.

Voila déja le Prevoſt de Salle des Ballets, qui vient me donner leçon.

PIERROT.

Divertiſſez-vous, divertiſſez vous.

SCENE XI.

ARLEQUIN *en Maiſtre à Danſer,* Madame PRENELLE.

ARLEQUIN *faiſant beaucoup de reverences, & destours de jambes.*

TOut Paris convient, Madame, que je ſuis le premier homme du monde pour .... (*Il cabriole.*)

Mad. PRENELLE.

Ou les apparences ſont trompeuſes, ou vous meritez la réputation que vous vous eſtes acquiſe.

AR-

ARLEQUIN.

Toute la jeuneſſe, Madame, qui a quelque diſpoſition à... (*il pirouëtte*) vient prendre chez moy des leçons de.... (*entrechat.*)

Mad. PRENELLE.

Tout vôtre merite eſt dans vos allures ; & ſitoſt que je vous ay vu, il m'a pris envie de danſer.

ARLEQUIN.

On m'a toujours dit que ma phyſionomie inſpiroit... (*Il faute*) Rien n'eſt plus recherché en ce ſiecle-cy qu'un vigoureux... (*il fait un tour de jambe*) & l'on peut dire que la danſe eſt le plaiſir univerſel. Les grands (*il fait un chaſſé.*) Les petits (*un autre chaſſé.*) La Robbe (*une cabriole de coſté.*) L'Epée (*une cabriole en avant.*) Tout danſe, Madame, ou tout devroit, danſer, pour mieux dire.

Mad. PRENELLE.

Il n'y a que moy qui ne ſçais point danſer. Que je ſuis malheureuſe !

ARLEQUIN.

Vous avez pourtant toutes les diſpoſitions neceſſaires.

Mad. PRENELLE.

Ouy, Monſieur ? Trouvez-vous cela ?

ARLEQUIN.

Marchez. (*Elle marche.*) Vous avez tous les principes des beaux mouvements, il ne vous manque que d'eſtre cultivée.

Mad. PRENELLE.

Si vous vouliez bien en prendre la peine, Monſieur...

ARLEQUIN.

Les gens de ma profeſſion n'aiment gueres à travailler ſur des ſujets majeurs.

Mad. PRENELLE.

Oh, je ſuis encore en âge diſciplinable, & il n'y a point de jeune fille qui ait meilleure intention que moy.

ARLE-

ARLEQUIN.

Les vieux chevaux ne ſont gueres propres au manege. Mais il faudra donner quelque coup d'éperon davantage. Ca, Madame, commençons par cette teſte. (*Il luy prend la teſte, & la luy hauſſe.*)

Mad. PRENELLE.

Hai! hai! Vous voulez donc me faire danſer en l'air?

ARLEQUIN.

Il faut allonger ce cou-là de demi-pied. Allons, cette épaule. (*Il luy donne un coup ſur une épaule.*) Ces genoux en dehors (*Il la frappe ſur les genoux.*) Allons, partez. (*Elle danſe.*) Ta ra la ra, ta ra la ra, ta ra la. Et ce cul, morbleu, & ce cul. (*Il luy donne un coup de pied au cul.*) Allons, l'air de teſte? Ricannez aux Loges? Vôtre prunelle ne dit rien? Imaginez-vous de voir votre Amant dans les Couliſſes. Etendez les bras. Non, ouy, vous n'y eſtes pas, fort bien, fort bien. Allons, la main, tournez. (*Il la fait tourner ſi viſte qu'elle tombe d'un coſté, & Arlequin de l'autre.*)

Mad. PRENELLE *en ſe relevant.*

Ah, je ſuis morte. (*Ils s'en vont.*)

Fin du ſecond Acte.

ACTE

ACTE III.

SCENE I.

PASQUARIEL, OCTAVE.

Pasquariel dit qu'Arlequin & Colombine ſont dans la confidence de Madame Prenelle; que l'Opera eſt diſpoſé; que Colombine & Jeannot ſont avec le Notaire dans la Chambre au deſſus de la Salle, & que par un trou qui eſt au plancher on enlevera Madame Prenelle pour luy faire ſigner le Contract; Qu'Octave & Thereſe diſparoîtront par une trape, & que tous ſe joindront dans la chambre pour ſigner, & que pour empêcher Pierrot de troubler ce deſſein, une troupe de Monſtres l'enleveront, & le mettront à la Cave, & que tout cela ſe fera par des Scenes de l'Opera d'Armide, qui viennent fort bien au ſujet. Aprés cette expoſition, ils s'en vont.

SCENE II.

Mad. PRENELLE, THERESE, ARLEQUIN.

Mad. PRENELLE *à Thereſe.*

NOn, je ne veux point que vous ſoyez mariée. (*à Arlequin*) Enfin, Monſieur, depuis deux jours elle ne parle que de mariage.

ARLEQUIN.

Fy! Vous eſtes la premiere jeune fille, qui ſe ſoit mis cette ſottiſe-là en teſte.

Mad.

Mad. PRENELLE.

Je vous dis que le mariage eſt le plus grand malheur qui puiſſe arriver à une jeune fille.

THERESE.

Mais, ma Mere, quand ce malheur-là vous eſt arrivé, en avez-vous eſté ſi fâchée?

Mad. PRENELLE.

Oh, quand je me ſuis mariée, j'etois une ignorante comme vous.

THERESE.

Hé bien, vous avez eſté ignorante comme moy, je ſuis bien-aiſe de devenir ſçavante comme vous.

ARLEQUIN *à Thereſe.*

Vous eſtes bien-heureuſe d'avoir une Maman qui connoiſt à fond l'impertinence du mariage. Il faut la croire ſur ſa parole, elle eſt plus ſçavante que vous ſur cette matiere.

THERESE.

Ouy, mais elle ne veut pas me dire tout ce qu'elle ſçait.

ARLEQUIN.

Hé bien, je vous apprendray tout, moy. Je parie qu'elle ne vous a pas dit que le mariage eſt un gouffre profond? Des enfans qui piaillent, un mary qui gronde, caca d'un côté, pipy de l'autre, Ah, ah.

THERESE.

C'eſt juſtement tout cela que ma Mere m'a dit; mais elle n'a garde de me dire...

ARLEQUIN.

Voila un naturel qui regimbe terriblement! Il faudra que je donne une touche à cet eſprit-là.

Mad. PRENELLE.

Oh, je luy ay dit tout ce qu'il faut.

THERESE.

Ouy vraiment! Vous m'avez dit cent fois: Thereſe, ma fille Thereſe, regardez vôtre be-

neſt de Pere, & ce vilain Pierrot, tous les hommes ſont faits comme cela. Dame, cela faiſoit que je ne voulois pas me marier ; mais à cet'heure que j'ay vû ....

ARLEQUIN.

La friponne ! depuis qu elle m'a vu ....

Mad. PRENELLE

Helas ! j'ay bien pris de la peine à élever une fille dans la vertu de l'ignorance ...

ARLEQUIN.

Laiſſez-la moy un moment, je veux la dégoûter du mariage, & allez vous habiller pour vôtre rôle d'Opera.

Mad. PRENELLE.

Oh, Dame, Monſieur, laiſſer ma fille avec un joly homme comme vous ! (*Elle le regarde amoureuſement.*)

ARLEQUIN.

Allez, allez, Madame, il n'y a rien à craindre. Je ſuis tout comme ... Allez, vous dis-je, ne craignez rien, je luy parleray tout haut.

Mad. PRENELLE.

Monſieur, je vais donc m'habiller pour l'Opera. (*à Thereſe*) Petite Fille, faites tout ce que vous dira Monſieur. Entendez-vous bien, Morveuſe ? Je ne vous perds de vuë, & je vais m'habiller dans ce coin de la Salle.

SCENE III.

ARLEQUIN, THERESE.

ARLEQUIN *haut.*

ECoutez-moy. Le mariage .... le mariage eſt ſemblable à un filet de Peſcheur. Les filles qui ne voyent l'amorce qu'au travers les cordes,

des, ſont tentées d'y entrer, & celles qui ſont dedans enragent d'en ſortir. Mais helas ! il n'eſt plus temps ; dés qu'une fille a dit Ouy, il faut qu'elle avale le gougeon.

THERESE.

Monſieur, pendant que ma mere ne nous écoute pas, dites-moy la verité du mariage ; eſt-il ſi horrible que vous le faites ?

ARLEQUIN *bas.*

Non, non, allez. Au contraire, rien n'eſt ſi charmant il n'y a point de confiture, point de .... Octave vous en dira bien des nouvelles.

THERESE.

Eſt-ce que vous le connoiſſez ?

ARLEQUIN.

Hé ouy, c'eſt luy qui .... mais la Maman, la Maman regarde. (*haut*) Je vous diſois donc, que la femme n'eſt pas faite pour vivre avec l'homme. Cela eſt ſi vray, qne la plûpart des femmes ne ſouffrent que par complaiſance la compagnie de leurs maris.

THERESE.

C'eſt peut être qu'elles en aiment mieux d'autres.

ARLEQUIN *bas.*

Vous l'avez dit .... La Maman, la Maman ! hem, hem. (*haut*) Hypocrate dit que la perfection conſiſte dans l'unité ; Or, ſi-toſt qu'on eſt marié on eſt deux. *Ergo* ....

THERESE.

Oh, je n'aime donc point la perfection, & il me ſemble qu'il y a plus de plaiſir à eſtre deux.

ARLEQUIN *bas.*

Cela eſt vray. Mais comment diantre avez vous pû apprendre toute ſeule le plaiſir qu'il y a d'eſtre deux ?

THERESE.

Hé mais, c'eſt que j'ay remarqué que nôtre Coq eſt tout triſte quand il eſt ſeul, & ſi-toſt qu'il voit une Poule, il chante.

ARLEQUIN.

On a beau enfermer une fille, Nature va tousjours ſon train. Mais ... la Maman, la Maman (*haut.*) Il me reſte encore à vous prouver deux choſes ; la premiere, qu'un Mary eſt un meuble embaraſſant ; la ſeconde, qu'un Mary eſt un meuble inutile. En effet, une femme eſt tousjours embaraſſée de ſon Mary. S'il eſt au logis, elle enrage qu'il ne ſorte ; s'il eſt dehors elle meurt de peur qu'il ne revienne.

THERESE.

Mais je croyois moy, que quand un Mary eſtoit fait comme Octave, on ne pouvoit pas ſe laſſer d'eſtre avec luy.

ARLEQUIN *bas.*

Hé ne voyez-vous pas que je parle pour la Maman, quand je dis.... la Maman, la Maman (*haut.*) Prouvons à preſent qu'un Mary eſt un meuble inutile. Si le temperament de la femme la porte à aimer la ſolitude, c'eſt trop d'un Mary. Si au contraire, la femme eſt ſociable c'eſt trop peu d'un Mary. Mais je vous diray le reſte une autre fois. Voila vôtre Mere qui eſt habillée, allez-vous-en vous preparer auſſi pour vôtre rôlle d'Opera.

THERESE.

Adieu donc, Monſieur.

ARLEQUIN.

Allez, allez-vous en. Si j'eſtois long-temps avec cette fille-là, je ferois un Opera avec elle. Mais qu'eſt-ce que j'entends ?

SCENE IV.

ARLEQUIN, PASQUARIEL

veſtu en Crieur d'Almanachs, contrefaiſant le Boiteux, & ſuivy d'un homme qui poſe à terre une forme

me de Chaſſis repreſentant un coin de ruë, ſur lequel ſont collées pluſieurs Affiches differentes.

PASQUARIEL *crie ridiculement.*

ALmanachs vieux, Opera nouveaux.

ARLEQUIN.

Cet homme là n'aura pas grand debit de ſa Marchandiſe. Les Almanacs vieux, & les Opera nouveaux ſont des garde-Boutiques.

PASQUARIEL *criant encore.*

Huon de Bordeaux, Jean de Paris, Roland le Furieux.

ARLEQUIN.

Qui eſtes-vous, mon amy?

PASQUARIEL.

Je ſuis l'Imprimeur & l Imprimerie de la Troupe. Je viens icy vendre la Piece qu'on va joüer; voila le livre & la feüille.

ARLEQUIN.

Vous ne ſçavez pas vôtre métier. A la porte, à la porte. Apprenez, mon amy, qu'on ne crie dans le Parterre que des ouvrages de bale; comme le Cid, le Miſantrope, & autres guenilles de cette nature-là: mais les Pieces de Muſique ſe vendent à la porte. A la porte, mon amy, à la porte! (*Il le pouſſe.*)

PASQUARIEL.

On ne maltraite pas comme cela un Muſicien.

ARLEQUIN.

Vous Muſicien?

PASQUARIEL.

Ouy, Muſicien en b mol, & je crie en b carre, Almanachs vieux, Opera nouveaux.

ARLEQUIN.

La peſte étouffe le b carre!

PASQUARIEL.

Il faut que toutes les fonctions de l'Opera ſe

faſſent en Muſique ; on mouche les chandelles à la cadence du violon, & on chante le compliment de l'Annonce.

ARLEQUIN.

Cela doit eſtre beau, d'annoncer en chantant ! (*Il chante.*) Meſſieurs vous aurez demain Thetis la Pelée ... Le Parterre répond auſſi quelquefois en Muſique. (*Il ſifle.*) Hé, dites-moy un peu, affichez-vous auſſi en Muſique ?

PASQUARIEL.

Ouy, Monſieur, & voila le Pilier ambulant ſur quoy on affiche l'Opera de Campagne, & toutes les plus belles affiches de Paris.

ARLEQUIN.

Ah, voyons un peu. Je ſuis curieux d'affiches, c'eſt la Bibliotheque des ſots, & des filoux.

PASQUARIEL.

Tenez, Monſieur, voila la feuille de toutes mes affiches. Liſez.

ARLEQUIN *lit.*

La Femme Solitaire au milieu de Paris, ou l'Abſence des Officiers.

Vernis de la Chine pour le tein des Femmes. Ce Vernis eſt à l'épreuve de l'haleine des hommes.

Avis aux Sçavans. Un Naturaliſte fameux à découvert depuis peu, que le Cocuage eſt un Arbre de ſimpathie, qui prend ſa racine dans le cœur de la Femme, & pouſſe ſon bois ſur le front du Mary.

Dictionnaire in folio, qui contient les principales pieces qui compoſent la Coëffure d'une Femme.

Monſieur Diſcret, Maiſtre Tailleur, fait des Corps-de-jupe à reſſorts, fort propres à cacher l'embonpoint des Filles aux Meres les plus clairvoyantes.

Traité Aſtrologique, qui prouve la conjonction de Venus & de la Lune dans la teſte de certaines femmes.

Il devoit faire auſſi le Traité du Croiſſant ſur la teſte de certains hommes.

PAS-

PASQUARIEL.

Il eſt ſous la Preſſe, Monſieur.

ARLEQUIN *continuant de lire.*

Coches & Caroſſes nouvellement établis dans Paris, pour la communication des Quartiers éloignez : Ces Voitures menent en diligence, du Palais à l'Hôpital General, & partent les jours d'Audience. De l'Ecole de Medicine aux Incurables, & partent à toute heure.

Plus, le Coche des Carneaux ; deſtiné à ramener les gens de la Nopce : Sçavoir, les Peres & Meres qui marient une jeune fille à un Viellard droit aux petites maiſons ; Le Vieillard aux Invalides ; la jeune Femme d'abord au Marché-Neuf : le lendemain au Pont-au-Change, de là aux Quatre-Nations, & enfin aux Madelonettes. Outre ces Voitures publiques, il y en a de particulieres, mieux étoffées, dans leſquelles certains riches Quidans menent en diligence les Femmes les plus vertueuſes, de la Monnoye à la Porte de la Conference, & quelquefois juſques au Bois de Boulogne.

Au même Bureau on loue à bail par heure des Domiciles roulans, tres commodes pour loger ceux qui veulent ſe marier ſans avis de parens.

Avis aux Dames curieuſes de leur tein. Un Sculpteur en plâtre, expert à reblanchir les vieux baſtimens, regratte les viſages les plus enfumez, & polit au grais les plus rocailleux.

Conferences publiques, où l'on explique la contrarieté apparente des effets de l'Or. Par exemple, ce Métail amollit le cœur des Dames, & endurcit celuy d'un Financier. L'or fait ouvrir une oreille au Juge, & le rend ſourd de l'autre. Il délie la langue à l'Avocat de l'Intimé, & rend muet l'Avocat de la Partie Adverſe. Enfin l'Or endort ſouvent le Mary, pendant qu'il réveille la Femme.

Les Agrémens & les Chagrins du Mariage, en trois Tomes. Le Chapitre des Agrémens contient

la premiere page du premier feuillet du premier Tome, & le Chapitre des Chagrins contient tout le reſte.

Monſieur de Mommiromontois, Maiſtre Ecrivain Juré, a inventé depuis peu des caracteres ſi abregez, qu'il écrit toute l'Hiſtoire de France ſur la coquille d'un œuf de Pigeon, & ſur un œuf d'Autruche la Liſte de tous les Cocus de Paris.

Dix Louis d'or à gagner, à qui pourra trouver une Fille perdue.

Adieu, mon Amy, ma fortune eſt faite.

PASQUARIEL.

Et où courez-vous?

ARLEQUIN.

Je connois plus de cent Filles perdues, rien que dans la ruë Saint-Honoré. A dix Louis d'or chacune, ma fortune n'eſt-elle pas faite? Adieu. *Il s'en va.*

PASQUARIEL *le ſuivant.*

Hé, ce n'eſt pas cela. c'eſt une petite fille de ſept ans. Ecoutez.

SCENE V.

Le Theâtre change, & repreſente le Palais d'Armide, tout compoſé d'utenſiles de ménage; & dans le fond eſt une Cheminée, où l'on voit quelques volailles qui tournent à la broche.

PIERROT *Chevalier Danois.*

OCTAVE *Ubalde.*

PIERROT *chantant.*

ALions chercher Renaud.

OCTAVE.

Sçais-tu ſa deſtinée?
On dit qu'Armide eſt enragée?

Il a

Il a mépriſé ſes appas.
Craignons pour luy tout l'Enfer effroyable.

PIERROT.

Femme amoureuſe, & que l'on n'aime pas,
Eſt plus à craindre que le Diable.

Les Monſtres arrivent & enlevent Pierrot.

SCENE VI.

OCTAVE, THERESE.

OCTAVE.

THereſe tarde bien à venir. Mais je crois que je la vois. C'eſt elle même. Continuons.
Enfin je vois l'Objet pour qui mon cœur ſoupire.

THERESE.

J'attens de vous le bien que j'ay tant ſouhaité.

OCTAVE.

Vous n'aurez, charmante Beauté,
Que des douceurs ſous mon Empire.

THERESE.

Ah, ſi vous me trompiez, vous ſeriez bien méchant!
Jurez que vous ſerez conſtant.

OCTAVE.

Voyez-vous le plancher qui tremble?
La Trappe va s'ouvrir, le Papa nous attend,
Il nous attend pour nous unir enſemble.

THERESE.

Enlevez-moy donc viſte, & ne jaſez pas tant.

SCENE VII.

ARLEQUIN *en Renaud.*

LEs Violons jouent le Sommeil d'Armide, & Arlequin voyant la broche pleine de viande, dit:

Je penſe que voila le Souper de l'Opera qui cuit. Il me prend plutoſt envie de manger que de chanter. Mais chantons vîtement.

Plus j'obſerve ce Roſt, & plus je le deſire.
La broche tourne lentement.
Je m'éloigne à regret d'un morceau ſi friand.

Les Violons reprennent le Sommeil, & Arlequin continue.

Le fumet embaumé des Chapons qu'on fait cuire
Parfume l'air que je reſpire.

La Symphonie continue, & Arlequin dit:

Oh, ma foy, les Chapons m'ont fait oublier mon Rolle.... Attendez, attendez, il y a un endroit, comme qui diroit .... Qui a des vieux Chapeaux à vendre, qui a des vieux Chapeaux? Ah ah, m'y voila. *Il chante.*

Un ſon harmonieux ſe meſle au bruit des eaux.

Symphonie.

Les Poulets fricaſſez ſe cuiſent pour m'attendre.
Des charmes de la faim j'ay peine à me défendre.

Defendre? Je ne ſçaurois pourtant manger que je n'aye repoſé; car le repos eſt auſſi de mon Rolle. Courons donc viſte au lit. *Il chante.*

Tout m'invite au repos ... Ce gazon, cet ombrage frais,
Et ce feuillage épais.

Il chante ces dernieres paroles ſur l'air: De mon pot je vous en répons, mais de Margot non non.

Il ſe deshabille, & repete

Tout

Tout m'invite au repos ſous ce feuillage épais.

Il jette à terre ſon habit à la Romaine, & ſon Caſque, & paroiſt en chemiſe ; & dans cet équipage il traîne au milieu du Theâtre un petit Lit-de repos qui eſtoit au fond, & ſe couche deſſus. Un moment aprés il ſe leve, & regarde par tout ſous le lit, en diſant : Où eſt donc le Pot de chambre ? *puis ſe recouche. J'ay oublié de faire remarquer que dans tous les endroits du Sommeil où la ſymphonie joüe, Arlequin ſe promene ſur le Theâtre, & contrefait Monſieur du Meſnil, qui eſt ſans contredit un des meilleurs Acteurs de l'Opera, d'une maniere ſi conforme à la ſienne, qu'on eſt obligé de convenir que le Peintre du monde le plus fameux ne pourroit pas le mieux repreſenter.*

SCENE VIII.

MADAME PRENELLE, *en Armide, contrefaiſant Mademoiſelle Rochois, tres excellente Actrice de l'Opera, & qu'on regrettera éternellement.*

ENfin il eſt en ma puiſſance
Ce Mépriſeur d'appas, ce glacé Jouvenceau
Il me vit ſans m'aimer ; j'enrage quand j'y penſe
Cruel, j'aurois moins pitié de ta peau
Que notre Chat à jeun n'en auroit d'un fromage.
Qu'il éprouve toute ma rage.
(*Elle va pour le percer.*)
Sans foibleſſe, mon cœur ? Qui te fait palpiter ?
Ma pitié ſent un peu ce que je n'oſe dire.
Frappons. Ciel ! Qui peut m'arreſter ?
Achevons. Je fremis. Vangeons-nous. Je ſoupire.
La vangeance pour moy n'a plus rien de charmant.
Suis-je donc femme, ô Ciel ! Ouy, je la ſuis vrayement.

Je paſſe en un moment de l'excés de la haine
A celuy de l'amour.
Toute ma rage eſt vaine:
Je ne puis me réſoudre à luy ravir le jour.
Quel embonpoint! quel air! quelle taille! quel rable!
Qui croiroit qu'il fuſt né ſeulement pour la Table?
Il ſemble eſtre fait pour l'Amour.
Je cede à ce Maraut, l'appetit me ſurmonte.
Cachons ma foibleſſe & ma honte.
Valets, livrez-moy mon Amant.
Venez,
Fermez
Tous les verroux de mon Appartement.

Elle ſe couche ſur le petit lit, à coſté d'Arlequin. Auſſi-toſt deux Démons deſcendent d'en haut, & les enlevent dans la Couverture.

SCENE DERNIERE.

Pasquariel vient dire qu'ils ont tous ſigné, à la reſerve de Madame Prenelle, & qu'on eſt aprés pour la faire ſigner. Dans le meſme temps arrive le Bailly, & dit à Pasquariel: Hé bien, n'ay-je pas mis ma femme à la raiſon? Voila le Contract qu'elle a ſigné malgré elle. *Pasquariel s'en empare de peur d'accident. Dans le moment arrive Madame Prenelle, qui voyant ſon Mary, ſe jette ſur luy, Il ſe ſauve avec précipitation, & ſa Perruque demeure entre les mains de ſa femme, qui chante ce qui ſuit.*

Il m'échappe, il s'éloigne, il va quitter ces bords.
Quoy, Jeannot triomphe & me brave?
Allons l'enfermer dans la Cave.
Je fais pour l'arreſter d'inutiles efforts.

Trai-

Traître, attends : Je le tiens, je déchire ſa tignaſſe.
Ah, je l'immole à ma fureur:
Que dis-je ? Ou ſuis-je?

Je ne ſuis pas fâchée d'avoir fait ce mariage; mais j'enrage d'avoir fait la volonté de mon Mary; & puiſque cet Opera m'a cauſé tant de chagrin, je m'en vais l'envoyer au Diable, avec tous les Operateurs. (*Elle jette toutes les Decorations à bas, & la Comedie finit.*)

Fin de l'Opera de Campagne.

L'UNION
DES DEUX OPERA.

COMEDIE EN UN ACTE.

Miſe au Theâtre par Monſieur du F** & repreſentée pour la premiere fois par les Comediens Italiens du Roy, dans leur Hoſtel de Bourgogne, le ſeiziéme Aouſt 1692.

ACTEURS.

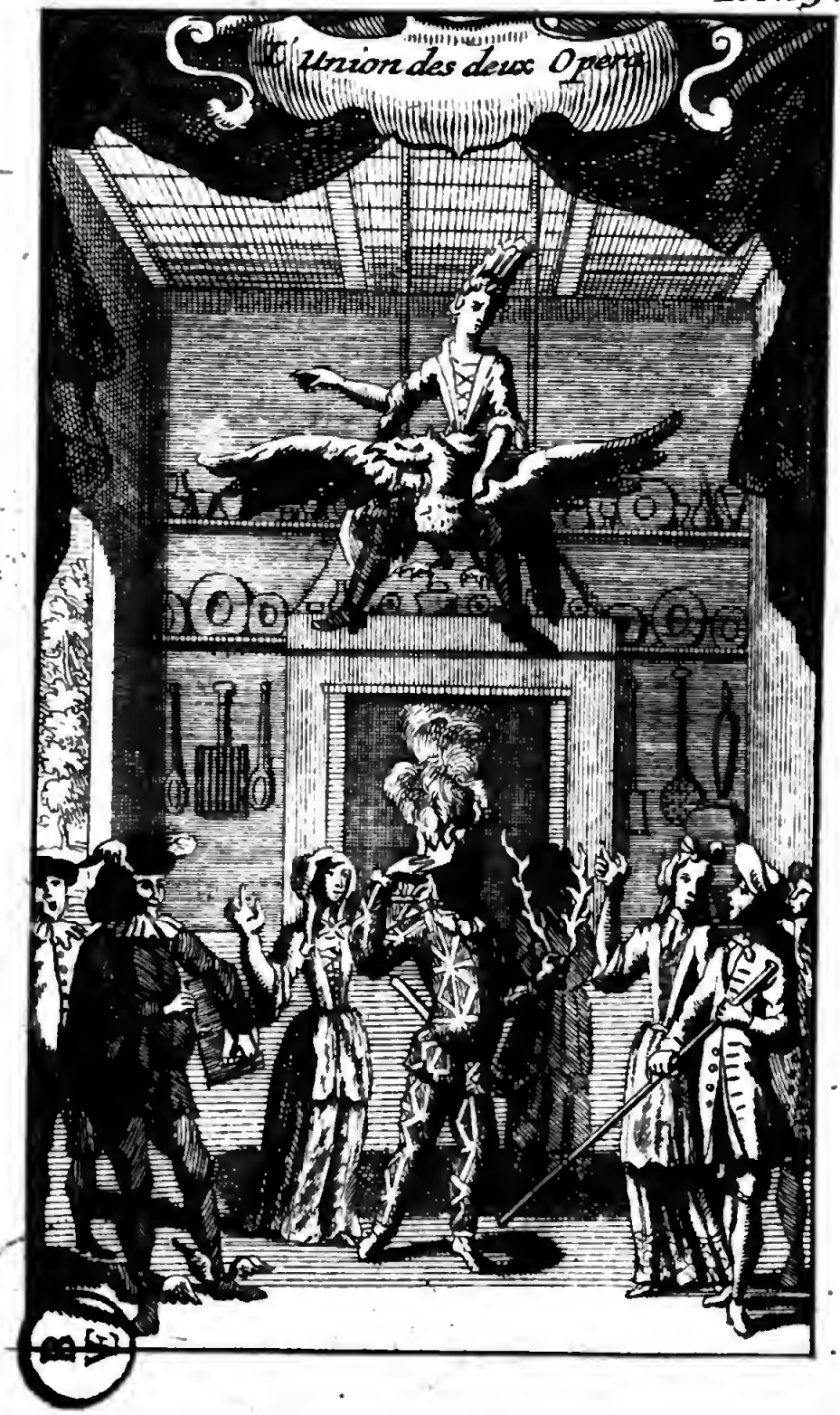
L'OPERA de Village. *Mezzetin.*
L'OPERA de Campagne. *Octave.*
ARLEQUIN.
MERCURE. *Pasquariel.*
JUPITER. *Arlequin.*
JUNON. *Pierrot.*
LE MARIE'. *Octave.*
LA MARIE'E. *Colombine.*
UN GARÇON de la Noce.
Plusieurs Garçons.

La Scene est dans un Village.

Ce qui donna lieu à cette petite Piece, fut l'Opera de Village, que Messieurs les Comediens François donnerent quelque temps aprés l'Opera de Campagne, des Italiens.

L'U-

BIBLIOTECA N.C.
ROMA
VITTORIO EMANUELE


L'Union des deux Opera

L'UNION DES DEUX OPERA.

SCENE I.

L'OPERA DE VILLAGE.
L'OPERA DE CAMPAGNE.
ARLEQUIN.

L'OPERA DE VILLAGE *à Arlequin.*

N'Avez-vous point un l'Afficheur ? C'eſt que je ſis, reverence parler, l'Opera de Village, & je vourais bian qu'on me boutiſt en rang d'oignon avec l'Opera de Ville & l'Opera de Campagne.

ARLEQUIN.

Parbleu, voicy l'avanture des Opera ; il ne manque plus icy que l'Opera de la Foire.

L'OPERA DE VILLAGE.

Dame, c'eſt que j'ay operé un tantet d'operation de Muſique, pour divartir le mariage de cians.

ARLEQUIN.

Mais c'eſt l'Opera de Campagne qui a fait le mariage. Il eſt juſte...

L'OPERA DE VILLAGE.

Ce ſont de droſles de corps que ces Opera !

Ils

Ils avont plutoſt fagoté tras mariages, qu'un Notaire n'en a ecrit la moiquié d'un.

L'OPERA DE CAMPAGNE.

Monſieur l'Opera de Village, prenez la peine de dénicher; vous n'avez que faire où je ſuis. Et ſi vous ne ſortez d'icy, Par la mort....

L'OPERA DE VILLAGE.

Tatiguié!

ARLEQUIN.

Hé, Meſſieurs, ſongez que vous eſtes freres. (*montrant l'Opera de Campagne*) A la verité, il eſt vôtre aîné, & il a le pas devant vous.

L'OPERA DE VILLAGE.

Ouy? Ne quient-il qu'à venir le premier, pour avoir la crême de la nouviauté?

L'OPERA DE CAMPAGNE.

C'eſt vous qui avez pris mon Nom & mon Enſeigne, pour attirer les chalans.

L'OPERA DE VILLAGE.

Si j'ons du monde à nôtre attelier, nôtre Opera le merite bian.

L'OPERA DE CAMPGNE.

Ouy vrayement! C'eſt quelque choſe de beau qu'un Opera ſans Intrigue?

L'OPERA DE VILLAGE.

Comment, morguié? Enlever une fille toute brandie dans une charrette de cuir, n'appellez-vous pas cela de l'Intrigue?

L'OPERA DE CAMPAGNE.

Pour moy je trouve qu'il n'y a point d'action dans vôtre Piece.

ARLEQUIN.

Comment donc? Y a-t-il action plus violente que celle de la Dame? Mais quand il y auroit quelques petits défauts dans l'Opera de Village, il faudroit les pardonner en faveur des bons mots dont il eſt rempli. On ne peut pas nier qu'ils n'emportent la piéce, & tous les vôtres ne valent pas *buriau de Muſique*. L'O-

L'OPERA DE VILLAGE.

Aſſurement.

ARLEQUIN.

Encore un joly endroit, c'eſt le petit ricochet des ſyllabes par Eco ! *Attendez...ha...la...ga...ſtec...*

L'OPERA DE VILLAGE.

Tout franc, vôtre Opera ſeroit bien mieux ſans Jeannot, Prenelle, Thereſe, Pierrot, & vos chanſons d'Armide.

ARLEQUIN.

Et Arlequin eſt donc un o en chiffre ? Vous faites bien l'entendu, à cauſe que vôtre figure de Magiſter fait rire ! Il eſt vray que vos habits ſont plaiſans ; mais un aveugle ſe divertiroit tres mal à vôtre Opera.

L'OPERA DE VILLAGE.

Et un ſourd n'auroit gueres de plaiſir au vôtre; car il n'y a pas le mot pour rire dans vos machines.

ARLEQUIN.

Meſſieurs, je ne vous conſeille point de pouſſer plus loin vôtre critique ; car ſi vous vous mettez ſur le pied de dire pis que prendre l'un de l'autre, le Public vous croira tous deux ſur vôtre parole.

L'OPERA DE CAMPAGNE.

C'eſt bien à toy à faire comparaiſon avec un Vaſſal du grand Opera !

L'OPERA DE VILLAGE.

Toy, tu n'es qu'un Opera de bale.

L'OPERA DE CAMPAGNE.

Quoy ? Tu as l'effronterie ?...

ARLEQUIN.

Hé, Meſſieurs !

L'OPERA DE VILLAGE.

Oh, parſanguoy, j'en veux découdre.

ARLEQUIN.

Ah ! le petit mutin d'Opera ! on me l'avoit bien

bien dit qu'il eſtoit tout plein de Renaud. Ça, je veux vous faire boire enſemble ; & ſi vous voulez travailler de concert à nôtre divertiſſement, nous ferons un pot pourri de vôtre delâbrement heroïque, & de vôtre Comique de Village.

L'OPERA DE CAMPAGNE.

Moy, marier mon Cothurne avec des ſabots!

L'OPERA DE VILLAGE.

Et, je nous paſſerons bian de vôtre Muſique de louage. Une fois, j'en avons de nôtre crû. J'ons le pu biau brin d'homme qui fait le bourdon. Si j'avions un un auſſi grand brin de femme, pour faire la ſymetrie, ce ſeroit le pu biau duo : mais faut ſe ſarvir de ce qu'on a. En tout cas, je boutrons au bout de nôtre Opera un petit compliment d'excuſe en Muſique, & ça quiendra lieu de biauté.

ARLEQUIN.

Hé, on ſçait bien que vous feriez de plus belles choſes, ſi vous aviez la liberté de vous ſervir de l'Opera de Paris.

L'OPERA DE VILLAGE.

Oh je nous gauſſons de cette libarté-là.

ARLEQUIN.

On ſçait bien que pour cabrioler de la langue & fredonner des pieds, pour carillonner des bras, & faire le ſaut de crapaut, il ne faut demander congé à perſonne. C'a, une vingtaine de piſtoles que l'on vous donnera feront finir vos petits differens, & nous ferons l'union des deux Opera. Qu'eſt-ce que c'eſt que vôtre divertiſſement, à vous?

L'OPERA DE VILLAGE.

Parqué, c'eſt une Noce à la mode de nôtre Village, & Monſieur le Bailly m'a donné parmiſſion d'ajuſter tout ça dans la ſale. Il n'y a qu'à ouvrir les volets.

SCE-

SCENE II.

On voit une Chambre où il y a quantité d'utenſiles de Cuiſine, pluſieurs Payſans & Payſannes qui s'occupent à diverſes choſes. Le Marié aſſis ſur un Tonneau, & un verre à la main. La Mariée aſſiſe ſur une Huche. Les Violons joüent un air fort plaiſant, ſur lequel un Berger aprés avoir danſé, chante.

JE ſis la fleur des garçons du Village
J'ay bonne mine & le cœur biau:
C'a me quien lieu de veigne & d'heritage.
Avec l'amiquié d'Iſabiau.
Mais quand on veut ſe bouter en ménage,
Faut faire un fond pour l'alloyau.

LA MARIEE *chante ſur le meſme air.*

A mon Colas j'apporte en mariage
Ma huche vuide & mon trouſſiau.

LE MARIE.

J'a pour tout bien mes deux bras en partage,
Mon verre vuide & mon tonniau.

LE GARCON DE LA NOCE.

Ho quand on veut ſe boutter en ménage,
Faut faire un fond pour l'alloyau.

LA MARIEE.

Faut il qu'en vains diſcours, un ſi beau jour ſe paſſe?

LE GARCON DE LA NOCE.

Accourez à l'inſtant,
Venez tous rendre hommage,
En bel argent comptant,
Ou pieces de ménage,
Venez faire étalage
D'un bel étain ſonnant;
Des poëlons & des marmites,

Des

Des chaudrons, des lichefrites :
Suivez-moy la piece en main,
Comblez taſſe & baſſin.

SCENE III.

Tous les parens & gens de la Noce avancent chacun le preſent à la main.

LE GARCON DE LA NOCE.

Accourez à la taſſe, à la taſſe. *A l'imitation de la chaſſe d'Iſis.*

Tous les Parens courent, en diſant.

Courons à la taſſe, à la taſſe.

Aprés que les preſens ſont faits, on jouë l'air des Trembleurs ſur une Vielle.

SCENE IV.

MERCURE *entre en Vielleux*

JE ſuis Mercure ; je vous annonce, que le Maiſtre des Dieux va venir tout exprés du Ciel, pour vous faire un preſent de Noce. *Il chante.*

Jupiter deſcend icy-bas....

LE MARIE.

Je reſpecte fort Jupiter : mais il me feroit plaiſir de ne point prendre la peine de deſcendre icy-bas ; car quand les Dieux & les grands Seigneurs viſitent un Bourgeois, garre la Bourgeoiſe.

LA MARIEE.

Ah ! va, va, laiſſe venir Jupiter.

MERCURE

Je vous dis, que c'eſt pour vous faire un preſent de Noce, que Jupiter deſcend icy-bas. Mais le voila.

SCENE

SCENE V.

JUPITER *deſcend, tenant à la main un bois de Cerf.*

MERCURE.

IL tient ſon preſent à ſa main.

JUPITER *chante.*

Les armes que je tiens ne font aucune offenſe,
L'effort n'en eſt fatal qu'aux maris clairvoyans,
Vous, commodes maris, vivez dans l'abondance,
Fermez les yeux, ſoyez contens.

UN PAYSAN.

Morguoy, Monſieur Jupiter, ça vous eſt bien aiſé à dire, vous qui avez une Junon bien ſage.

JUPITER.

Le deſtin m'a dit qu'elle le ſeroit toûjours: Mais c'eſt preſque la ſeule de ma famille dont il m'ait répondu.

MERCURE *à Jupiter bas*

Au moins, je vous avertis que vous avez icy la réputation d'un mauvais garnement, on ſe défie de vous.

JUPITER.

Eſt-ce que tu leur as dit quelques unes de mes fredaines?

MERCURE.

Non, c'eſt qu'ils ont lu les Poëtes.

JUPITER.

Je vais les raſſurer.... Monſieur le Marié, au moins, n'allez pas vous imaginer que je ſois venu icy-bas pour apporter du trouble dans vôtre petite famille.

Il chante:

Jupiter vient ſur la terre

Il

Il montre le bois de Cerf.

Pour planter l'arb e de paix,
Si ſa racine eſt amere
C'eſt pour les cerveaux malfaits.

Raillerie à part, n'ayez pas peur de moy pour aujourd'huy, il n'y a point de friponnerie en mon fait. Quand je veux Jupiteriſer quelque mortelle, je ne viens pas dans mon équipage ordinaire, j'ay ſon de me déguiſer en Taureau ou en Cigne; & quand je veux réuſſir à coup ſûr, je me change en pluve d'Or.

LE MARIE'.

Donnez-moy donc vôtre parole que vous ſerez ſage.

JUPITER.

Je jure....

LA MARIE'E.

Oh ne jurez point, je n'aime point à entendre jurer.

UN PAYSAN.

Allons Colas, puiſque Jupiter veut bien eſtre des nôtres, baille luy la livrée de la Noce, qu'il la boute à ſon chapeau.

MERCURE.

Tout beau, c'eſt moy qui ſuis le Doyen des Valets de Chambre, & j'en fais tous les offices.

JUPITER *bas à Mercure.*

Il faut endormir tous ces Manans là, afin que j'enleve la Mariée. Voila ma Tabatiere, elle eſt pleine de poudre de Pavot, tu n'as qu'à ſouffler, hem, hem. Allons mes enfans, dançons tant qu'à des Noces. *On danſe.*

SCENE VI.

Mercure ſouffle ſon Pavot, & tous tombent endormis. Jupiter veut tirer la Mariée d'entre les bras du Mary, qui la tient embraſſée. Mer-

Mercure qui voit que Jupiter ne ſçauroit la tirer, dit:

CE Coquinlà a de bonnes ſerres ! Changez-le en oyſeau de proye.

JUPITER.

Ah, point, point, j'aime mieux le changer en Coucou.

MERCURE.

Ah, nous ſommes perdus ! voila vôtre diableſſe de femme.

SCENE VII.

JUNON *deſcend du Ciel ſur un Poulet-d'Inde.*

AH ! ah ! Jupin, c'étoit donc pour m'empêcher de voir vos fredaines que vous m'avez tantoſt bridé le nez d'un nuage ? Hé le vieux ruſé ! N'avez-vous point de honte à vôtre âge, aprés deux ou trois mille ans de mariage, de vous amuſer à débaucher de petites filles ? Vous n'avez pas fermé l'œil de toute la nuit : Mais helas ! ce n'eſtoit pas pour moy que vous veilliez. J'ay eu beau vous pouſſer du coude, vous faiſiez ſemblant de ronfler. Scelerat, c'eſtoit donc pour ce bel oyſeau, (*ſe tournant vers la Mariée*) que vous avez déniché ſi matin ? Oh, voila la derniere fois que j'y ſeray attrapée, & je veux qu'Iris m'aporte tous les jours, ſous mon chevet, la clef de la porte.

JUPITER.

J'ay tort, ma femme, j'ay tort ; mais je ſuis ſeur que vous me pardonnerez. Vous eſtes ſi bonne Déeſſe,

JUNON.

Vous avez beau faire le chien couchant & le beneſt, je vous feray faire dés aujourd'huy une mercuriale par le Deſtin.

JUPITER.

Hé ma Poulette, je t'aimeray tant, je feray demain toute la journée avec toy; nous nous irons coucher de bonne heure. (*Il chante*) Enfin, il n'eſt rien que de moy vous ne deviez attendre.

JUNON.

Ces promeſſes-là m'attendriſſent.

JUPITER.

Accordez-moy donc une petite grace.

JUNON,

Hé bien, quoy?

JUPITER.

Laiſſez-moy ſeulement une demie-heure avec cette petite Mariée-là, cela ne vous fera pas grand tort; car nous qui ſommes immortels nous aurons tout le temps d'être enſemble. Aprés tout, ſi nous eſtions obligez de nous en tenir à l'amour domeſtique, les hommes ſeroient plus heureux que nous.

JUNON.

Mercy de ma vie, c'en eſt trop, joindre la raillerie à l'infidelité.

JUPITER & JUNON *ſe tignonent.*

La coeffure de Junon demeure entre les mains de Jupiter, & la Couronne de Jupiter entre les mains de Junon.

JUPITER.

Enragée!

JUNON.

Infidele, je me vangeray bien d'une autre maniere.

JUPITER *chante.*

Quoy, le cœur de Junon, quelque grand qu'il puiſſe eſtre,

Ne

Ne ſçauroit triompher d'une injuſte fureur.

JUNON *chante.*

De la terre & du Ciel Jupiter eſt le Maiſtre,
Et Jupiter n'eſt pas le Maiſtre de ſon cœur.

JUPITER & JUNON *enſemble.*

Abandonnez vôtre vangeance,
J'abandonneray mon amour.

JUPITER.

C'eſt à vous à commencer.

JUNON.

C'eſt à vous-meſme.

JUPITER.

Je n'en feray rien.

JUNON.

Ny moy non plus.

JUPITER & JUNON *enſemble*

Rendez-moy } ma { Couronne.
Rendez-moy } ma { Commode.

Je vous rends mon amour.

JUPITER.

Pour vous montrer que c'eſt de bonne foy que j'agis avec vous, je vais réveiller tous les gens de la Noce, & effacer de leur memoire qu'ils ont dormy, afin qu'il ne reſte aucune idée de mon infidelité. Allons réveillez-vous.

SCENE VIII.

Les Violons jouent un air ſur lequel on danſe en rond, & on chante ce qui ſuit.

UN DES PAYSANS *chante.*

MAthurin mon Compere,
Toy qui as tant vêcu,
Dis moy comme il faut faire,
Pour n'eſtre point Cocu?

MATHURIN.

Faut ſe marier à mon âge,
Prendre femme à quatre-vingt ans.
Si l'on eſt ſujet au Cocuage,
Du moins l'on n'eſt pas Cocu long-temps.

JUPITER.

Vive le conſeil d'un homme ſage,
S'il ne venoit point à contre-temps!

UN AUTE PAYSAN.

Dis-moy, Pere Pancraſſe,
Toy qui ſçay du Latin,
Que faut-il que je faſſe,
Pour fuir à ce deſtin?

PANCRASSE.

Ne crains point les langues médiſantes,
Paſſe ſouvent la main ſur ton front;
Ne t'affliges point que tu n'y ſentes,
Un bouquet de bois d'un pied de long.

JUPITER.

La mêche prend feu, quand on l'évente,
C'eſt le ſeul éclat qui fait l'affront.

UN AUTRE PAYSAN.

Et le Couſin Pompette,
Qu'eſt ſi bon Marêchal,
N'a-t il point de recette.
Pour un ſi commun mal?

LE MARESCHAL.

Pargué, ma ſcience eſt toûjours preſte,
A déclouer le pied d'un Rouſſin:
Mais quand l'encloueure eſt à la teſte,
Je n'en ſçais pas plus qu'un Medecin.

JUPITER.

Quand on eſt bien las de porter ſa crête,
Il la faut donner à ſon voiſin.

LE MARIE'.

Que dit nôtre Epouſée,
A tous ces biaux propos?
Vous qui eſtes ſi ruſée,

Char-

Chantez nous en deux mots?

LA MARIE'E.

Point de défiance ridicule,
Et de la liberté tout mon ſaoul.
On voit rarement choper la Mule,
Quand elle a la bride ſur le cou.

JUPITER.

Le plus ſage avalle la pilulle,
Celuy qui la mâche eſt le plus fou.

Fin de l'Union des deux Opera.

LA FILLE DE BON SENS.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

Miſe au Theâtre par Monſieur de Palaprat, & repreſentée pour la premiere fois par les Comediens Italiens du Roy, dans leur Hoſtel de Bourgogne, le deuxiéme jour de Novembre 1692.

ACTEURS.

ANGELIQUE.

COLOMBINE, Suivante d'Angelique.

GERONTE, Financier. }
LE DOCTEUR. } *Amans d'Angelique.*
OCTAVE. }
CINTHIO. }

ARLEQUIN, Valet de Geronte.

MEZZETIN, Valet d'Octave.

PASQUARIEL, Valet de Cinthio.

PIERROT, Valet du Docteur.

La Scene eſt à Paris.

BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE

La Fille de Bon-Sens

LA FILLE DE BON SENS.

ACTE I.

SCENE I.

ARLEQIN *seul.*

O *Felice Arlicchino* ! *Felice Arlicchino* ! Ma fortune eſt faite, ſi je m'acquitte bien de la Commiſſion que mon Maiſtre m'a donnée. Il m'a promis cinquante piſtoles ; & quand un riche Financier, comme Geronte, promet cinquante piſtoles, cela eſt plus ſeur que quand un Homme de qualité promet une piece de trente ſols. Mon Maiſtre m'a promis encore, que ſi je fais bien ce qu'il m'a commandé, il me fera épouſer Colombine, que j'aime à la folie. *O felice Arlicchino* ! *Felice Arlicchino* ! Je ne puis manquer de réüſſir. Premierement, j'ay de l'eſprit comme un Diable. Secondement, me voila excité & pouſſé par les deux plus grands reſſorts qui remuent aujourd'huy toutes les affaires du monde, l'Argent & les Femmes. Cinquante piſtoles, & Colombine ! *O felice, felice, e tre volte felice Arlicchino* ! Pour faire exac-

ment ce que Geronte mon Maiſtre m'a recommandé, il faut que je penſe bien à ce qu'il vient de me dire. Il me l'a repeté ſi ſouvent, que je le ſçais par cœur. Mais pour ne rien oublier, je veux repaſſer icy nôtre derniere converſation. Arlequin?... Monſieur?... Tu ſçais que je ſuis amoureux d'Angelique; qu'elle vint de Rome avec ſa Tante, il y a cinq ou ſix mois, & qu'elle demeure dans la maiſon de Monſieur le Docteur Balouard le Medecin? Tu ſçais que mon pere s'oppoſoit à mon mariage; qu'il eſt mort; que j'ay eſté quatre mois abſent de Paris; que je ne fais que d'y arriver, & que je n'ay pas encore veu Angelique?..., Ouy Monſieur, je ſçais tout cela.... Je crains qu'elle n'ait pris des engagemens en mon abſence; elle eſt Fille, elle pourroit avoir changé.... Cela ſe pourroit.... Ainſi, avant que je luy parle, je veux que tu découvres adroitement, ſi elle a toûjours pour moy les meſmes ſentimens qu'elle avoit lorſque je partis de Paris.... C'eſt agir, Monſieur, avec beaucoup de prudence.... Pour cela, il faut t'adreſſer à Colombine ſa Servante, qui eſt dans mes intereſts, & luy donner de ma part, ſans luy dire que je ſois arrivé, les cinquante piſtoles que je t'ay donné pour elle... Tu ne dis mot?... Oh, oüy oüy, Monſieur, je le feray tres-fidellement..... Prends bien garde toûjours, qu'Angelique ne te voye pas. Déguiſe-toy un peu, afin qu'elle ne te reconnoiſſe point, & ne te fais connoître qu'à Colombine.... J'ay compris cela à miracle.... Cache-toy quelque part prés de la maiſon du Docteur; & quand tu verras ſortir Colombine toute ſeule, parles luy, & reviens me rendre compte de tout ce que tu auras appris. Je vais t'attendre au logis... Cela vaut fait, Mr.... Adieu Arlequin....Serviteur Monſieur... (*Il copie icy le marcher grave de Geronte qui s'en va d'un côté, & puis il ſe copie luy meſme en courant de l'autre côté.*)

Voi-

Voila mot pour mot comme la choſe s'eſt paſſée. O ça, voyons à preſent. Voicy la maiſon du Docteur ; c'eſt là que demeure Angelique ; cachons-nous par icy. Mais peſte ſoit du ſot ! J'ay oublié de me déguiſer, & c'eſt la principale choſe que Geronte m'a recommandée pour n'eſtre pas reconnu d'Angelique, qui ſe douteroit que mon Maiſtre eſt à Paris ſi elle me voyoit. Elle ne diroit pas ſi librement ſes ſentimens à Colombine. Allons nous déguiſer, & nous reviendrons promptement. Allons. Malepeſte ! il faut gagner cinquante piſtoles & Colombine.

SCENE II.

LE DOCTEUR, PIERROT.

PIERROT.

O Ca, Monſieur, vous m'avez toûjours promis vôtre vieil habit quand vous vous marieriez. Or eſt il que vous vous mariez demain avec Angelique : Donc, je quitteray dés demain cette jacquette de toile, & je ſeray Docteur auſſi-bien que vous.

LE DOCTEUR.

Barone, ti credi d'eſſer Dottore per averne il veſtito ?

PIERROT.

Pourquoy non ? Il y a mille gens aujourd'huy qui n'y font pas plus de ceremonie ; & j'en connois cinquante à Paris, ſur tout en Medecine (comme vous) qui n'ont de Docteur que l'équipage & la figure.

LE DOCTEUR.

Tu credi dunque, Matto che ſei, qu'il ſuffiſe d'eſtre Valet d'un Docteur, pour le devenir un jour ſoy-meſme ? *Come ſe la Dottrina ?*

PIERROT.

Oh *la Dottrina*, *la Dottrina* ! je me mocque de cela, & prenez mon raiſonnement.

LE DOCTEUR.

Vediamo.

PIERROT.

Les Laquais d'un Commis, d'un gros Fermier, ou d'un Receveur ne deviennent-ils pas quelquefois Commis, Receveurs & gros Fermiers eux-meſmes ?

LE DOCTEUR.

Concedo.

PIERROT.

Ergo, je puis à plus forte raiſon devenir Docteur auſſi.

LE DOCTEUR.

Nego.

PIERROT.

Oh *probo*, & *probo* par l'experience, que l'un eſt plus facile que l'autre.

LE DOCTEUR.

Vediamo un poco queſta eſperienza.

PIERROT.

Voyez-vous beaucoup de Sçavans faire fortune ?

LE DOCTEUR.

Non.

PIERROT.

Et je vois moy tous les jours des Aſnes qui ſont Docteurs, *in utroque & in Medicina ſi voluiſſent.*

LE DOCTEUR.

Mais écoutez un peu *gli ſpropoſitati ragionamenti di quel balordo* ! Et tu crois enfin qu'il n'y ait rien à faire pour obtenir le Degré ſublime *ch'io tengo nella Republica delle Lettere.*

PIERROT.

Occuper vôtre place ! Voila certes un beau venez-y-voir ! Serois-je le premier Valet qui en de meilleu-

meilleures occaſions auroit remply la place de ſon Maiſtre ? Et fy, vous dis-je, & fy ! cela arrive tous les jours ; ne vous meſlez pas de diſputer avec Pierrot, je vous mettrois à *quia* ; j'ay pour moy le bon ſens, qui eſt bien plus fort que la doctrine. Mais revenons à nos Moutons, il me tarde que vous ayez épouſé Angelique, pour eſtre autrement habillé.

LE DOCTEUR.

Sappi, Ignorante, che portando le mie livrée, tu porti le livrée della Scienza.

PIERROT.

Je porte, dites-vous, les Livrées de la Science, moy ?

LE DOCTEUR.

Sicuro.

PIERROT.

Certes Madame la Science donne à ſes gens des habits bien legers ; ſi j'en eſtois crû, elle ne trouveroit perſonne pour la ſervir en Hyver.

LE DOCTEUR.

Gli uomini dotti, e ſapienti hanno ſempre diſprezzato la ſuperbia, & il n'y a perſonne qui ſous ces ſimples habits ne te prenne pour le Valet d'un *Virtuoſo*, d'un Philoſophe.

PIERROT.

Pour le Valet d'un Philoſophe, ouy tout chaud ! Il n'y a perſonne qui ne croye que j'appartiens au Concierge de quelqu'un de ces petits Châteaux aiſlez qui ſont à Montmartre, & ma toile n'eſt tout au plus que la Livrée d'un Moulin à vent.

LE DOCTEUR.

Tu parli meglio ch'io non credevo, tu es fort propre pour un Moulin à vent, & tes mains ſemblent faites exprés pour étriller un Aſne.

PIERROT.

Oh, Monſieur, c'eſt qu'on ſe forme en travaillant ; n'y a-t-il pas trois ans que je vous peigne ?

LE

LE DOCTEUR.

Impertinente !

PIERROT.

Ah, Monſieur, ne vous fâchez pas, vous m'avez obligation de la beauté de cette teſte naiſſante que vous cachez par modeſtie ſous vôtre Calotte.

LE DOCTEUR.

Or ſu baſta, mene vado alla mia villa, à ma Maiſon de Campagne, je reviendray ce ſoir ; je te laiſſe au logis, afin que tu prennes un peu garde à ce que fera Angelique ; elle a beaucoup plus de liberté à preſent qu'Eularia eſt malade, & tous ces Spadaſſins qui frequentoient chez moy cet Hyver, ne me plaiſoient point du tout.

PIERROT.

Oh, Monſieur, il ne faut pas en avoir peur à preſent, ils ne ſont pas encore revenus de la guerre ; & on ne rencontreroit pas une malheureuſe Brete dans tout Paris, s'il n'y avoit point de Feſtes & de Dimanches, pendant leſquels les milices des ruës Saint Honoré & Saint Denis ſont ſous les armes.

LE DOCTEUR.

Si Geronte, qui n'eſt pas un homme d'Epée, revenoit de ſon Voyage, il faut l'éloigner de la maiſon, parce que s'il voyoit Angelique avant mon retour, il pourroit peut-eſtre empêcher mon mariage avec elle, Eularia ne me l'ayant promiſe qu'en cas que Geronte ne revînt pas dans trois mois avec le conſentement de ſon Pere qu'il eſt allé ſolliciter ; *in tanto reſta Padron di caſa, mi ripoſo ſopra la tua condotta. Adio, a rivederciſta ſera.*

PIERROT *ſeul.*

Le Docteur Balouard ſe marie avec Mademoiſelle Angelique ! En verité c'eſt accoupler une jeune Levrette avec un vieux Tournebroche pelé. Quand je ne lui aurois veu faire que cette ſeule ſottiſe

tiſe depuis que je le ſers, je ne prendrois jamais de ſes Pillules. Se marier à cinquante-cinq ans paſſez, avec une fille de vingt ! Et je le croirois un grand Clerc aprés cela ? Ah, mon pere & ma mere, que je vous ſçais bon gré de ne m'avoir jamais fait apprendre à lire ! Hé morbleu, la Science & les Livres ne ſont que des ſots. Je n'ay ſçû jamais que les Proverbes des vieilles gens, & ſi, je crois eſtre un Chat qu'on ne prendroit pas ſans mitaines. J'ay toûjours ouï dire, que vieille maiſon à reparer, & jeune femme à contenter, c'eſt toûjours à recommencer ; & il me ſouvient auſſi d'un autre beau dictum.

Qui cinquante ans aura vécu,
Et jeune femme épouſera.
S'il eſt galleux, ſe grattera
Avec des ongles de Cocu.

Mais qui ſoit galleux ſe gratte. Quand ſon Maiſtre ſera Cocu, qu'eſt-ce que cela ſera à Pierrot ? En boira t-il un verre de vin de moins ? En perdra-je un coup de dent ? Dois-je m'en affliger, m'en deſeſperer, m'en arracher le cheveux ?

COLOMBINE *entre toute triſte & Pierrot continuë.*

Oh que nenny. (*Appercevant Col.*) N'eſt-il pas vray, Colombine, que ſi un Valet eſtoit ſi ſot, de s'arracher ſeulement un cheveu toutes les fois que cet accident arrive à ſon Maiſtre, il n'y auroit plus à Paris de Valet d'homme marié qui ne fuſt chauve ? Mais qu'as-tu mangé ? Te voila toute je ne ſçais comment encocolifluchetée de melancolie !

COLOMBINE.

J'en ay bien raiſon.

PIERROT.

D'où vient ?

COLOM-

COLOMBINE.

Nous ſommes bien malheureuſes, ma Maiſtreſſe & moy, d'être ſorties de Rome.

PIERROT.

Pourquoy?

COLOMBINE.

Nous y avions plus de liberté qu'icy. Que nous ſommes éloignées des agreables idées que nous nous faiſions en venant en France! Il me ſouvient, quand nous partîmes, que nous nous réjoüiſſions de venir à Paris, que nous entendions appeller par tout, le Paradis des femmes; mais helas! ſi les choſes continuent ſur le pied qu'elles ſont, Paris joüira d'une reputation bien fauſſe; & ſi l'on ne s'oppoſe de bonne heure au pernicieux uſage qui s'y établit, les femmes n'y ſeront pas plus heureuſes qu'en Italie.

PIERROT.

Quels contes!

COLOMBINE.

Ouy, te dis-je. Eularia, cette Tante barbare, faite au rebours de toutes les Tantes, voire meſme des Meres d'aujourd'huy, veille ſur toutes nos actions, & veut introduire une impertinente reforme. Quel attentat contre les privileges de la liberté Gallicane! Nous prétendons vivre comme on vit icy, puiſque nous ſommes naturaliſées. Ne ſe trouvera-t-il pas quelque bonne Ame, quelque Coquette zelée pour l'intereſt de ſon Corps, qui veuille bien nous défaire d'une Tante de ſi mauvais exemple?

PIERROT.

Va, tu en ſeras défaite pluſtoſt que tu ne crois. Elle eſt malade, & loge chez ſon Medecin; regarde ſi elle en peut échaper?

COLOMBINE.

Helas! tant que cette peſte de Tante ne fut pas avec nous, & que nous eûmes la liberté d'eſtre dans

dans le monde, nous crûmes voir renaître ces heureux jours de l'âge d'innocence, où l'on dit que les Loups & les Agneaux paiſſoient tranquillement enſemble. Voyant par tout, freres, meres, maris, vivre dans une paix profonde avec les Amans de leurs ſœurs, de leurs filles, & de leurs femmes, Angelique prit goût à ces manieres. Sa complexion eſt tendre & delicate, elle s'y forma, & aujourd'huy qu'on luy fait obſerver malgré elle un regime de vie tout different, je crains que cela ne la rende malade. Je la vois tous les jours ſecher ſur pied, & elle eſt pour en mourir de langueur, ſi quelque débordement de Galanterie ne la ſoulage

PIERROT.

Et parbleu, elle aura bien-tôt beau jeu pour cela.

COLOMBINE.

Et comment, mon pauvre Pierrot?

PIERROT.

N'épouſe-t-elle pas demain le Docteur mon Maiſtre?

COLOMBINE.

On le dit.

PIERROT.

Hé bien, faut-il une meilleure emplâtre pour toutes les opilations de Coquetterie? Une fille ſe maire-t-elle aujourd'huy, que pour avoir ſes coudées franches? Tiens, ſi j'étois en vôtre place, je me réjoüirois de ce mariage. Le Docteur, vertuchou! Un mary de cet acabie eſt une trouvaille. Adieu, il m'a donné ordre en s'en allant, de compter tous vos pas & toutes vos actions, mais je n'en feray rien. Brebis comptée, le Loup la mange. La femme eſt un beſtail de trop mauvaiſe garde; vous en ſçaves toutes plus long que moy ſur l'article; vous ne manquez jamais d'échapatoire; & toute Souris qui a deux trous, ſe mocque du Matou le plus habile. Bon voyage. (*Il s'en va.*)

CO-

COLOMBINE *ſeule.*

Par ma foy, ce Maraut ne raiſonne pas trop mal au fond ! Je veux conſeiller à ma Maiſtreſſe de profiter de ſes avis. La voicy qui vient tout à propos.

SCENE III.

COLOMBINE, ANGELIQUE.

COLOMBINE.

OH ça, Madame, voulez-vous toûjours demeurer fille ? Pour moy, je ne vois pas quel ragoût vous y pouvez trouver. Vous voila d'une langueur qui me fait pitié, & ſi vous n'y prenez garde, vous deviendrez étique.

ANGELIQUE.

Sache, Colombine, qu'il vaut mieux demeurer fille toute ſa vie, que d'eſtre mal mariée. Mais tu ſçais mes ſentimens. Ah, Colombine !

COLOMBINE.

Et j'entends ce que cela veut dire. Le Docteur Balouard ne vous plaît pas. Eſt-ce que vous ſeriez aſſez ſimple, pour croire qu'un homme qui n'eſt pas bon pour Amant, ne ſoit pas bon pour Mary?

ANGELIQUE.

Je ne connois pas ta politique, je veux que mon Mary ſoit mon Amant, & que mon Amant ſoit mon Mary. Cependant tu ſçais la volonté de ma Tante ; mais enfin je ne me marieray pas pour elle, je me marie pour moy. Je ſuis jeune, que veux-tu que je faſſe d'un vieux Medecin pour Epoux ?

COLOMBINE.

Ce que je veux que vous en faſſiez ? Et mort de ma vie, ce qu'en font les autres. Mais c'eſt un

un ſecret que je vous diray *inter nos* ; vous y trouverez des avantages où vous n'avez pas penſé.

ANGELIQUE.

Non, Colombine, non, je ne ſuis pas de l'humeur de ces filles qui ſe marient pour avoir plus de liberté. Je prétends la perdre entierement, & ainſi il eſt bien juſte que je choiſiſſe ma chaîne. Je mourrois avec un vilain homme, & ne comptes-tu pour rien les dégoûts que j'aurois à eſſuyer?

COLOMBINE.

Madame, tous les remedes ſalutaires ſont de mauvais goût, mais on ne laiſſe pas de s'en bien trouver. Une fois, vous aurez un Mary, & c'eſt quelque choſe, au moins, qu'un Mary à une jeune & belle perſonne comme vous. Laiſſez-vous conduire, je vous réponds que nous en tirerons meilleur party que d'une Tante. Tout vieux Medecin qu'il eſt, il eſt riche, & ſon bien n'en eſt pas moins clair & moins net, pour ſortir de la Caſſe & de la Rubarbe. De quelque part que vienne l'argent, il ſent toûjours bon.

ANGELIQUE.

Ouy, Colombine, mais le cœur d'une jeune femme ne ſe paye pas de cette monnoye-là. Je ſuis aſſez riche, & ce n'eſt pas ce que je cherche. Helas!

COLOMBINE.

Vous ſoupirez? Seroit-ce pour Octave, ou pour Cinthio qui arriverent hier en poſte de l'Armée? A l'égard d'Octave, je ne vous crois par ſi folle, puiſque c'eſt un de ces Damoiſeaux, un de ces ſots qui s'imaginent que toutes les femmes ſont amoureuſes d'eux, & dont joüis hier faire la peinture dans des Vers que je veux vous dire, pour vous en dégoûter ſi vous en aviez envie.

ANGELIQUE.

Tu peux les dire, je n'y prends aucun intereſt.

CO-

COLOMBINE.

Ecoutez.
Leur démarche eſt ſouvent moins droite que convexe.
Sont-ils dans leur Cabale, ils proſcrivent le ſexe;
C'eſt depuis quelque temps la grand' mode chez eux.
Mais aprés qu'ils ont fait les fiers, les dédaigneux,
Bien peſté contre nous; qu'on leur coëffe une Chevre,
Ils feront les jolis, & ſe mordront la levre.
Aux femmes ils devroient faire quelque quartier,
Eux qui des femmes ſont tout le jour le métier.
N'ont-ils pas la langueur des femmes empruntée?
Une lenteur mignarde en parlant affectée;
Leur panchement de teſte & leur ton radoucy?
C'eſt mon amy cela. C'eſt mon amy cecy;
Et là, ma chere; enfin de quelques precieuſes?
Charmez de ces façons qu'ils trouvent gracieuſes,
A nous bien déchirer quoy qu'ils conſpirent tous,
Ils viennent en ſecret embraſſer nos genoux.
Maudites les Guenons qui leur ont les premieres,
Par leur facilité fait prendre ces manieres!
Penſant que tous les cœurs ne ſont faits que pour eux,
Qu'ils n'ont qu'à ſe montrer pour eſtre Amans heureux.
Ils partent pour l'Armée, avec la confiance
Que Paris eſt deſert, & triſte en leur abſence;
Qu'ils en ſont l'ornement, la joye & les plaiſirs,
Que pour leur prompt retour tout forme des deſirs;
Sans eux qu'on ne peut vivre, & ſur tout que les Belles.
Hors eux negligent tout, & leur ſont fort fidelles.
Il eſt vray que l'Hyver on les voit quelquefois.
Fourager en paſſant les terres des Bourgeois,
Et ſaiſir quelque place à ſe rendre fort preſte:
Mais loin de s'applaudir d'une telle conqueſte,
Devroient-ils pas ſonger que le moindre Courtaut

Tan-

Tandis qu'ils ſont en crainte aux apprêts d'un aſſaut,
Ou fauſſement joyeux au bruit d'une bataille,
Joüit pendant ſix mois du droit de repreſaille?

Voila pour vôtre Octave. Pour Cinthio, c'eſt un rodomont, un fierabras, un fol.

ANGELIQUE.

Crois-tu que j'y ſonge? tu es folle!

COLOMBINE.

Folle tant qu'il vous plaira; mais ſongeriez-vous encore à Geronte?

ANGELIQUE

Ah, Colombine!

COLOMBINE.

Oh nous y voicy! Je vous avouë que ce party-là me plairoit aſſez. Outre qu'il eſt bien fait, c'eſt un gros Financier qui prendra bien-toſt tous les airs d'un homme de qualité, & ces gens-là ſont fort bons pour Amans, & encore meilleurs pour maris; Mais vous ſçavez que pour joüir de ſes biens, & eſtre en liberté de vous épouſer, il faut qu'il attende que ſon bon homme de pere prenne la peine de crever; & en conſcience eſtes-vous d'une complexion, & d'un âge à traîner les affaires en longueur? Je vous avouë que c'eſt un rare morceau que le fils d'un Receveur; que c'eſt un Perou pour une jeune femme, & que ce Geronte ſeroit vôtre fait, mais il y a ſix mois que nous ne l'avons veu, & le Docteur eſt icy. Croyez moy, Madame,

En quittant ce qu'on tient on eſt ſouvent deceuë,
Un Moineau dans la main vaut aux champs une Gruë.

ANGELIQUE.

Il me ſembloit pourtant, Colombine, que Geronte ne me devoit jamais oublier.

COLOMBINE.

Que vois-je, Madame? Je crois que voicy ſon Valet Arlequin.

AN-

ANGELIQUE.

Ne te mocques-tu point?

COLOMBINE.

Non aſſeurément.

SCENE IV.

ARLEQUIN, ANGELIQUE, COLOMBINE.

ARLEQUIN *ſans apprecevoir Angelique*

VOila Colombine toute ſeule. Bon, bon! Je luy porte trente piſtoles, elle ſera bien-aiſe. Allons .... (*voyant Angelique.*) & mais ,.... & mais, voila auſſi Angelique. Elle me reconnoîtra. Comment faire? Mon Maiſtre m'a recommandé de ne me point faire connoître à elle, retournons-nous-en.

COLOMBINE.

Arlequin, Arlequin, n'eſt ce pas toy?

ARLEQUIN.

Non.

COLOMBINE.

Et viens, mon Garçon, c'eſt nous; ne nous connois-tu plus?

ARLEQUIN *embaraſſé*

Ouy, non, ſi fait, c'eſt que....

ANGELIQUE *à Colombine.*

Tu te trompes, ce n'eſt pas Arlequin

ARLEQUIN.

Bon, Bon, Arlequin! On ne me reconnoît plus. Approchons.

COLOMBINE.

Je vous dis que c'eſt luy-meſme. Et comment te portes-tu, mon pauvre Arlequin?

ARLEQUIN.

Je ne ſuis pas Arlequin, te dis-je. (*bas à Colombine*) Tais-toy, Colombine. AN-

ANGELIQUE.

Tu n'es pas Arlequin?

ARLEQUIN.

Non, Madame.

ANGELIQUE.

Et qui es tu donc ?

ARLEQUIN

Qui je ſuis? Je ſuis .... je ſuis ... (*Il ſe campe fierement*) je ſuis un Soldat.

ANGELIQUE.

De quel Regiment ?

ARLEQUIN.

De quel Regiment ? Du Regiment de ... de Gonneſſe.

ANGELIQUE.

Comment t'appelles tu ?

ARLEQUIN.

Comme je m'appelle ! Je m'appelle .... je m'appelle .... Je ne m'en ſouviens pas.

COLOMBINE.

Eh laiſſez le dire, ne ſçavez-vous pas que c'eſt un fou ?

ANGELIQUE.

Oh, parles ſi tu veux, je ſçais que tu es Arlequin.

ARLEQUIN.

Madame, un bon Valet ne doit-il pas executer fidellement les ordres de ſon Maiſtre ?

ANGELIQUE.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Et bien, Geronte m'a dit de me déguiſer, & m'a défendu de vous dire qui je ſuis ; & avec le reſpect que je vous dois, vous ne ſçaurez pas que je ſuis Arlequin.

COLOMBINE

Le plaiſant original !

AN-

ANGELIQUE.

C'eſt aſſez faire le fou. Dis nous, que fait Geronte? As-tu quelque lettre à me donner? m'apportes-tu quelque choſe de ſa part?

ARLEQUIN.

Je n'apporte rien pour vous; ouy bien pour toy (*à Colombine.*)

ANGELIQUE.

Enfin que viens-tu faire icy?

ARLEQUIN.

Oh, pour cela vous n'en ſçaurez rien, s'il vous plaiſt; & ce n'eſt qu'à Colombine que j'ay ordre de dire que je viens icy *incognito* pour ſçavoir ſi vous eſtes toujours bien fidelle à mon Maiſtre?

COLOMBINE.

Oh le ſot! Oh le balourd! Ne vois-tu pas, qu'outre que ma Maiſtreſſe t'a reconnu, tu viens de luy dire tout ce que tu viens faire icy?

ARLEQUIN *à part.*

Il eſt vray. Mais je m'aviſe d'une ruſe pour les tromper toutes deux. (*haut*) Et bien ouy, Madame, je ſuis Arlequin, mais je ne viens icy que pour voir Colombine dont je ſuis amoureux, & tout ce que j'ay dit n'eſt qu'une feinte.

ANGELIQUE.

Où as tu laiſſé Geronte?

ARLEQUIN.

Je ne demeure plus avec luy, je ſers à preſent un Capitaine.

COLOMBINE *à part.*

Seroit-il vray?

ANGELIQUE.

Je ſuis bien folle de m'amuſer à ce que dit cet imbecile! (*Elle s'en va.*)

SCE-

SCENE V.

COLOMBINE, ARLEQUIN.

COLOMBINE.

TE voila bien chanceux, d'avoir quitté un riche Financier, pour ſervir un homme de Guerre!

ARLEQUIN.

Et tu m'as cru ſi ſot? C'eſt une ruſe pour tromper Angelique. Nous ſommes trop heureux! Le pere de mon Maiſtre eſt mort. Tiens, Colombine, nous trouvâmes plus d'argent dans ſes Coffres, que dix Regimens de Dragons n'en grapillent dans une Campagne. Mon Maiſtre eſt toujours amoureux d'Angelique, mais il veut ſçavoir s'il en eſt encore aimé; & c'eſt pour cela qu'il m'envoye icy.

COLOMBINE.

Ton équipage militaire me faiſoit croire que tu avois quitté Geronte pour ſervir un Officier.

ARLEQUIN.

Aurois-je perdu le ſens? &, comme dit la chanſon, ne ſçais-je pas,

Que le ſuperbe Hoſtel d'un Marêchal de France.
Ne vaut pas le reduit d'un homme de Finance.

COLOMBINE.

La peſte, que tu en ſçais!

ARLEQUIN

Vois-tu, Colombine, dans toute une Armée il n'eſt que le Treſorier, l'Intendant, ou les Commiſſaires que je vouluſſe ſervir; & j'ay lu dans une Comedie, un endroit que tous les Valets devroient ſçavoir pas cœur.

Il n'eſt que chez les gens à Regiſtres, à Livres,
Ou du moins quelque gros Commiſſaire des Vivres,
Chez qui tous les Valets ne ſoient pas méeontens.
Des autres, arracher une maille, en quel temps?
L'Eſté, vous diſent-ils, pour faire un équipage.
Tu vois que je vends tout, que je mets tout en gage?
Me preſſer, c'eſt commettre un énorme attentat,
Et manquer de reſpect à mes Lettres d'Etat.
L'Hyvér vient. A cela penſe-tu que l'on gagne?
Ils ſont encor plus gueux en ſortant de campagne.
Leurs gens ſont de haillons à peine envelopez,
Leurs Carroſſes rompus, leurs Chevaux éclopez.
A de nouveaux beſoins leurs maiſons ſont livrées.
Equipage de Ville, Habits, Table, Livrées,
Tout, à leur arrivée, à l'air fort indigent.
Et comment leur oſer demander de l'argent,
Si meſme des Marchands la conſtante Cohorte
Laſſe, & ſans eſperance, abandonne leur porte?
Me crois-tu aſſez ſot aprés cela pour m'eſtre mis
au ſervice d'un Capitaine?

COLOMBINE.

Que tu es devenu habile depuis que je ne t'ay veu!

ARLEQUIN.

Ah, ah!

COLOMBINE.

Tu es pourtant bien ſot quelquefois; & je crois,
Dieu me le pardonne, que tu as deux ames dans le corps.

ARLEQUIN *preſentant une bourſe à Colombine.*

A propos, tiens, voila un preſent que te fait mon Maiſtre,

COLOMBINE.

Bon! eſt ce que je ſers par intereſt?

ARLEQUIN.

Hé, prends, prends ſans honte. Qui diantre veux-tu qui te donne? Un Marquis? un Comte? un jeune Duc? Ils en prendroient de toy, s'ils l'oſoient. Prends, te dis-je.

CO-

COLOMBINE.

Non, je ſers Geronte par pure generoſité. Combien y a-t-il dans cette bourſe?

ARLEQUIN.

Il y a trente Loüis. Prends, tu me feras gronder.

COLOMBINE.

Sont-ils neufs?

ARLEQUIN.

Oh ſi tu ne les veux pas, je les garderay. (*Il les veut remettre dans ſa poche.*)

COLOMBINE.

Et donne, donne. Ton Maiſtre te gronderoit, & j'en ſerois bien fâchée.

ARLEQUIN.

Oh ça, ma chere Colombine, tu ſçais que je t'aime autant.... (*voyant Colombine qui conſidere la bourſe*) autant que tu aimes cette bourſe. Nos Maiſtres vont ſe marier, il faut nous marier auſſi.

COLOMBINE.

Nous verrons.

ARLEQUIN.

Comment, nous verrons? Sçais-tu bien ce que je vaux? Laiſſe-moy ſeulement mettre une fois la main au Coffre fort de Geronte, tu verras ſi je ſçauray faire une bonne maiſon.

COLOMBINE.

J'y penſeray.

ARLEQUIN.

A qui crois tu donc parler? Je ſçais écrire & compter, & mon Maiſtre m'a promis la ſurvivance de ſa Charge de Financier.

COLOMBINE.

Ouy? La choſe eſt tres faiſable, car tu n'es pas mal frippon, & tu ſors de la Livrée; cela vaut fait. Mais viens. Puis que le pere de ton Maiſtre eſt mort, & qu'il aime toujours Angelique, je veux te faire voir qu'il en eſt aimé auſſi. Allons

ſeulement travailler à rompre les engagemens que ſa Tante Hilaria avoit pris pour la marier au Docteur Balouard.

ARLEQUIN.

N'avons-nous rien à craindre du coſté d'Octave & de Cinthio.

COLOMBINE.

Non, l'un eſt un fat, l'autre un Rodomont ; & ma Maiſtreſſe eſt une Fille de bon ſens qui s'attache au ſolide. Viens ſeulement.

ARLEQUIN.

Au ſolide, bon, bon ! (*Ils s'en vont.*)

SCENE VI.

OCTAVE, MEZZETIN.

OCTAVE.

CAro Mezzetino, ecco la Caſa d'Angelica.

MEZZETIN.

Ouy, Monſieur, voila où giſt le liévre, je ne ſçais pas ſi nous le prendrons.

OCTAVE.

La poveretta ſoſpira per me. Mais comment me trouves-tu aujourd'huy ? *Il ſe tourne en faiſant le beau, & Mezzetin l'examine.*

MEZZETIN.

Par ma foy, Monſieur, je vous trouve auſſi ſot par devant, que par derriere.

OCTAVE.

Maraut !

MEZZETIN.

Je vous demande pardon, Monſieur, je voulois dire auſſi beau.

OCTAVE.

Je le crois. Quelle joye aura Angelique quand tu luy diras que je ſuis venu exprés de l'Armée pour l'épouſer ?

MEZ-

MEZZETIN.

Oh, Monſieur, elle ſautera pour vous voir, par deſſus les murailles de ſon jardin.

OCTATE *tirant un miroir de ſa poche & ſe mirant.*

Me voila un peu remis de la fatigue de la Poſte; & le Baigneur a fait ſon devoir. Qu'en dis-tu?

MEZZETIN.

Voyons. Ouy, il vous a aſſez bien maquignonné. Quel dommage de marier un ſi bel adonis!

OCTAVE.

Que veux-tu? Je ne me marie point pour avoir une femme. Hé qui s'en ſoucie! J'en ay plus que je n'en veux. (*Il ſe mire.*) j'ay pourtant le tein un peu terny?

MEZZETIN.

Quel fat!

OCTAVE.

Que dis-tu?

MEZZETIN.

Je dis, Monſieur, que vous n'épouſez que le bien d'Angelique.

OCTAVE.

Juſtement. Mais n'en dis rien à ce vilain Cinthio, qui eſt venu de l'Armée avec nous?

MEZZETIN.

Vous me l'avez déja défendu.

OCTAVE.

Quand un homme fait comme moy, s'acoquine auprés d'une femme, il a quelquer pudeur.

MEZZETIN

Il faut vous marier *incognito*; vous ne ſerez pas le ſeul.

OCTAVE.

Dés que tu auras parlé à Colombine, Angelique me donnera un Rendez vous.

MEZZETIN.

Cela s'en va ſans dire. Peut-on vous refuſer?

OCTAVE.

Hé, ſans vanité, ſans vanité .... (*tirant une boëtte à mouches de ſa poche.*) A propos, je crois qu'une petite mouche ne me ſieroit pas mal là. Tiens, place-là toy-meſme, frote bien ta main, & ne me ſalis point le viſage.

MEZZETIN *en hauſſant les épaules.*

Quel homme ! Donnez. La voila bien.

OCTAVE *ſe regardant dans le miroir.*

Coquin, tu me l'as miſe ſur le bout du nez !

MEZZETIN.

Elle eſt bien là, Monſieur, pour eſtre veuë de plus loin.

OCTAVE.

Ah, le mal adroit !

MEZZETIN.

Monſieur, je n'ay pas appris à coëffer.

OCTAVE *ſe mettant une mouche.*

C'eſt là, un peu au deſſous de l'œil gauche qu'il la faut délicatement poſer. (*La mouche tombe à terre; ce qui donne lieu à un Jeu Italien, aprés quoy Octave s'en va en diſant :* Adieu, ſonge à faire ce que je t'ay dit. Au moindre ſigne que tu feras à Colombine, Angelique ne me laiſſera pas en repos que je ne l'aye épouſée. Mais prends garde à Eularia ſa Tante, au Docteur Balouard, & à Pierrot. Ce ſont trois Dragons qui la gardent à veuë, à cauſe qu'elle eſt tres riche. Adieu.

MEZZETIN *ſeul.*

Eularia, le Docteur, & Pierrot ſont trois Dragons qui gardent Angelique à cauſe qu'elle eſt tres riche ! Angelique eſt donc la Toiſon d'or ; moy, Jaſon qui la dois enlever ; & Colombine, Medée qui endormira tous ces Dragons. Oh, la belle choſe que d'être ſçavant comme moy ! Oh, le beau deſſein, & que cette entrepriſe eſt honorable pour moy ! Mais ſi Medée a promis la Toiſon d'or à quelque autre ; ſi les Dragons ne veulent

lent pas dormir, & que *Giaſone ſia baſtonato*; Ah, la triſte, ah la lamentable entrepriſe ! Cependant j'ay promis à mon Maiſtre de le ſervir. Il faut avoir recours à quelque fourberie. Ecoutons un peu à cette porte... Je n'entens aucun bruit dans cette maiſon, perſonne n'y parle : Donc il n'y a point de femmes .... ou elles dorment. Comment faire ? Si je montois par la feneſtre ? Mais non, je me caſſerois peut-eſtre le col. Si je frappois à la porte, & *fingerei .... ma nò* ... je mettrois l'allarme au logis ... Je ne ſçais comment m'y prendre, & je ne me ſuis jamais trouvé ſi ſot. Mais je ne m'en étonne point ; je n'ay bu que ſept ou huit coups d'aujourd'huy, je meurs de ſoif. Allons au premier Cabaret boire bouteille, & prendre conſeil du vin ; aprés cela je ne manqueray pas d'invention.

SCENE VII.

CINTHIO, PASQUARIEL.

CINTHIO.

ORſu, *Paſquarello, ſiamo arrivati à bon portò.*

PASQUARIEL.

Ouy *Monſieur*, & diablement viſte. La peſte ſoit de la Poſte !

CINTHIO.

Je n'ay qu'un regret. C'eſt que pour venir de Flandres à Paris, il m'a fallu tourner le dos à l'Armée ennemie. Tu n'as pas dit à ce fat d'Octave qui eſt venu avec nous, que je veux enlever Angelique pour l'épouſer ?

PASQUARIEL.

Signor nò.

CINTHIO.

Tu as bien fait. *Hai viſto*, comme tous les Porteurs d'épée fuyoient devant moy dans les ruës, & comme toutes les Dames me regardoient ! Angelique m'aime autant que les Allemands me craignent.

PASQUARIEL.

C'eſt que les femmes aiment les braves, à cauſe qu'ils ſont fort genereux, & font bien leur devoir dans les occaſions.

CINTHIO.

Si, ma non trovi tu ch'io abbia un poco della fiſionomia di Marte ?

PASQUARIEL.

Ch'io vi miri ? Que je vous regarde ? (*Il l'examine, & l'autre fait des figures de Capitaine.*) Ouy, vous avez tout l'air de Mars. Il me ſemble pourtant qu'il y a là ... dans votre front quelque choſe même de Vulcain.

CINTHIO.

Tu veux dire de Venus. Mais je t'excuſe, parce que tu me ſers bien, que j'ay beſoin de toy aujourd'huy, & que tu es un Valet qu'on ne ſçauroit payer.

PASQUARIEL.

Oh pour cela, il n'eſt rien de ſi vray ; & je crois que vous ne ſerez jamais en état de me payer mes gages de dix ans, que vous me devez.

CINTHIO.

Et ne comptes-tu pour rien la gloire de me ſervir ? Va va, quelque jour je te feray Gouverneur d'une Province.

PASQUARIEL.

He Signor, mes gages ſeulement.

CINTHIO.

Veux-tu l'eſtre en Flandres, ou en Allemagne?

PASQUARIEL.

Mes gages, *& niente di piu.*

CIN-

CINTHIO.

Au-delà des Alpes, ou des Pirenées ?

PASQUARIEL.

Mes gages, & je ſuis content.

CINTHIO.

En Turquie, en Perſe, en Affrique, en Barbarie, en Pologne, en Suede ?

PASQUARIEL.

Mes gages, mes .... (*Il actionne comme s'il voioit parler, pendant que Cinthio luy nomme ces pays.*)

CINTHIO.

En Bulgarie, Danemarc, Tartarie, Moſcovie, Ruſſie, Moldavie, Eſclavonie, Etrurie, Syrie, Phrygie, Silicie, Arabie, Pomeranie, Meſopotamie ? Parle, parle ; en voilà à choiſir. Dequoy diable te plains-tu, que je ne te paye pas tes gages ?

PASQUARIEL

Hé morbleu, vous voulez me donner toutes les Provinces du monde, & vous n'avez pas un ſol.

CINTHIO.

Et pourquoy crois-tu donc que je me veuille marier aujourd'huy ? Angelique eſt riche ; je prendray tout ſon argent ; j'en acheteray un Regiment ; nous retournerons à l'Armée, & malheur aux ennemis.

PASQUARIEL.

Si vous prenez tout le bien de cette pauvre femme, & que nous nous en allions à la guerre, de quoy vivra-t-elle en vôtre abſence ?

CINTHIO.

Balourde ! Elle vivra comme les autres femmes, dont les maris emportent tout ce qu'ils ont, & s'en vont en Flandres ou en Allemagne.

PASQUARIEL.

Fort bien. Tenez, Monſieur, ſi aprés que vous ſerez marié avec Angelique, vous voulez me faire

une grace, de me payer ſeulement la moitié de mes gages, je vous feray ceſſion de la Turquie, Phrygie, braverie, menterie, rodomonterie, & de toutes les Provinces en *ie*....

CINTHIO *le regardant avec mépris,*

Ce Coquin-là n'a point d'ambition.

PASQUARIEL.

Non, Monſieur.

CINTHIO.

Je ne te feray pas grand Seigneur malgré toy. Songe à faire ce que je t'ay dit. Voila la maiſon; entre, frape, enfonce, aſſiege-la, juſqu'à ce que tu ayes fait ſçavoir à Angel que que je ſuis arrivé. Je me retire; car ſi quelque Rival paroiſſoit, il me le faudroit tuer, & je gâterois peut eſtre mes affaires.

PASQUARIEL *ſeul.*

Come farò? Ecco una maledetta caſa; è ben ſerrata, porta, fineſtre, juſqu'au Soupirail de la Cave. J'aurois autant aimé qu'on m'euſt commandé d'entrer dans Namur pendant le Siege, & il vaudroit mieux pour moy que mon Maiſtre aimaſt la Concierge du Fort l'Evêque. Pourtant, il faut que j'y entre, ou par aſſaut, ou par eſcalade. *Come faro?*

SCENE VIII.

MEZZETIN, PASQUARIEL.

MEZZETIN.

HO bevuto bottiglia, & mi trovo piu leſto, e piu diſpoſto, à eſeguir gli ordini del mio Padrone. Commençons à faire le tour de la maiſon. (*Il rencontre Paſquariel, & ils s'accordent enſemble, & conviennent qu'il faut aſſieger la maiſon dans les formes.*

PAS-

PASQUARIEL.

C'a, je veux eſtre Ingenieur. Toy je te fais Capitaine de Pionniers. Commençons par inveſtir la place, & la reconnoître en meſme temps. Tu vas voir de beaux Ouvrages, Mines, Tranchée, Fourneaux. Je feray une ligne paralelle *di qua, di la.* Je mettray icy mes Batteries.

MEZZETIN *fait des lazzi, en diſant:* Voila des Faſcines, des Gabions, des Sacs à terre, Paliſſades, Chemins couverts, *& autres choſes de cette nature.*

ARLEQUIN *dans ſon habit ordinaire, entre en chantant.*

La la la ra la la, allegrezza! Me voicy en habit de Ville. J'eſtois las de porter ce malencontreux habit de Soldat devalizé. Je craignois qu'il ne me menaſt aux Galeres, ou tout au moins à l'Hôpital. Je ſuis comme Rat en paille. La bonne ruſe dont je me ſuis aviſé pour obſerver à mon aiſe la conduite d'Angelique, & la rapporter à mon Maiſtre! (*apparcevant Mezzetin & Paſquariel qui ſe tourmentent autour de la maiſon d'Angelique*) Mais que diable font ces gens-là?

MEZZETIN.

Hei, Paſquariel? un Eſpion dans nôtre Camp qui ſort de la place! Il ſera pendu, il faut s'en ſaiſir. (*Ils courent aprés Arlequin, qui aprés pluſieurs lazzi, ſe ſauve ſur la porte d'Angelique, & là ſe defend avec ſon épée de bois.*)

ARLEQUIN *en criant.*

Pierrot? Colombine? la maiſon eſt aſſiegée. Aux armes, armes: & vîte, & vîte, faites mettre ſous les armes la Garniſon. Allons, allons, une ſortie vigoureuſe pour les chaſſer & combler leur travaux.

PIERROT *ſort au briut, avec d'autres Valets armez de balais, de broches, de hallebardes, & de*

armez de balais, de broches, de hallebardes, & de tout ce qu'on peut imaginer de plus comique. Arlequin marche à leur teſte, & ils font lever le Siege à Paſquariel, & à Mezzetin, en les Chaſſant à coups de baſtons; ce qui finit le premier Acte.

ACTE II.

SCENE I.

PASQUARIEL *deguiſé.*

DOve la forza è inutile, biſogna aver ricorſo alla ruſa Hò travato queſta inventione par parlar à Colombina ſenza eſſer conoſciuto. Mi ſono traveſtito da poverello Fiammingo, che fà veder coſe meravigliose. Sò che Colombina è curioſa: ſubito che mi ſentirà gridare, metterà la teſta alla fineſtra, e dio la farò diſcendere, e le parlerò da parte del mio Padrone il Signor Cinthio. Il crie : *Chi vol veder la Meraviglia del mondo* ? Les Jardins de Semiramis ? la Garderobe de Cleopatre ? le Fare de Rhodes ? le Moulin de Javelle ? la Lanterne de Diogene ?

SCE-

SCENE II.

ARLEQUIN, PASQUARIEL.

ARLEQUIN.

VOicy le lieu d'où j'ay fait lever le Siege qu'on avoit mis devant la porte d'Angelique & de Colombine. Diable ! il y faiſoit chaud, & j'ay fait des miracles de bravoure.

PASQUARIEL *criant.*

Chi vol veder il Teſoro del grand Sophy di Perſia, ove è tanto oro, perle, diamanti, quattrini, ghinee, piaſtre, luigi, piſtole...

ARLEQUIN.

Che ſi tratta di piſtole?

PASQUARIEL.

Le Serail du Grand Mahomet, *ove ſono tante belle Sultane, Ingleſe, Alemane, Greche, Franceſi; tante belle Fanciulle?* Ah, les belles filles !

ARLEQUIN.

Que veut dire celuy-cy ? Eſt ce qu'on crie des filles, comme des Poires de Rouſſelet ?

PASQUARIEL.

La Cava di Gargantua. ove ſone tante botti di buon Vino, di Roſolio, di Perſico, di Birra, di Ratafia, di Malvagia, Vin Greco, Vin de Champagne, Vin de Normandie?

ARLEQUIN.

Il crie auſſi du Vin ! Voila deux bonnes choſes, du Vin & des Filles !

PASQUARIEL.

La grand'Sale du Palais ? Le Jardin du Palais Royal ? Le Port de Marſeille ? *Ove ſono tutte le* Galeres, les Forçats *incatenati*, & les Comes qui leur font faire l'exercice à coups de baſton?

ARLE-

ARLEQUIN.

Fy! Oh pour cela, cela ne vaut pas le diable. Voila apparemment un Marchand meſlé.

PASQUARIEL.

La Cucina di Sardanapa'o, ove ſono Capponi, Dindoni, Pollaſtri, Pernici, Fagiani, Andoüilles, Sauciſſes, petit Salé; *& tutto per un ſoldo?*

ARLEQUIN.

Per un ſoldo? Oh, quante coſe à bon marché! (*à Paſquariel*) *Hei, Foreſtiero?*

PASQUARIEL.

Que voulez-vous, Monſieur?

ARLEQUIN.

Donnez-moy *per un ſoldo, di Capponi, Dindoni, Pollaſtri, & Fagiani per mangiar. Preſto, preſto?*

PASQUARIEL.

Je ne donne rien pour manger, Monſieur, c'eſt pour voir.

ARLEQUIN.

Tant pis, cela n'eſt guere nourriſſant. Mais voyons, voyons toûjours, c'eſt quelque choſe.

PASQUARIEL *à part.*

C'eſt Arlequin. Il ne m'a pas reconnu, il faut vîte le chaſſer d'icy. (*à Arlequin.*) Tenez, mettez vous-là, & regardez bien par ce trou.

ARLEQUIN.

Ah que voila qui eſt beau! Que cela eſt charmant!

PASQUARIEL.

Et que voyez-vous?

ARLEQUIN.

Rien encore, mais cela viendra.

PASQUARIEL.

Attendez donc que je faſſe tourner la machine. Ah, regardez à preſent. *Ecco Coſtantinopoli.*

ARLEQUIN *regardant.*

Ouy, voila qui luy reſſemble comme deux gouttes d'eau.

PAS-

PASQUARIEL.

Vous y avez donc eſté?

ARLEQUIN.

Non, mais j'avois un frere qui avoit envie d'y aller.

PASQUARIEL.

Ecco il Serraglio, ecco la Cava di Gargantua, ecco la Cucina di Sardanapalo, ecco le Moulin de Javelle.

ARLEQUIN.

Alte là, attendez s'il vous plaiſt, laiſſez moy bien voir cecy. Hé je ne vois point de Meſſieurs avec des Dames aux feneſtres, ou ſur la porte?

PASQUARIEL.

C'eſt que ceux qui y vont, ſe tiennent dans les Chambres, & on ne voit dehors que les Laquais.

ARLEQUIN.

Ouy, ouy, c'eſt juſtement cela.

PASQUARIEL.

Ecco il Giardin du Palais Royal.

ARLEQUIN

Arreſtez. Ouy, ouy, voila des Nouveliſtes ſur un banc; voila d'un autre coſté des Jupes plus fripées que celles des Thuilleries; des Fontanges plus baſſes d'un demy pied, & des Abbez qui courent aprés. C'eſt cela meſme.

PASQUARIEL.

Ecco la grand'Sale du Palais.

ARLEQUIN *regardant toûjours par le trou.*

Oh que cela eſt drole! Je vois un jeune Conſeiller qui parle à une jolie Marchande, & le mary qui ſort de la Boutique pour leur faire place. Hé, hé, hé! Je vois un vieux Procureur qui troque avec un Plaideur, un ſac plein de papiers, contre un ſac remply d'argent. Arreſte, arreſte? Ah Coquin, Ah Coquin! (*Il frape de ſon épée de bois Paſquariel, & ſe remet à regarder.*

PAS-

PASQUARIEL.

Que diable avez vous?

ARLEQUIN.

C'eſt un Filou qui vient de prendre la Bourſe à un pauvre Gentil-homme.

PASQUARIEL.

Hé pour cela me falloit-il fraper, moy?

ARLEQUIN,

C'eſtoit pour la luy faire quitter.

PASQUARIEL.

Tu me la pagara. Attends. *Ecco* le Jardin de Semiramis; *ecco una Fontana* du Jardin.

ARLEQUIN.

Una Fontana? Je ne la vois point.

PASQUARIEL.

Regardez-bien, regardez-bien. (*Pendant qu'Arlequin regarde, Paſquariel luy ſeringue de l'eau au nez, & aprés dit:*) *Ecco la Fontana di Semirama.*

ARLEQUIN *portant ſa main au nez.*

Ah, Coquin! C'eſt bien plûtoſt ſon Pot de Chambre, de par tous les diables.

PASQUARIEL *en riant.*

Ah, ah, ah!

ARLEQUIN *reconnoiſſant Paſquariel.*

Ah forbe, je te connois, tu es Paſquariel, il faut que je te roſſe. (*Arlequin chaſſe Paſquariel, & le pourſuit.*

SCENE III.

MEZZETIN *en Chantre du Pont neuf.*

HOra, ſon ſicuro di queſta maniera di far ſaper, & ſenza pericolo, delle mie nove à Colombina, & di quelle del mio Padrone a Angelica. O gran concetto! O gran ſpirito di Mezzetino! L'ottima furberia! Toutes les filles aiment volontiers d'en-

d'entendre des Chanſonettes nouvelles. *Voglio fingere d'eſſer* un de ces Chantres du coin des ruës, je m'en vais chanter au bas de ſa feneſtre, ce Violon m'accompagnera ; *Colombina intenderà il Concerto, correrà a a fineſtra, ed io gli parlerò.* Etalons icy tout notre attirail. Courage. (*à un Aveugle qui joue du Violon.*) Allons toy, prelude cependant. (*Le Violon joüe pendant que Mezzetin place ſon Eſcabelle, & un Tableau où eſt repreſenté le Siege d'une Ville. Enſuite Mezzetin monte ſur ſon Eſcabelle, tenant d'une main une Baguette, & de l'autre quelques petits Livres reliez en papier bleu ; puis mettant ſon Chapeau ſur l'oreille, il dit :*

Chanſon nouvelle ſur la priſe de Namur, Contreſcarpe, Ouvrage à Corne, Redoute, Château, & Citadelle. (*Il montre tout cela avec ſa Baguette, à meſure qu'il les nomme. Il chante, & de temps en temps regarde avec inquietude les feneſtres de Colombine.*

Namur la bonne Ville,
N'a pas long-temps tenu.
La Garniſon fait Gille,
Falarida don daine,
Le Château s'eſt rendu.
Falarida don du.

Il ſe tourne vers les feneſtres, en criant : Colombine?

Voicy la Batterie ;
D'où nos Canons, bien dru,
Foudroyent en furie,
Falarida don daine,
Ces pauvres Luſtucru,
Falarida don du.

Il recommence à appeller Colombine.
C'eſt icy la Redoute,

D'où

D'où l'Ennemy vaincu.
Sortit en grand' déroute,
Falarida don daine,
Avec la fourche au cul,
Falarida don du.

Il appelle encore Colombine, & n'entendant perſonne, il dit : Colombine ne montre pas encore le nez. Continuons.

Rien enfin ne reſiſte,
L'Eſpagnol eſt perdu,
Le Liegois fort triſte,
Falarida don daine,
Le Hollandois tondu,
Falarida don du.

Colombine ? Colombine ? Les gens de ce logis n'aiment pas la Muſique. N'importe, ne nous rebutons point.

Voicy la Demy-lune,
Où l'Aſſiegé battu,
Reçut plus d'une Prune,
Falarida don daine,
Et mainte bale à cru,
Falarida don du.

SCENE IV.

COLOMBINE, MEZZETIN.

COLOMBINE.

CE drôle ne chante pas mal, allons l'écouter de plus près.

MEZZETIN *ne voyant pas encore Colombine.*

Voila la Contreſcarpe,

(*Il ſe tourne, & la voyant, il continuë*)

Co-

Colombine à paru.
Ou ce n'eſt qu'une Carpe,
Falarida don daine,
Ou j'en ſuis entendu,
Falarida don du.

De toute ma Muſique.
Voicy le contenu.
Avertis Angelique,
Falarida don daine,
Que mon Maiſtre eſt venu,
Falarida don du.

COLOMBINE.

Ah Mezzetin, c'eſt toy !

MEZZETIN.

Moy-meſme, ma chere Colombine.

COLOMBINE.

Et qu'eſt-ce que tu fais dans cet équipage ?

MEZZETIN.

Je viens de te le dire en Vers, je m'en vais te le dire en Proſe. Pour te parler de la part de mon Maiſtre je donne liberalement un Portrait en racourcy de l'Opera, aux curieux des coins des ruës. Tiens, voila mon theatre, voila mes decorations, & voicy mon Orcheſtre. (*Il montre ſon Eſcabelle, ſon Tableau, & ſon Violon.*) Veux-tu des Livres ? Des Livres pour un ſol, des Livres, des Livres. (*Il crie cecy ſur le ton de la femme qui crie les Livres à l'Opera.*) Feras-tu ſçavoir à Angelique que mon Maiſtre Octave eſt venu de l'Armée pour l'épouſer ?

COLOMBINE.

Octave ? C'eſt ma foy un bel épouſeur !

MEZZETIN *deſcendant de deſſus l'Eſcabelle.*

Il eſt amoureux ....

COLOMBINE.

Et va, va, je le connois, il eſt amoureux de luy-meſme. Mais que je te trouve drôle en Chanteur!

teur ! Si tu allois un jour de Feſte ſur le Pont-Neuf, avec ta Chanſon de Namur, tu y ferois une belle foule!

MEZZETIN.

J'arriverois trop tard ; la matiere eſt épuiſée, & tous les Chanteurs de Paris en ſont enrouez. Mais tu ne me dis rien pour mon Maiſtre?

COLOMBINE.

Et va, te dis je, Angelique n'eſt pas gruë ; tu perds tes Chanſons, & je te conſeille d'aller tirer ta poudre aux Moineaux du Cheval de bronze.

SCENE V.

ARLEQUIN, COLOMBINE, MEZZETIN.

ARLEQUIN *parlant à ſoy-meſme.*

J'Ay chaſſé d'icy ce fourbe de Paſquariel. *Ecco una Fontana* du Jardin de Semiramis ! *Ecco Capponi, ecco* le diable qui l'emporte ! Le Coquin! Je l'ay bien regalé auſſi en revanche!

MEZZETIN *voyant Arlequin, remonte ſur ſon Eſcabelle. Colombine ſe cache derriere luy, & il chante.*

Le Bourgeois eſt tout morne,
D'eſtre mal deffendu.
Voila l'Ouvrage à corne,

(*Il montre Arlequin avec ſa Baguette.*)

ARLEQUIN.

Tu en as menty, je ne ſuis pas un Ouvrage à corne. (*Et il finit le couplet en chantant.*)

Et tu ſeras pendu,
Falarida don du.

MEZ-

MEZZETIN.

Que veut dire ce Maraut ? Eſt-ce qu'on interrompt ainſi les ſpectacles publics?

ARLEQUIN *regardant Mezzetin.*

Je connois ce Coquin-là, c'eſt le Valet d'Octave.

MEZZETIN.

Violer le droit des gens ! ſur le pavé du Roy !

ARLEQUIN.

C'eſt luy, c'eſt Mezzetin.

MEZZETIN.

Je te feray condamner par nôtre Corps, & en dernier reſſort par l'Opera.

ARLEQUIN.

Bon, bon ! Par l'Opera ! Ah fourbe, je t'y trouve auſſi ! Allons, allons délogeons d'icy. (*Ils font pluſieurs lazzi, aprés leſquels Arlequin chaſſe Mezzetin, comme il a fait Paſquariel, & le pourſuit à coups de baſton.*

SCENE VI.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN *revenant.*

QUe d'expeditions militaires dans un jour! Un Siege levé, & deux Batailles rangées! Je gagne bien l'argent que Geronte mon Maiſtre m'a promis ! Mais ce dernier Fourbe n'eſtoit pas icy pour enfiler des perles. Voyons un peu s'il n'y avoit perſonne avec luy. (*Il cherche, & voit Colombine embaraſſée.*) Ah perfide, ah déloyale, ah ingrate Colombine!

COLOMBINE.

Je te jure, mon pauvre Arlequin....

ARLEQUIN.

Avec le Rival de mon Maiſtre ! Mais ce ſeroit peu

peu de choſe : peut-eſtre a-t-il l'audace de ſe declarer le mien. Ame double & ſans foy!

COLOMBINE.

Ah ! ſi tu prends la Mouche, je prendray la Chevre, moy.

ARLEQUIN.

Prends, prends, inhumaine, ce qu'il te plaira, & rends moy tout à l heure les trente piſtoles Que nous n'y ſoyons pas au moins pour nôtre argent.

COLOMBINE *à part.*

Quelque ſotte ! (*à Arlequin*) Je te jure encore une fois, que je ſuis deſcenduë ſans le connoître pour entendre ſes Chanſons.

ARLEQUIN.

Chanſons, Chanſons ! Rends-moy les trente piſtoles. Ce ne ſont pas des Chanſons que trente piſtolles.

COLOMBINE *allant à luy,*

Mon cher Arlequin!

ARLEQUIN *la fuyant.*

Plus de commerce.

COLOMBINE *le pourſuivant.*

Arreſte un moment.

ARLEQUIN *marchant toujours.*

Non, perfide.

COLOMBINE.

Ecoute-moy.

ARLEQUIN.

Je n'écoute rien.

COLOMBINE.

Hé bien, va te promener. Je ſuis bien folle d'aimer ſi tendrement ce Marouſle là ! (*Elle dit ces dernieres paroles d'un ton fort tendre.*)

ARLEQUIN *reflechiſſant.*

Ce Marouſle-là ! (*Allant aprés elle.*)
Helas, ma chere Colombine!

COLOMBINE *le fuyant.*

Plus de commerce.

ARLE-

ARLEQUIN.

Arreſte un moment.

COLOMBINE.

Non, perfide.

ARLEQUIN.

Ecoute-moy.

COLOMBINE.

Je n'écoute rien.

ARLEQUIN *à part à un coin du Theatre.*

Ah, malheureux! qu'ay-je fait, d'avoir rompu avec ma Colombine?

COLOMBINE *à part à l'autre côté du Theatre.*

Ah, maheureuſe! qu'ay-je fait d'avoir rompu avec mon Arlequin?

ARLEQUIN.

Tandis que j'eſtois aimé de cette Carogne, (*Il la regarde.*) je n'aurois pas troqué mon ſort, avec le fils unique d'un Marchand de Vin.

COLOMBINE.

Tandis que j'eſtois aimée de ce Ladre, (*Elle le regarde.*) je n'aurois pas troqué ma fortune avec la fille unique d'une Rotiſſeuſe.

ARLEQUIN.

Pour la faire enrager, il faut que j'aille conter fleurette à la fille de Rouſſeau.

COLOMBINE.

Pour le faire crever de dépit, il faut que j'aille faire les doux yeux au fils de la Guerbois.

ARLEQUIN *vers Colombine.*

Mais, Colombine, & ſi nous nous racommodions?

COLOMBINE *en s'approchant.*

Ah! quoique j'aime le Roſt, plus qu'un Avocat n'aime l'argent, & que tu ne ſois qu'un Galopin....

ARLEQUIN *en s'approchant.*

Ah! quoique j'aime le Vin, plus qu'un Medecin n'ai-

n'aime la fievre, & que tu ne ſois qu'une Cambrouſe....

COLOMBINE.

Abandonnant tout pour mon Arlequin...

ARLEQUIN.

Quittant tout pour ma Colombine...

COLOMBINE.

Je mourray plûtoſt que de ceſſer d'aimer.

ARLEQUIN.

Je creveray plûtoſt que de ceſſer de boire.

COLOMBINE.

Oh ça, voila nôtre rapatriage fait. Cependant, afin que les Valets d'Octave & de Cinthio, n'oſent point entrer ceans, j'ay là haut dans nôtre Grenier une vieille Robe, & un vieux Chapeau du Docteur Balouard. Je vais planter tout cela au coin de cette porte ſur la teſte d'une Perruque; ce ſera un épouvantail qui écartera ceux dont tu es jaloux.

ARLEQUIN.

Ouy, voila une bonne invention.

COLOMBINE.

Et pour te faire voir que ma Maiſtreſſe eſt fidelle à Geronte, je veux que tu apprennes ſes ſentimens de ſa propre bouche. Elle joue du Claveſſin dans ce Cabinet. On va l'ouvrir. Je la mettray ſur le chapitre d'Octave, & de Cinthio; cachetoy icy quelque part pour oüir ce qu'elle dira: je te permets de l'aller reporter fidellement à ton Maiſtre. Tandis qu'elle joue du Claveſſin, je vais planter ce que je t'ay dit, au coin de cette porte. A nous revoir.

SCENE VII.

Le fond du Theatre s'ouvre. Angelique y paroiſt avec tout l'attirail d'une fille fort retirée, & qui n'eſt point coquette. On y voit des Livres, des Corbeilles pleines

pleines de Laines pour travailler en Tapiſſerie, des Livres de Muſique, ſon Claveſſin, ſa Guitarre; elle chante un Air, & s'accompagne du Claveſſin. Arlequin pendant qu'elle chante, cherche un endroit pour ſe cacher, & n'en trouvant point, ſe met ſous la Robe du Docteur, que Colombine venoit de pendre à un Porte-manteau.

ARLEQUIN *caché.* ANGELIQUE, COLOMBINE.

ARLEQUIN *paſſant ſa teſte au travers de la Robe du Docteur.*

HE', Colombine, ne me laiſſe pas long-temps icy?

COLOMBINE.

Où diantre s'eſt-il fouré?

ANGELIQUE *allarmée, ſe leve un Livre à la main.*

Ah, voila le Docteur?

COLOMBINE.

Non, Madame, ce n'eſt que ſon harnois, qui ſe moiſiſſoit au Grenier, & que j'ay mis là pour luy faire prendre l'air.

ARLEQIN *bas.*

Ouy, Madame, & je garde les manteux.

COLOMBINE *à Arlequin.*

Cache toy bien.

ARLEQUIN *à Colombine.*

Dépeche-toy. Cecy put le Grec comme le diable.

COLOMBINE.

Oh ça, Madame, nous voicy ſeules. Vous m'avez dit que vous ne ſongez ny à Cinthio, ny à Octave?

ANGELIQUE.

Non aſſeurément.

COLOMBINE.

Ny au Docteur?

ANGELIQUE.

Fy, Colombine ! Si je ne craignois qu'on ſe moquaſt de moy, j'irois tout à l'heure mettre le feu à ſa figure.

ARLEQUIN *bas.*

Malepeſte ! attendez que j'en ſois dehors.

COLOMBINE.

Vous aimez donc Geronte ?

ANGELIQUE.

Ne te l'ay-je pas aſſez dit ? Ouy, je l'aime.

ARLEQUIN *bas.*

Bon, bon.

COLOMBINE.

Ma foy, Madame, vous avez raiſon. Vive la Finance; & à propos de cela, l'autre jour en liſant ce Livre que vous tenez à la main, j'y trouvay un endroit dont je fus charmée.

ANGELIQUE.

Et quoy ?

ARLEQUIN.

Tenez, le voicy encore marqué. C'eſt lorſque Jupiter ſe changea en pluye d'or pour aller voir la belle Danaé. Sçavez-vous ce que cela ſignifie ?

ANGELIQUE.

Non.

COLOMBINE.

Par ma foy, Madame, je jurerois que le Poëte a voulu dire que Jupiter ſe metamorphoſa en Financier ; & pour le Decorum de ſa Divinité, il a envelopé cela d'une phraſe poëtique.

ANGELIQUE.

Que tu es folle ! Mais il y a long-temps que ma Tante eſt ſeule. Adieu. (*Elle s'en va.*)

SCENE

SCENE VIII.

COLOMBINE, ARLEQUIN.

COLOMBINE.

HE bien, Arlequin?

ARLEQUIN *en ſe débaraſſant avec peine de deſſous la Robe.*

Enfin je ſortiray des entrailles de la Science. (*à Colombine.*) Ne ſens je point le Grec?

COLOMBINE.

Non. Que dis-tu de ma Maiſtreſſe? Toutes les filles de Paris ne devroient-elles pas venir à ſon école?

ARLEQUIN.

Je le voudrois bien, avec tous les hommes auſſi, & pour cauſe. Ah, ma chere Colombine, que je vais donner de bonnes nouvelles à Geronte.

COLOMBINE.

Recache-toy vîte, voicy quelqu'un.

ARLEQUIN.

Ce ſont ces deux Fourbes de tantôt.

COLOMBINE.

Je m'en vais bien-tôt les chaſſer d'icy. Laiſſe-moy faire.

SCENE IX.

MEZZETIN, PASQUARIEL, COLOMBINE, ARLEQUIN *caché ſous la Robe.*

MEZZETIN.

COlombine ? ſt, ſt, Colombine ?

COLOMBINE *fait ſemblant de ne les pas voir, & de parler au Docteur, en pleurant.*

COLOMBINE.

Vous avez tort de vous fâcher, je vous jure, Monſieur le Docteur, qu'en vôtre abſence perſonne n'a parlé à Angelique.

MEZZETIN *à Paſquariel.*

Piano, piano. Voila le Docteur Balouard.

ARLEQUIN *hauſſant ſa voix.*

Et io ti giuro per Ariſtotile, per Hipocrate, per la Seringa de Semiramis, & per tutti i Filoſofiantichi & moderni, che ſe qualcheduno entra qua dentro, io l'aſſommerò d'argumenti, & di baſtonate.

PASQUARIEL *à Mezzetin.*

Il ne fait pas bon icy, retirons-nous.

MEZZETIN,

Il eſt diablement en colere. Quand un Docteur prend le mors aux dents, la peſte !

ARLEQUIN.

Mi par di veder quel furbo ſcelerato di Mezzetino, & quel briccon infame di Paſquarello. Par la mort, par la ſang, *ſe piglio* un Volume in folio, je caſſeray la teſte à quelqu'un.

MEZZETIN *à Paſquariel.*

Voila ſa groſſe Artillerie preſte à tirer. Fuyons.

PAS-

PASQUARIEL.

Haut le pied. (*Ils s'en vont.*)

SCENE X.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN *ſortant de la Robe en riant.*

HI, hi, hi, hi ! N'ay-je pas bien fait le Docteur ?

COLOMBINE.

Ouy, hormis la Seringue de Semiramis.

ARLEQUIN.

C'eſt que ce Coquin de Paſquariel m'en a tantôt ſeringué dans le nez.

COLOMBINE.

J'entends Cinthio & Octave, qui viennent dans ce Jardin-cy. Cachons-nous pour écouter ce qu'ils diſent. Tu as entendu les ſentimens de ma Maiſtreſſe pour ton Maiſtre, je veux que tu voyes aujourd'huy comme je pretends traiter ſes Rivaux. Viens cachons-nous.

ARLEQUIN.

Mettons-nous tous deux ſous la Robe du Docteur.

COLOMBINE.

Je m'en garderay bien. Au contraire il faut l'éloigner un peu, afin qu'ils cauſent en liberté. (*Elle l'oſte.*)

ARLEQUIN.

Aprés, nous la remettrons au moins?

COLOMBINE.

Ouy.

SCENE XI.

CINTHIO, OCTAVE, ARLEQUIN & COLOMBINE *cachez.*

CINTHIO.

PArbleu, cela eſt plaiſant, que nous ſoyons partis tous deux de l'Armée, pour venir épouſer la meſme perſonne, & que juſques à cette heure, nous nous en ſoyons fait un ſecret l'un à l'autre! Mais ſçais-tu bien le danger qu'il y a d'avoir pour Rival un homme tel que moy? & que ſi tu n'eſtois mon amy, par la mort... (*Il met la main ſur l'épée.*)

OCTAVE.

Il n'eſt pas icy queſtion d'épée. Mais ſçais-tu bien, toy-meſme, qu'Angelique meurt d'amour pour moy, & que c'eſt perdre tes pas que de vouloir diſputer une femme à un homme fait comme moy? (*en faiſant le beau.*)

CINTHIO.

O ça, ne nous broüillons pas enſemble pour une femme

COLOMBINE *à une feneſtre.*

On vous accommodera.

CINTHIO.

Tu n'en es pas amoureux?

OCTAVE.

Moy? hé fy, amoureux! hé fy! Et toy?

CINTHIO.

Encore moins. Je me ſuis ruiné à la Guerre, en Equipages, en Armes, & en Chevaux.

OCTAVE.

Et moy en Galanterie, chez les Marchands, & chez les Baigneurs.

CIN-

CINTHIO.

Angelique eſt riche, je ne ſonge qu'à la gloire. J'ay cent projets, dans l'eſprit, & l'argent eſt le nerf de la guerre.

OCTAVE.

Je ne ſonge qu'aux plaiſirs. J'ay cent intrigues amoureuſes ſur les bras, & l'argent eſt le nerf de l'amour.

COLOMBINE *à part.*

Ils ont bien l'air d'eſtre tous les deux énervez; ils n'en tâteront ma foy que d'une dent.

CINTHIO.

Tu me ruines, mon amy, ſi tu cours ſur mes briſées.

OCTAVE.

Je ſuis ſans reſſource, ſi tu ne me laiſſes épouſer cette fille.

COLOMBINE *à part.*

J'attends mon Financier, pour vous mettre d'accord.

CINTHIO,

Comment faire? Nous ne pouvons pas l'épouſer tous deux.

OCTAVE.

S'il n'eſtoit queſtion que d'Angelique, je te la cederois de tout mon cœur; j'ay des femmes à revendre.

CINTHIO.

S'il n'eſtoit queſtion que de partager ſon argent, nous n'aurions point de diſpute. Chacun la moitié.

COLOMBINE *a part.*

Ils ſe battent là-bas de la Châpe à l'Eveſque.

CINTHIO.

Voicy un expedient.

OCTAVE.

Et quoy?

CINTHIO

Nous pouvons compter l'un & l'autre ſur Angelique.

OCTAVE.

Cela s'en va ſans dire, nous y pouvons compter de reſte.

COLOMBINE *à part.*

Qui compte ſans ſon hoſte, compte deux fois.

CINTHIO.

Cela eſtant, il faut que l'un de nous deux l'épouſe, & qu'il donne à l'autre deux mille piſtoles

OCTAVE.

Je le veux, voila qui eſt fait.

CINTHIO.

Je perds à ce marché, mais tout coup vaille.

COLOMBINE *à part.*

Ils en uſent commme des choux de leur jardin. Ma foy je perds patience.

OCTAVE.

Mais qui l'épouſera de toy, ou de moy?

CINTHIO.

Qui l'épouſera? Demeurons d'accord, que ce ſera celuy qui le premier trouvera le moyen de luy parler, & d'avoir ſon conſentement, s'entend.

OCTAVE.

J'y conſens.

CINTHIO.

Demeurons auſſi d'accord, que celuy de nous deux qui verra ſon Camarade, le premier parlant à Angelique, ne l'ira pas interrompre, ne le troublera point, & que s'il le fait, il perdra les deux mille piſtoles.

OCTAVE.

Soit. Celuy qui interrompra ſon Camarade perdra les deux mille piſtoles.

CINTHIO.

Touche là.

OCTAVE.

Cela vaut fait.

CIN-

CINTHIO.

Retirons-nous d'icy ; & quand nous nous ſerons ſeparez, chacun pouſſera ſa fortune comme il l'entendra.

OCTAVE.

Allons.

SCENE XII.

COLOMBINE. ARLEQUIN *qui vient un peu aprés.*

COLOMBINE.

VOila par ma foy, deux impertinens Perſonnages, & un drôle de marché ! Ouy, Meſſieurs les étourdis, vous diſpoſez comme cela de ma Maiſtreſſe ? Oh, je vous joueray d'un tour de ma façon, où vous ne vous attendez pas. A les entendre jaſer entr'eux, il ne faut que ſe baiſſer & ſen prendre. Tout chaut ! voila comme ces Fanfarons tâtent ordinairement des faveurs. Oh, je veux aujourd'huy vanger toutes les femmes, & il ne ſera pas dit que Colombine demeure les bras croiſez quand on fait cette injure au ſexe ! Arlequin, que fais-tu là ?

ARLEQUIN *en remettant la figure du Docteur, où elle eſtoit.*

Diable, je viens d'entendre la conjuration de Cinthio & d'Octave. Leurs Valets viendroient peut-eſtre icy, & je braquelà cette piece, pour empeſcher les approches de la Place.

COLOMBINE.

Oh, va va, je chaſſeray bien-toſt d'icy les Valets & les Maiſtres.

ARLEQUIN.

Tout de bon !

COLOMBINE.

Je t'en reponds. Tu as ouï qu'ils doivent venir ici, pour parler à Angelique?

ARLEQUIN.

Ouy, ouy.

COLOMBINE.

Ils ne manqueront pas ce ſoir de ſe rendre ſéparement l'un & l'autre dans ce Jardin?

ARLEQUIN.

Sicuro.

COLOMBINE.

Ils ont demeuré d'accord que le premier qui ſeroit auprés d'Angelique ne ſeroit point interrompu par l'autre.

ARLEQUIN.

E vero.

COLOMBINE.

Hé bien, il ſera bien-toſt nuit. Geronte eſt venu, va luy dire de ſe rendre icy. On ne pourra pas diſtinguer dans l'obſcurité de la ſoirée.... Mais on frappe à la porte, & rudement. Je te diray ce que tu as à faire de ton coſté. Cache toy viſte cependant. (*Il ſe remet ſous la Robe.*)

SCENE XIII.

ARLEQUIN *caché ſous la Robe du Docteur.*
LE DOCTEUR, COLOMBINE, PIERROT *portant un petit Arbre.*

ARLEQUIN *allarmé en voyant le Docteur*

COlombine? Colombine?

PIERROT *prenant Colombine par le bras, & la faiſant ſortir.*

Hors d'icy.

COLOM-

COLOMBINE *au Docteur.*

Mais, Monſieur?

LE DOCTEUR *à Colombine.*

Pour te punir de m'avoir fait long-temps frapper, tu iras faire le tour du Jardin, & entrer par l'autre porte. (*à Pierrot qui met Colombine de hors*) Ferme?

ARLEQUIN *à part.*

Haime

PIERROT *montrant au Docteur l'Arbre qu'il porte.*

Oh ça, Monſieur, le voicy.

ARLEQUIN *à part.*

C'eſt de moy qu'il parle.

LE DOCTEUR.

Il faut ce ſoir meſme le dépêcher ; faire un trou icy quelque part, & le mettre en terre.

ARLEQUIN.

Ah! haime!

LE DOCTEUR.

Chi piange quà? Je n'y vois perſonne.

PIERROT *regardant en l'air*

Ce ſont les manes plaintives de quelques-uns de ceux que vous avez envoyez en l'autre monde.

ARLEQUIN *tremblant*

Come farò?

LE DOCTEUR *à part.*

Ne me parles point de morts, je crains les eſprits.

ARLEQUIN.

Je m'aviſe d'une ruſe. (*Il bat ſur une pierre à fuzil pour faire du feu.*)

PIERROT.

Ma foy Monſieur, je n'aime pas trop auſſi ces Meſſieurs-là

LE DOCTEUR *entendant les coups de la pierre à fuzil.*

Qu'entends-je ? regarde de ce coſté là ?

PIERROT *apperçoit la figure du Docteur, & jette l'Arbre à terre.*

Ah Monſieur! ah, ah, ah, Monſieur!

LE DOCTEUR.

Qu'as-tu? qu'as-tu?

PIERROT.

Ah Monſieur! ah Monſieur! Vous eſtes-là & icy.

ARLEQUIN *allume trois bougies, & & les met, l'une dans la bouche de la figure, & les deux autres aux deux yeux.*

LE DOCTEUR.

Es-tu devenu fol? Là & icy? As-tu perdu le ſens?

PIERROT.

Ah, Monſieur! plût à Dieu que j'en fuſſe quitte pour perdre le ſens! Je ne perdrois pas grand'choſe, Je vous jure que vous eſtes là dans un coin. Tournez vous pour voir.

LE DOCTEUR.

Vediamo un poco; vediamo, balordo. (Ils apperçoivent la figure toute en feu. Arlequin la hauſſe, & la baiſſe; & aprés bien des lazzi, le Docteur & Pierrot s'en vont tout épouvantez, & Arlequin ſe ſauve d'un autre coſté; ce qui finit le ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE I.

COLOMBINE, GERONTE.

COLOMBINE.

OUy, Geronte, il n'eſt rien de plus vray que ce que vous a dit Arlequin.

GERONTE.

Que je te ſuis obligé, ma chere Colombine! & que je ſçais bon gré à Angelique, de me preferer à Cinthio, & à Octave!

COLOMBINE.

Elle vous rend juſtice, ce ſont deux extravagans.

GERONTE.

Ouy, mais ils ont de la naiſſance; & les Filles d'aujourd huy ....

COLOMBINE.

Vous connoiſſez mal Angelique. Elle n'eſt pas de ces Bourgeoiſes évaporées, qui s'imaginent d'eſtre des Filles de qualité, parce qu'elles en portent les habits; qui ne veulent voir à leur ſuite que des Plumets, & des Marquis: Aujourd'huy leur Maiſtreſſes, demain leur Epouſes; aprés demain leur Servantes. Elle ſe connoiſt, elle vous connoiſt, elle ſçait que vous l'aimez, elle vous aime; vous avez du bien, elle en a; vos conditions ſont égales, voila ce qui fait les heureux mariages, s'il eſt vray qu'il y en ait.

GE-

GERONTE.

Mais Eularia, la Tante d'Angelique, n'a-t-elle pas donné ſa parole au Docteur?

COLOMBINE.

Ouy, mais c'eſtoit en cas que vous ne vinſſiez point. D'ailleurs, le Docteur a eſté tellement effrayé de la peur qu'Arlequin luy a fait tantoſt icy, qu'il en eſt au lit malade, & ne ſonge plus à ſe marier.

GERONTE.

Que je ſuis heureux!

COLOMBINE

Je vous ay dit l'impertinent marché de vos deux Rivaux, & l'inſolence de leurs Valets. Je veux me vanger des uns & des autres. Ma Maiſtreſſe y conſent, parce qu'elle eſt bien-aiſe de s'en délivrer, & de les chaſſer de ceans. Ils ne manqueront pas d'y venir ce ſoir meſme, Maîtres & Valets. Je vous ay dit la piece que je leur veux faire. Arlequin en eſt informé. Allez voir Angelique, & quand il ſera temps, venez vous cacher dans ce Cabinet de verdure.

GERONTE.

Je meurs d'impatience de la revoir. Cependant voila, en attendant mieux, cinquante Louis que je te donne. Adieu. (*Il s'en va.*)

COLOMBINE *ſeule.*

J'ay eſté ſi étourdie de ſa liberalité, que je n'ay pas eu ſeulement l'eſprit de le remercier. Vertuchou, que je ſuis riche! Cinquante Louis, & trente tantoſt! C'eſt ce qui s'appelle un homme, céla! Oh, vous n'avez qu'à vous y venir frotter, Meſſieurs les Damoiſeaux, les Fendans, les Olibrius! Pavillon bas, & bas, bas, devant Geronte. Vous n'eſtes que des gueux auprés de nôtre Lingot. Mais ne vois-je pas un de nos Plumets? Juſtement, auroit-il vû qu'on m'a donné cet argent? Me le viendroit-il emprunter? Cachons-le bien. (*Elle le cache dans ſon ſein.*)

SCE-

SCENE II.

OCTAVE, COLOMBINE.

OCTAVE *à part.*

JE previens Cinthio aſſurément. Voila Colombine. Pour eſtre introduit auprés de la Maiſtreſſe, il faut cajoler la Servante. (*à Colombine.*) Que fais-tu là, ma chere Enfant?

COLOMBINE *tirant viſte ſa main de ſon ſein.*

Rien, Monſieur.

OCTAVE.

Je voudrois bien qu'il me fuſt permis de mettre ma main d'où tu viens de tirer la tienne.

COLOMBINE *le repouſſant.*

Je le crois. (*à part*) Il a vu que j'y ay caché mes Louis.

OCTAVE.

Ah, qu'ils doivent eſtre jolis! Perſonne encore .... Ils ſont tous neufs, n'eſt-il pas vray? Voyons.

COLOMBINE.

Oh, tenez vous donc, ſi vous voulez. (*à part*) Il parle aſſurément de mes Louis.

OCTAVE.

Prêtez les moy pour un moment.

COLOMBINE.

Ne l'ay-je pas dit? Dieu m'en garde, Monſieur, de vous les prêter!

OCTAVE.

Fais-moy le plaiſir au moins de me les laiſſer voir.

COLOMBINE.

Il n'y a rien à faire.

OCTA-

OCTAVE.

Que je les touche donc ?

COLOMBINE.

Encore moins.

OCTAVE.

Que crains-tu ? je ne te les emporteray pas.

COLOMBINE.

Je vous en empêcherois bien.

OCTAVE.

Je les aime à la folie.

COLOMBINE.

Je n'en doute pas.

OCTAVE.

Pour qui les garde-tu ?

COLOMBINE.

Pour qui ? Pour moy, vraiment.

OCTAVE.

Pour toy, toute ſeule ?

COLOMBINE.

Eh mais, je les donneray à mon mary.

OCTAVE.

Qu'il ſera heureux ce mary ! J'en ſçais bien qui n'en donneroient pas tant ?

COLOMBINE.

Ne penſez pas rire. Il n'y a guéres de Servante qui en ſoit mieux fournie que moy. Je ſçais encore où en prendre d'autres ſi j'en avois affaire.

OCTAVE.

Oh, je n'en doute pas. Mais fais moy donc parler à ta Maiſtreſſe.

COLOMBINE *à part.*

Voicy ce que je cherche. (*haut.*) Revenez dans un quart-d'heure ; entrez par cette porte, & cachez-vous dans ce Cabinet, elle viendra ſeule dans ce Jardin.

OCTAVE.

Tu me le promets ?

COLOMBINE.

Ouy.

OC-

OCTAVE.

Si par hazard Cinthio venoit ; qu'il ne luy parle pas avant moy, je t'en conjure ?

COLOMBINE.

Vous luy parlerez le premier.

OCTAVE.

C'eſt aſſez. Adieu, je te donneray un plein Coffre de Malines. *Il s'en va.*

SCENE III.

COLOMBINE. MEZZETIN *ſurvenant*

COLOMBINE *ſans appercevoir Mezzetin.*

ET moy je vous donneray du fil à retordre vos pleines poches. En voila déja un averty, qui viendra donner dans mes panneaux en temps & lieu. Il ne me faut qu'avertir encore Cinthio, qui ſe rendra ſans doute bien-tôt icy. (*appercevant Mezzetin.* Mais voicy un de leurs Coquins de Valets. L'autre ne ſera gueres loin.

MEZZETIN *à part.*

La voila. Comment feray je pour m'en faire aimer ?

COLOMBINE *à part.*

Commençons par nous jouer des Valets ; puis nous jouërons les Maiſtres.

MEZZETIN *à part.*

Je ne ſçais ſi je dois pleurer ou rire. J'ay oui dire que les larmes touchent les femmes. Pleurons ... hi, hi, hi, hi ....

COLOMBINE.

Qu'as-tu, mon pauvre Mezzetin ?

MEZZETIN *pleurant.*

C'eſt que je t'aime .... hi, hi .... Mon Maiſtre ſe

ſe marie aujourd'huy avec ta Maîtreſſe, ho, ho, ho, & je voudrois me marier avec toy, hé, hé, hé ....

COLOMBINE *d'un air tendre & badin.*

Oh, je n'aime pas les pleureurs.

MEZZETIN *à part.*

Il faut donc rire. Ha, ha, ha, Colombine! Je meurs d'amour pour toy, ha, ha, ha ...

COLOMBINE.

Je n'aime pas non plus les rieurs.

MEZZETIN.

Je ne ſçais donc pas comment faire pour te perſuader que je t'aime.

COLOMBINE *continuant ſon air tendre & badin.*

Bon! ſi tu m'aimois bien, tu me dirois .... Colombine cecy, Colombine cela .... mais tu es un petit cruel.

MEZZETIN *à part*

Elle m'aime! Profitons-en. (*à Colombine.*) Ma chere Colombine!

COLOMBINE *touſjours du meſme air,*

Tu veux me tromper?

MEZZETIN.

Non, je te jure.

COLOMBINE *à part*

Si fait bien moy. (*haut.*) Tu m'épouſeras, au moins?

MEZZETIN.

Tout à l'heure, ſi tu veux.

COLOMBINE.

N'allons pas ſi vîte. On pourroit nous ſurprendre icy; paſſe par cette porte, tu trouveras un petit eſcalier, il te menera dans ma Chambre; va m'y attendre, & cache toy dans une groſſe manne vuide, qui eſt prés du Cabinet du Docteur. J'iray t'en faire ſortir dés que ma Maiſtreſſe ſera à table. Va, cours, depêche-toy.

MEZ-

MEZZETIN.

Viens vîte au moins, j'y vais.

COLOMBINE.

Tiens, voila un paſſe-par-tout, pour ouvrir ſans bruit les portes que tu trouveras fermées. Mets le dans ta poche.

MEZZETIN.

Donne, donne. Ah, que je ſuis heureux!

SCENE IV.

COLOMBINE, PASQUARIEL *ſurvenant.*

COLOMBINE *à part.*

PAs tant que tu crois. En voila déja un dans le piege, voicy l'autre fort à propos.

PASQUARIEL *à part.*

Sò ch' il Padron ha un rendez-vous amoroſò con Angelica, Colombina mi ama ... Maeccola appunto.

COLOMBINE *à part.*

Celuy-cy ne me donnera pas tant de peine à tromper que l'autre; c'eſt un fol, qui croit que je l'aime.

PASQUARIEL.

Ah, cara Colombina, ecco il tuo Paſquarello.

COLOMBINE *d'un air amoureux.*

Ah, mon pauvre Garçon, je me doutois bien que tu viendrois icy, je t'y attendois.

PASQUARIEL.

Tout de bon?

COLOMBINE.

Tu es ſi bien fait, ſi joly!

PASQUARIEL.

Ah! ah!

CO-

COLOMBINE.

Mais je tremble dans ce Jardin. Pour parler d'affaires en ſeureté, vois tu cette petite porte? Tu trouveras-là un Eſcalier, qui mene à un Bouge, qui eſt auprés de ma Chambre. Va t'y cacher, & n'en ſors point que tu ne m'entendes touſſer trois fois comme cela : Hem, hem, hem.

PASQUARIEL.

Fort bien, mais trouveray-je ce Bouge?

COLOMBINE.

Et va, va, tu le ſentiras de loin; hâte-toy?

PASQUARIEL.

J'y vais.

COLOMBINE.

A propos, ſi tu trouves la porte fermée, ouvre-là tout doucement avec ce Paſſepar tout. Tiens mets-le dans ta poche. Va vîte. Voicy quelqu'un. (*à part.*) Bon voila mes deux drôles où je les voulois.

SCENE V.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN

HE' bien, Colombine, nos gens ſont-ils venus?

COLOMBINE.

Paſquariel & Mezzetin ſont cachez là haut. J'ay donné rendez-vous icy à Octave, je ne ſuis en peine que de Cinthio.

ARLEQUIN.

Il eſt là qui vient, je l'ay trouvé en chemin.

COLOMBINE.

As tu porté les habits que je t'ay dit?

ARLEQUIN.

Ils ſont-là dans cette Sale, dont tu m'as donné la clef. Tiens la voila. CO-

COLOMBINE.

Je vais m'habiller, attends toy icy Cinthio. Il ne te connoît pas?

ARLEQUIN.

Non.

COLOMBINE.

Fais ſemblant d'eſtre de ce logis, & donne luy rendez-vous icy dans un petit quart d'heure, de la part d'Angelique; dis-luy d'entrer par cette porte, & de ſe cacher dans ce Cabinet; & quand il s'en ſera allé, viens vîte t'habiller.

ARLEQUIN.

Laiſſe-moy faire.

SCENE VI.

ARLEQUIN, CINTHIO.

ARLEQUIN.

LE voicy. Il vient pour parler à Angelique. J'ay oui dire que les gens qui demandent des rendez-vous, donnent volontiers de l'argent. Si je pouvois en paſſant luy attraper quelques piſtoles, il n'y auroit pas grand mal à cela.

CINTHIO *à Arlequin.*

Hem, hem? chut?

ARLEQUIN *à part.*

Faiſons nous valoir, pour l'obliger à?... (*Il fait ſemblant de compter de l'argent.*)

CINTHIO.

Hé, Camarade?

ARLEQUIN.

Il n'y a point de Camarade ſans argent.

CINTHIO.

Hé, mon brave, un mot de grace?

ARLEQUIN.

Que voulez-vous?

CIN-

CINTHIO.

Es-tu de cette maiſon ?

ARLEQUIN.

Selon.

CINTHIO.

Le Docteur eſt-il ton Maiſtre?

ARLEQUIN.

Peut-eſtre

CINTHIO.

Quel bonheur de te rencontrer ! Il m'importe de ſçavoir des choſes , dont tu me rendras ſçavant.

ARLEQUIN.

Suivant.

CINTHIO.

Tu es de bonne humeur , à ce que je vois?

ARLEQUIN.

Par fois.

CINTHIO.

Oh , de grace , parle moy Chretien ?

ARLEQUIN.

Eh bien ?

CINTHIO.

Je cherche Angelique. Dis-moy . où pourray-je la trouver pour ſatisfaire à mes tranſports?

ARLEQUIN.

Dehors.

CINTHIO.

Et quand ſera-t-elle de retour ?

ARLEQUIN.

Un jour.

CINTHIO.

Mais où l'aller trouver , s'il eſt beſoin ?

ARLEQUIN.

Loin.

CINTHIO.

Parle-moy autrement , je te prie. Tu me parois ſi joly Garçon !

ARLE-

ARLEQUIN.

Bon !

CINTHIO.

Dis-moy, quel homme eſt le Docteur ? le peut-on ſçavoir ?

ARLEQUIN.

Noir.

CINTHIO *à part.*

Ouais ! d'abord il me répond par un mot ou deux, à preſent il ne me répond que par monoſyllabes. Je le défie d'abreger davantage ſon ſtile. Tâchons pourtant d'en apprendre quelque choſe. (*haut.*) Oh ça, ſoyons bons amis, je t'aime, parle moy ſerieuſement. Sçais-tu ſi Angelique rereviendra bien-tôt ?

ARLEQUIN *hauſſe les epaules, en faiſant ſigne qu'il n'en ſçait rien.*

CINTHIO.

Oh, oh, voicy bien pis ! Eſt-ce que tu es tout à coup devenu muet ?

ARLEQUIN *fait ſigne de la teſte qu'ouy.*

CINTHIO.

N'y a-t-il pas moyen de te faire revenir la parole ?

ARLEQUIN *fait ſigne, en comptant de l'argent.*

CINTHIO *fouillant dans ſa poche.*

Volontiers. Dis-moy donc, Colombine eſt-elle icy ?

ARLEQUIN.

Si.

CINTHIO *ſort les mains de ſes poches ſans rien tirer.*

Fais-moy parler à elle ?

ARLEQUIN *demeure froid ſans répondre.*

CINTHIO *en l'embraſſant.*

Mon cher !

ARLEQUN *plus froid*

CINTHIO.

Dis, comment faut-il que je m'y prenne ?

ARLE-

ARLEQUIN *tres froid.*

CINTHIO.

Mais encor ?

ARLEQUIN.

Or.

CINTHIO.

Je vois bien que je ne m'en puis dédire. Tiens, de par tous les diables, je n'ay que ces quatre piſtoles, les voila, & parle.

ARLEQUIN.

Monſieur, je ſuis à Angelique, & .... (*Il s'arreſte tout court, voyant que Cinthio fouille dans ſes poches.*)

CINTHIO.

Oh, il ne me reſte pas un ſol, n'attends plus rien. *Cinthio ſecouë ſes poches.*

ARLEQUIN, *n'entendant rien ſonner dans les poches.*

Je n'ay donc rien à vous dire.

CINTHIO.

Mais je n'ay plus rien. Regarde ?

ARLEQUIN.

Voyons un peu.

CINTHIO.

Fouille. Que ne ſouffre-t-on point pour les femmes ?

ARLEQUIN *aprés luy avoir volé à la hâte tout ce qu'il a trouvé dans ſes poches.*

Vous n'avez qu'à vous en aller.

CINTHIO.

Maraut ! à la fin je perdray patience.

ARLEQUIN.

Monſieur, à propos, j'ay ordre d'Angelique de vous dire que vous ne manquiez pas de vous trouver-icy dans un petit quart d'heure.

CINTHIO.

Se rendra-t-elle dans ce Jardin ?

AR-

ARLEQUIN

Ouy, ouy, allez vous-en, entrez par cette porte, & cachez-vous ſous ce Cabinet.

CINTHIO *à part.*

Dans un petit quart d'heure? Oh oh! elle veut attendre qu'il ſoit nuit. Adieu.

ARLEQUIN.

Serviteur. Allons trouver Colombine. Ah la voicy.

SCENE VII.

ARLEQUIN. COLOMBINE *déguiſée en Lieutenant, avec un habit d'Officier ſous le bras, qu'elle donne à Arlequin.*

COLOMBINE.

HE'bien, as-tu donné rendez-vous à Cinthio?

ARLEQUIN.

Ouy.

COLOMBINE.

Fort bien. Habille-toy donc vîte de cet autre habit

ARLEQUIN *aprés s'eſtre habillé.*

N'ay-je pas bien l'air d'un Lieutenant?

COLOMBINE.

Oh ça, ce n'eſt pas aſſez d'en avoir l'habit, ſçauras-tu faire le Lieutenant de Dragons?

ARLEQUIN.

Ouy-dea, je jureray, je boiray, je fumeray, je battray mes gens, je payeray mes dettes à coups de canne.

COLOMBINE.

Ce n'eſt pas ceux-là qu'il faut imiter, je te demande ſi tu ſçauras parler en homme de Guerre?

ARLEQUIN.

Oh qu'ouy, tu verras. J'entends l'Art militaire, j'ay ſervy le Roy.

COLOMBINE.

Tu as ſervy le Roy?

ARLEQUIN.

Je le crois, vraiment ! & dans un vieux Corps.

COLOMBINE.

Dans un vieux Corps?

ARLEQUIN.

Aſſeurément, dans un vieux Corps. J'ay eſté ſix ans Archer de l'Ecuelle.

COLOMBINE *riant.*

Ah, ah, ah, Archer de l'Ecuelle!

ARLEQUIN.

Il ne faut pas rire, c'eſt le plus vieux Corps qui ſoit en France.

COLOMBINE.

As-tu du courage?

ARLEQUIN.

Du courage? *Sicuro.*

COLOMBINE.

Voyons un peu. (*Elle déguaine.*) Allons, l'épée à la main?

ARLEQUIN *fuyant.*

Attens, attens, attens.

COLOMBINE *le pourſuivant.*

Tu fuis, lâche? Il faut que je te donne mille coups d'épée au travers du corps.

ARLEQUIN *toujours fuyant.*

Haime! haime!

COLOMBINE.

Ah le poltron!

ARLEQUIN.

Enferme cette épée, enferme cette épée; elle éblouït, & je ne ſçais ce que je fais.

COLOMBINE.

Et ne vois-tu pas que ce que j'en fais n'eſt que pour rire?

ARLEQUIN.

Crois-moy, il ne faut jamais badiner avec des armes,

armes, on ne ſçait pas ce qui peut arriver. Enferme cette épée, te dis-je, ou je te rends ta Lieutenance.

COLOMBINE.

Et bien, la voila dans le foureau, C'a, voyons ſi tu ſçauras faire le brave, comme moy? Déguaine, & menace-moy de l'épée.

ARLEQUIN *déguainant.*

Ouy-dea, tiens. Allons, l'épée à la main?

COLOMBINE.

Fort bien!

ARLEQUIN.

Tu fuis, lâche?

COLOMBINE.

Et je ne fuis pas.

ARLEQUIN.

Qu'importe? Allons, il faut que je te donne cent coups de plat d'épée au travers du corps. (*Il prend l'épée des deux mains, & la leve ſur ſa tête, comme s'il vouloit fendre du bois.*)

COLOMBINE *riant.*

Ah, ah, ah! Des coups de plat d'épée au travers du corps! Et comment veux-tu qu'elle entre du plat?

ARLEQUIN.

Il eſt vray, ma foy, elle a raiſon. Cette Coquine-là ſçait à miracle tous ſes exercices.

COLOMBINE.

Et puis, on ne tient point l'épée des deux mains.

ARLEQUIN.

C'eſt pour avoir plus de force.

COLOMBINE.

En voila aſſez. Voicy ma Maiſtreſſe & Geronte.

SCENE VIII.

GERONTE, ANGELIQUE, ARLEQUIN, COLOMBINE.

ANGELIQUE.

OUy, Geronte, ma Tante conſent à nôtre mariage.

GERONTE.

Ah, charmante Angelique!... Mais il y a quelqu'un dans ce Jardin?

ANGELIQUE.

On a de la peine à reconnoître les gens à l'heure qu'il eſt.

COLOMBINE *ſe faiſant connoître.*

C'eſt juſtement ce que je demande, pour faire à Octave, & à Cinthio, la piece que je vous ay dit.

GERONTE.

Mais ne riſques-tu rien?

COLOMBINE.

Bon! ce ſont deux Poltrons; & puis, n'ay-je pas icy avec moy la fleur des Braves; (*montrant Arlequin.*) Si vous voyiez avec quelle intrepidité il attaque une poche!

ARLEQUIN.

Oh! oh! Y aura t il encore icy à fouiller?

COLOMBINE.

Paix, voicy quelqu'un. (*à Geronte.*) Cachez-vous ſous ce Cabinet de verdure. (*à Arlequin.*) Toy, voila ton poſte, n'en bouge point que je ne t'appelle. Octave doit venir par cette porte, & ſe cacher de ce côté; Cinthio par celle-cy, & ſe cacher là. Plaçons-nous icy au milieu, afin qu'ils nous voyent en entrant.

SCE-

SCENE IX.

OCTAVE, ANGELIQUE, COLOMBINE.

OCTAVE *entre du coſté droit, & ſe cache un peu.*

SI Colombine m'a dit vray, je parleray le premier à Angelique.

COLOMBINE.

En voila déja un. Paix!

OCTAVE.

Il faut avoüer que cette pauvre fille m'aime bien. Quelle joye elle va avoir! Auſſi, ſans faire le vain, il eſt peu d'hommes qui me reſſemblent.

COLOMBINE *bas à Angelique.*

Etendez-vous le fat d'Octave.

OCTAVE.

Je crois la voir au fond du Jardin. Approchons; mais Ciuthio eſt avec elle. Comment diable a-t-il fait pour eſtre icy avant moy? Si je l'allois interrompre je perdrois les deux mille piſtoles, & je dois garder l'accord que nous avons fait enſemble. Obſervons-le de loin ſans faire de bruit.

COLOMBINE *à Angelique.*

Vous voyez bien que ce que je vous ay dit eſt vray?

ANGELIQUE.

L'impertinent perſonnage!

SCENE X.

CINTHIO, ANGELIQUE, COLOMBINE, OCTAVE.

CINTHIO.

SI cet homme que j'ay trouvé tantôt icy ne m'a point trompé, je verray le premier Angelique.

COLOMBINE.

Voicy l'autre.

CINTHIO.

Cette petite Bourgeoiſe aime les Braves, à ce que je vois. Parbleu je l'en eſtime. Si ma paſſion dominante n'eſtoit la Guerre, je crois que je ſerois aſſez fol pour l'aimer. Epouſons-la toujours à bon compte.

COLOMBINE *à Angelique.*

Vous l'entendez bien?

ANGELIQUE *bas.*

Quel inſolent!

CINTHIO.

Il me ſemble que je la vois. Avançons... Mais Octave eſt avec elle! Par la mort... Mais, non, je dois garder le traité, il y va de deux mille piſtoles. Obſervons le d'icy ſans les interrompre.

COLOMBINE *à part.*

Les voila tous deux au filet.

OCTAVE.

Cinthio à beau faire, Angelique ne me peut oublier. En tout cas, deux mille piſtoles m'en conſoleront.

CINTHIO.

Octave n'avancera rien, Angelique me craint. Au pis aller, je ſuis ſeur de deux mille piſtoles.

COLOM-

COLOMBINE.

Oh, vous n'aurez ma foy que les écailles; (*en embraſſant Angelique.*) mais vous ne tâterez pas de l'Huître.

OCTAVE.

Oh, oh! Cinthio l'embraſſe, & elle ne s'en défend point! (*Colombine baiſe Angelique.*)

CINTHIO.

Ah, ah! Octave la baiſe, & elle le ſouffre!

OCTAVE.

J'en ay quelque pointe de jalouſie, & je crois, Dieu me le pardonne, que je l'aime dans ce moment.

CINTHIO.

Je ne ſçais ce que je ſens: mais je voudrois eſtre à la place d'Octave.

COLOMBINE.

Ils ont aſſez danſé, entrons dans le Cabinet, & allons trouver Geronte, (*Elles ſe tiennent embraſſées, & entrent dans le Cabinet où eſt Geronte.*)

OCTAVE.

Ils s'enferment! Voicy bien d'autres affaires!

CINTHIO.

Ils ſe cachent! La place eſt renduë.

OCTAVE.

Je crois que je ſuis aſſez fat, pour eſtre émeu de ce que je viens de voir!

CINTHIO.

Je n'aurois parbleu jamais crû d'eſtre ſenſible à cette aventure.

OCTAVE.

J'enrage tout de bon.

CINTHIO.

Je creve de dépit.

OCTAVE.

Approchons.

CINTHIO.

Il faut tout voir.

OCTAVE.

Hei?

CINTHIO.

St?

OCTAVE.

Qui eſt-ce?

CINTHIO.

Ah Octave, vous voila! Hé, rentrez dans ce Cabinet.

OCTAVE.

Hé rentrez-y vous-meſme, puiſque vous y eſtiez.

CINTHIO,

Moy? Hé, c'eſt vous qu'on y attend. Je ne vous ay pas interrompu au moins?

OCTAVE.

Ne me raillez point là-deſſus. Je ne viens pas icy pour vous faire obſtacle.

CINTHIO.

Hé rentrez, vous dis-je. Je n'envie pas vôtre fortune; mais que nôtre marché tienne ſeulement.

OCTAVE.

Oh parbleu, c'eſt trop me pouſſer, aprés la diſcretion que j'ay euë de vous laiſſer avec Angelique tant que vous avez voulu.

CINTHIO.

Oh ventrebleu, finiſſons cette raillerie. Je me donne au diable, ſi j'ay bougé de ce coin, tandis que vous luy parliez.

OCTAVE.

Oh, Dieu me damne, ſi j'ay bougé de celuy-là, tandis que vous eſtiez avec elle.

CINTHIO.

La peſte me tuë ſi c'eſtoit moy!

OCTAVE.

La peſte me creve ſi c'eſtoit moi!

CINTHIO

Ah ventre! vous verrez qu'un tiers nous aura fait

fait la piece, & que nous aurons bridé le mulet?

OCTAVE.

Il n'en faut pas douter.

CINTHIO.

Comment, par la têtebleu, je n'auray ny la fille ny les deux mille piſtoles?

CINTHIO.

Ma foy nous ne tenons rien ny l'un ny l'autre.

CINTHIO *mettant l'épée à la main.*

Par la ſang! il en coûtera la vie à ce traître. Il eſt entré dans ce Cabinet; il faut que ....

COLOMBINE *preſentant un piſtolet à Cinthio.*

Alte-la, ou je te caſſe la tête. A moy, la Montagne? Crevecœur? Roquetaillade? Coupegorge?

CINTHIO *effrayé, & ſe retirant.*

Il y a icy quelque embuſcade.

ARLEQUIN.

Marche à moy? Demy tour à gauche... Compaſſez la meche, & ne tirez pas. (*en tremblant.*)

OCTAVE.

Je ne vois qu'un homme, qui n'eſt pas trop aſſeuré.

CINTHIO.

Faiſons luy peur. Par la mort.

ARLEQUIN *tremblant & reculant.*

Remettez-vous?

CINTHIO.

Donnons têté baiſſée, & point de quartier.

COLOMBINE *preſentant encore ſon piſtolet.*

Arreſte, ou je te fais ſauter la cervelle. A moy donc, Roquetaillade?

ARLEQUIN.

On fuit .... Reprenez vos armes.

OCTAVE *à Cinthio.*

Vous reculez?

CINTHIO.

C'eſt que je vois là un joly petit homme, il me fâche de le tuer Sçachons doucement qui c'eſt.

(*à Colombine.*) Qui eſtes-vous, Monſieur, s'il vous plaiſt?

COLOMBINE.

Comment, par la mort! que je ſuis? A un Capitaine de Dragons?

CINTHIO *à Octave.*

Retirons-nous?

OCTAVE *à Colombine.*

Vous eſtes, Monſieur, Capitaine de Dragons?

COLOMBINE.

Ouy, morbleu, je le ſuis; & voila mon Lieutenant. (*Elle montre Arlequin.*)

ARLEQUIN.

Ouy ſon Lieutenant, & ſon Sergent auſſi, ventrebleu!

CINTHIO.

Mais, Monſieur, peut-on vous demander ce que vous faiſiez icy auprés d'Angelique?

COLOMBINE.

Ce que j'y faiſois, ventrebleu? Apprenez que je ſuis ſon frere.

OCTAVE.

Son frere? Et ce Monſieur là?

ARLEQUIN.

Moy .... je ſuis ſon Bâtard.

CINTHIO.

Son Bâtard?

ARLEQUIN.

Ouy, à la mode de Bretagne, c'eſt-à-dire, ſon Neveu.

OCTAVE *à Cinthio.*

Il n'y a rien de perdu, & nous pourrions encore l'épouſer l'un ou l'autre.

COLOMBINE.

Allez, ventrebleu, il n'y a rien à faire icy pour vous. Je l'ay promiſe à Geronte, il eſt avec elle dans ce Cabinet. Retirez vous; ou, par la mort ....

CIN-

CINTHIO.

Oh ſi cela eſt, Monſieur, nous ſommes prêts de nous retirer.

ARLEQUIN.

Ouy, retirez-vous, cela eſt aſſeurément. Qui le peut mieux ſçavoir qu'elle ? c'eſt Colombine, & moy je ſuis Arlequin. Retirez-vous, vous dis-je ?

COLOMBINE.

Ah, l'imbecile !

OCTAVE.

En effet, c'eſt Colombine.

CINTHIO.

Enlevons Angelique, & promptement.

COLOMBINE.

Au ſecours, au ſecours ! (*à Angelique.*) Fuyez, Madame.

GERONTE *à Octave & à Cinthio.*

Qu'eſt cecy, Meſſieurs, pretendez vous enlever une Damoiſelle qui m'eſt promiſe ?

ARLEQUIN.

Au ſecours, au ſecours !

OCTAVE.

Bon, promiſe !

COLOMBINE.

Tout eſt perdu, au ſecours.

SCENE XI.

DEUX LAQUAIS *ſortant effrayez, & courant d'un côté & d'autre ; & les Acteurs de la Scene precedente.*

UN LAQAIS.

AU Voleur, au Voleur, au Voleur ? Cours, toy, chez le Commiſſaire qui loge icy à la porte, & fais venir le Guet. Au Voleur, au Voleur ?

CINTHIO *à Octave.*

Voicy un Corps de reſerve qui vient fondre ſur nous. Sauve qui peut.

UN LAQUAIS *en ſortant, a l'autre Laquais.*

Prends bien garde toy, qu'ils ne ſortent.

L'AUTRE LAQUAIS.

Je les ay enfermez. Au Voleur, au Voleur? au Commiſſaire, au Commiſſaire? au Guet, au Guet?

COLOMBINE.

Je conçois l'allarme. Les Valets ont fait peur aux Maiſtres, & nous en ſommes délivrez. Par ma foy, nous l'avons échapé belle, par la bêtiſe de ce Balourd. Nous ſommes plus heureux que ſages, profitons de l'aventure, & achevons de joüer les Valets. (*Elle rentre.*)

UN LAQUAIS *derriere le Theâtre.*

Monſieur le Commiſſaire, au Guet, au Guet, Monſieur le Commiſſaire.

COLOMBINE *derriere le Theatre, contrefaiſant le Commiſſaire.*

Où eſt ce? où faut-il aller?

UN AUTRE LAQUAIS *qui eſt ſur le Theatre.*

Icy, Monſieur le Commiſſaire, chez Monſieur le Docteur Balourd.

SCENE DERNIERE.

COLOMBINE *en Commiſſaire.* ARLEQUIN *en Capitaine du Guet.* MEZZETIN, PASQUARIEL. *Pluſieurs Soldats du Guet.*

COLOMBINE.

QU'eſt cecy?

UN LAQUAIS.

Monſieur, il y a là haut deux Voleurs. L'un étoit caché dans une Malle; & l'autre, reverence parler, dans les ....

CO-

COLOMBINE.

Il ſuffit. A-t-on averty le Guet?

UN AUTRE LAQUAIS.

Le voicy, Monſieur. (*icy le Guet paroît.*)

COLOMBINE *aux Soldats du Guet.*

Où eſt vôtre Lieutenant?

UN SOLDAT *du Guet.*

Monſieur, il eſt au Corps de reſerve.

COLOMBINE.

Faites-le venir.

UN AUTRE SOLDAT *du Guet.*

Le voicy, Monſieur.

Icy Arlequin paroît tout tremblant, habillé en Lieutenant du Guet. Paſquariel & Mezzetin ſautent tous deux par une feneſtre, les Soldats les pourſuivent. Arlequin fuit, en criant : Ne tirez point, je ſuis mort, je ſuis mort, ne tirez point; *& aprés pluſieurs lazzi de cette nature, on les prend. Arlequin les voyant arreſtez fait le brave, jure, tempête, & s'évente avec ſon Chapeau, comme un homme qui eſt fatigué & qui a chaud.*

COLOMBINE.

Qu'on m'apporte un ſiege? (*On apporte un ſiege, Arlequin s'y aſſied, & voyant que Mezzetin & Paſquariel font mine de vouloir s'échaper, il ſe leve; & crie* : Tenez les bien, tenez-les bien. *Pendant qu'il eſt levé, Colombine s'aſſied ſur le ſiege, & dit* : Un autre ſiege, pour Monſieur le Capitaine?) *On l'apporte, Arlequin s'y aſſied à côté de Colombine! Mezzetin & Paſquariel ſont aux deux coſtez du Theâtre, tenus chacun par deux Soldats. Arlequin & Colombine ſont au milieu, ayant entre eux deux le Greffier, & les Laquais ſont au fond, derriere Arlequin & Colombine.*

COLOMBINE.

Orſus, Monſieur le Capitaine, obſervons bien l'ordre Judiciaire; & attendu que perſonne ne nous offre de l'argent pour arreſter le cours de la Juſtice commençons nôtre procedure. ARLE,-

ARLEQUIN.

C'eſt entendre le fin du métier ! Oh ça, le tout bien & deuément examiné, je conclus à la potence.

COLOMBINE.

Attendez, faiſons les choſes juridiquement, & procedons à leur audition. Vous, Greffier, écrivez.

ARLEQUIN *adreſſant la voix derriere luy.*

Et vous à me ſervir employez tant de fois, Miniſtres de mon Art, partez, courez, volez, allez atteler la Charrette.

COLOMBINE.

N'allons pas ſi vîte, & gardons les formalitez.

ARLEQUIN *parlant aux meſmes*

Hé bien, allez cependant donner l'avoine au Cheval, & graiſſer les rouës.

MEZZETIN *ſe mettant à genoux & pleurant.*

Monſieur le Commiſſaire, je ne ſuis pas un Voleur.

PASQUARIEL *faiſant la même choſe.*

Ny moy non plus, Monſieur le Commiſſaire.

ARLEQUIN.

Vous avez menty, Marauts ! avec toute la Compagnie, ſauf le reſpect que je luy dois.

COLOMBINE.

Nous allons voir. (*à Mezzetin.*) Comment vous appellez-vous, & où eſt votre domicile ?

MEZZETIN *à genoux.*

Monſieur, je m'appelle Mezzetin Gibetti, & je demeure à la Greve.

COLOMBINE.

Ecrivez, Greffier. (*à Paſquariel*) Et vous ?

PASQUARIEL *à genoux.*

Monſieur, je m'appelle Paſquariel de la Filoutiere, & je demeure à l'Echelle du Temple.

ARLEQUIN.

Gibetti ! la Greve ! la Filouttiere ! l'Echelle du Temple ! Il y en a là plus qu'il n'en faut, & voila des noms pendables s'il en fut jamais.

COLOMBINE *gravement.*

Non pas pendables, mais applicables à la queſtion. Paſſons aux témoins.

UN LAQUAIS.

Monſieur, j'ay trouvé celuy-là caché dans une Malle auprés du Cabinet du Docteur.

UN AUTRE LAQUAIS.

Et moy, celuy-cy de l'autre côté du Cabinet, dans un lieu, que reverence parler, je n'oſe nommer.

ARLEQUIN.

Voila des indices qui ſentent mauvais!

COLOMBINE.

Il ſuffit. (*aux Laquais*) Retirez-vous. (*à Paſquariel & à Mezzetin*) Qu'avez vous à répondre?

MEZZETIN.

Monſieur, une Servante qu'on appelle Colombine, une fripponne qui vous reſſemble, m'y a donné rendez-vous pour l'épouſer.

PASQUARIEL.

Et à moy auſſi, Monſieur, pour l'épouſer.

COLOMBINE.

Comment tous deux? Ecrivez, Greffier. Polygamie!

LE GREFFIER.

Po .... li .... ga .... mi .. . e.

MEZZETIN.

Non Monſieur, non, nous avions joué à croix & à pile à qui l'épouſeroit.

PASQUARIEL.

Ouy, Monſieur, & j'avois gagné.

MEZZETIN.

C'eſtoit moy, Monſieur.

ARLEQUIN.

Cela eſt faux, ils n'avoient gagné ny l'un ny l'autre ....

COLOMBINE *bas à Arlequin.*

Tais-toy. (*haut*) Qu'on les fouille, pour voir s'ils n'ont rien volé.

ARLE-

ARLEQUIN *aux Soldats qui ſe mettoient en devoir de les fouiller.*

Attendez. Diable! cecy me regarde. C'eſt le point le plus important, & le plus eſſentiel de la procedure .... Oh ça donc, fouillons. (*aux Soldats*) Tenez luy bien les mains. (*à Paſquariel*) Tourne la teſte, tourne la teſte, te dis-je ? Tu ne veux pas? Attends, attends. (*Il luy bande les yeux avec un mouchoir, & le vole. Il trouve à Mezzetin, & à Paſquariel les Paſſe-partout que Colombine leur avoit donnez. Il y trouve auſſi des Sifflets, ce qui luy fait dire :* Ah ! les Voleurs ! Sifflets ! il n'y a que les Voleurs, & les Siffleurs de Comedie qui en portent. (*Il tire pluſieurs autres babioles, ſur leſquelles il dit pluſieurs choſes plaiſantes. Il trouve dans la poche de Paſquariel un fer à arracher les dents, & il dit* : Ah le Filou ! voila pour crocheter les portes.

PASQUARIEL.

Non, Monſieur, c'eſt un Davié pour arracher les dents. J'ay eſté Operateur. *Arlequin leur trouve encore quantité de petits morceaux de Fromage, de Sauciſſon de Boulogne, de Pain, de Tabac, & autres choſes, que le Greffier écrit toûjours, à meſure qu'on les tire de leurs poches.*

COLOMBINE.

C'eſt aſſez, Monſieur le Capitaine, reprenez vôtre place. Greffier, avez vous inventorié ces effets?

LE GREFFIER.

Or écoutez-en la lecture, pour voir, Monſieur, ſi j'ay obmis quelque article. Plus, dans la poche de l'un deſdits Voleurs a eſté trouvé, au grand ſcandale du Public, un Mouchoir à moucher, un Sifflet à ſiffler, des Cartes à jouer, une Pipe à fumer; un petit Chat miolant, âgé, comme a dit, de quinze jours, & finallement un Paſſe-partout, autrement dit fauſſe-Clef.

ITEM.

ITEM. Dans la poche de l'autre dit Voleur, a eſté trouvé, au détriment des bonnes mœurs, des Gands, moyenne valeur, une Boëte à tabac de fer blanc, une tranche de Jambon de contrebande, Fer à arracher les dents ſans faire douleur ny mal; & finallement, comme de l'autre part, un Paſſe-partout, autrement dit fauſſe Clef; & plus n'ont dit avoir, mais iceluy eſtre le fond du ſac. Pour le tout, circonſtances, & dépendances, eſtre rendu à leurs hoirs, aprés la pendaiſon d'iceux, s'il y écheoit. Hors l'argent monnoyé, joint à quelques autres Brimborions de Fromage, Pain, Saucisſon, & autres, lequel au lieu de moy Greffier, a eſté compté, nombré, retiré, & empoché par venerable homme Aldobrandin de la Rapiniere, dont content & ſatisfait promet n'en faire jamais reſtitution, en foy de quoy me ſuis ſigné, GRIPPEMINOS.

ARLEQUIN.

Cela eſt dreſſé en bons termes.

COLOMBINE.

Par cette Information, il appert qu'ils ont eſté ſurpris en flagrant délit, à heure induë, auprés du Cabinet du Docteur, avec des fauſſes Clefs.

ARLEQUIN.

Non ſeulement avec des fauſſes Clefs, mais auſſi avec du Fromage, & du Jambon, c'eſt à dire qu'ils s'eſtoient pourveus de munitions de Guerre, & de bouche, & qu'ils avoient aſſiegé le Cabinet dans les formes.

COLOMBINE.

Bien relevé, je les condamne à eſtre pendus.

Icy Mezzetin & Paſquariel tout effrayez ne ſçavent que dire, & font pluſieurs poſtures de gens fort affligez.

ARLEQUIN.

Ce n'eſt pas aſſez, Le crime eſt grave, & je ſuis d'avis qu'aprés qu'on les aura pendus, on les en-

envoye aux Galeres, pour leur apprendre à vivre.

MEZZETIN.

Monſieur le Commiſſaire, ſauvez-moy la vie.

PASQUARIEL.

Monſieur le Capitaine, je vous crie mercy.

MEZZETIN.

Je vous enſeigneray dans vôtre Quartier plus de vingt Ménages qui ne vous ont point encore payé la Contribution.

PASQUARIEL.

Je vous traitteray, vous & vos gens, des coups que vous recevez en allant de nuit. J'ay un baume merveilleux pour cela.

COLOMBINE.

Ils me ſont pitié ! J'ay le cœur naturellement tendre. Il ſuffira pour l'exemple, d'en faire pendre un, l'autre ſera fuſtigé. Mais lequel choiſirons-nous ? Faiſons-les tirer au ſort.

ARLEQUIN.

Hé ouy, ouy, cela ſera plaiſant.

COLOMBINE.

Allons, voila des Cartes, jouez au Roy de cœur à qui ſera pendu. (*Icy Arlequin prend les Cartes, les meſle, fait couper le Commiſſaire ; le ſort tombe ſur Paſquariel pour eſtre pendu, il ſe lamente, & Colombine dit* : Il eſt trop tard pour faire l'Execution. Oh ça Coquins, je ſuis Colombine, & voicy Arlequin. Vous aviez joué à croix & à pile, à qui m'épouſeroit, je vous ay fait jouer au Roy de cœur, à qui ſeroit pendu, & je me marie avec Arlequin. Cinthio & Octave ſe moquoient de ma Maiſtreſſe ; elle s'eſt moquée d'eux. (*aux Soldats*) Laiſſez ces Marauts en liberté, & qu'ils aillent porter à leur Maîtres les nouvelles des Noces d'Angelique, & de Geronte.

ARLEQUIN *au Parterre.*

Vous, ſi vous avez des Filles à marier, envoyes-les à nôtre Ecole.

Fin de la Comedie.

LES CHINOIS.

COMEDIE EN CINQ ACTES,

Miſe au Theâtre par Meſſieurs Regnard & du F***, & repreſentée pour la premiere fois par les Comediens Italiens du Roy dans leur Hoſtel de Bourgogne, le treize de Decembre 1692.

ACTEURS

DU PROLOGUE.

APOLLON. *Colombine.*
THALIE. *Arlequin.*
UNE PETITE FILLE. *Pierrot.*
UN AUTEUR, *Mezzetin.*
UN COMEDIEN. *Paſquariel.*
UNE MUSE.

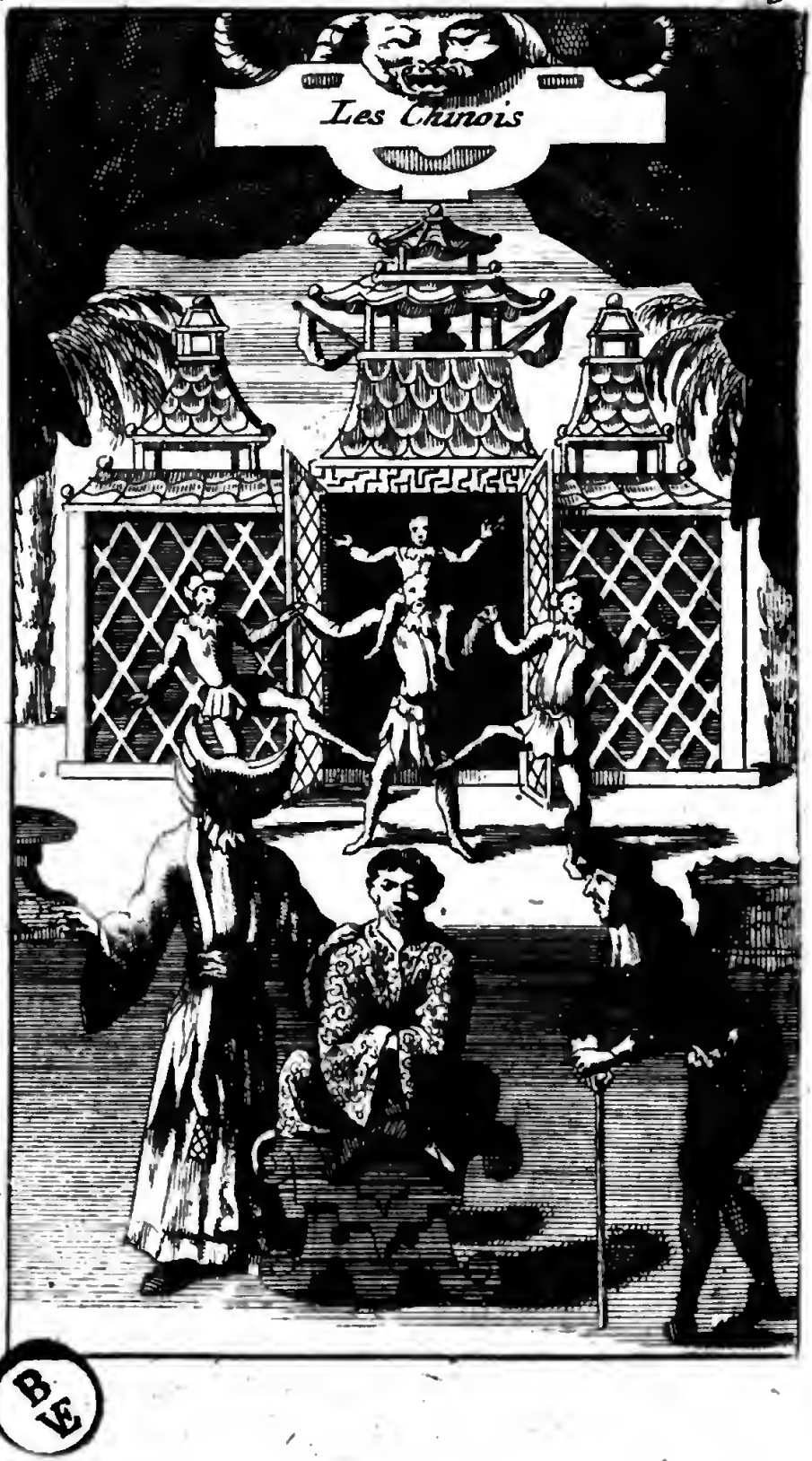
ACTEURS DE LA PIECE.

ROQUILLARD, Gentilhomme Campagnard.
ISABELLE, Fille de Roquillard.
COLOMBINE, Suivante d'Iſabelle.
MARINETTE, Servante de Roquillard.
PIERROT, Valet de Roquillard.
OCTAVE, Comedien Italien, Amant d'Iſabelle.
ARLEQUIN, } Valets d'Octave.
MEZZETIN, }
PASQUARIEL, Tapiſſier.
UN CHASSEUR.
UN COLONEL.
UN DOCTEUR Chinois. } *Arlequin.*
UN COMEDIEN François. }

La Scene eſt à la Campagne dans le Château de Roquillard.

LES

BIBLIOTECA NAZ
ROMA
VITTORIO EMANUELE


Les Chinois

LES CHINOIS.

PROLOGUE.

Le Theâtre repreſente le Mont Parnaſſe, avec Apollon & les Muſes du Mont. Sur le ſommet paroiſt un Aſne aiſlé, repreſentant Pegaſe. On entend un Concert ridicule de pluſieurs Inſtrumens comiques, qui eſt interrompu par l'Aſne qui ſe met à braire.

SCENE I.

APOLLON, THALIE.

APOLLON.

QUi rend donc Pegaſe ſi hargneux ? Apparemment, Mademoiſelle Thalie, que vous avez oublié de luy donner ſon avoine aujourd'huy ?

THALIE.

Vous ſouvenez-vous pas que ce n'eſt plus moy qui le panſe ? Vous en avez donné la charge aux Auteurs ; & depuis ce temps auſſi le pauvre animal ... helas .... les os luy percent la peau.

APOLLON.

C'eſt ſa faute. Pourquoy ſe laiſſe-t-il monter par le premier venu ?

THALIE.

THALIE.

Il eſt vray que c'eſt la monture banale de tous les Regrattiers du Parnaſſe. Il n'y a pas juſqu'aux femmes qui le font trotter en vers Alexandrins, & je ne ſçais pas quel diable de train elles le font aller, mais il ne revient jamais à l'Ecurie qu'il ne ſoit crevé de coups d'éperons.

APOLLON.

Puis qu'on a mis Pegaſe ſur le pied d'un Cheval de Loüage, c'eſt aux Auteurs qui le louent à le nourrir.

THALIE.

Et comment voulez-vous que les Auteurs nourriſſent un Cheval? Les pauvres Diables ont bien de la peine à ſe nourrir eux meſmes. Voyez-vous? Dans le temps où nous ſommes, on n'engraiſſe guéres à mâcher du Laurier.

APOLLON.

Ils m'ont promis qu'ils ne feroient plus que de bonnes pieces. Il faut eſperer qu'ils ſeront plus gras cet Hyver.

THALIE.

Il eſt vray que les Auteurs, & les Comediens ſont du naturel des Beccaſſes, qui n'engraiſſent point que le froid ne leur ait donné ſur la queuë. Franchement, ces Meſſieurs-là nous barbouillent terriblement dans le monde; car le Public croit que c'eſt vous & moy qui leur inſpirons toutes les ſottiſes qu'ils mettent ſur le Theâtre.

APOLLON.

Le Public a tort ... Mais à propos de ſottiſes, qu'eſt-ce que c'eſt qu'une certaine Piece que les Italiens ont affichée, *la Comedie des Comediens Chinois*? Cette Troupe-là eſt toujours magnifique en titres.

THALIE.

C'eſt pour l'ordinaire le plus beau de leur pieces,

pieces, & à vous parler franchement, je crois que celle-cy ne ſera pas meilleure que les autres. Ce n'eſt pas que ſi on ſe donne la patience de l'écouter juſqu'à la fin (ce qui eſt aſſez rare) on pourra peuteſtre s'y divertir.

APOLLON.

Apparemment que le dernier Acte eſt le meilleur de tous?

THALIE.

Je ne crois pas pour cela qu'il ſoit bon: Il peut eſtre meilleur que les autres, & ne rien valoir du tout. Mais comme les Comediens s'y diſent un peu leurs veritez, & ſe donnent pas-cy, par-là, quelque petit coup d'étrille, il pourra eſtre du goût du Public, qui mord à la grape quand il entend dauber un Comedien.

APOLLON.

Il eſt naturel de ſe réjouir des coups de dent que reçoivent ceux qui nous ont mordu, & je ſuis bien-aiſe que les Comediens commencent à ſe rendre juſtice, & à tourner contre eux-meſmes les traits dont ils ont piqué les autres. Car enfin, il n'y a point de profeſſion qui ait échapé à leur Satire; Procureurs, Medecins, Magiſtrats ....

THALIE.

Vraiment, ils ont bien fait pis! Ils n'ont pas meſme reſpecté les Empereurs Romains, ny les Maiſtres à Danſer.

SCENE II.

UNE MUSE, PIERROT *en petite Fille*, APOLLON, THALIE.

UNE MUSE.

IL y a une petite fille, qui demande à parler à Apollon.

PIER-

PIERROT.

N'eſt-ce pas vous, Monſieur, qui eſtes le Seigneur de ce Village-là, & qui vous appellez Apollon?

APOLLON.

Ouy, belle Mignonne. Qu'y a-t-il pour vôtre ſervice?

THALIE.

Voila un Tendron qui ne ſeroit pas mauvais pour remeubler le Parnaſſe, à la place de quelque Muſe ſurannée.

PIERROT.

Je me ſuis échappée de chez nous pour vous faire une priere. J'aime la Comedie Italienne à la folie, & ma bonne Maman ne veut pas m'y mener.

THALIE.

C'eſt une folle. Il faut y aller ſans elle; vous ne ſerez pas la premiere.

APOLLON.

Vôtre Mere a tort, ma belle Enfant, de vous priver du plaiſir le plus agreable & le plus innocent qu'il y ait aujourd'huy

THALIE.

Aſſurément; ſi j'étois Mere, j'aimerois mieux que ma Fille allaſt tout un Hyver à la Comedie, qu'une fois au Bois de Boulogne pendant la ſéve du mois de May.

PIERROT.

Oh, Monſieur, je ne ſuis pas encore aſſez grande pour aller au Bois de Boulogne, je ne vais encore que ſur le Rempart.

APOLLON.

La Comedie forme l'eſprit, éleve le cœur, annoblit les ſentimens, c'eſt le miroir de la vie humaine qui fait voir le vice dans toute ſon horreur, & repreſente la vertu avec tout ſon éclat. Le Theâtre eſt l'Ecole de la Politeſſe, le Rendez-vous des beaux Eſprits, le pied-d'eſtal des gens de Qualité. Une petite doze de Comedie priſe à propos, rend l'eſprit des Dames plus enjoué, le cœur

plus

plus tendre, l'œil plus vif, & les manieres plus engageantes, & c'eſt le lieu où le beau Sexe brille avec le plus d'éclat.

PIERROT.

Je pretends bien y briller comme un autre, quand je ſeray grande.

APOLLON.

Mais quelle raiſon vôtre Mere a-t-elle pour ne vous pas mener aux Italiens?

PIERROT.

Elle dit qu'il y a quelquefois des paroles un peu libres: mais ce qui me fait endêver, c'eſt qu'elle ne laiſſe pas d'y aller tous les jours.

THALIE.

Il y a tout plein de Meres de ce naturel-là; ce ſont des affamées, qui n'en veulent que pour elles.

APOLLON.

Je ne ſçay pas quels peuvent eſtre ces mots libertins qui effarouchent tant la Maman: Pour moy, je n'y vois que des mots tout pleins de ſel, qui à la verité ſont quelquefois à double entente: mais toutes les plus belles penſées du monde ont deux faces, tant pis pour ceux qui ne les prennent que du mauvais côté; c'eſt une vraye marque de leur eſprit corrompu & vicieux. Mais ne vous en a-t-elle pas dit quelques-uns de ces vilains mots-là?

PIERROT.

Oh dame, elle ne les dit devant moy qu'à bâton rompu. Elle parle ſeulement, que les Italiens ſont des drôles qui nomment toutes les choſes par leurs noms. Par exemple, elle dit qu'ils appellent un homme marié.... d'un certain mot que je n'oſerois dire.

THALIE.

Cocu, peut eſtre?

PIERROT.

Vous l'avez dit.

APOLLON.

Et vôtre mere ſe ſcandaliſe de ce mot là?

PIERROT.

Aſſeurément. Oh dame, c'eſt qu'elle dit que c'eſt une injure, qui regarde autant mon Papa que les autres.

THALIE.

C'eſt que vôtre mere ne ſçait pas ſa Langue. Dans le nouveau Dictionaire imprimé à Paris, ces mots-là ſont ſynonimes: Cocu marié, marié Cocu; cela s'appelle jus verd, verd jus.

PIERROT.

Pour moy, je n'entends point de mal là-deſſous; mais quoi qu'il en ſoit, je vous prie, Monſieur Apollon, vous qui eſtes le Maiſtre des Comediens, de leur dire qu'ils ne mettent plus de ces vilains mots-là, afin que les filles y puiſſent aller, & que ma mere n'ait plus de pretexte de me laiſſer au logis, tandis qu'elle va à la Comedie. Ecoutez, c'eſt l'intereſt des Comediens, que nous allions à leurs pieces; ce ſont les jolies filles comme moy, qui font venir les garçons à la Comedie.

THALIE.

Oh pour cela, Mademoiſelle a raiſon. Une femelle dans une Loge, attire les mâles de bien loin; c'eſt l'appas dans la Souriciere.

APOLLON.

Je vous aſſeure, la Belle, que deſormais les Meres ſeront contentes, & que je vais de ce pas, vous mener avec moy chez les Italiens, où j'aſſembleray les Comediens, & je leur ordonneray de rayer de leur Comedie tout les mots trop éveillez; & notamment tous les Cocus qu'il y aura.

THALIE.

Ne vous aviſez pas de cela, Monſieur. Si les Comediens rayoient de leur Comedie tous les Cocus, ils balafreroient peut-eſtre le Pere de Mademoiſelle, & pour lors ils auroient ſur le dos deux perſonnes au lieu d'une.

PIER-

PIERROT.

Ah, que vous me faites de plaiſir ! L'Hôtel de Bourgogne va regorger de monde, & je vais annoncer ce changement-là à ma mere, & à toutes les femmes & les filles du quartier.

THALIE

Donnez-vous-en bien de garde. Pour une femme qui aime la reforme, il y en a mille qui ne la ſçauroient ſouffrir ; & au lieu de faire venir du monde, vous deſachalanderiez le Theâtre.

SCENE III.

UN COMEDIEN *à moitié habillé*, & UN AUTEUR *qui le tire par la main. Les Acteurs de la Scene precedente.*

L'AUTEUR.

NOn, Monſieur, vous ne jouërez pas ma Piece aujourd'huy, & je vais vous la faire défendre par la Muſe de la Comedie.

LE COMEDIEN.

Il n'y a Muſe qui tienne. La dépenſe eſt faite, l'argent reçû à la Porte, & il faut ſauter le bâton. (*Il s'en va.*)

L'AUTEUR *aux genoux de Thalie.*

Ah, Mademoiſelle Thalie, miſericorde ! Ils veulent repreſenter aujourd'huy ma Comedie malgré moy, & j'ay veu entrer plus de cent perſonnes dans le Parterre, qui la trouvent déja mauvaiſe.

THALIE.

Cent perſonnes ? Pourveu que le reſte la trouve bonne, les Rieurs ſeront encore de vôtre côté.

L'AUTEUR.

Je ne demande que la huitaine pour tout delay.

THALIE.

Mais dans huit jours, croyez-vous en eſtre quitte à meilleur marché ?

L'AUTEUR.

Aſſéurement; j'attends des amis de la Campagne, qui m'ont promis de rire, meſme aux plus foibles endroits.

THALIE.

A vous entendre, Monſieur l'Auteur, je parierois que vôtre Piece ne vaut pas grand'choſe?

L'AUTEUR.

Helas! j'ay toûjours cru juſqu'à preſent que c'eſtoit la meilleure Comedie du monde; mais depuis que les Chandelles ſont allumées, j'y vois mille defauts que je n'y avois pas remarqué. Ah, ah! je n'en puis plus, le cœur me manque.

THALIE.

Allons, allons, courage, ſerrez-vous le nez, & avallez la medecine.

L'AUTEUR.

Ma Comedie n'eſt pas meſme achevée, il n'y a que quatre Actes de faits.

THALIE.

Pourveu qu'il n'y ait que ce defaut là, vous n'eſtes pas à plaindre. C'eſt moy qui fais les Loix de la Comedie, & j'ordonne que ce Prologue-cy paſſera pour un Acte.

L'AUTEUR *s'évanoüiſſant dans les bras de Thalie.*

Ah maudite Comedie, tu ſeras cauſe de ma mort!

THALIE *au Parterre.*

Meſſieurs, vous voyez bien que ce Poëte-cy n'a pas beſoin de fort hyver. Si vous le carillonez, ſelon vôtre bonne & louable coûtume, je vous le garantis défunt dans un quart d'heure; c'eſt à vous de voir ſi vous voulez charger vôtre conſcience d'un Poëticide?

Fin du Prologue.

AC-

ACTE I.

SCENE I.

Le Theâtre repreſente une Salle aſſez bien meublée.

ROQUILLARD, PIERROT.

ROQUILLARD.

CErtes, nul Huſſier, tant à verge qu'à cheval, n'oſeroit avoir regardé la porte de ce mien Château, Il fut de tout temps le Cimetiere des Sergens. Feu mon Triſayeul Matthieu Roquillard, d'un ſeul coup d'Arquebuſe, a mis bas cinq Recors & deux Procureurs Fiſcaux.

PIERROT.

Diantre! Tout le pays luy eut bien de l'obligation; car un de ces animaux-là fait plus de dégaſt dans une Province, que douze beſtes puantes dans un Garenne. Mais que veut dire toute cette belle Architecture? Cela ſleure diablement la Noce. Au moins, ne vous aviſez pas de faire cette ſottiſe-là?

ROQUILLARD.

Et la raiſon?

PIERROT.

C'eſt que le mariage ne ſied point à une carcaſſe décharnée comme la vôtre, & tout franc vous eſtes trop vieux pour faire ſouche.

ROQUILLARD.

Sçais-tu bien que dans la famille des Roquil-

lards, les mâles n'entrent en vigueur que vers les ſoixante & dix ans ? Quand mon Pere me fabriqua, il en avoit ſeptante & quatre, & ma Mere octante & huit.

PIERROT.

On voit bien, Monſieur, que vous avez eſté engendré de deux vieilles roſſes, vous avez des ſalieres ſur les yeux, à y fourer le poing.

ROQUILLARD.

Tais-toy. J'ay autre choſe en teſte, que de répondre à tes ſottiſes. C'eſt ma fille Iſabelle que je veux marier aujourd'huy.

PIERROT.

Oh, pour ce mariage là, j'y baille mon autorité; & le plûtoſt c'eſt le meilleur. Il ne faut pas garder une fille paſſé quinze ans; il y a trop de déchet, & cette monnoye-là eſt diantrement ſujette au décry.

ROQUILLARD.

Tu vois auſſi que je mets les fers au feu, J'attends journellement un Gentil-homme de Campagne, un Docteur, un Major, & un Comedien François, tous Partis ſortables pour ma fille, ſelon qu'il m'a eſté raconté; car je ne les ay point encore vûs.

PIERROT.

Penſez, Monſieur, que vous ne luy baillerez pas tous les quatre à la fois ? C'eſt trop pour un enfant.

ROQUILLARD.

Outre ce, Iſabelle a quelque bon vouloir, pour un quidam, nommé Octave, Comedien Italien de ſa vacation.

PIERROT.

Fy, Monſieur, ne donnez point vôtre fille à cette nation-là. Avec eux les mariages ne tiennent point, on dit qu'ils en font de nouveaux à chaque Comedie qu'ils joüent.

RO-

ROQUILLARD.

Ce neanmoins, je me ſens de la propenſion pour le jeune homme, & dés mon premier âge, j'ay pourchaſſé l'accointance des Meſſieurs de Théâtre, pource qu'ils ſont volontiers courtois & joviaux.

PIERROT.

Si vous m'aviez averty ſeulement huit jours plûtoſt, que vous vouliez vous défaire d'Iſabelle, je m'en ſerois accommodé avec vous ; mais j'ay commencé une fille d'un autre côté.

ROQUILLARD.

Comment donc !

PIERROT

Ouy, Monſieur, c'eſt une fille qui a plus de vingt mille écus, & je ſuis déja à moitié marié.

ROQUILLARD.

Eſt-il poſſible ?

PIERROT.

Tres-aſſeurément. Tenez, Monſieur ; pour faire un mariage tout entier, il faut en premier lieu que le garçon le veuille ; en ſecond lieu, que la fille y conſente : or je ſuis le garçon, j'ay déja baillé mon conſentement ; ainſi vous voyez que c'eſt un mariage à moitié fait.

ROQUILLARD.

Certes, voila une affaire bien avancée ! Mais va-t-en dire à ma fille qu'elle ſe prepare de ſon côté. (*Il s'en va.*)

PIERROT.

Il n'y a que faire de l'avertir ; une fille eſt toûjours preſte quand c'eſt pour le mariage. (*Il s'en va.*)

SCENE II.

OCTAVE, MEZZETIN, ARLEQUIN.

Ils ſont une Scene Italienne. Octave dit qu'il eſt amoureux d'Iſabelle, & qu'il doit arriver un Chaſſeur, un Capitaine, & un Docteur Chinois, tous gens qui la demandent en mariage; que le Pere d'Iſabelle ne les a jamais veus, & qu'il faut qu'Arlequin ſe déguiſe en tous ces perſonnages-là, & les tourne en ridicules pour en dégoûter la fille, & pour en faire tomber les choix ſur Octave. Aprés pluſieurs lazzi, ils s'en vont.

SCENE III.

PASQUARIEL, MARINETTE, PIERROT.

Cette Scene eſt auſſi Italienne entre Paſquariel & Marinette, dont il eſt amoureux. Pierrot les ſurprend enſemble, veut battre Paſquariel, qui s'enfuit & ſe cache dans la bordure d'un Tableau, au-deſſus de la porte de la Salle Pierrot prend un piſtolet & tire; Paſquariel tombe, & ils s'en vont.

SCENE IV.

ISABELLE, COLOMBINE.

ISABELLE.

BOn, bon! le mariage! voila encore quelque choſe de beau! Ne me parle jamais de cette ſottiſe-

tiſe-là. Dis-moy, Colombine, ay-je bien placé mesmouches ? me trouves-tu coëffée du bon air?

COLOMBINE.

Il eſt bien queſtion aujourd'huy de mouches & de fontanges ! Voyez-vous, toutes ces piramides-là, ce ſont de beaux bouchons à un Cabaret ou l'on meurt de ſoif. L'eſſentiel pour une fille, c'eſt un mary, & un mary dans toutes ſes circonſtances.

ISABELLE.

Ah, ah ! que tu es folle, Colombine, que tu es folle ! Tu crois donc que je me ſoucie d'un homme? Je te jure que je n'ay pas la moindre envie d'eſtre mariée. A la verité je ſuis bien laſſe d'eſtre fille; mais j'eſpere que cela ſe paſſera.

COLOMBINE.

Ouy dea, cela ſe paſſera avec un mary. Franchement, le métier de fille eſt bien ennuyeux, quand on le veut faire avec honneur. Je ſçais ce qui m'en coûte tous les jours, pour conſerver le peu de reputation qui me reſte.

ISABELLE.

Que veux-tu donc dire?

COLOMBINE.

Mon Dieu ! je m'entends bien. Il y a des ſaiſons dans l'année terriblement rudes à paſſer. Quand j'entends chanter l'Alloüette, ma vertu eſt à fleure de corde ; & c eſt une ſaiſon bien chatoüilleuſe que le Printemps.

ISABELLE.

Tu te moques, Colombine, c'eſt la ſaiſon qui me fait le plus de plaiſir. Le beau temps revient....

COLOMBINE.

Mais les Officiers s'en vont à la Guerre.

ISABELLE.

La Campagne rit....

COLOMBINE.

Ouy, & Paris pleure.

ISABELLE.

Les arbres reverdiſſent, &....

COLOMBINE.

Et les filles ſechent ſur pied. Je parie que c'eſt dans ce temps-là que vous eſtes le plus dégoûtée de vôtre employ de fille?

ISABELLE.

Si j'en ſuis dégoûtée, c'eſt que les femmes aiment naturellement le changement, & ſi je me ſuis laſſée d'eſtre fille, je me laſſeray encore plus d'eſtre mariée.

COLOMBINE.

D'eſtre mariée? Vous voulez donc l'eſtre?

ISABELLE.

Je ne dis pas cela; mais ſi l'envie m'en venoit par hazard, (car on dit que cela prend tout d'un coup) dis-moy en conſcience, comment faut-il qu'un mary ſoit fait pour eſtre joly? Tu ſçais bien que je ne me connois pas bien en homme?

COLOMBINE.

Si fait bien, moy. Il faut qu'il ſoit pâle, fleuet, débile, & racourcy, comme ces petits échantillons de Magiſtrature, qui n'auroient pas la force de porter leur Robe, ſans l'aide de deux grands Laquais.

ISABELLE.

Oh, fy fy! cela eſt trop colifichet pour un mary.

COLOMBINE.

C'eſt que vous ne vous connoiſſez pas en homme! Vous voudriez peut-eſtre de ces Bourgeois renforcez de l'ancien College, moitié Nobleſſe, moitié Roture, ou de ces gros Commis....là.... de ces Ballots vivans, qui entrent & ſortent de la Doüane ſans rien payer?

ISABELLE.

Pour ceux-là, je les trouve trop materiels.

COLOMBINE.

La pauvre Enfant! elle ne ſe connoît pas en homme!

ISA-

ISABELLE.

Colombine, tu es une Coquine ! tu ne me parles point de ce qui me paroît le plus fripon en amour. Eſt ce que tu n'as jamais veu l'hyver à la Comedie ces jeunes Officiers toujours brillants, qui font ſans ceſſe le Carrouſel autour des Actrices jolies?

COLOMBINE.

La pauvre Enfant ! elle ne ſe connoît pas en homme!

ISABELLE.

Pour ceux-là ils ſont faits exprés pour mon humeur. Ils font toujours quelque ſingerie ; ils chantent, ils cabriollent, ils ſe battent quelquefois pour rire, & ſe baiſent aprés devant tout le monde. Enfin, quand je les vois ſur le Theâtre, ils me divertiſſent cent fois plus que la Comedie.

COLOMBINE.

Je vous en aurois bien propoſé de cette manufacture-là ; mais....

ISABELLE.

Quoy, mais?

COLOMBINE.

Mais, il vous faut un mary pour toute l'année; & ces Meſſieurs-là ne ſervent que par quartier. Encore n'eſt-ce pas auprés de leurs femmes. (*On ſonne du Cor.*) J'entends du bruit. Apparemment que voila l'Amant Chaſſeur qui entre en dance.

SCENE V.

MEZZETIN *avec une Bandouilliere de Gibier, un grand Cor, & traînant un Bouc par les cornes.*

ISABELLE, COLOMBINE.

MEZZETIN.

MAdemoiſelle, je ſuis l'Ecuyer de Monſieur le Baron de la Dindonniere. Il vous envoye

cette Beſte-là, en attendant qu'il vienne icy luy-meſme.

ISABELLE.

Si le Maiſtre eſt auſſi bien fabriqué que l'Ecuyer, voila dequoy faire un bel attelage !

MEZZETIN.

On dit, comme ça, qu'il doit bien-tôt chaſſer ſur vos terres. La Chaſſe ſera bonne dans ce canton-là, car je crois que perſonne n'y a encore chaſſé.

COLOMBINE

Ma Maiſtreſſe eſt une terre conſervée, j'en réponds, & je ſuis le Garde des Plaiſirs.

MEZZETIN.

Dame ! mon Maiſtre eſt un Cadet bien découplé. Vous me voyez ?.... Il eſt encore .... quaſi mieux fait que moy. Tenez, le voila. (*On ſonne du Cor.*)

SCENE VI.

ARLEQUIN *en Baron de la Dindonniere, en habit de Chaſſeur, avec une Corne de Vacher, un Poulet d'Inde ſur le poing, & deux Valets de Chiens avec des Cors.* COLOMBINE, ISABELLE.

ARLEQUIN *ſonnant.*

TOn, ron, ton, ho, ho, Gerfau, Briffaud, Miraud, Marmitteau, ho, ho. (*vers Iſabelle.*) Mademoiſelle, quand on chaſſe une jolie Beſte comme vous, on n'a pas beſoin de Chiens pour découvrir où vous eſtes ; il eſt aiſé de vous ſuivre à la piſte, & le fumet de vos appas porte au nez de plus de cinq cens pas à la ronde. (*Il ſonne.*)

ISABELLE.

Monſieur, je n'aime pas qu'on faſſe l'amour à ſon

ſon de trompe, & vous faites un peu trop de bruit, pour prendre les Lievres au giſte.

ARLEQUIN.

Vous moquez-vous ? Je ſuis le Gentil homme de France le plus diſcret. Je ſçais qu'il faut du myſtere en amour, & c'eſt pour cela que j'ay laiſſé ma Meute dans vôtre Antichambre.

COLOMBINE.

Ah ! mes pauvres meubles ! Vraiment je m'en vais bien faire ſauter tous les Chiens par la feneſtre !

ARLEQUIN.

Ne t'y frotte pas, ma Mie ; ce ſont des gaillards qui n'ont aucune conſideration pour le Sexe.

ISABELLE.

Ah, mon Dieu, Colombine, le vilain homme !

ARLEQUIN.

Vous eſtes charmée de ma perſonne, n'eſt-ce pas ? (*montrant ſon Dindon*) Quand j'ay ce Compere là ſur le poing, je ne manque gueres ma proye. Nous avons dans nôtre famille le vol des Filles & du Dindon.

COLOMBINE.

Les filles de ce pays-cy ne ſe prennent pourtant pas avec des Poulets d'Inde. Quelquefois avec une fricaſſée de Poulets donnée à propos, je ne dis pas que non.

ARLEQUIN *à Iſabelle.*

Vôtre Chambriere a de l'eſprit ! Je la retiens pour eſtre mon premier Piqueur.

COLOMBINE.

Oh, Monſieur, vous me faites trop d'honneur ; je ne ſçais pas piquer.

ARLEQUIN.

Oh, que cela ne te mette pas en peine, on te montrera.

ISABELLE.

Mais, Monſieur, vous ne parlez que de Chaſſe ? Eſt-ce que vous n'avez pas d'autre occupation ?

ARLE-

ARLEQUIN.

Oh, que ſi. J'aime l'étude paſſionnément. Je me renferme tous les matins dans mon Cabinet avec mes Chiens & mes Chevaux.

ISABELLE.

La Compagnie eſt ſçavante !

ARLEQUIN.

L'aprés-dîné je monte ma Jument poil d'Etourneau, pour brouſſailler dans la Foreſt ; & le lendemain, pour eſtre de meilleur matin au Bois, je me couche pour l'ordinaire tout botté & éperonné.

ISABELLE.

Tout botté & éperonné !

ARLEQUIN.

Oh que cela ne vous mette pas en peine : nous ne nous toucherons point, mon lit a vingt-cinq pieds de diametre ; & ce n'eſt pas trop pour coucher deux perſonnes, & une Meute de cinquante Chiens courans.

ISABELLE.

Quoy, Monſieur, ſi je vous épouſe, tous ces Chiens-là coucheront avec moy ?

ARLEQUIN.

Oh, non pas tous. J'en choiſiray une vingtaine des moins galeux.

COLOMBINE.

Je ſuis vôtre tres-humble ſervante ! La nuit, ils pourroient bien prendre ma Maîtreſſe pour une Biche, & la devorer.

ARLEQUIN *à Colombine.*

Tais toy. J'ay bien plus de riſque à courre qu'elle. Quand nous ſerons mariez, elle pourroit bien me changer en Cerf, comme Acteon, & mes Chiens ne feroient plus qu'un morceau de ma perſonne. (*On ſonne du Cor, & tous les Chiens viennent ſur le Theâtre, courant aprés un Sanglier.*

CO-

COLOMBINE *à Iſabelle*

Ah, Mademoiſelle, un Sanglier qui eſt entré icy ! (*Tout le monde s'enfuit, on fait la Chaſſe du Sanglier, ce qui finit le premier Acte.*

ACTE II.

SCENE I.

MEZZETIN, ARLEQUIN.

MEzzetin & Arlequin font une Scene Italienne, en repetant ce qu'ils viennent de faire, & ſe réjoüiſſant de ce que la fourbe a réuſſi. Mezzetin dit que Monſieur Roquillard eſt dégoûté du Chaſſeur, mais qu'il s'agit à preſent de le dégoûter du Docteur Chinois. Arlequin promet de le contrefaire, & ils s'en vont.

SCENE II.

COLOMBINE, ROQUILLARD.

COLOMBINE

HE' bien, Monſieur, n'eſtes-vous pas charmé de vôtre pretendu Gendre, Monſieur le Baron de la Dindonniere ? Par ma foy, il faudroit que vous fuſſiez fou pour luy donner vôtre fille ! J'aimerois autant luy faire épouſer un Chenil tout entier.

ROQUILLARD.

Certes, il eſt mal-avenant de ſa perſonne, & j'en ay regret ; car moy & mes Anceſtres, avons toujours chery les Chaſſeurs & la Chaſſe. J'ay dans ma Bibliotheque plus de cent Bois de Cerfs, rangez par ordre chronologique, avec les Relations hiſtoriques de la priſe d'iceux.

COLOMBINE.

Diantre ! voila de beaux titres de Nobleſſe, cent Bois de Cerfs dans une famille ! ſans ceux qu'on y a introduits dont on n'a pas tenu de Regiſtre.

ROQUILLARD.

Le malencontreux viſage que ce Baron de la Dindonniere ! Encore faut-il à ma fille un peu d'accointance ; & cet homme-là ſeroit toûjours à broſſer les Bois.

COLOMBINE.

Ce ne ſeroit pas-là le plus mauvais de l'affaire. Tandis qu'un mary court les Bois, une femme peut chaſſer de ſon coſté. Le meilleur Gibier n'eſt pas toujours dans les Foreſts, & il y a telle Beſte à Paris, que j'aimerois mieux avoir priſe, que vingt Sangliers. C'eſt un friand morceau pour une femme, qu'une Hure de Quaiſſier bien gras?

ROQUILLARD *s'adouciſſant.*

En ſorte donc, Colombine, que cet homme-là n'eſt point de ton goût ?

COLOMBINE.

Non ma foy ; & toute Servante que je ſuis, je n'en voudrois ny pour or ny pour argent.

ROQUILLARD.

Et moy ? comment me trouves-tu ? M'aimerois-tu mieux que luy ?

COLOMBINE *le carreſſant.*

Mille fois. Vous eſtes fleury, meur, belle barbe, le cuir doux & bien corroyé. Bon, bon ! il y a bien de la comparaiſon !

RO-

ROQUILLARD.

La Coquine ! je l'aime, que j'en ſuis fou. Bais, bais, baiſe-moy, Friponne.

COLOMBINE *pleurant.*

Ouy, Monſieur, que je vous baiſe ! Il y a je ne ſçais combien que vous m'amuſez. Vous dites toujours que vous m'épouſerez, & vous ſçavez la peine que je prends à vous ſervir.

ROQUILLARD.

Il faut ſe donner patience, tu es encore jeune.

COLOMBINE.

Une fille pendant ce temps-là, ne laiſſe pas de s'uſer ; c'eſt comme un Carroſſe, qui déperit autant ſous la Remiſe qu'à rouler.

ROQUILLARD.

Va, va, ma Bouchonne, conſole-toy. Si je ne t'épouſe pas, je te laiſſeray quelque choſe en mourant.

COLOMBINE.

Dépêchez-vous donc, Monſieur, car j'ay bien de l'impatience de gagner une petite ſomme d'argent, afin d'avoir le moyen d'eſtre honneſte fille juſqu'à la fin de mes jours.

SCENE III.

PIERROT, ROQUILLARD, COLOMBINE.

PIERROT.

MOnſieur, il y a là-dedans un homme qui eſt habillé comme la porte d'un jeu de Paume. Il demande à épouſer vôtre fille ; Ly baillerons-nous ?

ROQUILLARD.

Doucement, doucement ? Ces affaires-là demandent

dent déliberation. (*à Colombine.*) C'eſt apparemment le Docteur dont je t'ay parlé.

PIERROT.

Dame, Monſieur, il faut que le mal le preſſe bien fort ; car il eſt venu en poſte, & dit qu'il veut ſe marier de meſme.

ROQUILLARD.

Il ne faut pas prendre la poſte pour venir au mariage, c'eſt un giſte où l'on arrive toujours aſſez toſt.

PIERROT.

Cela eſt vray, & ceux qui vont ſi viſte ſont tout comme ces Chevaux friugans, qui n'ont que la premiere journée dans le ventre.

SCENE IV.

ARLEQUIN *habillé en Docteur Chinois, ſortant d'un Cabinet de la Chine.* ROQUILLARD, COLOMBINE.

ARLEQUIN *vers la Cantonade.*

TAiſez-vous, Canaille ignorante & indocile, je veux me marier, moy ; ouy, je veux me marier. Ils n'ont autre choſe à me dire : Monſieur le Docteur, prenez garde à vous ; vous eſtes perdu ſi vous faites cette folie-là ; la femme eſt le precipice de l'homme. Taiſez-vous, vous dis-je, vous eſtes des Aſnes, vous ne le ſçavez que par experience, & moy je le ſçais par ſcience. *Quidquid utrique datur, commune locatur.* Je vous le prouve en François. La Lune eſt un Aſtre commun : ce qui dépend d'elle eſt tout un : la Femme dépend de la Lune : *Ergo* toute femme eſt commune. Je n'ay que faire de vos conſeils ; *jacta eſt alea*, le Dé eſt ſorty du Cornet ; il y a long-temps que j'ay

j'ay fait germer ce mariage-là ſur ma teſte, *ſic volo, ſic jubeo, ſit pro ratione voluntas.*

ROQUILLARD.

Monſieur ....

ARLEQUIN.

Je ſçais bien que le pere eſt un ſot, mais je luy ay donné ma parole.

ROQUILLARD.

Hé Monſieur ....

ARLEQUIN.

Je n'ignore pas que la fille ne ſoit une fieffée Coquette ; mais dés le lendemain de la Noce, je la fais mettre aux Magdelonettes.

COLOMBINE.

Monſieur, Monſieur ....

ARLEQUIN.

Je ſuis perſuadé que la Servante eſt une Carogne; mais je luy donneray tant de coups d'étrivieres.

ROQUILLARD *&* COLOMBINE.

Monſieur, Monſieur ....

ARLEQUIN *vers Roquillard.*

Ah, *ſi vales bene eſt, ego quidem valeo.* N'eſtes-vous pas Monſieur Roquillard ?

ROQUILLARD.

Ouy, Monſieur, il y a plus de ſoixante ans.

ARLEQUIN.

S'il eſt ainſi, *audite, plaudite, & reculate.* (*Il luy donne un coup de pied dans le ventre.*) Moy, le pot pourry de la Doctrine, le Pâté en pot des belles Lettres, & le Salmigondis de toutes les Sciences, ſaluë tres élegamment Chriſtophe Roquillard, l'Egoût de l'ignorance, la Cruche de la ſtupidité, & le Baſſin de toutes les impertinences.

COLOMBINE *à Roquillard*

Monſieur, voila un habile homme! il ſçait toutes vos qualitez par cœur.

ARLE-

ARLEQUIN.

Beau-pere, avant que d'entrer en matiere, combien avez-vous de filles à me donner ?

ROQUILLARD.

Comment donc ? Eſt-ce qu'il faut pluſieurs filles pour faire une femme ?

ARLEQUIN.

Vous ne ſçavez donc pas que je ſuis Philoſophe, Orateur, Medecin, Aſtrologue, Juriſconſulte, Geographe, Logicien, Barbier, Cordonnier, Apoticaire, en un mot je ſuis *omnis homo*, c'eſt à dire, un homme univerſel.

COLOMBINE.

Hé bien, Monſieur, ne vous fâchez pas, vôtre femme ſera univerſelle.

ARLEQUIN.

Je ſçais tout ce qu'on peut ſçavoir dans les Sciences, & dans les Arts : Je ſçais danſer, voltiger, pirouetter, cabrioler, jouer à la Paume, au Ballon, lutter, eſcrimer, pouſſer d'eſtoc, de taille ; Mais où j'excelle c'eſt en Muſique, & en Machines de Theâtre.

COLOMBINE.

Quoy, Monſieur le Docteur, vous ſçavez auſſi la Muſique ?

ARLEQUIN.

Bon ! je compoſe des Operas il y a plus de cinquante ans. C'eſt moy qui ay fait le Carrillon de la Samaritaine, je m'en vais vous faire voir un échantillon de ma ſcience.

Le Cabinet de la Chine où il eſtoit s'ouvre, & on le voit remply de figures Chinoiſes groteſques, compoſant une Academie de Muſique, meſlée de Violons, & de figures qui repreſentent la Rhetorique ; la Logique, la Muſique, l'Aſtrologie, &c. & on voit une groſſe Pagode au milieu de ces figures.

ROQUILLARD.

Diable ! voila qui eſt joly ! Qu'eſt-ce que cela ſignifie, Monſieur ? AR-

ARLEQUIN.

Cela, Monſieur, c'eſt la Rhetorique chantante, & la Rhetorique danſante, avec toutes les figures, les points, les virgules, les parentheſes, & tout le reſte.

ROQUILLARD.

Faites un peu venir la Rhetorique chantante, je ſerois bien-aiſe de l'entendre.

ARLEQUIN

La voicy. (*à la Rhetorique*) Madame la Rhetorique, dites-nous, qui eſt-ce qui perſuade davantage en amour?

UN MUSICIEN *repreſentant la Rhetorique chantante, s'avance, & chante l'air qui ſuit:*

Par mes diſcours doux & flateurs,
Je porte l'Amour dans les cœurs,
Et j'attendris la plus cruelle.
Mais à parler de bonne foy,
L'argent, pour reduire une belle,
Eſt encor plus puiſſant que moy.

ARLEQUIN *chante le Vaudeville ſuivant.*

Voulez-vous en moins d'un jour
Eſtre heureux en Amour?
Laiſſez les fleurs de Rhetorique,
Le chemin en ſeroit trop long.
Avec l'or, je vous en répond,
Mais ſans cela, non, non.

ARLEQUIN. *à la Rhetorique.*

Dites-nous à preſent où va coucher un Mary dans le Zodiaque, la premiere nuit de ſes Noces?

LE MUSICIEN *chante.*

Le Soleil vagabond jamais ne ſe repoſe,
Il va toujours de maiſon en maiſon.
Que de Maris feroient la meſme choſe,
S'il leur étoit permis de changer de priſon!
Mais d'un Mary la demeure eſt certaine.
Quelque chemin qu'il prenne,
Qu'il aille ou qu'il vienne,

Son aſcendant
Toujours l'entraîne
Loger au Croiſſant.

ARLEQUIN *reprend & chante.*

Il va coucher tout de go
Au Signe du Virgo.
Mais dés la ſeconde journée,
Le Capricorne eſt ſa Maiſon.
De cela, je vous en répond,
Mais du Virgo, non, non.

ROQUILLARD.

Mais que ſignifie cette figure, là-bas?

ARLEQUIN.

C'eſt une Pagode.

ROQUILLARD.

Une Pagode? Qu'eſt-ce que c'eſt qu'une Pagode?

ARLEQUIN.

Une Pagode, eſt .... une Pagode. Que diable voulez-vous que je vous diſe?

ROQUILLARD.

Mais à quoy eſt-elle propre? Sçait-elle faire quelque choſe?

ARLEQUIN.

Elle chante auſſi. Je vais vous la faire venir. (*On apporte Mezzetin veſtu en Pagode, qui chante l'air ſuivant.*)

Je viens exprés de Congo, ho, ho, ho,
Pour boire en tirelarigo,
Du Vin de Normandie;
Car dans ce temps icy, hi, hi, hi,
Roüen vaut mieux que Teſſy.

Quoy que Paris ſoit charmant, han, han, han,
J'en partirois à l'inſtant,
Si l'on vendoit les Filles
Par faute de raiſin, hin, hin, hin,
Auſſi cher que le Vin.

Aprés que Mezzetin a chanté, on le remporte.

RO-

ROQUILLARD.

Voila qui eſt admirable ! Et qu'eſt ce que ſignifient toutes ces differentes figures là ?

ARLEQUIN,

C'eſt la Rhetorique danſante. Je vais vous la faire danſer avec toute ſa ſuite. *On joue un air de Violon, ſur lequel Paſquariel accompagné de quatre Sauteurs, fait un Ballet de poſtures, & finit le ſecond Acte.*

ACTE III.

SCENE I.

COLOMBINE, ISABELLE.

COLOMBINE.

JE vous dis encore une fois, Mademoiſelle, que vous ne ſçauriez mieux faire, & qu'il faut nous en tenir à nôtre Comedien Italien.

ISABELLE.

Je crois que tu as raiſon. Je me ſens toutes les diſpoſitions à devenir bonne Comedienne. J'ay l'eſprit à toute main, je ſeray Prude quand je voudray, Coquette quand il me plaira, fiere avec les Bourgeois, traitable avec l'homme de Qualité ; enfin il y aura bien du malheur ſi je ne contente le Public.

COLOMBINE.

Oh, le Public eſt un Compere qui n'eſt pas aiſé à chauſſer. On ne ſçait pas comment faire aujourd'huy pour gagner ſa bien-veillance. Je ſçais

bien

bien qu'une jolie perſonne comme vous, a plus de facilité qu'un autre à faire valoir les talens du Theâtre.

ISABELLE.

Je crois que je me tireray d'affaire dans ce Pays-là. Je parois une fois davantage aux Chandelles ; j'ay du tein, de l'enjouëment. Pour de l'embonpoint, & de la gorge, il n'y a guéres de perſonne à qui je le cede.

COLOMBINE.

Tant mieux ! C'eſt l'eſſentiel pour une Comedienne. La gorge eſt une partie à quoy les Spectateurs s'attachent le plus, principalement Meſſieurs du Balcon qui ſe mettent-là exprés, afin d'eſtre plus à portée.

ISABELLE.

Je n'ay qu'un défaut pour le Theâtre, c'eſt que je n'ay point de memoire. Par exemple, Colombine, ſi j'aimois un homme aujourd'huy, je crois que je ne m'en ſouviendrois pas demain.

COLOMBINE.

La plûpart des femmes ſont comme vous : mais ce défaut de memoire eſt une marque de leur jugement ; car les hommes d'à-preſent ne meritent pas qu'on les aime plus de vingt-quatre heures. Mais Octave va venir, je vais me retirer. N'aurez-vous point peur de reſter ſeule avec luy ?

ISABELLE.

Bon, bon ! tu te moques Colombine, eſt-ce que je ſuis un enfant ? A l'âge que j'ay, on ne craint plus rien.

COLOMBINE.

Je ſuis auſſi âgée que vous, & un teſte à teſte ne laiſſe pas quelquefois de me faire trembler. Un jeune homme veut vous perſuader qu'il vous aime, il ſe jette à vos genoux, il vous prend les mains. Quand une fille a les mains priſes, elle ne ſçauroit pas bien ſe revancher.

ISA-

ISABELLE.

D'accord, Colombine; mais on peut crier.

COLOMBINE.

Et ſi le jeune homme vous ferme la bouche d'un baiſer, où en eſtes vous? Enfin, vous voulez bien en courir les riſques, je m'en lave les mains.

ISABELLE.

Que veux-tu? Puiſque je ſuis deſtinée à eſtre Comedienne, il faut bien que je m'aguerriſſe à faire toutes ſortes de perſonnages.

SENE II.

OCTAVE, ISABELLE.

OCTAVE.

ENfin, charmante Iſabelle, me voila ſeul avec vous, & je puis en liberté... (*Il l'embraſſe.*)

ISABELLE.

Oh, Monſieur, point de liberté, s'il vous plaiſt. Comment? vous debutez par où les autres finiſſent?

OCTAVE.

C'eſt le privilege de nôtre profeſſion, Mademoiſelle, & la liberté du geſte eſt la plus belle partie du Comedien.

ISABELLE.

Une fille n'eſt donc pas en ſeureté avec vous autres Meſſieurs?

OCTAVE.

Ne craignez rien, belle Iſabelle, nous n'avons que l'exterieur de dangereux. Nôtre Science ſe borne à ébranler les cœurs, d'autres les emportent; & tel ne dit mot dans une loge, qui a tout le profit d'une tendreſſe, que l'Acteur s'efforce d'émouvoir.

ISABELLE.

Quand un Comedien eſt fait comme vous, il a ſouvent la meilleure part dans la tendreſſe qu'il inſpire.

OCTAVE.

Que je ſerois heureux, ſi vous aviez de pareils ſentimens pour moy, & que vôtre cœur....

ISABELLE.

Mon cœur....oh, mon cœur ne va pas ſi vîte que vos paroles. Je ne vous aime pas encore tout-à-fait; mais je ſens bien que je ne vous hais pas.

OCTAVE.

Je ſuis le plus fortuné de tous les hommes. Mais pour gage de vôtre bonne volonté, il faut que vous me donniez vôtre main.

ISABELLE.

Ma main? Oh, Monſieur, je n'ay pas le geſte ſi libre que vous.

OCTAVE.

Vous ne voulez pas m'accorder cette faveur?... Ah!...où ſuis-je? Une vapeur me ferme les yeux.... je n'en puis plus. (*Il ſe laiſſe aller dans les bras d'Iſabelle.*)

ISABELLE.

Oh, Ciel! Quelqu'un? Colombine? au ſecours?

COLOMBINE *revenant du fond du Theâtre.*

Comme vous criez! Il faut que le jeune homme ſoit plus dangereux que vous ne penſiez.

ISABELLE.

Ah, Colombine, il n'en peut plus, il s'eſt évanoüi dans mes bras.

COLOMBINE.

Un Garçon qui s'évanouït dans les bras d'une fille! Diantre! Il court bien de ces maladies là cette année)

ISABELLE.

Ah, Colombine, que veux-tu que j'en faſſe? Il me va demeurer dans les mains.

CO-

COLOMBINE.

Je vais chercher de quoy le faire revenir. Tenez-le toujours bien fort.

ISABELLE *pleurant.*

Je crois qu'il eſt mort.

OCTAVE.

Pas encore tout-à-fait ; mais je mourray bientôt, ſi vous ne me donnez vôtre main à baiſer.

ISABELLE.

Colombine dit que quand une fille a les mains priſes, elle ne ſçauroit plus ſe revancher.

OCTAVE.

Vous ne le voulez pas? Ah, je n'en puis plus.... je rends le dernier ſoupir....je ſuis mort. (*Il retombe.*)

ISABELLE.

Colombine, Colombine?

COLOMBINE *revenant.*

Ouais! le mal eſt bien opiniâtre!

ISABELLE.

Ah, que je ſuis malheureuſe! il eſtoit revenu.

COLOMBINE.

Hé bien?

ISABELLE.

Il m'a demandé ma main à baiſer.

COLOMBINE.

Hé bien?

ISABELLE.

Je ne luy ay pas voulu donner.

COLOMBINE.

Hé bien?

ISABELLE.

Et le voila retombé.

COLOMBINE.

Tant pis! Dans ces maux-là les recheutes frequentes ſont dangereuſes. Il ne faut pourtant pas laiſſer mourir un Garçon pour une bagatelle. (*à Iſabelle.*) C'a vôtre main? (*à Octave.*) C'a vô-

tre bouche ? Cela ne vaut-il pas mieux que de l'Eau de la Reine d'Hongrie ? (*On entend des Hautbois, & elle dit à Octave :*) Sauvez-vous, voila le Major qui arrive.

SCENE III.

Pluſieurs Hautbois entrent ſur le Theâtre, & forment une marche, en joüant un Air de Guerre.

MEZZETIN *en Grivois.* ISABELLE, COLOMBINE, ROQUILLARD.

MEZZETIN,

DE la joye, de la joye, morbleu ! Vive la Guerre ! (*à Iſabelle.*) Bon jour, la Belle, n'eſtes-vous pas la fille de nôtre Hoſte Monſieur Roquillard?

ROQUILLARD.

Ouy, Monſieur, c'eſt ma fille, & je ſuis le Maiſtre.

MEZZETIN *à Roquillard.*

Toy, le Maiſtre ? Par la mort, il faut que je t'aſſomme. (*Il va ſur luy.*)

COLOMBINE *à Mezzetin.*

Ce n'eſt point icy une Hôtellerie, Monſieur.

MEZZETIN.

Mon Capitaine, le Major de Bagnolet, va venir vous épouſer par étape, & moy je prends déja cette fille-là pour mon utenſile.

COLOMBINE.

Il n'eſt pas dégoûté ! Un utenſile comme moy n'eſt pas à l'uſage d'un Grivois.

MEZZETIN *chante les deux Couplets ſuivans.*

Dans le Combat je ſuis un Diable ;
Mon nom de guerre eſt la Fureur:

Mais

Mais chez un Hôte un peu traitable,
Je ſuis par ma bonté ſurnommé la Douceur.
Pourveu qu'il me laiſſe égorger ſa Volaille,
Vuider ſa Futaille,
Emporter ſon Manteau,
Je ſuis doux comme un Agneau.

Lorſque mon Hôte eſt raiſonnable,
Je ne cherche que ſon profit.
Si je paſſe la nuit à table,
C'eſt pour ne point uſer ny ſes draps ny ſon lit.
Pourveu qu'il me donne pour mon utenſile,
Sa Femme, ſa Fille,
Sa Servante Iſabeau,
Je ſuis doux comme un Agneau.

Mais j'entends nos équipages.

SCENE IV.

ARLEQUIN *en Capitaine, avec une jambe de bois.* ISABELLE, COLOMBINE, ROQUILLARD.

ARLEQUIN *à Iſabelle.*

NE ſoyez point ſurpriſe, Mademoiſelle, de voir un Amant démentelé. La Mouſqueterie de vos yeux, eſtropie les libertez les plus libres, & devant vous les cœurs les plus fiers ne marchent qu'en Bequilles.

ISABELLE.

Je ne croyois pas, Monſieur, que mes yeux fiſſent des effets ſi terribles ; & ſi vous n'aviez jamais eſté expoſé qu'à leurs coups, vous marcheriez plus droit que vous ne faites.

ARLEQUIN.

J'avouë, Mademoiſelle, qu'il y a quelque choſe à refaire à mon attitude : mais quand on a eſté

comme moi ſoixante ans expoſé aux perils de Mars, on eſt bien heureux de n'avoir qu'une jambe de bois.

ROQUILLARD.

De pareilles incommoditez ſont Lettres Patentes de Nobleſſe; & tout le chagrin que j'ay, c'eſt de n'avoir pas laiſſé quelque jambe ou quelque bras à l'Arriere-Ban.

ARLEQUIN.

Vous eſtiez-là, Beau-pere, dans un Corps où les membres ne courent pas grand riſque, & où le Vivandier a plus de pratique que le Chirurgien. Mais vous n'aurez pas plûtoſt fait trente ou quarante Campagnes dans mon Regiment, qu'il ne vous reſtera pas une ſeule dent dans la bouche.

ROQUILLARD *à Arlequin.*

Il me ſemble auſſi, qu'il y a quelque choſe à redire à vos yeux.

ARLEQUIN.

Oh, ce n'eſt rien. C'eſt qu au dernier Siege il me tomba dans la prunelle gauche une Bombe....

ROQUILLARD.

Une Bombe!

ARLEQUIN.

Et cela a un peu dérangé l'économie du nerf optique. Mais quoique je n'en voye goute, je ne laiſſe pas que de m'en ſervir fort utilement.

ISABELLE.

Utilement? Et à quel uſage?

ARLEQUIN.

Je m'en ſers pour lire les Memoires de mes Creanciers; & auſſi-tôt lûs, auſſi-tôt payez.

ISABELLE.

Vous eſtiez donc à Namur?

ARLEQUIN.

Si j'y eſtois? Ouy, par la ſambleu, j'y eſtois; j'en ſuis encore tout crotté.

ISA-

ISABELLE.

Et en quelle qualité ſerviez-vous, Monſieur, dans l'Armée?

ARLEQUIN.

Moi ſervir? Hé, pour qui me prenez-vous donc? Je commandois en chef le Détachement des Brouettes qui enlevoient les bouës du Camp.

ISABELLE.

Vous aviez-là, Monſieur, un commandement digne de vos merites.

ARLEQUIN.

Trop heureux, Mademoiſelle, ſi avec la Brouette de mon amour, je pouvois enlever la crotte de vôtre indifference, & vous épouſer à la teſte de ma Compagnie!

ISABELLE.

Franchement, Monſieur le Major, je voudrois bien épouſer un homme tout entier.

ARLEQUIN.

Que dites-vous, la Majoreſſe de ma minorité?

ROQUILLARD *frapant ſur l'épaule du Major*

Elle a raiſon, il luy faut un homme tout entier. Un homme n'eſt déja pas trop pour une femme, il n'en faut rien ſupprimer. (*à part.*) Je ne luy veux pas donner, moy.

ARLEQUIN *allant fierement ſur Roquillard.*

Parlez, parlez donc, Barbe de Chat, avez-vous jamais eſté tué? Sçavez-vous, que quand un homme comme vous, refuſe ſa fille à un homme comme moy, j'aſſiege la fille en forme comme une Place de guerre? Vous allez voir.

Les Soldats qui ſont venus avec le Major, entourent Roquillard, qui rencontre toûjours une pointe de Hallebarde, de quel côté qu'il ſe tourne; & pendant ce temps le Major emmene Iſabelle, & finit le troiſiéme Acte.

ACTE IV.

ET DERNIER.

SCENE I.

COLOMBINE, OCTAVE.

COLOMBINE.

TOut alloit le mieux du monde. Vous auriez épouſe Iſabelle aujourd'huy, ſans cet impertinent de Comedien François, qui vient d'arriver, & dont Roquillard s'eſt coëffé.

OCTAVE.

Eſt-il poſſible?

COLOMBINE.

Dame! ces Meſſieurs-là plaiſent à l'ouverture du Livre. Tout ce que j'ay pu obtenir, c'eſt qu'il ſuſpendra ſon choix juſqu'à ce qu'il vous ait entendu ſur la preéminence de vos conditions.

OCTAVE.

Comment veut-il que je luy faſſe entendre mes raiſons? Il ne ſçait pas l'Italien; &, comme tu vois, je parle aſſez mal François.

COLOMBINE

Si vous voulez, je parleray pour vous, & dans la diſpute une femme vaut toûjours mieux qu'un homme. J'ay ſervy autrefois un Comedien Italien, & j'en ſçais le fort & le foible.

OC-

OCTAVE.

Ah, ma pauvre Colombine, il n'y a rien que tu ne doives attendre de moy, ſi par ton moyen j'épouſe Iſabelle.

COLOMBINE.

Allez, ne vous mettez pas en peine, je vais tout preparer pour vous ſervir.

Il ſe paſſe pluſieurs Scenes Italiennes, qui tendent toutes & parlent du concours du Comedien Italien, & du Comedien François.

SCENE DERNIERE.

Le Theâtre s'ouvre, & l'on voit une marche de Comediens, moitié Heroïques, moitié Comiques. Ceux qui ſuivent Colombine ſont Comiques, & ceux de la ſuite d'Arlequin ſont Heroïques.

COLOMBINE, ARLEQUIN, *& tous les Acteurs de la Piece.*

COLOMBINE.

VOus voyez devant vous Octave, Fidele de nom, Venitien d'extraction, Amoureux de profeſſion, & Acteur ſerieux de la Troupe riſible des Comediens Italiens.

ARLEQUIN *parlant pour les Comediens François.*

Alte-là, je m'oppoſe aux qualitez; dites Bande des Comediens Italiens, & non pas Troupe; c'eſt un titre qui n'appartient qu'aux Comediens François. Vous eſtes encore de plaiſans Bohemiens!

COLOMBINE.

On voit bien que vous vous reſſentez toûjours de la fierté Romaine! Vous aimez les titres; & ſi on n'y tient la main, vous vous mettrez de pair a-

vec les Mouleurs de Bois, & vous prendrez dans vos Affiches la qualité de Conſeillers du Roy.

UN PORTIER *à Roquillard.*

Monſieur, il y a là-bas un gros homme, qui fait le diable à quatre pour entrer. Il dit qu'il s'appelle le Parterre.

ARLEQUIN.

Malepeſte ! Il faut lùy ouvrir la Porte à deux battans, c'eſt nôtre Pere Nourricier. Qu'il entre, (en payant, s'entend.)

MEZZETIN *repreſentant le Parterre habillé de diverſes façons, ayant pluſieurs têtes, un grand ſifflet à ſon côté, & pluſieurs autres à la ceinture, prend Roquillard par le bras, & le jette par terre.* A bas, Coquin.

ROQUILLARD.

Le Parterre a le ton Imperatif.

LE PARTERRE.

Qui vous fait ſi temeraire, mon amy, d'uſurper ma juriſdiction ? Ne ſçavez-vous pas que je ſuis ſeul Juge naturel, & en dernier reſſort, des Comediens & des Comedies ? Voila avec quoy je prononce mes Arreſts. (*Il donne un coup de ſiflet*)

On apporte un Fauteuil au Parterre.

ARLEQUIN *au Parterre.*

Prends un ſiege, Parterre, prends, & ſur toute choſe;
N'écoute point la brigue en jugeant nôtre cauſe.
Preſte, ſans nous troubler, l'oreille à nos diſcours;
D'aucuns coups de ſifflet n'en interromps le cours.

LE PARTERRE *repouſſant le Fauteuil.*

Tu te moques, mon amy; le Parterre ne s'aſſit point. Je ne ſuis pas un Juge à l'ordinaire, & de peur de m'endormir à l'Audience, j'écoute de bout.

COLOMBINE.

Le ſtile Imperial, l'attitude Romaine, & le Clinquant heroïque de ce Declamateur pourroit m'allarmer,

larmer, ſi je parlois devant un Juge moins éclairé que ſon Excellence Monſeigneur le Parterre.

ARLEQUIN.

Ah, ah ! ſon Excellence ! Monſeigneur ! Ah, voila bien les Italiens, qui tâchent d'amadouër l'Auditeur dans un Prologue, & font amende honorable pour demander grace au Parterre !

LE PARTERRE.

Ils ont beau faire, ils n'en ſont pas quittes à meilleur marché que les François ; mes Inſtrumens à vent vont toujours leur train.

COLOMBINE.

Non ce n'eſt point la flatterie qui me dénouë la Langue, je rends ſeulement les hommages dûs à ce Souverain Plenipotentiaire. C'eſt l'éperon des Auteurs, le frein des Comediens, le Controlleur des Bancs du Theâtre, l'Inſpecteur & curieux Examinateur des hautes & baſſes Loges, & de tout ce qui ſe paſſe en icelles ; en un mot, c'eſt un Juge incorruptible, qui bien loin de prendre de l'argent pour juger, commence par en donner à la Porte de l'Audience.

LE PARTERRE.

Helas ! je n'ay pas ſeulement mes beuvettes franches. Demandez-le plûtoſt à la Limonadiere.

COLOMBINE.

Neron, Empereur & Comedien Italien, fait aſſez voir la preéminence dont il eſt queſtion. Tout le monde ſçait qu'il courut la Grece dans une de nos Troupes, & l'Hiſtoire ne fait point mention qu'il ait jamais monté ſur le Theâtre du Fauxbourg Saint Germain.

ARLEQUIN.

Neron ! Voila encore un plaiſant Farceur ! Nous ne l'aurions jamais reçû dans nôtre Troupe. Il eſtoit trop cruel, & on n'eſt pas accoûtumé à trouver de la cruauté ſur nos Theâtres.

LE PARTERRE.

Si ce n'eſt à l'Opera.

COLOMBINE.

En effet, pour donner à l'Univers un Comedien Italien, il faut que la nature faſſe des efforts extraordinaires. Un bon Arlequin eſt *naturæ laborantis opus*, elle fait ſur luy un épanchement de tous ſes treſors; à peine a-t-elle aſſez d'eſprit pour animer ſon Ouvrage. Mais pour des Comediens François, la nature les fait en dormant; elle les forme de la meſme pâte dont elle fait les Perroquets, qui ne diſent que ce qu'on leur apprend par cœur; au lieu qu'un Italien tire tout de ſon propre fond, n'emprunte l'eſprit de perſonne pour parler; ſemblable à ces Roſſignols éloquens, qui varient leur ramage ſuivant leurs differens caprices.

ARLEQUIN.

Vous, des Roſſignols? Ma foy, vous n'eſtes tout au plus que des Merles, que le Parterre prend ſoin de ſiffler tous les jours.

LE PARTERRE.

Cela n'eſt pas vray. Les Italiens me donnent le Mardy & le Vendredy pour me repoſer; mais chez les François, je n'ay pas un jour pour reprendre mon haleine.

COLOMBINE.

Si l'on regarde l'intereſt, qui eſt le ſeul point de veuë dans les mariages d'aujourd'huy, un Comedien Italien l'emportera toûjours ſur un François. Il fait moins de dépenſe en habits, ſa part eſt plus groſſe, & il ne faut quelquefois qu'une mediocre Comedie, pour faire rouler toute l'année un Comedien Italien.

ARLEQUIN.

Je le crois bien! Il eſt aiſé de rouler, quand on n'a qu'une moitié de Carroſſe à entretenir. Une Cavalle, & deux rouës, font tout l'équipage de Paſquariel.

CO-

COLOMBINE.

Nos équipages ſeroient auſſi ſuperbes que les vôtres, ſi nous voulions faire des exactions ſur le public, & mettre, comme vous, nos premieres Repreſentations au double.

ARLEQUIN.

Eſt-ce qu'un Bourgeois doit plaindre trente ſols pour eſtre logé pendant deux heures dans l Hôtel le plus magnifique, & le plus doré qui ſoit à Paris?

COLOMBINE.

Hé, ne nous vantez pas toutes les magnificences de vôtre Hôtel. Vôtre Theâtre, environné d'une grille de fer, reſſemble plûtoſt à une Priſon, qu'à un lieu de plaiſir Eſt-ce pour la ſeureté des jeunes gens qui ſortent de la Cornemuſe, ou de chez Rouſſeau, & pour les empêcher de ſe jetter dans le Parterre, que vous mettez des Gardefous devant eux? Les Italiens donnent un champ libre ſur la Scene à tout le monde. L'Officier vient juſques ſur le bord du Theâtre, étaller impunément aux yeux du Marchand, la dorure qu'il luy doit encore. L'Enfant de famille, ſur les frontieres de l'Orqueſte, fait la mouë à l'Uſurier qui ne ſçauroit luy demander ny le principal, ny les intereſts. Le Fils meſlé avec les Acteurs, rit de voir ſon Pere avaricieux faire le pied de Gruë dans le Parterre, pour luy laiſſer quinze ſols de plus aprés ſa mort. Enfin, le Theâtre Italien eſt le centre de la liberté, la ſource de la joye, l'azile des chagrins domeſtiques; & quand on voit un homme à l'Hôtel de Bourgogne, on peut dire qu'il a laiſſe tout ſon chagrin chez luy, pourvû qu'il y ait laiſſé ſa femme.

LE PARTERRE.

J'en connois qui laiſſent quelquefois leurs femmes ſeules au logis, & qui les retrouvent icy en fort bonne compagnie.

CO-

COLOMBINE.

Le tout meurement conſideré, je conclus, qu'un Comedien Italien eſt preferable par toutes ſortes de raiſon, à un François.

ARLEQUIN.

Je declame pour Maiſtre Titus de la Diſcorde, Comedien d'heureuſe memoire, Chevalier Seigneur du Cid, Baron de Berenice, Phedre, Iphigenie, & autres pieces de ſa dépendance; François de Nation, Grec ou Romain de profeſſion, *ad libitum.*

LE PARTERRE.

Voila de belles qualitez; mais par mal-heur elles ne paroiſſent qu'aux Chandelles, & s'en vont en fumée ſi-toſt qu'elles ſont éteintes.

ARLEQUIN.

Ciceron dans ſon Oraiſon *pro Roſcio Amerino Comædo*, compare une Troupe de Comediens à un Coche attelé de differens animaux. Le Cheval veut aller à droite, l'Aſne à gauche, le Bœuf tire à plein collier, tandis que la Mule retive & malicieuſe s'arreſte tout court.

LE PARTERRE.

Et moy, je ſuis le Charretier qui fouette ceux qui ne tirent pas à propos. (*Il fait aller ſon Sifflet.*)

ARLEQUIN.

Qui peut douter, Meſſieurs, que cette peinture ne repreſente au naturel l'attelage des Comediens Italiens? Ciceron eſtoit Italien, il n'y avoit point encore de Comediens François dans la Republique Romaine; *Ergo* voila ces Bœufs, ces Aſnes, & ces Mules dont le Prince de l'éloquence à voulu parler.

COLOMBINE.

Cela eſt faux. La Mule eſt un animal ſterile, & tout le monde ſçait que Marinette & Colombine ont des Enfans tous les neuf mois.

LE PARTERRE.

Exemplum ut talpa. (*en montrant Marinette groſſe.*)

AR-

ARLEQUIN.

Qu'eſt-ce qu'un Comedien Italien ? Un Oiſeau de paſſage, un Etourneau qui vient s'engraiſſer en France, un Vagabond ſans feu ny lieu, & ſans parens.

COLOMBINE.

Sans parens ? Oh, rayez cela de deſſus vos papiers. Il n'y a point de Comedien Italien qui n'ait fait des alliances dans tous les quartiers de Paris.

ARLEQUIN.

Ces alliances-là ne luy donnent pas droit de Bourgeoiſie. Il faut avoir, comme les François, pignon ſur ruë ; un Hôtel magnifique, bâty de leurs deniers, ou de ceux qu'ils ont empruntez ; c'eſt un Heritage hypotecable, une Vigne qui n'eſt point ſujette à la greſle, un Champ fertile, où pour quelques paroles ſemées à tort & à travers, on recueille tous les jours de l'argent comptant.

LE PARTERRE.

Cet hypoteque-là eſt bien caſuel. Il ne faut que le mauvais vent d'un ſifflet pour envoyer la recolte à tous les diables.

ARLEQUIN.

Quand un Comedien François n'auroit pour tout bien, que ſa ſeule Garderobe, il ſeroit plus riche que toute l'Italie enſemble, & trouvera toûjours une reſſource chez le Frippier. Le moindre petit Confident a de quoy habiller dans un jour de triomphe toute la Republique Romaine.

COLOMBINE.

Cela eſt vray. Mais ſi tous les Marchands à qui ils doivent, leur tiroient chacun leur plumes, ils feroient le rôle de la Corneille d'Eſope, & ſeroient obligez de joüer les Empereurs en Pinchina.

ARLEQUIN.

Je tombe d'accord qu'on doit quelque petite

te choſe dans la ruë Saint Honoré ; mais une Part entiere rebouche bien des trous, & trente ou quarante ans de ſervice aquittent plus de la moitié des dettes d'un Comedien.

LE PARTERRE.

On ne devroit point faire credit à ces Meſſieurs-là. Ils me font toûjours payer comptant, & ne me rendent jamais juſte la paſſe de ma piece de quinze ſols.

ARLEQUIN.

Peut-on faire quelque paralelle entre le merite d'un Comedien François, & celuy d'un Comedien Italien ? Le premier eſt le Maiſtre des paſſions, c'eſt le Balancier qui fait mouvoir tous les reſſorts de l'ame ; c'eſt un Patiſſier habile, qui paitrifiant à ſon gré la pâte du cœur humain, y inſinuë tantôt le poivre tragique, ou le ſel comique, comme dans un Pâte de requeſte ; & tantôt le ſucre & l'Eau-roſe de la tendreſſe, comme dans une Dariole. Le Comedien François, dis-je, eſt un vieux Fiacre routiné, qui tient à la main les reſnes des paſſions. Tantoſt, faiſant claquer ſon foüet, il excite le trouble & la terreur.

Paroiſſez Navarrois, Maures & Caſtillans,
Et tout ce que l'Eſpagne a nourry de Vaillans.

Veut-il inſpirer la pitié, il arreſte ſur le cul ſes Roſſes fatiguées.

N'allons pas plus avant ; demeurons, chere Enone ;
Je ne me ſoûtiens plus, la force m'abandonne,
Mes yeux ſont éblouïs du jour que je revoy,
Et mes genoux tremblans ſe dérobent ſous moy.

(*Il ſe laiſſe tomber.*) Voila ce qui s'appelle retourner un cœur comme une œumelette ! Et pour faire naiſtre tant de differens mouvemens dans l'eſprit des Auditeurs, il faut qu'un Comedien François ſoit un Protée, qui change de face à tout moment, & qu'il ait l'art de peindre toutes les paſſions ſur ſon viſage.

CO-

COLOMBINE.

Je ne ſçais quelle couleur les paſſions prennent ſur le viſage de vos Comediens : mais ſur celuy de vos Comediennes, elles ſont toutes peintes en rouge.

LE PARTERRE.

Je crois que les deux Troupes ſe ſervent du meſme Peintre, c'eſt à peu prés la meſme nuance.

ARLEQUIN.

Quæ cum ita ſint, je conclus, que Roquillard eſt un ſot, s'il ne marie pas Iſabelle à la Diſcorde. En donnant ſa fille à un Comedien Italien, il ne luy donne tout au plus qu'un homme. Arlequin eſt toûjours Arlequin, le Docteur toûjours le Docteur ; au lieu qu'un Comedien François eſt un Mary en pluſieurs Hommes. Tantoſt Homme de Robe, & tantoſt Homme de Guerre ; aujourd'huy, Ceſar & demain Maſcarille. Ah ! que c'eſt un grand plaiſir pour une femme, de tâter un peu de tout, & de pouvoir mettre un mary à toutes ſauces ! *Finis coronat opus.*

JUGEMENT DU PARTERRE.

LE PARTERRE.

Pour reconnoître en quelque façon le deſintereſſement de la Troupe Italienne, qui ne me fait jamais payer que quinze ſols, & qui me donna la Comedie gratis à la priſe de Namur, j'ordonne qu'Octave épouſera Iſabelle.

ARLEQUIN *jettant ſes plumes.*

O tempora ! O mores ! J'appelle de ce Jugement-là aux Loges.

LE PARTERRE.

Mes Jugemens ſont ſans appel.

Fin de la Comedie.

LA BAGUETTE DE VULCAIN.

COMEDIE EN UN ACTE.

Miſe au Theâtre par Meſſieurs Regnard & du F***, & repreſentée pour la premiere fois par les Comediens Italiens du Roy dans leur Hoſtel de Bourgogne, le dixiéme de Janvier 1693.

ACTEURS.

ROGER. *Arlequin.*
BRADAMANTE. *Iſabelle.*
MELISSE. *Colombine.*
PASQUARIEL, Mary de Meliſſe.
FLORIDAN. *Octave.*
ZERBIN. *Pierrot.*
GABRINE, Femme de Zerbin.
BELISE, Fille ſçavante. *Colombine.*
ANGELIQUE, petite Fille. *Iſabelle.*
NIGAUDIN. *Mezzetin.*

Pluſieurs autres Acteurs qui ne parlent point.

La Scene eſt dans une Iſle enchantée.

LA

B.

LA BAGUETTE DE VULCAIN.

Le Theâtre repreſente une Grotte obſcure, défenduë par un Geant d'une énorme grandeur, couché à l'entrée de la Grotte.

SCENE I.

ARLEQUIN *ROGER venant au ſon des Trompettes & des Tambours.*

ENfin Roger, voicy le jour où tu dois donner des marques de ta valeur, & délivrer Bradamante de l'enchantement qui la poſſede depuis deux cens ans.

O Amour, petit Dieu felon,
Toy qui fais flamber ton brandon
Dans le trefond de ma poitrine,
Corrobore mon cœur craintif,
Par un Julep confortatif;
Car l'hydeux aſpect de la mine
De ce Geant rebarbatif,
Fait ja ſur moy pauvre chetif,
Les effets d'une Medecine.
Toy, Glouton, Ribaut, Sarrazin,
Qui par ton dol & mal engin,
Retiens ma gente Tourterelle,
Dis-moy, ſi tes bras pourfendans

Ont

Ont bien pû garder ſi long-temps
L'honneur de cette Jouvencelle?
Helas ! dans nos jours vergliſſans,
Pour conſerver une Pucelle
Juſqu'à l'âge de quatorze ans,
Combien faudroit-il de Geants !

Mais il eſt temps de mettre à fin l'œuvre encommencé. Combattons le Geant pendant qu'il eſt endormy.

Roger combat le Geant au bruit des Trompettes & des Tambours, luy coupe la teſte & les membres, & lors qu'il le croit entierement défait, ſes membres & ſa teſte viennent ſe rejoindre au corps, & font une autre attitude, qui donne matiere à Roger d'un nouveau combat. Le Geant diſparoiſt, & Roger touche la Caverne de ſa Baguette, qui ſe change en un Jardin agreable, dans lequel on voit quantité de figures enchantées, au milieu deſquelles eſt Bradamante ſur un lit de fleurs.

SCENE II.

ROGER, BRADAMANTE *endormie.*

ROGER.

ALlons, allons, debout? Depuis deux cens ans de ſommeil, n'eſtes-vous pas laſſe de dormir ? On ne ſçauroit tirer une femme du lit.

BRADAMANTE *ſe réveillant*

Où ſuis-je?

ROGER.

Je vous demande pardon, la Belle, ſi je vous ay interrompu dans un rêve, dont peut-eſtre vous auriez eſté bien-aiſe de voir la fin.

BRADAMANTE.

Ciel ! Que vois-je.

ROGER

ROGER.

Le coloris de mon viſage vous ſurprend. Apprenez que depuis deux cens ans les hommes ont changé du blanc au noir, & les femmes du noir au blanc & au rouge.

BRADAMANTE.

Quoy, il y a deux cens ans que je n'ay veu le jour?

ROGER.

Aſſurément.

BRADAMANTE.

Helas, je ne trouveray donc plus l'Amant qui m'eſtoit deſtiné pour époux?

ROGER.

Oh! Pour des Amans, vous n'en manquerez pas : Mais pour des Epouſeux, *Rara avis in terris.* Vous eſtiez donc fille quand vous vous eſtes endormie?

BRADAMANTE.

Vraiment ouy.

ROGER.

Et l'eſtes-vous encore?

BRADAMANTE.

Aſſurément.

ROGER.

La choſe eſt problematique ; & je croy que vous n'auriez pas dormi ſi tranquilement. Mais dites-moy, je vous prie, comment faiſoit-on l'amour de vôtre temps?

BRADAMANTE.

Le cœur ſe pavoit par le cœur. Une fille croyoit tout ce que luy diſoit ſon Amant, & l'Amant ne diſoit que ce qu'il penſoit. La tendreſſe duroit autant que la vie. Plus on eſtoit amoureux, plus on étoit aimé: Plus on eſtoit aimé, plus on eſtoit fidelle; & on ne conſultoit que l'amour pour faire les mariages.

ROGER.

Oh, que ce n'eſt plus le temps! Quand on veut ſe marier aujourd'huy, on va chez le Pere & la Mere

re marchander une fille comme une aulne de drap: Et tel qui croit acheter la piece toute entiere, trouve ſouvent qu'on en a levé bien des échantillons. Mais de vôtre temps, comment un Mary vivoit-il avec ſa femme?

BRADAMANTE.

Dans une union charmante. La volonté, les biens, les plaiſirs, tout devenoit commun, ſitoſt qu'on s'eſtoit donné la foy.

ROGER.

Oh! que ce n'eſt plus le temps! Premierement, dans ce ſiecle-cy, il n'y a plus de foy à donner; & la communauté ne ſubſiſte que dans les articles du Contract. Un Mary n'a rien de commun avec ſa femme, que le nom & la qualité. Il a ſa table ſeul, ſon caroſſe ſeul, ſa chambre ſeul; n'y a que ſon lit, que bien ſouvent il n'a pas tout ſeul. Mais de vôtre temps avoit-on trouvé l'art de s'égorger avec la plume? Plaidoit-on vigoureuſement? Qui eſt-ce qui rendoit la Juſtice?

BRADAMANTE.

C'eſtoit d'anciens & venerables Magiſtrats qui paſſoient la nuit à examiner les Procés, & le jour à les juger.

ROGER.

Oh, que ce n'eſt plus le temps! La plus grande partie de nos Juges paſſent preſentement la nuit à courir le Bal, & le jour à dormir à l'Audience.

BRADAMANTE.

Comment peuvent-ils donc apprendre leur Métier?

ROGER.

Cela n'empeſche pas qu'ils ne ſçachent la procedure comme des Ceſars, ſur tout en amour; & les Arreſts qu'ils rendent auprés des Dames, ſont l'eſté par défaut contre les Officiers, & l'hyver contradictoires avec les Financiers. De vôtre temps avoit-on des Comedies?

BRA-

BRADAMANTE.

Les plus divertiſſantes du monde. Elles eſtoient agréablement meſlées de danſe & de ſymphonie.

ROGER.

Oh! que ce n'eſt plus le temps! Tout cela eſt retranché; & nos Theâtres ſeroient terriblement lugubres, ſi Meſſieurs du Parterre ne prenoient ſoin quelquefois de les égayer avec leur ſymphonie.

BRADAMANTE.

Mais aprés avoir ſatisfait â toutes vos queſtions, ne puis-je ſçavoir, brave Champion, à qui je ſuis redevable de ma délivrance?

ROGER.

A moy, qui ſuis la fleur de la Chevalerie, le redreſſeur des Torts, & le Syndic de toute la Magie. Je vais vous faire voir des effets de ma puiſſance.

ALLI ASTAROTH ABRA CADABRA:
BARBARA, CELARENT, DARII,
FERIO, BARALIPTON.

Roger en diſant ces mots, touche de ſa Baguette toutes les figures enchantées de la ſuite de Bradamante, qui s'animent au ſon des Violons.

SCENE III.

MELISSE, ROGER.

MELISSE.

QUe je ſuis malheureuſe! Je vois tout le monde en joye: mais pour moy je ne ſçaurois rire.

ROGER.

Qu'avez vous donc, la belle larmoyeuſe?

MELISSE *en pleurant.*

J'avois un Mary...hy! Quand je fus enchantée, hé? Et je ne le retrouve plus, hus, hus!

ROGER.

Quoy, la perte d'un mary vous afflige ſi fort? Vous avez beau pleurer en Muſique ; vous ne trouverez gueres de Veuve qui faſſent la contre-partie avec vous.

MELISSE.

Monſieur le Sorcier, vous qui eſtes ſi habile homme, ne pourriez-vous point me faire retrouver mon cher Epoux?

ROGER.

Rien ne m'eſt impoſſible. Par la vertu de cette Baguette, je découvre les eaux & les treſors les plus cachez. C'eſt avec cette Baguette, que je ſuis les Meurtriers à la piſte par mer & par terre ; & c'eſt enfin avec cette Baguette que je retrouve les maris perdus.

MELISSE.

Eſt-il poſſible? Je croy que ſans moy vous n'auriez gueres de pratiques, car un mary eſt un meuble qui ne ſe perd pas aiſément ; & je n'ay point encore veu d'Affiches pour des maris perdus.

ROGER.

Mais il eſt bon de vous avertir, que ma Baguette n'a de vertu que ſur des maris d'une certaine eſpece. Parlez moy franchement: Avez-vous toujours eſté bien fidele au voſtre?

MELISSE.

Si j'ay eſté fidele? J'aurois deviſagé un homme qui auroit eu la hardieſſe de me regarder ſeulement entre deux yeux.

ROGER.

Tant pis. Je ne ſçaurois rien faire pour vous.

MELISSE.

Et pourquoy?

ROGER.

C'eſt que ma Baguette eſt un preſent qui m'a eſté fait par Vulcain: Elle n'a point de vertu ſur les maris dont les femmes ont eſté fidelles. Mais quand elle approche d'un Mary tant ſoit peu.

Vul-

Vulcaniſé... Voyez, examinez bien vôtre conduite. Pour peu que vous ayez écorné la fidelité matrimoniale, je vous répons de retrouver vôtre Mary.

MELISSE.

Et mais.... mais....

ROGER.

Allez, allez, parlez en toute aſſurance

MELISSE.

Il venoit chez nous autrefois un certain petit Plumet qui eſtoit terriblement ſemillant. Monſieur, eſt ce aſſez pour la Baguette?

ROGER.

Ho, non, non.

MELISSE.

J'ay reçû auſſi des preſens d'un Banquier, qui faiſoit tout ce qu'il pouvoit pour faire proſiter ſon argent auprés de moy. Monſieur eſt-ce aſſez pour la Baguette?

ROGER.

Et non, vous dis je, non.

MELISSE.

Oh dame, s'il faut tant de choſes!

ROGER.

Mais que diable! il faut ce qu'il faut une fois.

MELISSE.

Attendez, attendez.

ROGER.

Hé là! Voyez, voyez.

MELISSE.

Il frequentoit auſſi au logis un petit Blondin à rabat, qui....

ROGER.

Doucement. Cet homme à rabat eſtoit-il de la grande ou de la petite eſpece?

MELISSE.

Mais ſon rabat eſtoit de quatre doigts plus court que celuy d'un Conſeiller; & nous allions ſouvent promener enſemble.

ROGER.

Il n'y a pas encore là aſſez de quoy faire courber ma Baguette.

MELISSE.

Il me mena une fois promener hors de la Ville, mais malheureuſement la fleche de ſon Caroſſe rompit, & nous fûmes obligez de coucher à ſa maiſon de campagne.

ROGER.

Oh ! en voila plus qu'il n'en faut. Nous retrouverons vôtre mary, fût-il dans le centre de la terre. Voyez la vertu de ma Baguette !

Icy Arlequin fait tourner ſa Baguete, qui prend d'abord la forme d'un Croiſſant. Incontinent aprés, Paſquariel mary de Meliſſe paroiſt. Sa femme le reconnoiſt : Ils s'embraſſent ; & aprés un Feu Italien, Paſquariel étonné du mouvement de la Baguette que tient Roger, ſe ſcandaliſe, & veut ſçavoir le ſujet de ce prodige.

MELISSE *à ſon mary.*

Va, va, mon Mary, ne te chagrine point. Tu m'as plus d'obligation que tu ne penſes : car ſans moy tu n'aurois jamais eſté retrouvé.

ROGER.

Cela eſt vray. Sans la fleche rompuë, vous eſtiez un homme perdu.

Paſquariel ne ſe contente pas de cela, & dit qu'il veut aſſeurément eſtre éclaircy.

ROGER *à Paſquariel.*

Puiſque vous voulez eſtre éclaircy, voila le Druide qui eſt l'Oracle de ce païs-cy qui va vous éclaircir.

LE DRUIDE *chante.*

Une femme eſt encor trop ſage,
Lors qu'aprés avoir fait naufrage,
Elle veut bien cacher l'écueil à ſon Epoux;
Mais un Mary qui connoiſt ſon dommage,
Doit filer doux,

De

De peur d'apprendre au voiſinage,
Qu'il a raiſon d'eſtre jaloux.

ROGER *chante ſur l'Air*, REVEILLEZ-VOUS BELLE ENDORMIE.

Ne crains point que le Voiſin cauſe;
Son mal eſt trop égal au tien.
Quand on le ſçait c'eſt peu de choſe;
Quand on l'ignore, ce n'eſt rien.

SCENE IV.

FLORIDAN, ROGER.

FLORIDAN.

EN me rendant le jour,
Rendez auſſi le calme à mon amour.

ROGER

En quatre mots, ditez-moy vôtre affaire.

FLORIDAN.

Avant d'eſtre enchanté, cette jeune Bergere,
Entre pluſieurs Amans me choiſit pour Epoux.
Ce nom qui vous paroît ſi doux,
Ne peut encor me ſatisfaire:
Et je ſçay que pour l'ordinaire,
L'amant que l'on diſtingue avec de ſi beaux nœuds,
N'eſt pas toujours le plus heureux.

ROGER.

Je vous entens: du moins je vous devine.
Ou je me trompe, ou vous avez la mine
D'eſtre le fils d'un Fermier bien renté,
Dont le riche merite a ſi fort éclaté
Aux yeux d'une avare Maiſtreſſe
Qu'elle a refuſé la tendreſſe
De vos Rivaux!

FLORIDAN.

Mon pere eſtoit Rentier:
Mais je n'ay point traité l'Amour en Financier ;
Et j'ay gagné ſon cœur à force de tendreſſe.

ROGER.

J'en doute fort: mais baſte, on vous le laiſſe.
Puiſque par un Contrat vous l'avez acheté,
Il eſt à vous: j'entens pour la proprieté;
Car l'Uſufruit c'eſt autre choſe:
Il faut que la femme en diſpoſe.

FLORIDAN.

Cet Uſufruit eſt encor de mon lot.
Pour le ceder, il faudroit eſtre un ſot.

ROGER.

Un ſot, d'accord

FLORIDAN.

Oh! point de raillerie.
Une femme n'eſt pas comme une métairie.
J'en veux eſtre le Maiſtre, & non pas le Fermier.
Et par la ſangbleu, le premier...

ROGER.

Oh! tout beau. Reſpect au Druide.
Je ne fais qu'opiner: mais c'eſt luy qui décide.

LE DRUIDE *chante.*

Ne craignez rien, l'Hymen eſt-vôtre azile.
Le nom d'Epoux écarte les Rivaux.
De vôtre Iris la garde eſt inutile:
Ne ſongez plus qu'à garder vos troupeaux.

ROGER *chante ſur l'Air*, O LE BON VIN TU AS ENDORMY MA MERE, &c.

O le bon temps,
Où l'Hymen ſervoit d'azile!
Mais pour à preſent.
Toure loure loure loure,
Ce n'eſt qu'un manteau pour couvrir l'Amant.

SCE-

SCENE V.

ROGER, ZERBIN, GABRINE.

ROGER.

A Qui donc, s'il vous plaiſt,
En veut ce grand beneſt?

ZERBIN.

Je venons.... pour.... tenez... j'enrage.
Enfin je nous plaignons de n'avoir point d'enfans.
Je croy que je n'avons pas l'âge,
Et c'eſt la faute à nos parens,
Qui nous ont mis trop toſt en mariage.

ROGER.

Quel âge avez-vous, bonnes gens?

ZERBIN.

Je n'ay gueres que quarante ans.

ROGER.

Les pauvres petits ſont tout jeunes!

GABRINE.

J'auray trente ans, viennent les Preunes.

ROGER.

A trente ans porter fruit! Oh! cela ne ſe peut.
Cependant, ſi vôtre Epoux veut,
Je pourray vous donner une Diſpenſe d'âge.
Mais depuis quand, la Belle, eſtes-vous en ménage?

GABRINE.

Je ne ſçay pas compter le temps par l'Almana:
Mais j'ay bien remarqué que depuis ce temps-là
Ma Vache a fait deux Viaux.

ROGER.

C'eſt qu'elle eſtoit en âge.
Mais qui peut donc cauſer vôtre ſterilité?
N'avez-vous pas tous deux depuis le mariage,
Sous le meſme toît habité?

ZERBIN.

Oh que ſi. Car un jour Mathurine
Nous enfermit dans la cuiſine:
Et quand je fuſmes-là tous deux,
Je demeuriſmes ſi honteux....

ROGER.

C'eſt la pudeur de l'extrême jeuneſſe!

GABRINE.

Moy, pour ne le point voir, j'uſis d'une fineſſe.
Je me fermis les yeux avecque mes cinq doigts.

ZERBIN.

Moy je n'en fis pas à deux fois.
Je grimpis tout au haut de nôtre cheminée;
Et j'y fus, ſans groüiller, toute l'apréſdînée.

ROGER.

Et depuis ce temps-là....

ZERBIN.

Je nous fuyons, faut voir.

ROGER.

Et malgré tout cela,
Vous ne ſçauriez avoir lignée?
Je vois bien du malheur à vôtre deſtinée.
Car je connois bien des Epoux,
Qui prennent à ſe fuir autant de ſoin que vous,
Et qui, malgré leur meſintelligence,
Ont des Enfans en abondance.

ZERBIN.

Que ces Peres-là ſont heureux!
Helas! que ne ſuis-je comme eux!

ROGER.

Leurs Femmes ſont bien plus heureuſes.

GABRINE.

Qu'elles doivent eſtre joyenſes,
D'avoir tant de petits marmots,
Qui ne coutent rien à leur Pere!
Apprenez-moy comme il faut faire?

ROGER.

Le Druide à l'inſtant vous en dira deux mots.

LE

LE DRUIDE *chante.*

Je ne veux point troubler vôtre ignorance,
Ny vous montrer un chemin trop batu.
Pour eſtre ſage un heureuſe indolence,
Vaut ſouvent mieux qu'une foible vertu.

ROGER *chante.*

Au bon vieux temps,
La femme eſtoit ſans ſcience:
Mais pour à preſent,
Toure, loure, loure, loure.
La fille ſçait tout avant quatorze ans.

Toutes les perſonnes qui ont eſté deſenchantées par la vertu de Roger, témoignent leur allegreſſe par leurs danſes & leurs chanſons.

LE DRUIDE *chante.*

La verte Jeuneſſe
Qui tourné à tout vent,
Doit jouïr ſans ceſſe
Du plaiſir preſent.
Mais la joüiſſance
Du Vieillard caſſé,
C'eſt la ſouvenance
Du bon temps paſſé.

LE CHOEUR *repete.*

C'eſt la ſouvenance
Du bon temps paſſé.

GABRINE *chante.*

Dans nôtre Village,
Grace à nos parens,
Toute fille eſt ſage
Juſqu'à cinquante ans.
Car c'eſt eſtre ſage
D'avoir des Amans.
Suivons donc l'uſage
De ce bon vieux temps.

LE CHOEUR *repete.*

Suivons donc l'uſage
De ce bon vieux temps.

BRANDIMART *chante.*

Que cent ans d'abſence
Echauffe un mary !
Mais cette apparence
M'a bien refroidy.
Pour garder mon ame
D'un ſoin inutil;
J'ay trouvé ma femme:
Quelqu'un la veut-il ?

LE CHOEUR.

J'ay trouvé ma femme?
Quelqu'un la veut-il ?

MELISSE.

Malgré l'apparence
Qui frappe tes yeux,
Dors en aſſurance :
Tu ſeras heureux.
Rallume ta flâme.
Je jure ma foy,
Qu'il n'eſt point de femme
Plus ſage que moy.

FLORIDAN.

Qui pour l'Hymenée
Prend jeune Catin,
A la deſtinée
D'un Marchand de Vin.
Vainement il tente
De garder ſon muid.
Vin nouveau s'évente:
Vin gardé s'aigrit.

BRADAMANTE.

Toy qui peut tout faire
Par enchantement ;
Reprens ta lumiere,
Ou rens-moy mon Amant.
Le Soleil qui brille
Fait quelque plaiſir:
Mais pour reſter fille,
J'aime autant dormir.

ROGER.

Il n'eſt rien qu'on ne tente
Pour avoir la foy
D'une Bradamante
Faite comme toy.
Quel plaiſir, fillette,
D'eſtre ton mary,
Si de la Baguette
On eſtoit garanty!

L'AUGMENTATION DE LA BAGUETTE.

ARLEQUIN *en habit de Roger, au Parterre.*

TAndis que nos Muſiciens prendront haleine, il ne vous déplaira pas, Meſſieurs, que je vous faſſe un petit conte.

Ces jours gras un Cabaretier,
Des plus fripons de ſon métier,
Avoit un muid pour tout potage,
D'un bon vin vieux de l'Hermitage.
Un voiſin curieux en voulut un flacon.
Les voiſins du voiſin le trouverent ſi bon,
Qu'ils en firent tirer mainte & mainte bouteille.
Mon ſcelerat croyant faire merveille,
Et perpetuer ſon tonneau,
Le rempliſſoit de vin nouveau.
Les fins Gourmets entroient en dance,
L'argent venoit en abondance.
Bref la piece eut tant de credit,
Qu'il ne fut ny grand ny petit,
Qui n'en vouluſt boire chopine.
Mon matois faiſoit bonne mine.
Plus le vin vieux il debitoit,

Et plus le vin nouveau marchoit;
Eſperant par ce ſtratageſme
S'engraiſſer pendant le Careſme.
Mais par malheur, le bon vin vieux s'uſa;
Et le nouveau du tonneau s'empara:
Tant qu'à la fin, pour finir mon hiſtoire,
Perſonne n'en voulut plus boire.

A l'application.

Nous ſommes, ne vous en déplaiſe,
Ce fripon de Cabaretier,
Qui depuis trois mois à nôtre aiſe,
Faiſant valoir nôtre métier,
Allongeons nôtre Comedie,
Et qui meſlons dans le tonneau
Quelques pintes de vin nouveau.
Pour vous le faire enfin boire juſqu'à la lie.
Le Parterre qui ſeul regle nôtre deſtin,
Eſt ce fin Gourmet de voiſin,
Qui nous attire l'abondance:
Mais auſſi par reconnoiſſance,
Pour quinze ſols nous luy donnons
Pareil vin qu'au Theâtre un écu nous vendons.
Nous vous allons donner encor quelques Bouteilles
De ce Rapé par les oreilles.
Meſſieurs, nous ſerons trop heureux
Si le vin nouveau paſſe à la faveur du vieux.

DIXI.

SCENE I.

BELISE, ROGER.

BELISE.

HOla, ho, quelqu'un, Portier, Limonadier, Ouvreuſe de Loges? Depuis trois mois, on ne ſçauroit trouver à ſe placer dans cet Hoſtel de Bourgogne.

ROGER.

ROGER *aux Auditeurs.*

Voila une de ces Bouteilles de Vin que je vous avois promiſes. Mais elle me paroiſt bien aigre.

BELISE.

Bon jour, Monſieur. Jouez-vous encore aujourd'huy vôtre Baguette de Vulcain ?

ROGER.

Si nous la jouons ? Je le croy, ma foi ; & il ne tiendra qu'à ces Meſſieurs, que nous ne la jouïons encore trois mois. Apparemment, Madame, que vous cherchez vôtre mary ? Eſt-il dans le cas de la Baguette ?

BELISE.

Moy un mary ! Moy chercher un mary ! Eſt-ce que j'ay l'air d'une femme à mary ?

ROGER.

Je vous demande pardon. Je vois bien que vous n'eſtes qu'une femme à Galant.

BELISE.

Un bel eſprit comme moy, me ſoupçonner de degenerer juſqu'aux eſtres materiels ! Apprenez, mon amy, que j'ay épouſé l'antique ; & que je n'auray jamais d'autre mary, que Juvenal, Horace, Virgile, & ſur tout le bon Homme Homere.

ROGER.

Vous avez fait-là de belles épouſailles ! Avec de pareils maris, vous aurez bien de la peine à reparer les torts que la guerre cauſe au genre humain.

BELISE.

Aſſez de filles ſe chargeront de ce ſoin-là pour moy. Je paſſe les jours avec les Livres ; & je ne m'endors point que je n'aye une douzaine d'Auteurs anciens ſous mon chevet.

ROGER.

On ne diſpute pas des gouts : mais je connois des femmes auſſi ſpirituelles que vous, qui dorment plus volontiers avec des modernes.

BELISE.

On dit que dans vôtre Comedie, vous faites une comparaiſon du vieux temps avec le nouveau. Cela n'auroit-il point quelque rapport avec le paralelle des anciens & des modernes, qui partage à preſent tous nos beaux Eſprits ? Quel party prenez-vous dans cette diſpute-là, vous autres Comediens ?

ROGER.

Mais, Madame, je vous en fais juge vous-même. En mille ans les Auteurs anciens ne nous produiroient pas un verre d'eau ; & ce ſont les modernes, comme vous voyez, qui font bouillir nôtre marmite.

BELISE.

Si je ſçavois que vous parlaſſiez ſerieuſement, & que vous priſſiez le party des modernes ....

ROGER.

Et que feriez-vous ?

BELISE.

Ce que je ferois ? Je troublerois vos ſpectacles : Je louerois des gens pour ſifler, & je vous empêcherois de parler François, juſqu'à ce que Paſquariel euſt eſté receu pour ſon beau langage à l'Academie.

ROGER.

L'herbe auroit tout le temps de croître dans le Parterre. Mais vous entrez bien chaudement dans les intereſts de l'Antiquité.

BELISE.

Si j'y entre chaudement ! Vous ne ſçavez donc pas que je ſuis le flambeau fatal qui vient d'allumer la guerre parmy les gens de Lettres ?

ROGER.

Je ne croyois pas que cette Nation-la fuſt belliqueuſe ?

BELISE.

Que dites-vous ? Dans le dernier combat, trois de

de nos chefs furent bleſſez à mort d'un ſeul coup d'Epigramme.

ROGER.

Si on charge une fois les Sonnets à cartouche, il en demeurera bien ſur le carreau. Les Invalides ne ſuffiront pas pour les bleſſez : Il en faudra mener quelques-uns aux Petites Maiſons.

BELISE.

Je ſoutiendray les Anciens envers & contre tous.

ROGER.

J'ay à vous dire qu'il eſt inutile de vous tant échauffer. Cette guerre-là eſt terminée.

BELISE.

Cela ne ſe peut. On ne fait rien à l'Academie, ſans me conſulter.

ROGER.

Je ne ſçay pas ſi cela ſe peut : mais je ſçay bien que voila l'Arreſt que je porte dans ma poche. Liſez.

BELISE.

Voyons.

EPIGRAMME.

Ces jours paſſez en bonne Compagnie,
Trois Heros de l'Academie,
S'échauffoient ſur le differend
Qui tient tout Paris en ſuſpend.
Des modernes Autheurs, l'un prenoit la défenſe:
L'autre des Anciens ſoutenoit les raiſons.
Le plus ſçavant des trois prit en main la balance:
Et moy, dit-il, je ſuis pour les jettons.

BELISE.

Oh, je ne m'arreſte pas à cette deciſion-là.

ROGER.

Voila le Druide qui eſt un Antique, qui vous en donnera une autre.

LE DRUIDE *chante.*

En vain une fille à vôtre âge,
Donne ſon ſuffrage

Pour

Pour l'antiquité;
Son eſprit a beau faire,
Son cœur plus ſincere,
Decide pour la nouveauté.

ROGER, *chante ſur l'Air*, REVEILLEZ-VOUS BELLE ENDORMIE.

Juvenal, Horace & Virgile,
En bon François, ſont des Nigaux.
Il vous faut un mary, la fille:
Mais un mary de chair & d'os.

SCENE. II.

ANGELIQUE, ROGER.

ANGELIQUE.

AH, Monſieur l'Enchanteur ! J'ay recours à vôtre ſorcellerie.

ROGER.

Voila un jeune tendron, qui ne ſeroit point mauvais à enchanter; & je meſlerois volontiers ma Magie noire avec ſa Magie blanche.

ANGELIQUE.

On dit que vous avez reveillé une fille qui dormoit depuis deux cens ans. Ne pourriez-vous point endormir ma mere pour la moitié de ce temps-là?

ROGER.

Endormir une mere ? J'aimerois mieux avoir dix maris à bercer.

ANGELIQUE.

Faites-la donc dormir ſeulement deux ou trois jours, pour me donner le temps de me marier, ſans luy en rien dire.

ROGER.

Le bon naturel de fille ! Helas ! Une pauvre petite

petite mineure qui cherche à s'émanciper ! Cela me fend le cœur !

ANGELIQUE.

Oh ! Je l'en avertiray ſi-toſt qu'elle ſera éveillée.

ROGER.

Cela eſt dans l'ordre.

ANGELIQUE

Il n'y a plus moyen de durer avec cette femme-là. Elle veut que je vive dans la regularité où l'on eſtoit de ſon temps ; & cela ne s'accommode pas avec la reforme de celuy-cy.

ROGER.

Je vous ſçay bon gré, à vôtre âge, d'aimer la reforme !

ANGELIQUE.

Elle veut m'habiller à ſa fantaiſie. Le dernier corps qu'elle m'a fait faire, me va juſqu'au menton; & vous ſçavez qu'une fille aimeroit autant n'avoir point de gorge, que de ne la pas montrer.

ROGER.

C'eſt que les filles d'aujourd'huy aiment le grand air.

ANGELIQUE.

Elle me controlle ſur tout. Croiriez-vous qu'elle me défend de manger d'aucun ragouſt ; Elle dit qu'autrefois les femmes ne vivoient que de fruit & de laitage.

ROGER.

C'eſt à peu prés la meſme choſe à preſent: excepté que le fruit que mangent les Dames, eſt un peu plus épicé ; & elles ont trouvé le moyen de ſe rafraîchir avec des jambons de Mayence, des Mortadelles, & des Cervelats de la ruë des Barres. Pour leur laitage, c'eſt ordinairement du vin de Champagne, comme il ſort du tonneau.

ANGELIQUE.

Du vin de Champagne ! Fy donc ! Cela gâte le tein ; & je n'en bois plus depuis que ma Couſine m'a appris à boire du Ratafia.

ROGER.

ROGER.

Vous avez-là une jolie Couſine.

ANGELIQUE.

Vous ne voulez donc point endormir ma mere?

ROGER.

Non. Car dans la colere où je ſuis contre elle, ſi je l'endormois une fois, elle courroit riſque de ne s'éveiller de ſa vie.

ANGELIQUE.

Apprenez-moy donc ce qu'il faut faire pour l'empêcher de gronder?

ROGER.

Voila le Druide, qui eſt un homme expert dans ces cas-là, qui vous va ſatis-faire.

LE DRUIDE *chante.*

Mere qui gronde,
Qui tempeſte & qui fronde,
Fait ſon employ dans le monde,
Quand elle eſt ſur ſon retour.
Fille qui la laiſſe dire,
Et qui n'en fait que rire,
Fait ſa charge à ſon tour.

ROGER, *chante ſur l'Air de* LANTURLU.

Quand Mere ſauvage
Dit dans ſes Leçons,
Que Filles à vôtre âge
Doit fuir les Garçons;
Vous devez répondre:
C'eſt ce que j'ay reſolu,
Lanturlu! lanturlu! lanturlu! &c.

SCENE III.

NIGAUDIN, ROGER.

NIGAUDIN.

BOn jour, Monſieur. Quand je vous vois, Je

Je ne puis m'empécher de rire.

ROGER.

M'as tu déja veu quelquefois?

NIGAUDIN.

Par ma foy, je ne ſçay qu'en dire.
Or donc, pour revenir à mon premier diſcours ....
Mais vous m'interrompez toujours!

ROGER.

J'aurois vraiment grand tort: La Harangue eſt jolie.

NIGAUDIN.

Vous ſçaurez donc, Monſieur, qu'on a ſa fantaiſie.
Tantoſt on eſt Garçon, tantoſt on ne l'eſt plus.
Il n'eſt rien tel que les Cocus:
Car ils le ſont toute leur vie.

ROGER.

Demandez-le plutoſt à Monſieur que voila.

NIGAUDIN *en montrant une femme fort laide.*

Vous voyez bien cette Poulette là?
C'eſt ma femme, quoy qu'on en diſe.
Sçavez-vous pourquoy je l'ay priſe?

ROGER.

Pour ſon bien? ſes parens?

NIGAUDIN.

Non, c'eſt pour ſa beauté.

ROGER.

Qui diable s'en ſeroit douté?

NIGAUDIN.

Mais regardez-la bien. C'eſt elle
Qui me fait bouillir la cervelle.
Je croyois qu'au bout de neuf mois,
Une Femelle au moins un Enfant devoit rendre.

ROGER.

Combien t'a-t-elle fait attendre?
Un an?

NIGAUDIN.

Oh!

ROGER

Deux ans?

NIGAUDIN.

Oh ....

ROGER.

Dix ans?

NIGAUDIN.

Oh ! que nenny.
Elle a mis tout au plus quatre mois & demy;
Et je crains quelque ſtratagême.

ROGER.

C'eſt bien peu: Mais avec une femme qu'on aime,
Il ne faut pas entrer dans un calcul Bourgeois,
Ny prendre garde à trois ou quatre mois.

NIGAUDIN.

C'eſt pourtant le hic de l'affaire;
Et ce qui fait que bien ſouvent.
On n'eſt par pere d'un enfant,
Quoy qu'on ſoit mary de ſa mere.

ROGER.

Tu n'éprouves pas ſeul un pareil accident;
Et ſi l'on comptoit bien l'abſence ou la preſence
De la pluſpart de nos maris,
On trouveroit que dans Paris
Il ſeroit peu d'Enfans, dont la naiſſance
Ne vînt ou trop toſt ou trop tard;
A moins que l'on ne fiſt un Almanach bâtard.

NIGAUDIN.

Vous ne croyez donc pas que la progeniture
Soit tout à fait de ma manufacture?

ROGER.

Il faut toujours s'en faire honneur:
Et peur-eſtre en es-tu l'auteur.
Il eſt des Enfans-vifs qui cherchent la lumiere
Preſqu'auſſi-toſt qu'ils ſont conçus;
Et les femmes d'eſprit ſur pareille matiere,
Font aiſément des Impromptus.

NIGAUDIN.

Cet Enfant eſt venu, tout franc, trop à la hâte:
Et je crois n'avoir pas mis la main à la pâte:

ROGER.

ROGER.

Mais quel âge avoit-il ?

NIGAUDIN.

Je vous l'ay déja dit:
Quatre mois & demy.

ROGER.

Qu'eſt ce qu'il me lanterne ?
Ton Enfant eſt produit à terme.
A quoy bon tant faire de bruit?
Quatre mois & demy de jour, autant de nuit;
A neuf mois le total ſe monte.
Hé bien, n'eſt-ce pas là ton compte?

NIGAUDIN.

Vous avez raiſon cette fois.
Je ſuis bien plus heureux que je ne le penſois.
Viens ma Pouponne,
Viens ma Bouchonne,
Que je repare ton honheur.

ROGER.

Le Druide va te calmer l'eſprit, par un petit couplet de Chanſon.

LE DRUIDE.

Vous n'avez pas beſoin qu'on vous conſole,
Elle a tout l'air d'une femme d'honneur.
J'en jurerois preſque ſur ſa parole;
Mais j'aime mieux jurer ſur ſa laideur.

ROGER.

Au temps paſſé
On n'achetoit que les belles;
Mais tout a changé,
Toure, loure, loure, loure,
Il ne reſte point de beſte au marché.

Tous les Acteurs qui ſont ſur le Theâtre, ſe joignent, & font une nouvelle Danſe, pour remercier Roger, qui les a excitez à ſe réjouir.

On reprend l'Air precedent, qui eſt à la fin de la Baguette.

Le Druide reprend La Verte jeuneſſe, &c.

BELISE.

Pour moy l'Hymenée
N'a point de douceur,
Je ſuis deſtinée
A l'amour des Auteurs.
Pour eux je veux vivre:
Car dans ce temps-cy,
Il n'eſt point de Livre
Si froid qu'un mary.

ANGELIQUE.

Ma mere à mon âge,
A ce que l'on dit.
Fit ſon mariage
A fort petit bruit.
Je puis, ce me ſemble,
Par bonnes raiſons,
Suivre ſon exemple,
Et non pas ſes leçons.

Fin de la Baguette.

LES ADIEUX DES OFFICIERS, OU VENUS JUSTIFIE'E.

COMEDIE EN UN ACTE.

Miſe au Theâtre par Monſieur du F** & repreſentée pour la premiere fois par les Comediens Italiens du Roy dans leur Hoſtel de Bourgogne, le vingt-cinquiéme jour d'Avril 1693.

ACTEURS

VENUS. *Colombine.*
MARS. *Octave.*
VULCAIN. *Arlequin.*
PLUTUS. *Pasquariel.*
MERCURE. *Pierrot.*
JUPITER. *Octave.*
JUNON. *Marinette.*
CUPIDON. } *Isabelle.*
DIANE. }
L'OCEAN. *le Docteur.*
PLUTON. *Pasquariel.*
BACCHUS. }
UN TAMBOUR. } *Mezzetin.*
CUPIDON le Debauché. }
BELLONE. }
MOMUS. } *un Chanteur.*
UN AMOUR. }

Plusieurs autres Amours & Divinitez qui ne parlent point.

La Scene est dans la Forge de Vulcain.

LES

Les Adieux
des officiers

LES ADIEUX DES OFFICIERS, OU VENUS JUSTIFIE'E.

SCENE I.

Le Theâtre repreſente la Forge de Vulcain. On y voit VENUS *ſur un lit de repos ;* MARS *qui luy fait ſes adieux ; & quatre Amours. On oüit un air de Trompettes, aprés lequel entre* MEZZETIN *en Tambour, & chante les paroles ſuivantes.*

A Cheval, à cheval, Mars, viſte à la Guerre?
Prends ta Rapiere,
Il eſt temps
Quand le Coq a chanté ; Mars, déja la Gloire,
Et la Victoire.
Sont aux Champs.

UN DES AMOURS *arreſte le Tambour, & chante.*

Suivez la Gloire & ſes attraits,
Laiſſez Mars & Venus en paix.

LE TAMBOUR *chante.*

Le bruit de mon Tambour & de la Trompette,
Met la Griſette.
Aux abois:
Mais un brave Guerrier doit de bonne grace,
Ceder la place
Au Bourgeois.

L'AMOUR.

Venus ne ſçauroit conſentir
A le laiſſer ſi-toſt partir.

LE TAMBOUR *chante.*

Un jeune Heros doit laiſſer ſa foibleſſe
A ſa Maiſtreſſe,
En partant.
Je luy permets de rire avec ſon Hoſteſſe,
Mais ſans tendreſſe,
En paſſant.

L'AMOUR.

Ne permettez rien aux Amans,
Ils ne ſont que trop inconſtans.

Mars & Venus quittent le lit de repos & s'avancent.

MARS.

Mon devoir m'arrache d'auprés de vous, charmante Venus, il faut vous quitter dans le temps que vôtre cœur commençoit à s'ebranler pour moy; quel contre-temps!

VENUS.

Helas! je ſuis bien plus à plaindre que vous. J'ay tout à craindre de vôtre inconſtance; & une Campagne endureit bien le cœur d'un Guerrier.

LE TAMBOUR *à Mars.*

Il faut, s'il vous plaiſt, abreger vos Dialogues; vous n'avez que le temps de venir payer vôtre Hoſteſſe. Bellone a déja endoſſé ſon habit Poſtillon, elle ſera iey dans un moment avec vôtre Chaiſe de Poſte.

MARS.

Va voir s'il ne manque rién à mon équipage, & laiſſe-

laiſſe-moy profiter de quelques momens que la gloire veut bien accorder à ma tendreſſe.

LE TAMBOUR.

Vôtre équipage eſt complet, il ne vous manque rien que de l'argent; mais Madame Venus y pourvoira. A propos, pendant que je ſuis dans le Magazin de Vulcain, je vais vous choiſir deux bons éperons de longueur, car je me ſouviens que vôtre Cheval eſt toujours retif quand il faut ſortir de Paris.

MARS.

Tes diſcours m'importunent, retire-toy.

LE TAMBOUR.

A voir les ceremonies que vôtre Cheval fait pour ſortir les Portes, on croiroit que le pauvre animal reſſent la moitié de la tendreſſe que vous avez pour Madame.

MARS.

Hé laiſſe-nous en paix.

LE TAMBOUR.

Vous ſouvient-il du tour qu'il vous joua en revenant de Flandre, comme nous ſortions de cette Hoſtellerie....là....où vous devintes amoureux de la Servante?

MARS.

Te tairas-tu. Maraut?

LE TAMBOUR *à part.*

Il faut les laiſſer ſeuls; le jour du départ on a mille choſes à ſe dire. (*vers Mars*) Mais voila Bellone, dépêchez-vous.

BELLONE *entre, & chante.*

Partez, partez, Mars, il eſt temps;
Les plaiſirs du Printemps.
Sont indignes de vous, allez porter la guerre.
Aux deux bouts de la terre.
Laiſſez en paix, au moins pendant ſix mois,
Nos Ménages Bourgeois,
C'eſt le ſeul bien que vous leur puiſſiez faire.

Rien n'eſt ſi doux
Pour un Jaloux
Que vôtre abſence:
Mais vos adieux,
En récompenſe,
Sont bien dangereux.

SCENE II.

VULCAIN, MARS, VENUS, UN AMOUR.

VULCAIN.

LE Ciel ſoit loué? Voila Bellone qui va délivrer ma maiſon de ce grand Pendart de Mars, C'eſt le plus de grand Maraut! Cependant, parce qu'il a de la bravoure, & que je ſuis naturellement poltron, j'ay mille complaiſances pour luy. Il me prend pourtant envie de vanger mon front ſur le ſien. (*Il leve ſon Marteau.*) Mais, non, c'eſt un Brutal qui n'entend pas raillerie, differons la vengeance juſqu'à ce qu'il ſoit party. Il aime tendrement ma femme, & je ne puis mieux me vanger de luy, qu'en roſſant ce qu'il aime. Pour le preſent, le plus ſeur eſt de travailler comme ſi de rien n'eſtoit. (*Vulcain frappe ſur ſon Enclume dans le temps que Mars & Venus parlent enſemble.*)

UN AMOUR *chante ſur l'air des Forgerons, dans le temps que Vulcain frappe ſur Enclume.*

Vive la prudence
Du grand Dieu Vulcain!
Il voit qu'on l'offence,
Et va toujours ſon train.
Suivez cet uſage,
Mortels indiſcrets;
Dans vôtre Ménage

Vous

Vous aurez la paix.
Vive la prudence, &c.

VENUS *à Vulcain.*

Petit Mary?

VULCAIN *tourne la teſte ſans rien dire, & frappe toujours.*

VENUS.

Montonnet, Mignon, tu fais plus de bruit aujourd'huy qu'à l'ordinaire?

VULCAIN.

C'eſt que je frappe de rage. (*Il continuë de frapper.*)

VENUS.

Mon petit fils, frappe dont plus doucement, ſi tu veux épargner ma teſte.

VULCAIN.

Tu n'épargnes gueres la mienne, toy Carogne. (*Il frappe encore.*)

MARS.

En verité, Monſieur Vulcain, vous n'avez gueres de conſideration pour les femmes.

VULCAIN.

Ny vous pour les Maris, Monſieur Mars. (*Il frappe toujours.*)

MARS.

Mais vraiment, vous ne ſongez pas que vous donnez des vapeurs à Madame.

VULCAIN.

Si je luy donne des vapeurs, vous prenez bien ſoin de les guerir, vous. (*Il frappe encore.*)

MARS *d'un ton de colere.*

Par la ſangbleu, ſi vous ne ceſſez de frapper....

VULCAIN *d'un ton bruſque.*

Monſieur Mars, je vous demande pardon, mais ma beſogne preſſe, & j'ay une nouvelle Baguette de Vulcain de commande, que je dois livrer aujourd'huy aux Comediens.

MARS.

Quand je ſeray party, vous forgerez tant qu'il vous plaira.

VULCAIN.

Monſieur, nôtre grand debit ſe fait avec les Officiers. Si-toſt que vous les aurez emmenez à l'Armee, il faudra mettre les Baguettes de Vulcain aux vieilles ferrailles.

MARS.

Ce ſeroit dommage de laiſſer inutile un Inſtrument qui va chercher l'Or juſques dans les entrailles de la terre.

VULCAIN.

Les Baguettes qui ne font que chercher l'Or ſont contrefaites, les veritables l'attirent; & j'en connois une qui en trois mois a fait venir plus de vingt mille écus à l'Hôtel de Bourgogne. Mais vous me faites perdre icy mon temps mal à propos. J'ay trop la vogue pour m'amuſer à parler gratis, & avec les Pariſiens il faut battre le fer quand il eſt chaud. Tout ce que je puis faire pour adoucir le bruit des marteaux, c'eſt de chanter en travaillant. (*Il frappe toujours.*)

MARS *à Venus.*

Madame, puis qu'il nous empêche de parler bas, il meriteroit bien que vous me fiſſiez une declaration d'amour, ſi haut qu'il l'entende.

VULCAIN *qui a entendu cela, chante.*

Si ma Femme a la rage
De le dire ſi haut,
Je repouſſe l'outrage
A grand coups de marteau,
Je frapperay tant, tant....(*Il veut frapper Mars.*)

MARS *ſe retournant.*

Plaiſt il!

VULCAIN *continuant de chanter.*

Sur mon. Ouvrage,
Que je n'entendray rien.
De tout vôtre entretien.

MARS

MARS.

Je vois bien qu'il faut quitter la place. Voila un grand Brutal!

VENUS *à Mars.*

Je ne verray donc plus auprés de moy, que ce Magot? Vous me quittez? Ah!

MARS *à Venus.*

Il faut bien luy faire un peu d'amitié, pour le diſpoſer à vous bien traiter en mon abſence. Je le hais comme tous les Diables.... (*à Vulcain*) Adieu, mon cher amy Vulcain, je ſuis fâché d'eſtre obligé de vous quitter. (*Il l'embraſſe.*)

VULCAIN.

Ah, Monſieur! *Il luy laiſſe tomber ſon Marteau ſur les pieds.*

MARS.

Hai! Au moins je vous recommande de veiller un peu à la conduite de Madame vôtre Epouſe pendant mon voyage. Si vous voulez conſerver ſa reputation & la vôtre, gardez-vous bien de laiſſer entrer chez vous tous ces petits demi Deux blondins & court-veſtus, qui n'attendent que mon départ pour venir fondre icy.

VULCAIN.

Ma foy, Monſieur Mars, un Plumet comme vous décrie plus une Femme en huit jours d'Eté. que tous ces Meſſieurs là en tout un Hiver. Mais baſte, un peu d'honneur plus ou moins dans une famille, cela ne vaut pas la peine de ſe brouiller avec nn amy tel que vous.

MARS.

A propos, ma Rondache eſt-elle achevée de polir?

VULCAIN.

Vous avez icy des armes à-choiſir. (*Venus & les Amours arment Mars.*)

MARS *à Vulcain qui luy veut mettre ſon Caſque.*

Monſieur mon Compere, ne prenez pas la peine....

VULCAIN.

Il eſt bien juſte que je vous coeffe, par droit de repreſailles. (*Mars s'en va.*)

VENUS *à Vulcain.*

Tu veux bien que j'aille le conduire juſqu'au Bourget?

VULCAIN.

Non, non, j'iray bien moy-meſme.

VENUS.

Tu viens de nous dire que tu as de la beſogne preſſée.

VULCAIN.

Le plus preſſé de ma beſogne c'eſt de le faire partir promptement. Songez ſeulement aux ſoins de vôtre ménage; & pendant mon abſence, mettez la paix entre vos deux enfans, qui ſe mangent le blanc de yeux enſemble.

SCENE III.

CUPIDON, VENUS.

CUPIDON.

ON a bien de la peine à trouver le moment
De vous dire un mot ſeulement!

VENUS.

M'a-t-on vu quelquefois refuſer audience
A l'Amour?

CUPIDON.

Rarement. Mais j'ay trop de prudence
Pour paroître quand vôtre Epoux
Eſt en affaire avecque vous.
Je parlerois en vain.

VENUS.

Qu'avez-vous à me dire?
Comment va l'amoureux Empire?

CUPI-

CUPIDON.

Toujours de pis en pis, grace à mon Frere aiſné.
C'eſt un Amour ſi mal morigené!

VENUS.

Je ſçais qu'il eſt ſans politeſſe,
Sans agrément & ſans adreſſe:
Auſſi n'eſt-ce pas luy
Qui diſpoſe aujourd'huy
De la belle Tendreſſe.
Vous avez tous les traits, dont la délicateſſe
Charme le cœur, en lui donnant des loix;
Et je n'ay mis dans ſon Carquois
Que ces vieux traits rouillez, dont la pointe émouſſée
Conclut l'Amour par l'Hymenée.

CUPIDON.

Vrayment, l'Hymen & luy
Sont bien mal enſemble aujourd'huy.
C'eſt un gros débauché, qui m'ôte mes pratiques;
Il dégoûte les cœurs des galantes rubriques
Qui doivent au bonheur diſpoſer le terrein;
Il conduit les Amans par un plus court chemin.
Il me prévient par-tout, diſant que c'eſt l'uſage,
Et quand ſes traits on achevé l'ouvrage,
Vous ſçavez que les miens ne ſervent plus de rien.

VENUS.

Mon Fils, je ſçais un bon moyen
Pour rétablir tes droits. C'eſt d'ordonner aux Belles,
D'eſtre cruelles
Seulement juſqu'à trente ans,
Pour donner le loiſir à nos jeunes Amans
D'apprendre l'art de la galanterie

CUPIDON,

Quoy, vous croyez.... Mais j'apperçois mon Frere.
Je le laiſſe avec vous; prenez un air ſevere. (*Il s'enfuit.*)

SCENE IV.

VENUS, CUPIDON *le Débauché, tenant une Pipe allumée à la bouche, & une Bouteille d'eau de vie à la ceinture.*

VENUS.

POur un Amour, l'attitude eſt nouvelle!

CUPIDON.

Dieu vous gard, la Maman! Je vous trouve bien belle
Aujourd'huy.

VENUS.

Répons moy, qu'as-tu fait du flambeau
Que je t'avois donné; ton carquois, ton bandeau?
As-tu vendu tout l'équipage?

CUPIDON.

Vendu, moy?

VENUS.

Que ſçait-on?

CUPIDON.

Non, je l'ay mis en gage
Pour avoir du vin vieux.
Le Nectar a manqué dans la Cave des Dieux;
Et depuis que Bacchus en Ville tient taverne,
Il vend cher ſon vin de Falerne.

VENUS.

Le Cabaret, yvrogne, eſt-il pour les amours?

CUPIDON.

Les Dames y vont tous les jours.

VENUS.

Oh, que tu ſens le vin!

CUPIDON.

Depuis que je m'enyvre,
Nôtre negoce va bien mieux.
L'on aime à voir briller mon flambeau dans mes yeux;

La

La force du bon vin fait toute ma puiſſance,
Et j'attaque les cœurs en rempliſſant la pance.
(*Il chante.*)

Quelle fierté pourroit ſur la fin d'un repas,
Reſiſter aux appas
De ma troge vermeille?
J'embraſe plus de cœurs avecque ma bouteille,
Que ce petit marmot
Avecque ſon fallot.

VENUS.

Si tu ne ſçais vaincre les Belles,
Qu'en faiſant débauche avec elles,
Infame, va regner dans les Treize Cantons,
Ou ſur les Bas Brettons.

CUPIDON.

Vive, vive Paris, pour les amours bacchiques!
Mon frere s'y fait des pratiques:
Mais ma foy depuis peu
Le petit fat n'a pas beau jeu.
Les cœurs y ſont ſi durs, que ſes petites fleches
N'y ſçauroient faire breches;
L'acier en eſt trop fin.
Pour moy, quand j'ay trempé celles-cy dans le vin,
Je ſuis tres-ſeur de ma conqueſte.

VENUS.

C'eſt une trahiſon que d'attaquer la teſte,
Lorſqu'on veut affoiblir le cœur.

CUPIDON.

J'ay fait ces trahiſons à des femmes d'honneur,
Qui ne m'ont point puny de les avoir trahies.

VENUS.

Taiſez-vous, je ne puis entendre vos folies.
Retirez-vous, voicy un Laquais de Plutus. Que me veut il? (*Cupidon ſe retire.*)

LE LAQUAIS.

C'eſt de la part du Dieu des Richeſſes, qui voudroit bien vous rendre viſite, pendant que vôtre mary n'y eſt pas.

VENUS *au Laquais.*

Dis-luy qu'il me fera beaucoup d'honneur, (*aux Amours,*) Allez, retirez-vous, je n'ay pas beſoin d'amour icy.

UN DES AMOURS.

Le Maiſtre des Dieux
Lorſqu'il eſt amoureux
D'un ſimple mortelle,
Ne peut ſe faire aimer d'elle
Sans nôtre ſecours.
Mais pour gagner le cœur meſme d'une Déeſſe,
Le Dieu de la Richeſſe
N'a pas beſoin des Amours. (*Les Amours s'en vont.*)

SCENE V.

Un Coffre-fort s'avance ſur le Theâtre, formant un grand bruit par les chaînes & les cadenats qui ſont autour de luy.

VENUS, PLUTUS.

VENUS.

MOntrez-vous donc, Plutus ; car le Dieu des Richeſſes eſt un Dieu inule, tant qu'il reſte enfermé ſous la clef. (*Le Coffre s'ouvre, & il en ſort un ſac d'argent.*)

VENUS.

Oh, vous eſtes un peu plus aimable ſous cette figure : mais ſi vous voulez me plaire, vous vous rendrez encore plus palpable.

PLUTUS *paroît à la place du ſac.*

VENUS.

On a bien de la peine à vous développer du métail ! Pour peu que vous fuſſiez galant, vous me feriez voir le fond de vôtre ſac.

PLU-

PLUTUS *ouvre le ſac.*

VENUS.

Je ſerois contente de vôtre complaiſance, ſi vous vouliez bien parler, & me faire part de cette douce éloquence que les ſourds entendent, qui fait parler les muets, & ſoupirer les plus cruelles.

PLUTUS *touſſe, crache, & ſe diſpoſe comme s'il vouloit parler; & tout cela ſe termine par une groſſe bague qu'il tire de ſon doigt, & qu'il met au doigt de Venus.*

VENUS.

On ne peut rien de plus galant que cette maniere de s'exprimer : Mais je ſçais que vous eſtes le premier homme du monde pour ſoutenir une converſation ſuivie ....

PLUTUS *tire un collier, & le luy donne.*

VENUS.

Et qu'on ne ſe laſſe jamais de vous entendre parler ; & j'ay appris d'un Hiſtorien moderne, que vous écrivez des billets plus doux, plus perſuaſifs, & plus touchans que ceux de Voiture.

PLUTUS *tire de ſon Porte-feuille pluſieurs billets, qu'il lit bas en bourdonnant.*

Hon, hon, hon .... vous payerez au Porteur .... Bon! (*Il donne ce billet à Venus.*)

VENUS.

Vingt mille francs ! A la fin vos liberalitez pourroient bien allarmer ma vertu. Que faudra-t-il donc que je faſſe pour reconnoiſſance?

PLUTUS *luy fait ſigne qu'il faut qu'elle l'aime.*

VENUS.

S'il ne faut que mon eſtime, elle vous eſt acquiſe.

PLUTUS *fait ſigne qu'il ne ſe contente pas de cela.*

VENUS.

Que vous eſtes preſſant, Plutus! Je vois bien que vous pretendez à mon amitié. Je la ferois acheter à un autre ; mais pour vous, je vous la donne.

PLU-

PLUTUS *fait ſigne qu'il veut autre choſe.*

VENUS.

Ciel ! ſeriez vous aſſez temeraire pour vouloir de l'amour?

PLUTUS *fait ſigne qu'ouy.*

VENUS.

Vous feriez cet outrage à Vulcain?

PLUTUS *fait ſigne qu'il s'en moque.*

Non, je jure, par le Stix, que je ne feray point d'infidelité à mon Epoux.

PLUTUS.

Par le Stix?

VENUS.

Ouy, par le Stix.

PLUTUS.

Par le Stix? (*Il reprend ſa bague, ſon collier, & ſon billet, & rentre dans le Coffre, qui ſe referme d'abord.*)

VENUS.

Plutus, Plutus ? J'ay juré par le Stix, il eſt vray ; ce ſerment eſt inviolable pour les Dieux: mais les Déeſſes ont des privileges, & moy ſur tout, à qui Pâris a donné la Pomme, non pas pour ma beauté, comme le diſent les Poëtes; mais ſeulement, parce que je ſuis la Déeſſe de l'Amour.

Cette Pomme myſterieuſe,
Qui croît au pays des Normands,
Prouve que Venus amoureuſe,
A droit, auſſi-bien qu'eux, de rompre ſes ſermens.

M'entendez-vous, Plutus ? Plutus, mon cher Plutus?

SCE-

SCENE VI.

VULCAIN, VENUS.

VULCAIN *ſortant du Coffre au lieu de Plutus, & contrefaiſant Venus.*

PLutus, Plutus, mon cher Plutus ! Il n'y a point de Plutus pour vous ; c'eſt moy qui ay pris ſa figure pour vous éprouver, Coquette fieffée. Oh, je jure par le Stix (moy qui n'ay pas le privilege de me dédire ....)

VENUS.

N'achevez pas, mon cher mary. Voudriez-vous me punir ſans m'entendre ?

VULCAIN.

Je ne vous ay que trop entendu, de par tous les diables, & il n'a tenu qu'à moy de voir ....

VENUS.

Il eſt vray que les apparences ſont contre moy: mais ....

VULCAIN.

Tu as beau faire, tes diſcours ne m'oſteront pas de la teſte ce que ta mauvaiſe conduite m'y a mis.

VENUS.

Qui y a-t-il donc dans ma conduite de ſi extraordinaire ? J'aime le plaiſir de la converſation ; & je choiſis un jeune Guerrier pour le brillant, & un Financier pour le ſolide. En verité il n'y a point de ſimple Mortelle qui n'en faſſe autant. Plutus eſt bon à ménager, & tu ſeras trop heureux, quand la Guerre ſera finie, qu'il te faſſe avoir une Commiſſion.

VULCAIN.

Je n'en veux point à ce prix là.

VENUS.

VENUS.

A quel prix crois-tu que j'achete les bonnes graces de Plutus ? Ne ſçais-tu pas que c'eſt une dupe qui paye d'avance, & qui achete, au prix des plus grandes faveurs, quelques minauderies coquettes qui ne tirent pas à conſequence ? Il eſt charmé d'une œillade louche qui va tomber ſur ſon Rival; il croit qu'il eſt le Heros de tous les Cadeaux qu'il donne, & prend pour une langueur amoureuſe, l'ennuy mortel que ſa converſation me fait ſouffrir.

VULCAIN.

Oh, je connnois bien la race Plutonique ! Ce drôle-là ſeme en Dieu liberal ; mais il recueille en homme avare ; & je ſuis bien trompé ſi les articles de la recepte ne ſuivent de prés ceux de la dépenſe. Dites-moy un peu, Madame la Coquette, quand vous avez rappellé Plutus ſur le ton d'une Marchande du Palais qui prend au mot un joly Chaland ; quelle Marchandiſe pretendiez-vous luy livrer ?

VENUS.

Je pretendois l'amorcer avec de belles eſperances, juſqu'à ce que Mars ſoit revenu de l'Armée, pour le faire déguerpir l'heritage, & faire en ſorte qu'il ne reſte à Plutus que l'honneur d'avoir fait les ameliorations.

VULCAIN.

Comment, Coquine, tu oſes encore me parler de ce Maraut de Mars ? Je m'en vais me faire ſeparer de corps & de bien d'avec toy. J'ay déja donné ordre à Mercure d'aſſembler tous les Dieux pour cela, il ne doit pas tarder à venir. Mais le voicy.

SCENE.

SCENE VII.

MERCURE, VULCAIN, VENUS.

MERCURE.

SEigneur Vulcain, j'ay executé vos ordres ; je viens d'avertir les Dieux de ſe trouver dans la Sale de l'Audience, ils ſont déja à la Beuvette.

VULCAIN.

L'Aſſemblée ſera-t-elle nombreuſe ?

MERCURE.

Non, la pluſpart des Dieux ſont malades, à cauſe des Vins nouveaux.

VULCAIN.

N'importe, ils ſeront tous pour moy ; car ma cauſe eſt la cauſe commune.

VENUS.

Si les Dieux ſont pour vous, les Déeſſes ſeront pour moy.

MERCURE.

Nous n'en aurons pas beaucoup ; car la plupart ſont allé joüer leur rôlle à l'Opera. (*à Vulcain.*) C'a il faut vous mettre en état d'eſtre jugé, avant que les Dieux paroiſſent. Mettez-vous là ſur la Sellette.

VULCAIN.

Une Sellette à moy ? C'eſt ma femme qui eſt l'accuſée !

MERCURE.

Dans ces ſortes de procés, le mary eſt toujours le patient.

VULCAIN.

O tempora ! O mores !

MERCURE *à Venus, bas.*

J'ay prié Bacchus de compoſer un petit breuvage pour

pour adoucir la colere de Vulcain. Laiſſez-nous faire, ſortez d'icy ſans rien dire, & ne paroiſſez point que je ne vous avertiſſe.

VULCAIN.

Où va donc ma femme?

MERCURE.

C'eſt un petit accés de pudeur qui luy vient de prendre Elle dit que vous plaidiez pour elle, & que tout ce que vous ferez ſera bien fait. Entre nous elle ſent bien que ſa cauſe eſt vereuſe.

VULCAIN.

Vous allez voir auſſi comme je vais triompher!

MERCURE.

Les Lauriers de ce triomphe-là ſeront bien ſecs : je crains bien que leurs feuilles ne tombent par terre, & qu'il ne vous en reſte que le bois ſur la teſte. Mais j'entends Meſſieurs qui commencent à touſſer, le procés eſt à moitié jugé. La Porte de l'Audience s'ouvre.

SCENE VIII.

Le Theâtre repreſente une Salle où tous les Dieux ſont aſſemblez. On joüe une tres-belle Marche, pendant laquelle les Dieux s'avancent vers Vulcain; & Momus qui a fendu la preſſe, chante les paroles ſuivantes ſur l'Air de la Marche.

MOMUS.

L'Epoux
Jaloux,
Qui blâme
Sa femme
Dans le ſecret de ſa maiſon,
A ſouvent raiſon.
Mais lorſqu'il court à l'Audience.

Pu-

Publier ſon mauvais ſort;
Plus il prouve l'offenſe,
Plus il a tort, il a tort, il a tort, il a tort.

Tous les Dieux reprennent: Il a tort, il a tort, il a tort.

VULCAIN.

Monſieur Momus, ne venez pas icy, par vos fades plaiſanteries, troubler la gravité de nos Juges, elle fait plus de la moitié de leur ſcience. Il m'a fait oublier la moitié de mon Plaidoyer .... Ah, le voicy. Vous voyez devant vous l'affligé Vulcain vôtre Confrere ....

LES DIEUX *l'interrompent en chantant.*

Il a tort, il a tort, il a tort.

VULCAIN.

Un petit reſte de Muſique, qui eſtoit demeuré en l'air Je dis donc, Meſſieurs ...

TOUS LES DIEUX.

Il a tort, il a tort, il a tort.

JUNON *d'un ton de colere.*

Quelle honte eſt ce là, Meſſieurs? On ne veut pas ſe donner la peine d'entendre Vulcain? Si vous vous moquez d'un Dieu qui ſe plaint de ſa femme, que feriez-vous donc à un ſimple Mortel?

JUPITER.

Les Mortels ne ſont pas ſi ſots que de ſe plaindre, ils paſſent ces ſortes d'affaires ſous ſilence.

VULCAIN.

Cela eſt vray, ils ſe contentent de faire imprimer des Factums.

JUNON.

Monſieur Vulcain, criez, tempeſtez, faites le diable à quatre, juſqu'à ce qu'on vous ait rendu juſtice. Laiſſez-moy faire, je vais condamner au Carcan tous les Epoux infideles.

VULCAIN.

Tous? donnez vous-en bien de garde. Il n'y auroit perſonne pour faire executer la Sentence.

JU-

JUNON.

J'enrage quand je vois ....

JUPITER *à Junon.*

Taiſez-vous, Jalouſe ; on voit bien que vous avez de la rancune contre les Maris. Si vous vouliez du bien à Vulcain, vous luy conſeilleriez de ne ſe point faire juger ; car le mieux qui luy puiſſe arriver dans cette affaire, c'eſt d'avoir tort.

VULCAIN.

Ouy, je commence à comprendre que, (*il chante*) Il a tort, il a tort, n'a pas tout-à-fait tort. Car pour avoir un Arreſt contre ma femme, je n'ay que faire de venir icy, le Public en prononcera plus que je ne voudrois. Monſieur Jupiter, puiſque vous jugez à propos de ne me point juger, au moins donnez-moy quelque conſolation dans mon affliction.

JUPITER.

La plus grande conſolation qu'on puiſſe donner à un mary affligé, c'eſt l'abondance des biens dans ſa maiſon. J'ordonne donc que chacun vienne faire un preſent à Vulcain, & luy donne un conſeil convenable au preſent qu'il fera. Je vais commencer. (*Il luy preſente un Bœuf & un Mouton.*)

Mon cher amy Vulcain, pour avoir l'abondance,
Tu dois joindre dans ta maiſon,
Du Bœuf laborieux la forte patience,
Avec la douceur du Mouton.

VULCAIN.

Ah, Jupiter, pour récompenſe
D'un conſeil qui chez moy va cauſer l'abondance,
Je te veux donner des ſouhaits.
Que ton Voiſin chez toy puiſſe mettre la paix.
Que ta Junon jamais ne gronde,
Lorſque meſme à ſes yeux tu ſeras déloyal :
Enfin, quoique tu manque au devoir conjugal,
Qu'elle ne laiſſe pas d'eſtre toujours feconde.

JUNON

JUNON *à Cibele.*

Allons, ma Grand'mere Cibele,
Tirez donc de vôtre escarcelle
Quelque present
Pour cet Enfant.

CIBELE *tire de grandes Lunettes d'un étuy.*

JUNON.

Bon ! cecy luy convient. (*à Vulcain.*) Vulcain,
prens ces Lunettes,
Pour mieux examiner ce que fait ta moitié.

VULCAIN.

Je crains que pour en voir seulement la moitié,
Elles ne soient pas assez nettes.
Mais morbleu, on se moque de moy ! Par la sang ....

MOMUS *s'adressant à Jupiter, chante.*

De sa Venus la complaisante adresse,
Quand il voudra peut faire son bonheur.
Mais ta Junon, en faisant la Diablesse,
Te vend bien cher un chimerique honneur.

VULCAIN.

Et bien souvent une fausse sagesse,
Peut à l'Epoux causer un vray malheur.

L'OCEAN *veut parler, & tousse toujours.*

VULCAIN.

L'Ocean est bien flegmatique!

L'OCEAN.

Je te fais present de ma toux.
Rien n'est plus souverain pour un mary jaloux,
Qui la rage dans l'ame,
Veut se cacher pour surprendre sa femme.
Je souhaite à tous de ta societé
Qu'en pareil cas leur gosier irrité,
Trahisse
Leur sotte curiosité,
Et leur épargne le supplice,
D'estre pleinement convaincus
Qu'on les a fait (*il tousse*) Cocus.

VUL-

VULCAIN.

Ce qui t'enrhume de la ſorte,
C'eſt que ton Epouſe Thetis
Te fait ſouvent coucher ſur le pas de la porte,
Pendant que le Soleil diſſipe ſes ennuis.

MOMUS *chante.*

Ce Dieu brûlant, pendant toute l'année,
Chauſe ton lit, pour te faire plaiſir:
Mais un vieux fou qui prend jeune épouſée,
C'eſt une mer qu'on ne ſçauroit tarir.

VULCAIN.

Lorſqu'un Vieillard a la teſte chargée,
Il a beau faire, il n'en peut pas guerir.

DIANE *donnant un Croiſſant à Vulcain.*

Je gardois pour un Epoux
Le plus brillant des bijoux.
Mais, Couſin, ton mauvais ménage
M'a degoûté du mariage,
Et c'eſt à toy que je feray preſent
De mon Croiſſant.

VULCAIN *à Diane.*

Divinité mélancolique,
Aſtre bizarre & lunatique,
Déeſſe des paſles-couleurs,
Vous faites bien d'éviter les malheurs
Qu'attire apres ſoy l'hymenée;
Car ſi vous eſtiez mariée,
Vous feriez vôtre Epoux
Jaloux.

DIANE.

Il n'appartient qu'à Momus, & qu'à vous,
De médire d'une Déeſſe,
Qui fit de cent façons ſes preuves de ſageſſe.
Avez-vous oublié la Fable d'Acteon?
Je le maltraitay fort, dit-on,
Parce qu'il me ſurprit ſans Voile & ſans Cornette
Dans le Bain. Convenez avec ſincerité,
Qu'il eſt peu de femme bien faite

Qui

Qui pour un Cavalier eût cette cruauté.

MOMUS *chante.*

Je vous apprens qu'une vieille Coquette
Eut l'autre jour la meſme cruauté;
Et pour l'avoir ſurpriſe à ſa toilette,
Un Cavalier en fut fort maltraité.

VULCAIN.

Que la pudeur ſied bien à la fillette,
Lorſqu'elle eſt jointe avecque la beauté!

PLUTON *donnant un Bident à Vulcain.*

Nous ſommes deſtinez tous deux
A commander les malheureux;
Moy dans l'Enfer, toy dans le mariage.
De nos Sceptres cornus faiſons donc le partage.

VULCAIN.

Ton lot n'eſt pas égal au mien;
Car ſi tous les Cocus venoient me rendre hommage,
Mon Empire ſeroit bien plus grand que le tien.

BACCHUS *chante en riant.*

Ah, ah, ah, Compere Vulcain!
Ah, ah, ah! le plaiſant uſage
D'eſtre chagrin du Cocuage!
Hé, hé! ce n'eſt pas eſtre ſage,
De pleurer en ſecret
Quand on a chez ſoy le ſujet
Qui fait rire, qui fait rire le voiſinage. (*Il donne un verre à Vulcain, & à tous les autres Dieux, & leur verſe à boire.*)

MOMUS *chante.*

Que chacun vienne remplir ſon verre,
Pour boire à la ſanté du Couſin.
Voicy le Quinquina ſalutaire,
Qui guerit la fiévre de Vulcain,
Partagez tous cette medecine.
Maudit ſoit qui ne s'en munira,
Contre un mal qui prend à la ſourdine!
Si vous ne l'avez il vous viendra.

VUL-

VULCAIN.

Faites-en encor tirer Chopine,
L'on trouvera bien qui le boira.

JUPITER *chante.*

Quand le ſoin de gouverner le monde
Commence de troubler mon cerveau,
Je bois quelques ſantez à la ronde,
Pour me ſoulager de ce fardeau.
Mais ſi les chagrins de ton ménage
Sont beaucoup plus lourds à ſupporter,
En beuvant quatre coups d'avantage,
Tu ſeras plus fort pour le porter.

VULCAIN.

Quand la teſte ſouffre le dommage,
C'eſt la teſte qu'il faut conforter.

JUNON *chante.*

Si Bacchus ne peut guerir l'outrage
Que Venus vient de faire à Vulcain,
Au moins il luy donne le courage
D'aller ſe vanger chez ſon Voiſin.
Mais que peut le vin ſur une femme,
Qui ne veut point trahir ſon honneur?
Il ne fait qu'allumer dans ſon ame
Le feu d'une jalouſe fureur.

VULCAIN.

Vous vous plaindriez beaucoup moins, Ma(dame,
Si Venus vous preſtoit ſa douceur.

MOMUS *preſente Venus à Vulcain, & chantē.*

Puiſque ta Venus eſt innocente,
Nous te ſupplions de l'accepter;
Elle eſt auſſi ſage que charmante;
Et ſi tu pretendois en douter,
Bacchus va jurer qu'elle eſt jolie:
Tu ſçais qu'il dit toujours verité;
Et moy, grand Dieu de la raillerie,
Je réponds de ſa fidelité.

VULCAIN.

Puiſſe tu dans mon ame attendrie
Faire regner l'incredulité! *Bac-*

Bacchus fait embraſſer Vulcain & Venus, & les fait boire tous deux dans le meſme verre.

PLUTON *chante.*

Quoy qu'un gros Chien garde toujours ma porte,
Je ne crois pas ma femme en ſeureté:
Mais quand j'ay beu, j'ay la teſte ſi forte,
Que je ſuis ſeur de ſa fidelité.

VULCAIN.

Pour oublier les armes que tu porte,
Tu boiras donc tout le Fleuve Leté.

BACCHUS *chante.*

Puiſque le vin t'a rendu raiſonnable,
Il faut bannir tous les ſoupçons jaloux.
Vos démeſlez ſe vuideront à table:
Pour les regler, je vais boire avec vous.

VENUS *chante.*

Grace au bon vin, tu crois que je ſuis ſage;
Maudit celuy qui te détrompera!
S'il te revient quelque fâcheux préſage,
Va chez Bacchus, il me juſtifiera.

VULCAIN *chante.*

Te voila donc Venus juſtifiée!
Il faut finir, nôtre titre eſt entier.
On blanchiroit l'Epiciere accuſée,
Si l'on pouvoit enyvrer l'Epicier.

Fien de la Comedie.

LES MAL-ASSORTIS.

COMEDIE EN DEUX ACTES,

Miſe au Theâtre par Monſieur du F**, & repreſentée pour la premiere fois par les Comediens Italiens du Roy dans leur Hoſtel de Bourgogne, le trentiéme de May 1693.

ACTEURS.

ARLEQUIN, Gouverneur d'une Iſle en Eſpagne.
COLOMBINE, Doegne, Gouvernante de pluſieurs Filles.
ISABELLE, MARINETTE, PASQUARIEL, MEZZETIN, } Filles, ſous le Gouvernement de Colombine.
PIERROT, Eunuque, Gardien de ces Filles.
OCTAVE, Amant d'Iſabelle.
LE DIEU D'HYMEN. *Un Chanteur.*
UN CABARETIER, & ſa femme.
UN PROCUREUR, & ſa femme.
UN JARDINIER, & ſa femme.
UN JEUNE HOMME, & ſa femme fort vieille.

Pluſieurs autres Acteurs.

La Scene eſt dans une Iſle en Eſpagne.

LES

B

LES MAL-ASSORTIS.

ACTE I.

SCENE I.

Le Theâtre repreſente un Iſle en Eſpagne.

ARLEQUIN, *Gouverneur de Iſle.*

OLOMBINE.

ARLEQUIN.

LA ſotte coutume, Madame, la ſotte coſtume ! Quoy ? Quand un Gouverneur prend poſſeſſion de cette Iſle, il eſt obligé de ſe marier? Ma foy, c'eſt acheter trop cher un Gouvernement!

COLOMBINE.

Je vous dis que vous ne ſerez point reçu, que vous n'ayez choiſi une femme.

ARLEQUIN.

Mais, comment voulez vous que je choiſiſſe? je n'en connois encore aucune. Eſt-ce que vous avez icy, comme à Paris, de ces ruës Marchandes, où l'on trouve des Filles en Magazin?

COLOMBINE.

Non, mais la Loy ordonne que vous choiſiſſiez entre les Filles du dernier Gouverneur, quand

il y en a. Par bonheur, le Gouverneur défunt en a laiſſé douze, dont je ſuis l'aînée & la Gouvernante. Enfin, ma maiſon eſt une pepiniere, où vous en trouverez de toutes les eſpeces.

ARLEQUIN.

Et dans vôtre pepiniere, les Filles ſont-elles toutes greffées?

COLOMBINE.

J'ay, entr'autre, une jeune plante nommée Iſabelle, où j'ay pris ſoin de greffer la ſageſſe la plus à l'épreuve.

ARLEQUIN.

Hon! tous les arbres qu'on greffe ne reprenne pas, & la ſageſſe d'une Fille eſt ſemblable à ces petites branches mal nourries qu'on veut enter ſur un arbre trop fort, le plus ſouvent la ſéve les étouffe. Mais, dites-moy un peu ce qui a donné lieu a la coûtume dont il s'agit, & quel intereſt vous avez que les Gouverneurs ſe marient?

COLOMBINE.

En voicy la raiſon. C'eſt que le plus beau des Privileges de nos Habitans eſt fondé ſur ce mariage; c'eſt en ſa faveur qu'ils jouiſſent du droit des Mal-aſſortis.

ARLEQUIN.

Qu'eſt-ce que ce droit des Mal-aſſortis?

COLOMBINE.

C'eſt que tous les Epoux mal-aſſortis, c'eſt à dire qui ne ſont pas contens l'un de l'autre, auront permiſſion aujourd'huy de ſe plaindre à vous, & vous aurez le pouvoir de les faire troquer de femmes & de maris, ſi vous le jugez à propos.

ARLEQUIN.

Oh, je jugeray toujours à propos de démarier les Mal-aſſortis; car j'en ſçais les conſequences. Mais deux choſes m'embaraſſent en cecy. La premiere, pourquoy en faveur d'un ſi beau droit vôtre Iſle n'eſt pas plus peuplée?

COLOM-

COLOMBINE.

C'eſt qu'on n'y reçoit point de François, & ſur tout de Pariſiens, qui deſerteroient leur Ville pour venir jouir d'un ſi beau Privilege.

ARLEQUIN.

La ſeconde difficulté que je trouve, c'eſt que tout le temps de mon Gouvernement ne ſuffira pas, ſi je ſuis obligé d'écouter tous ceux qui ſont mal mariez.

COLOMBINE.

Oh, c'eſt ce qui vous trompe? car nos peuples ſont de ſi bon ſens, que tel qui a une femme jalouſe, laide, capricieuſe & coquette, ne veut point changer, de peur de trouver pis; & vous n'aurez peut-eſtre aujourd'huy que cinq ou ſix Mal-aſſortis à juger.

ARLEQUIN.

Mais à propos; je viens de m'aviſer, que ſans aller choiſir dans vôtre Pepiniere, je me contenterois....

COLOMBINE.

Oh, j'ay fait vœu de ne me point marier.

ARLEQUIN.

La temerité de ce vœu-là eſt écrite dans vos yeux.

COLOMBINE.

Je ſerois bien folle de me marier, puiſque j'ay déja pardevers moy le plus grand avantage qu'attire aprés luy le mariage le plus heureux.

ARLEQUIN.

Que voulez-vous dire par là Avez-vous de beaux enfans, bien conditionnez? C'eſt un grand avantage.

COLOMBINE.

Vous n'y eſtes pas.

ARLEQUIN.

Eſt-ce un gros doüaire?

COLOMBINE.

Non.

ARLEQUIN.

Ouais! Quel eſt donc ce grand avantage que le mariage le plus heureux attire aprés luy?

COLOMBINE.

C'eſt le Veuvage.

ARLEQUIN.

Ma foy, vous avez raiſon. Comment eſt-ce que je ne l'ay pas deviné?

SCENE II.

ARLEQUIN, COLOMBINE, PIERROT *Eunuque*,

ARLEQUIN.

QUi eſt cet homme là?

COLOMBINE.

C'eſt le Sous-Gouverneur de mes Sœurs.

ARLEQUIN.

Comment donc? Un homme pour Sous-Gouverneur de vos Sœurs?

COLOMBINE.

Oh, Monſieur, ne vous ſçandaliſez point, il a toutes les qualitez requiſes pour...

ARLEQUIN.

Oh, je vois bien à ſa phyſionomie, que s'il eſt capable de gouverner des filles, ce n'eſt pas tant par les bonnes qualitez qu'il a, que par celles qui luy manquent.

PIERROT.

Madame...Monſieur, dis-je....non, non. Madame: ô Monſieur ...ô Madame! A qui eſt ce de vous deux que j'ay quelque choſe à dire?

ARLEQUIN.

Ma foy, je n'en ſçais rien.

PIER-

PIERROT.

N'importe, c'eſt pour un ſecret que Meſdemoiſelles vos Sœurs m'envoyent vous dire tout bas à l'oreille à quelqu'un de vous deux. C'eſt que Monſieur le Gouverneur n'aille pas les voir que dans une petite demie heure, parce qu'elles ne ſont pas encore preſtes. L'une attend ſes cheveux qui ſont chez la Coëffeuſe. L'autre, deux ou trois dents qu'on acheve de limer. Celle-cy, ſa Couturiere, qui luy fait une gorge de ſatin. L'autre repete ſa leçon devant un miroir. Tant y a qu'il leur faut encore quelque-temps pour achever tous leurs exercies.

COLOMBINE *à Arlequin.*

Monſieur, il faut donner le temps aux filles de s'ajuſter.

ARLEQUIN.

Je ne trouve pas cela étrange. Il n'eſt pas encore tout-à fait nuit; & cinq heures du ſoir, c'eſt la plus belle heure de la Toilette.

COLOMBINE.

Monſieur, allons dans mon appartement, je vais achever de vous inſtruire des ceremonies des Mal-aſſortis.

PIERROT.

Et moy je vais aider à ces pauvres filles à s'atiffer; car elles n'ont point d'autre femme de Chambre que moy.

SCENE III.

PIERROT, ISABELLE.

PIERROT.

AH, je ſuis bien-aiſe que vous ſoyez plus diligente que vos Sœurs! On ne ſçauroit les tirer de leur Toilette, & je crois que de deux heures d'icy elles ne ſeront caparaçonnées.

ISABELLE.

Helas ! mon ſoin eſt bien different de celuy de mes Sœurs. Elles ont paſſé toute la nuit à s'ajuſter, & moy à pleurer. Elles cherchent dans leur Toilette des charmes qu'elles n'ont point, & je voudrois pouvoir cacher ceux que le Ciel m'a donnez.

PIERROT.

Oh, les filles n'aiment gueres à ſe cacher ; & ſi elles eſtoient toutes faites comme vous, elles ameneroient bien-tôt la mode de s'habiller l'Eté avec du Reſeau.

ISABELLE.

Mon pauvre Eunuque, je tremble de peur que le Gouverneur ne me trouve aimable. Tu ſçais ma paſſion pour Leandre, & que la Princeſſe a rompu nôtre mariage, dans l'eſperance que le Gouverneur me choiſiroit. Que je ſuis malheureuſe, d'eſtre plus jolie que mes Sœurs ! Ne ſçais-tu point quelque ſecret pour me faire paroiſtre laide?

PIERROT.

Je n'en ay point encore vû dans les affiches: mais je m'imagine, que ſi on pouvoit compoſer quelque Pomade douce avec de la Poudre à Canon, s'en couvrir le viſage, & y mettre le feu.... Mais je ne l'ay pas encore éprouvé.

ISABELLE.

Oh, je voudrois bien eſtre laide pour déplaire au Gouverneur: mais je ſerois bien-aiſe de redevenir belle, pour plaire à Leandre.

PIERROT.

Oh, cela ne ſe peut pas. La fleur de la beauté, c'eſt comme la fleur de la ſageſſe. Quand elle eſt une fois fanée, il n'y a plus rien à refaire.

ISABELLE.

Je n'ay donc plus qu'une reſſource ; & j'eſpere que ma vertu me guerira de l'amour que j'ay pour Leandre.

PIER-

PIERROT.

Bon, bon! la vertu! La vertu eſt juſtement tout comme les Medecins, qui ne gueriſſent que des maladies qu'on n'a point.

ISABELLE.

Oh, mon pauvre amy, s'il faut abſolument que j'épouſe le Gouverneur, je ne verray plus Leandre

PIERROT.

Quoy ce Leandre, ſi beau, ſi bien fait, qui ſe demene comme un Coq, & ſe campe comme un Cheval de manege, vous ne le verrez jamais? A d'autres!

ISABELLE.

Non, mais je m'enfermeray quelquefois dans ma Chambre, & je l'aimeray toute ſeule ſans qu'il y ſoit.

PIERROT.

Et cette vertu, morbleu, cette vertu?

ISABELLE.

Eſt-ce qu'il ne me ſera pas permis de prendre plaiſir à penſer à luy malgré moy?

PIERROT.

Prendre plaiſir malgré vous? Oh, il n'y a point de concordance à cette phraſe-là: prendre plaiſir malgré vous. Ciceron appelle cela: *La Chevre & les Choux.*

ISABELLE.

Je feray donc tous mes efforts pour oublier Leandre. Quand il me viendra dans l'eſprit, je ſecoueray la teſte, je me rongeray les ongles, je me promeneray à grands pas, je fermeray les yeux & les oreilles.

PIERROT.

Oh, l'Amour eſt un Voleur de nuit, qui trouve toujours quelque porte ouverte.

ISABELLE.

Hé bien, quand je ſeray laſſe de combattre,

je m'endormiray, afin de l'oublier tout-à-fait.

PIERROT.

C'eſt-là où l'Amour vous guette. Il vous fera voir Leandre plus beau qu'il n'eſt, vous oublierez que vous dormez; & puis aprés, que ſçay-je moy? Les ſonges ſont bien malins!

ISABELLE.

Mais je ne ſeray point coupable, car ce ne ſera qu'un ſonge.

On entend pluſieurs voix de Filles qui appellent Pierrot.

PIERROT.

Voila vos Sœurs qui m'appellent, je m'en vais viſtement plier leur Toilette, afin que le Gouverneur qui va venir, ne voye pas tout cet attelage-là.

ISABELLE *ſeule.*

Ciel! fais que le Gouverneur me haïſſe autant que Leandre m'aime.

SCENE IV.

On voit toutes les Filles de la Doegne, qui ſe diſpoſent à recevoir le Gouverneur. L'une eſt à ſa Toilette; l'autre ſe fait laſſer un Corps; celle-cy fait des reverences devant un miroir; cette autre repete une dance, &c.

UNE DES FILLES *pendant qu'on la laſſe.*

AH! ah! je n'en puis plus.

PIERROT.

Voulez vous que je le délaſſe?

LA FILLE.

Non, non, ſerrez tant que vous pourrez .... hai! je creve .... ma taille m'eſt plus chere que ma ſanté .... ſerrez fort .... je creve.

PIER-

PIERROT.

Est-ce assez ?

LA FILLE.

Non ; serrez. Ah ! ah ....

UN AUTRE FILLE.

Pierrot , Pierrot ? ma Couturiere n'a-t-elle point apporté ma gorge ?

PIERROT.

Vôtre gorge ? Est-ce qu'elle n'est pas sous vôtre Peignoir ?

LA FILLE.

C'est cette gorge à ressort que je luy ay donnée , pour faire couvrir de satin.

PIERROT

Je ne connois point tous les brimborions des Filles, mais j'ay veu icy deux Vessies de Cochon. Est-ce cela ?

LA FILLE.

Voila ce que c'est ; aide moy à les mettre. Cache-moy donc. Si mes Sœurs les voyoient , elles en voudroient avoir de mesme.

Toutes les Filles appellent Pierrot. L'une luy demande une Eguiere ; l'autre le Pot à la Pomade ; une autre, sa Robe de Chambre ; une autre le Miroir ; une autre du Rouge. Pierrot qui veut les servir toutes, s'embarasse , tombe en courant d'un costé & d'un autre , & s'en va tout en colere.

SCENE. V.

ARLEQUIN, LES FILLES.

ARLEQUIN *à part.*

JE suis venu par l'Escalier dérobé, afin de surprendre ces Filles dans leur naturel, avant qu'elles

les ayent le le temps de ſe falſifiez ; car ſi-tôt qu'une femme à le loiſir de ſe preparer à recevoir viſite, ma foy, les plus connoiſſeurs ne ſçauroient juger ny de ſon tein, ny de ſa taille. J'ay toujours oui dire, que pour bien juger d'un Tableau il faut le voir ſans bordure, & un Cheval tout nud par le Licol.

UNE DES FILLES, *Mezzetin.*

Ah ! quelle trahiſon, Monſieur le Gouverneur, quelle trahiſon !

ARLEQUIN.

Pardonnez ma curioſité.

LA FILLE.

Eſt-ce qu'on ſurprend ainſi une fille, avant qu'elle ait le temps de .... (*Elle fait voir ſon ſein.*)

ARLEQUIN.

Quelles mammelles ! Où ſont donc les petits Marcaſſins? (*à part.*) Ma foy je ne ſuis plus curieux.

LA FILLE.

Cela eſt bien-aiſe à dire, quand on a veu mille choſes. En verité, Monſieur, c'eſt un crime contre la bienſeance.

ARLEQUIN.

Ce crime-là porte ſa penitence.

LA FILLE.

Ce n'eſt pas par badineries-là qu'on pretend plaire ; on a mille autres qualitez.

ARLEQUIN.

On peut juger des autres par celles-là. Je vous laiſſe en liberté.

LA FILLE.

Vraiment, il eſt bien temps quand on a fait la faute.

ARLEQUIN.

Si j'ay fait la faute, je ne la boiray pas.

LA FILLE.

Il y a mille femmes ſcrupuleuſes, qui prendroient mal les choſes : mais pour moy qui ay l'intention bonne ...

AR-

ARLEQUIN.

Allez, allez achever de vous habiller.

LA FILLE.

Puis que vous me l'ordonnez, je ſeray à vous dans un moment.

ARLEQUIN.

Si toute la famille luy reſſemble, le choix m'embaraſſera.

UNE AUTRE FILLE, *tenant un Tambour de Baſque, Marinette.*

De la joye, de la joye, Monſieur le Gouverneur. (*Elle chante cet air Italien.*)

Nò, nò, non, che non prendo marito,
Amo troppo la mia libertà.
Del diſciolto e allegro mio core
Mai ſignore niſſun non ſarà:
Voglio rider, cantar, e ballare,
Nò, nò, nò, non mi vo maritare.

ARLEQUIN.

L'humeur de celle-cy me plairoit aſſez; mais il y a quelque hoſe à ~~cette~~ refaire à cette taille-là.

LA FILLE.

C'eſt que vous ne vous connoiſſez pas en tailles fines. Une fille ſans embonpoint c'eſt une chambre ſans meubles.

ARLEQUIN.

Oh, vive les tailles fines! Je me défie de ces filles qui ſe piquent d'embonpoint, & qui ſont toujours en deshabillé.

LA FILLE.

Croyez-moy, Monſieur le Gouverneur, vous ſeriez heureux avec une femme comme moy, qui ne ſçait ce que c'eſt que d'engendrer de la mélancolie.

ARLEQUIN.

Non, mais vous ſçavez ce que c'eſt que d'engendrer de la joye. Franchement, je n'ay point envie de vous prendre.

LA

LA FILLE.

Ma foy, vous faites bien; car quand vous le voudriez, je ne le voudrois pas. (*Elle repete l'air Italien*, No, nò, non, *&c. & s'en va.*)

UNE AUTRE FILLE, *avec une cornette qui luy cache le visage, Pasquariel.*

Il aime les tailles fines, il me va choisir. (*Elle se promene devant le Gouverneur.*)

ARLEQUIN *à part*

Cette taille-là me plaist assez, elle n'est point raboteuse. (*haut*) Madame, pourroit-on vous voir au visage?

LA FILLE.

Ah! je suis horrible aujourd'huy, je n'ay point dormi toute la nuit.

ARLEQUIN *à part.*

Apparemment qu'elle est jolie, car elle minaude. (*haut*) Hé, je vous prie, Madame ...

LA FILLE.

Le Soleil fait icy mille fausses lueurs.

ARLEQUIN.

Une vraye beauté est à l'épreuve du Soleil.

LA FILLE.

Je vous dis que je ne suis pas en jour.

ARLEQUIN.

Hé bien, mettez-moy dans le point de veuë.

LA FILLE.

Fermez donc les rideaux. (*Elle se découvre, & fait une grimace qui épouvante Arlequin, & le fait tomber sur un siege comme évanoui.*

LA FILLE.

Ma beauté l'a surpris, il faut luy donner le temps de se reconnoistre. *Elle s'en va.*

SCE-

SCENE VI.

COLOMBINE, ARLEQUIN, ISABELLE *qui survient.*

COLOMBINE.

HE' bien, Monsieur, parmy ces charmantes Sœurs, en avez-vous trouvé quelqu'une qui vous convienne ? Vôtre cœur s'est-il déterminé?

ARLEQUIN.

Non, mais il s'est soulevé. Ah ! (*Il se laisse aller sur son siege.*)

COLOMBINE.

Vous trouvez-vous mal?

ARLEQUIN.

Franchement, madame, j'aime mieux renoncer au Gouvernement, que de me marier ; vôtre famille est trop laide.

COLOMBINE *à part.*

Où est donc Isabelle ? Apparemment qu'il ne l'a pas encore veuë. (*apperçevant Isabelle*) Pourquoy donc vous cacher ainsi?

ISABELLE.

Ah, Ciel!

COLOMBINE *à part.*

Celle-cy luy fera revenir le cœur. (*à Arlequin*) Monsieur le Gouverneur, tournez-vous ; en voicy une qui vous plaira sans doute.

ARLEQUIN *se tournant, & voyant Isabelle.*

Ah ! voicy de l'eau de la Reine d'Hongrie. (*à Colombine*) Madame, je l'épouse, & me tiens trop heureux de l'avoir.

ISABELLE *à Colombine.*

Mais, ma Sœur, pourquoy contraindre Monsieur à me choisir entre des Sœurs qui sont plus aimables que moy ?

CO-

COLOMBINE.

Je luy ay donné le temps d'examiner leur merite.

ARLEQUIN.

Leur merite, ma foy, n'a pas besoin d'examen, il saute aux yeux d'abord. Madame, je m'en tiens à celle-cy, & je la choisis pour ma femme.

ISABELLE.

Ah, grands Dieux, quel malheur!

COLOMBINE *à Isabelle.*

Allons, il faut obeir à la Loy.

ISABELLE.

Ah, ma Sœur, faites-le changer de sentiment.

ARLEQUIN.

Oh, ne craignez rien, je ne suis pas changeant.

ISABELLE.

Que je suis malheureuse!

ARLEQUIN.

Que dit-elle?

COLOMBINE.

Qu'elle est heureuse ...

ISABELLE.

Ouy, j'en mourray.

ARLEQUIN.

Comment? Elle en mourra?

COLOMBINE.

Ouy, Monsieur de joye.

ARLEQUIN.

Oh, il faut que les femmes moderent leur joye. Hypocrate dit que *summum gaudium mulieres dilatando occidit.*

COLOMBINE

Je la laisse avec vous, & je vais donner mes ordres pour la Ceremonie des Mal-assortis.

ISABELLE *à part.*

Il me vient une pensée pour le dégoûter de moy; je vais luy faire accroire ...

ARLEQUIN.

Hé bien, charmante Pouponne, je vais vous rendre heureuse ISA-

ISABELLE.

Monsieur, puisque vous voulez me rendre heureuse, je ne puis sans ingratitude vous rendre malheureux, & je me crois obligée de vous avertir que j'ay mille défauts, que vous ne pourrez jamais supporter.

ARLEQUIN.

Oh je me suis déja apperçu de ces défauts-là. Vos yeux sont un peu trop vifs, vôtre bouche trop vermeille, vôtre taille trop fine. Mais quand on aime, on passe par dessus ces petits défauts là.

ISABELLE.

Si vous connoissiez mon humeur ! Je suis bizarre, capricieuse ...

ARLEQUIN.

Cela me vient le mieux du monde ; car mon Medecin m'a ordonné, à cause de ma bile, de donner tous les matins à jeun trois ou quatre soufflets à quelqu'un ; & cette recette nous guerira tous deux, moy de ma bile, & vous de vos caprices.

ISABELLE *à part.*

Quel brutal ! ô Ciel ! (*haut*) Monsieur, j'ay une autre maladie bien plus dangereuse. Toutes les nuits je suis sujette à des rêves furieux, qui allument la rage dans mon ame ; j'égratigne, je mords, j'assassine, & j'étouffay l'autre jour dans mes bras ...

ARLEQUIN.

Un Amant ?

ISABELLE.

Un petit Bichon que ma Sœur m'avoit donné.

ARLEQUIN.

Il faudra se précautionner, & je coucheray avec vous avec une armure à toute épreuve.

ISABELLE.

Il n'y a point d'armure à l'épreuve de la rage d'une femme (*bas*) qui hait son mary. (*haut*) A-propos,

propos, Monsieur, j'oubliois à vous dire ... mais je n'ose.

ARLEQUIN.

Dites, dites, je suis tout disposé à vous entendre.

ISABELLE.

C'est que j'ay eu deja deux accés de folie.

ARLEQUIN.

Quoy ? vous n'avez eu que deux accés de folie à vôtre âge ? Hé, vous estes la perle des Filles !

ISABELLE.

Mais, Monsieur, pourquoy vous obstiner à prendre une malheureuse ? Si vous connoissiez le merite d'un Sœur que j'ay. Il faut que je vous la fasse voir. Ma Sœur Toinon ? ....

Icy plusieurs Filles accourent, chacun d'elles disant: C'est moy, c'est moy que Monsieur le Gouverneur a choisi. *Elles le prennent par les bras, & le tirent chacune de son costé, de telle force qu'il tombe, & elles aussi ; ce qui finit le premier Acte.*

ACTE II.

ET DERNIER.

SCENE I.

Le Theâtre represente la Salle des Mal-assortis, On voit L'HYMEN *au milieu de quantité de Maris, & de Femmes qui se tournent le dos, & qui re-*

chi-

chignent l'un contre l'autre. L'Hymen est assis sous un Arbre sec, tout plein d'Oiseaux de mauvais augure, comme Coucous, Hiboux, Chauve-souris, &c. La Symphonie joue un air fort triste.

ARLEQUIN.

O Hymen, Protecteur du chagrin domestique,
Divinité climaterique,
Qui sçais aux deux Epoux, par ta rare équité,
Prodiguer tes faveurs avec égalité:
A l'un des maux de teste, à l'autre des coliques;
Patron des animaux froids & melancoliques;
Des Chauve-souris, des Hiboux,
Des Limaçons, & des Coucous;
Je ne viens point soustraire à ta main mal-faisante
Cette troupe dolente
D'Epoux mal-assortis,
Puisqu'en brisant leurs nœuds je les assujettis
A prendre d'autre chaînes.
Il est vray que souvent le changement des peines
Cause quelque plaisir:
Mais ne te fâche point; car selon ton desir,
Tu les verras demain plus malheureux encore
Qu'ils ne l'estoient hier. Ma bile s'evapore,
O Hymen; mais pardonne-moy.
Quelque mal qu'on dise de toy,
Ou tost ou tard dans tes fers on s'engage;
Et moy tout le premier je viens te rendre hommage,
Et dire à ta loüange, avec sincerité,
Que tu ferois toujours nôtre felicité,
Si dans les douceurs du ménage,
Tu trouvois le secret de separer l'usage,
De la proprieté.

La Symphonie reprend le mesme air triste.

L'HYMEN *s'avance & chante.*

Je fais le malheur extrême
De la plupart des humains;

Mais

Mais leur bonheur suprême
Est aussi dans mes mains.
En ma droite, je tiens l'heureuse destinée :
Ma gauche livre le tourment.
Celle-cy, par malheur, s'ouvre facilement,
Et ma droite est toujours fermée.

SCENE II.

Les Mal-assortis s'avancent, & se rangent en haye autour d'Arlequin.

UN CABARETIER, UNE CABARETIERE *fort laide*, ARLEQUIN.

UN CABARETIER.

SEigneur, puisqu'en faveur de vôtre mariage,
On peut troquer de femme en dépit de l'usage...

ARLEQUIN.

Qui estes-vous, l'Amy ?

LE CABARETIER.

Je suis Cabaretier
De mon métier.
Mais grace à sa laideur, j'ay bien peu de pratique.
Autrefois les Buveurs de clique,
Les Gourmets de profession,
Et la Bacchique Nation
Des vieux Doyens de Confrerie,
Vuidoient mes muids jusqu'à la lie.
Mais depuis que cette Guenon.
A mis le pied dans ma Maison,
Chacun me chante injure,
Et me predit un tres fâcheux Hyver.
Celuy-cy dit; que ma Femme est trop meure
Et celuy-là, que mon vin est trop verd.

ARLEQUIN.

On a raison. Quand on veut dans l'année,
Avoir

Avoir des Officiers la joyeuſe Aſſemblée,
Il faut avoir chez ſoy, pour ſe rendre fameux,
Jeune femme & vin vieux.

UNE COQUETTE *vient avec empreſſement, ſuivie d'un Procureur qui eſt ſon Mary.*

LA COQUETTE.

AUdience, Monſieur, audience, audience?

ARLEQUIN.

Patience, Madame, un peu de patience;
Laiſſez parler Monſieur.

LA COQUETTE.

Je vais m'évanouir
Si vous ne m'écoutez. Je ne puis plus ſouffrir
Cette chaiſne
Qui me geſne,
En m'arreſtant ſi prés de mon Epoux.

ARLEQUIN.

C'eſt un grand ſupplice, entre nous;
Mais vous devez y eſtre accoutumée.

LA COQUETTE.

Depuis que je ſuis mariée,
Je n'ay jamais eſté ſi long-temps qu'aujourd'huy
Teſte à teſte avec luy.
C'eſt un inſupportable,
Un jaloux incurable;
Il eſt bourru, fourbe, avare, menteur.

ARLEQUIN.

A ce joli portrait n'eſt-il point Procureur?

LE PROCUREUR.

Fiſcal, pour vous ſervir, &...

ARLEQUIN *au Procureur.*

Laiſſez-moy l'entendre.
Vous pourrez vous deffendre
Quand elle aura tout dit.

LE PROCUREUR.

J'attendray donc long temps.

LA COQUETTE.

Ouy ouy je parleray, & l'on verra comment
Je suis traitée.
Parce qu'un Contract dit que je suis mariée,
Il prétend me faire la loy,
Et disposer de moy,
Comme un Amant d'une Maistresse.
Monsieur me parle de tendresse,
Et veut prendre avec moy des familiaritez!

ARLEQUIN.

Oh, ce n'est plus la mode, & de ces libertez.
Les femmes du bel air ont retranché l'usage.

LA COQUETTE.

Ce n'est pas tout, Monsieur. L'autre jour ce Visage,
Devant la Femme d'un Greffier,
D'un Notaire, & d'un Financier,
Au lieu de m'appeller Madame
Tout court, me fit l'affront de m'appeller sa femme.

ARLEQUIN.

Il a grand tort, & je vois clairement
Que vous vivez tous deux celibatiquement;
Et vous nommer sa femme est une calomnie.

LA COQUETTE.

Hier au soir je voulois en toute liberté
Regaler mes amis. Le souper appresté,
Toute la Troupe en joye, on voit pour mon malheur,
Arriver ce Benest, comme un écornifleur,
Un chercheur de franche lipée;
Et sans estre connu d'aucun de l'assemblee,
Se plante effrontément à table avecque nous.

ARLEQUIN.

Cette imprudence est sans seconde;
Et ces Bourgeois Epoux
Ne sçavent point leur monde.
Un Mary de qualité
N'auroit jamais commis cette incivilité, LA

LA COQUETTE.

Cet avare vilain se plaint de ma parure.
Cependant cette chamarure
Ne revient qu'à cinq cens écus;
Et si, c'est un argent que j'ay pris sur mon compte.

ARLEQUIN.

Fy! vôtre Epoux devroit mourir de honte
De vous voir un habit qui ne luy coûte rien!

LA COQUETTE.

Les Marchands sont contens, je les paye du mien.

ARLEQUIN.

Quand la femme fournit à de telles dépenses,
Ce n'est pas aux Marchands qu'elle fait les avances.

LA COQUETTE.

Si vous sçaviez ..

ARLEQUIN.

J'en sçay plus qu'il n'en faut.
Au Procureur. Et vous, Maistre Nigant,
Qui semblez mépriser l'éguillon qui vous pique,
Ma foy, vous tenez plus du bœuf que du Stoique,
Si vous ne répondez à ces piquans discours.

LE PROCUREUR.

Bon! je les entens tous les jours,
Et je crois aprés tout ma femme raisonnable.
Je l'aime trop pour la donner au diable;
Faitez-moy le plaisir de la prendre pour vous.

ARLEQUIN.

Je vais luy donner un Epoux,
Qui du Diable n'a pas tout à fait la figure,
Mais qui dans peu de jours en aura la coeffure.
C'est vous que je destine... (*au Cabaretier.*)

LA COQUETTE.

A moy, Monsieur, à moy,
Un Mary de si bas aloy?
A moy, qui d'un Sergent suis l'unique heritiere?

LE CABARETIER *à la Coquette.*

Franchement, je ne connois guere
Ny vôtre Pere, ny le mien,

Mais je crois que je vous vaux bien.

LA COQUETTE.

Vrayment, il feroit beau me voir Cabaretiere.
Et d'un Empoiſonneur l'épouſe Gargotiere!

ARLEQUIN.

A vos mordants diſcours mettez un Caveçon.
Quoy que ſon vin ſoit plein de colle de Poiſſon,
Il eſt moins frelatté qu'une franche Coquette:
Car ſans parler de ſa Toilette;
Tous ſes regards confits au vinaigre & au miel,
Le deſordre artificiel
Des mouvemens de ſon viſage,
Et ce tendre patelinage.
Qui remplit ſon diſcours d'une fade douceur;
Tout cela franchement fait plus de mal au cœur
Que le vin qu'il apreſte
Ne fait mal à la teſte.

LE CABARETIER *à la Coquette.*

Je ſçais quelque ſecret pour éclaircir le vin:
Mais pour éclaircir vôtre tein,
N'uſez-vous point de fourberie

LA COQUETTE.

Mes roſes & mes lys ſont ſans ſupercherie.

LE CABARETIER.

Je crois que vous prenez vos roſes & vos lis
Chez le meſme Epicier où je prends mes rubis
Ce tein n'eſt point clair-net.

LA COQUETTE.

Si ſon effronterie.

ARLEQUIN.

Ou taiſez-vous, ou je vous remarie
Au Procureur. C'eſt ainſi que je veux,
Que vous troquiez tous deux.

LE PROCUREUR.

Monſieur....

ARLEQUIN.

Vous eſtes trop heureux
D'avoir Femme qui vous convienne.

LE

LE PROCUREUR.

Je l'aime encor mieux que la mienne
Toute laide qu'elle eſt.

ARLEQUIN *au Procureur.*

Apprenez aujourd'huy,
Qu'un Procureur ne doit avoir chez luy
Que pain moiſi, vin deteſtable,
Et Femme laide comme un Diable,
Et le tout à cauſe de Clercs.

(*au Cabaretier.*)

Vous, dont les Berceaux ſont deſerts,
Si vous voulez avoir chez vous bonne deſerts,
De ce joly Bouchon parez vôtre Boutique.

LE CABARETIER *chante.*

Si l'on troquoit de Femme & de Mary
Chez Dautel, & chez Fagnany,
Je leur conſeillerois de fermer leurs Boutiques,
Et de louer, pour loger leurs pratiques,
Toute la Plaine Saint-Denis.

L'HYMEN *chante.*

O l'heureux ménage,
D'une Coquette, & d'un Cabaretier
Qui ſçavent leur métier!
Qu'ils vont mettre tous deux de talens en uſage?
L'un par ſon tripotage
Sçait rajeunir le vin;
Et l'autre, avec le Blanc, & le Carmin,
Rajeunit le viſage.

SCENE III.

ARLEQUIN, UN JEUNE HOMME *qui ſe cure les dents*, UNE VIEILLE *qui tient une Bourſe vuide*, UN JARDINIER, *&* UNE JARDINIERE *qui eſt groſſe.*

ARLEQUIN.

UNe Vieille, dont la Bourſe eſt vuide, & un jeune homme qui ſe cure les dents! cette Scene muette parle toute ſeule. (*au jeune homme*) Vous voulez vous démarier, parce que vous voyez le fond de ſa bourſe? Vous avez raiſon. (*à la Vieille*) Vous? vous vous plaignez apparemment qu'il ne vous a pas donné l'employ de vos deniers? Vous avez tort. Une Vieille qui achette la tendreſſe d'un jeune homme, doit s'attendre, que dés le lendemain du marché il portera chez ſa Voiſine l'argent & la marchandiſe. Voyons ſi nous trouverons icy de quoy vous aſſortir.

LE JARDINIER *à ſa femme.*

Ah! il y a long-temps que j'attends ce jour bienheureux.

ARLEQUIN.

De quelle Vacation eſtes vous?

LE JARDINIER.

Jardinier, pour vous ſervir.

ARLEQUIN.

Je m'en ſuis douté, en voyant la rondeur de la Jardiniere: Car la terre d'un Jardinier eſt toujours plus fertile qu'une autre.

LE JARDINIER.

Vous me faites plus d'honneur qu'il ne m'en eſt dû. Mais vous voyez ce jeune homme? (*Il montre le Mary de la Vieille.*)

ARLEQUIN.

En eſt-ce à luy l'honneur? LE-

LE JARDINIER.

Je ne dis pas cela ; mais je ſuis ſon Jardinier, & il y a quelque temps qu'il vint me trouver, & qu'il me dit : Maiſtre Ambroiſe, en récompenſe de tes ſervices je te veux faire un preſent... Ah Monſieur... Ouy, Maiſtre Ambroiſe, je te donne en mariage la fille de mon Concierge.... Oh! comme il n'avoit pas accoûtumé de me faire de ſi grands preſens, je me doutay de ſa ruſe, & je dis en moy-meſme : Je t'attraperay.

ARLEQUIN.

C'eſt à dire que vous ne voulutes pas l'épouſer?

LE JARDINIER.

Oh que ſi ! je l'épouſay, pour mieux découvrir la verité, mais ſi-toſt que nous fumes mariez, je pris la Poſte, & je fis un voyage de ſix mois.

ARLEQUIN.

Je vous entends. C'eſt à dire que vous voulutes voir, ſi malgré vôtre abſence....

LE JARDINIER.

Vous l'avez dit.

LA JARDINIERE.

Oh, l'abſence ou la preſence ne fait rien à la choſe, & le mariage va toujours ſon train.

LE JARDINIER.

Il n'y a que quinze jours que je ſuis de retour, & vous voyez.

ARLEQUIN.

Cela ne vous doit point ſurprendre. Vous qui eſtes Jardinier, vous devez ſçavoir que les fruits ſemez ſur couche, viennent ſouvent avant la ſaiſon.

LE JARDINIER.

Oh, cela n'eſt pas naturel.

ARLEQUIN.

Oh que ſi ! vôtre femme eſt peut-eſtre une femme précoce.

LA JARDINIERE,

Monſieur, il dit qu'il n'y a que quinze jours

qu'il eſt de retour, mais il faut qu'il y ait davantage, car le temps m'a bien duré.

LE JARDINIER.

Oh, tu as beau dire, le Juge ſera de mon coſté, car il eſt homme comme moy.

LA JARDINIERE.

Il a intereſt de me juſtifier, car il a peut-eſtre une femme comme moy.

ARLEQUIN.

Ecoutez, la faute de vôtre femme eſt une faute d'ignorance, car ſi elle avoit ſçu calculer, comme vous, les jours & les mois, elle auroit ſi bien pris ſes meſures, que vous ne vous ſeriez apperçu de rien, & il ne faut pas deshonorer une femme, parce qu'elle ne ſçait pas l'Arithmetique.

LE JARDINIER.

Si vous voulez que je garde ma femme, défendez donc à Monſieur de venir chez moy.

LA JARDINIERE.

Gardez-vous-en bien, c'eſt un homme de qualité qui trouveroit fort mauvais qu'on luy fiſt ce compliment-là.

ARLEQUIN.

Ce ſeroit manquer de politeſſe que de vous oppoſer à l'honneur que Mr. veut bien vous faire.

LE JARDINIER.

Oh, qu'il me laiſſe l'honneur que j'ay, & je le quitte de celuy qu il veut me faire.

L'HYMEN *s'avance & chante.*

Heureux qui par ſon labourage,
Met à profit
L'arbre fourchu du Mariage!
La Femme a l'avantage
D'eſtre la branche à fruit.
Mais un Mary diſcret & ſage
Par ſon bois ſe met en credit.

ARLEQUIN.

D'un arbre roturier dont la tige eſt jolie,

On

On voit souvent sortir un noble rejetton;
Et par hazard aussi sur la branche annoblie
Un Jardinier pourroit greffer un sauvageon.

Ce trocq icy est bien aisé à faire. (*au jeune homme*) Monsieur, vous sçavez mieux que moy l'hypoteque que vous avez sur cette jeune femme. Je vous l'ajuge, tâchez de regagner avec elle ce que vous avez dépensé à la Vieille. (*au Jardinier*) Et vous, mon Amy, pour vous punir de la folie que vous avez faite, je vous ordonne d'épouser la bonne femme. C'est aux Jardiniers qu'il faut donner les terres en friche, & une Vieille ne doit point vous embarasser. Vous trouverez le secret de la rajeunir, comme un vieux Poirier, en luy coupant la teste : Aussi-bien une Vieille sans argent n'a plus que faire au monde.

SCENE IV.

ISABELLE *voilée.* ARLEQUIN.

ISABELLE.

MOnsieur, en faveur de la Feste,
Je viens presenter ma Requeste.

ARLEQUIN.

C'est pour troquer d'époux que vous venez icy?
Mais, Madame, pourquoy vous déguiser ainsi?

ISABELLE.

Vrayment, Monsieur, si j'estois refusée,
Et que mon Mary sçust...

ARLEQUIN.

La petite rusée!
Que j'ay de curiosité
De voir...

ISABELLE.

Oh, n'usez point de vôtre autorité.

ARLEQUIN.

Découvrez-moy vôtre visage.

ISABELLE.

Ne me pressez pas davantage.
Je ne puis apporter trop de précaution
Pour ne point troubler l'union
Qui regne dans nôtre ménage ;
Elle est charmante.

ARLEQUIN.

Oh, le plaisant langage !
Ma foy, je crois que vous estes unis
Comme le loup & la brebis.
Son discours sent un peu le déclin de la Lune.
Dites-moy vos raisons.

ISABELLE.

Helas ! je n'en ay qu'une.
En aimant mon Mary six mois sont écoulez,
Et je trouve que c'est assez.

ARLEQUIN.

Hon ! ce n'est point cela qui vous rend malheureuse.
Vous ne dites pas tout. Ne soyez point honteuse.
Apprenez moy le hic de cet aimable Epoux.
Est-il brutal ? est-il jaloux ?
A-t-il chez le Voisin quelque second ménage ?

ISABELLE.

Non. Mais six mois de mariage !

ARLEQUIN.

D'accord, mais il me faut expliquer mieux le cas,
Ditez-le-moy tout bas.
Vous a-t-il refusé quelque habit magnifique ?

ISABELLE.

Six mois, Monsieur, six mois !

ARLEQUIN.

La chose est sans replique.
Cependant il faudroit sçavoir de vôtre Epoux,
S'il est aussi las d'estre à vous.

ISABELLE.

Ah ! si vous l'écoutez, Monsieur, je suis perduë.

Il

Il consentira qu'on le tuë,
Plutoſt que de rompre des nœuds
Qui ſont tout ſon bonheur.

ARLEQUIN.

Il eſt bien malheureux
D'aimer tant une Ingrate!
Madame, vôtre affaire eſt un peu delicate,
J'y veux réver.

SCENE V.

LEANDRE *avec un Manteau ſur le nez,*

ARLEQUIN.

LEANDRE.

MOnſieur?

ARLEQUIN.

Autre déguiſement!
Que voulez-vous de moy?

LEANDRE.

Je viens ſecrettement
Vous faire un franc aveu de ma bizarrerie.
Mon Epouſe eſt jeune & jolie,
Et je pourrois faire ſerment
Qu'elle m'aime fidellement.
Cependant, puis qu'il faut avouer ma foibleſſe,
Je ne puis ſupporter l'excés de ſa tendreſſe,
Et je viens vous prier
De me démarier.

ARLEQUIN.

Je ne m'attendois pas à ce ſujet de plainte:
Il eſt nouveau. Mais parlez-moy ſans feinte,
N'avez-vous point, peur briſer ce lien,
Quelque grief plus fort?

LEANDRE.

Comptez-vous donc pour rien
D'eſtre obligé par complaiſance
D'adorer une femme au moins en apparence?
D'épouſer ſon caprice, & de remplir ſes vœux?
De ſuivre pas à pas ſes tranſports amoureux?
Enfin d'eſtre auprés d'elle
Nuit & jour?

ARLEQUIN.

Je ſçais bien qu'une Epouſe fidelle
Fait voir plus de pays à l'Eponx complaiſant,
Qu'une Maiſtreſſe à ſon Amant.
Mais apres tout, il faut prendre courage.
Vingt ou trente ans de mariage
La mettront ſur le pié
D'une bonne amitié.

LEANDRE.

Je n'en crois rien, Monſieur; la froideur conjugale
Ne ſera jamais de ſon goût,
Et ſon ardeur toujours égale
Depuis ſix mois a mis ma patience à bout.

ARLEQUIN.

Depuis ſix mois il eſt à la torture.
Depuis ſix mois auſſi... (*regardant la femme*) La
plaiſante avanture!
De vôtre cher Epoux peut-on ſçavoir le nom?

ISABELLE.

C'eſt Leandre, Monſieur.

ARLEQUIN *à l'homme.*

Comment vous nomme-t'on?

LEANDRE.

Leandre.

ARLEQUIN.

Juſtement. La choſe eſt averée,
C'eſt le Mary de la voilée.
Je veux m'en divertir. Ecoutez-moy, tous deux.
Je vais d'un ſeul Arreſt ſatisfaire vos vœux.
Vous qui cherchez un Femme inconſtante,
Croyez

Croyez que celle cy remplira vôtre attente;
Jamais son trop d'amour ne vous fatiguera,
Et du moment qu'elle vous connoistra,
Je vous réponds de son indifference.
Pour vous, (*à la femme*) dont la volage instance
A pour but de changer, pour changer seulement,
Vous consentirez aisément
A l'Hymen que je vous propose:
Mais il n'est point de Bail sans clause,
Et je veux absolument
Que sans resister un moment,
Vous vous preniez tous deux.

ISABELLE,

Quoy donc? Sans le connoistre?

ARLEQUIN.

Vous aimez mieux, peut-estre,
Garder l'Epoux que vous avez?

ISABELLE.

Que vous m'embarassez!

ARLEQUIN.

Epouser au hazard, c'est la bonne methode;
Rien n'est plus à la mode;
Et tous les jours on unit mille Epoux,
Qui se connoissent moins que vous.

Allons, allons, de peur que ce Mary, dont vous estes lasse, & que cette Femme qui vous aime si tendrement, ne vient s'opposer au troc, il faut vous marier promptement. Allons, donnez-vous la main, je vous dispense d'attendre l'ordre de la ceremonie, & je vous marie dés à-present.

LEANDRE & ISABELLE *s'épousent, puis se découvrent. Le Gouverneur qui reconnoist qu'il a esté trompé, & que c'est sa Femme qu'il vient de marier à Leandre, aprés les premiers emportemens, consent d'en épouser une autre, ratifie leur mariage, & ordonne la Feste qui suit.*

ARLEQUIN *s'adressant à l'Hymen qui est au mesme poste où il estoit avant la ceremonie.*

Hymen, pour aujourd'huy faites cesser les plaintes;
Fermez bien cette main si pleine de malheurs;
Rallumez vos flammes éteintes
Et changez vos chaînes en fleurs.
Aux nouveaux Mariez.
O Troupe moins mal assortie,
Pour vous bien réjouir, songez combien d'Epoux
Vous vont porter envie,
Et voudroient, comme vous,
Gouter en un seul jour les charmes du Veuvage,
Et les plaisirs d'un nouveau Mariage.

L'HYMEN *chante.*

Craignez le premier feu du flambeau d'Hymenée,
Il brille autant que celuy de l'Amour:
Mais bien souvent, en moins d'un jour,
Sa flamme se change en fumée.

Les Violons jouent un Menuet, & tous les Epoux moins mal-assortis passent en dansant deux à deux, & l'Hymen les marie.

L'HYMEN *chante.*

Tu dis qu'en troquant de femme,
Tu trompes ton Compagnon;
Toy, tu le penses dans l'ame:
Vous avez tous deux raison.
Mais avant que le Coq chante,
Je crains bien que le plus fin
Du marché ne se repente,
En regrettant sa Catin.

ARLEQUIN *reprend.*

Car toujours la plus charmante
C'est la femme du Voisin.

LE CABARETIER *dont la femme laide a épousé le Procureur.*

Le seul deffaut de ta laide,
C'est qu'elle achete un Amant,
Aussi cher que quand tu plaide,

Tu

Tu paye un Témoin Normand.

LE PROCUREUR *dont la femme Coquette a épouſé le Cabaretier, répond.*

Si jamais la tienne attrape
La Clef du Coffre au Magot,
Que de Plumets par étape
Te grugeront comme un ſot !

ARLEQUIN *reprend.*

Quand la femme met la nape,
Le mary paye l'écot.

LA JARDINIERE *qui a épouſé le jeune homme.*

Quitter le Compere Ambroiſe
Pour un jeune Damoiſeau,
C'eſt bien troquer en Matoiſe
Sa Miche pour du Gâteau.

LE JARDINIER *répond.*

Mais la fille de Village
Se laſſe de pain au lait.
Le Chat revient au fromage,
Et la Servante au Valet.

ARLEQUIN *reprend.*

Le Pain bis pour le Ménage,
Vaut mieux que le Pain molet.

On continuë à danſer.

ARLEQUIN *au Parterre.*

En faveur de nôtre Feſte,
Combien d'Epoux à l'envy,
Sans me preſenter Requeſte,
Vont changer de femme auſſi !
Mais tel qui ſans privilege
Cherche à rire chez autruy,
Retrouve aprés ce manege
Le Voiſin qui rit chez luy.

Fin de la Comedie.

LES ORIGINAUX OU L'ITALIEN.

COMEDIE EN TROIS ACTES,

Miſe au Theâtre par Monſieur de D. L. M. & repreſentée pour la premiere fois par les Comediens Italiens du Roy dans leur Hoſtel de Bourgogne, le treiziéme jour d'Aouſt 1693.

ACTEURS.

GOGUET, Pere de Colombine.

COLOMBINE.

PIERROT, } Domeſtiques de Go-
MARINETTE, } guet.

OCTAVE, Amant de Colombine.

PASQUARIEL, }
MEZZETIN, } Valets d'Octave.
ARLEQUIN, }

LE VIDAME de Cotignac. *Arlequin.*

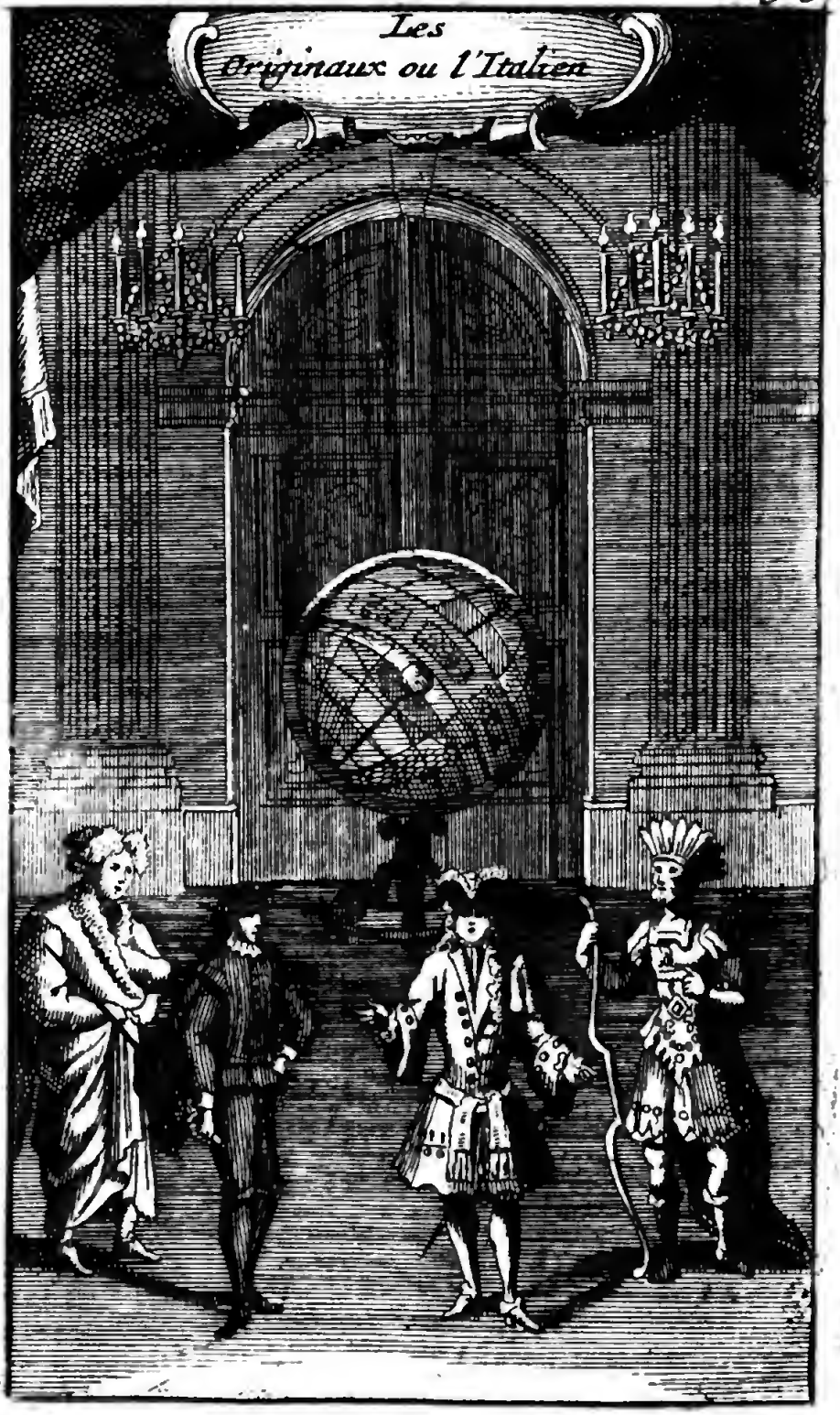
DE LA GAMME, Muſicien. *Mezzetin.*

DE SENE'CASSE, Medecin. *Le Docteur.*

La Scene eſt à Paris.

LES

BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE



BV

LES ORIGINAUX OU L'ITALIEN.

PROLOGUE.

Tout les Comediens ſont couchez ſur le Theâtre, dormants. La Symphonie joue un Sommeil, dans le goût de celuy d'Amadis.

DU RIMET *en Robe.*

OU diable ſont donc ces Meſſieurs ? Il y a plus d'une heure que je me fatigue inutilement à les chercher. Il me ſemble pourtant qu'à l'heure qu'il eſt ce doit eſtre icy leur giſte. Que vois-je ? Quel beau ſpectacle eſt-ce donc que cecy ? Voila de tout à fait plaiſantes figures ! Hola ho, Meſſieurs, hola ho ? Eſt-il donc temps de dormir ? *De bout, de bout, promptement, de bout : Pour ma Piéce nouvelle il faut preparer tout.* Rien ne remue. Ignorent-ils qu'il n'eſt pas permis de s'alliter en plein Theâtre, & croyent-ils qu'Arlequin en ait plus de droit que Liſiſcas ? *Hola ho, de bout, de bout, promptement, de bout, Pour ma Piéce nouvelle il faut préparer tout.* Peſte des Ronfleurs !

ſieurs ! Je deſerte le Barreau pour les ſervir de tout l'étenduë de mes talents ; & les Ingrats me laiſſent égoſiller ſans répondre. Hola, hola, de bout ? Et mot de tous coſtez. Quoy ? pas un ne ſecouera l'oreille ? Morbleu j'enrage, & je ſeray contraint de ſiffler ces animaux-là. Je crois que le ſifflet & l'argent ſont les ſeuls éperons qui les haſtent d'aller. De bout.... (*Il va leur ſiffler aux oreilles, pendant qu'on repete le Sommeil.*)

ARLEQUIN *chante en ſe réveillant.*

Ah ! j'entends un bruit qui nous preſſe
De nous raſſembler tous.
Le charme ceſſe,
Eveillons-nous,

TOUS

Le charme ceſſe,
Eveillons-nous.

DU RIMET.

Qu'eſt-ce donc, Meſſieurs ? quelle momerie ? Feriez-vous une Repetition d'Amadis ?

ARLEQUIN.

Un mot d'éclairciſſement, s'il vous plaît, mon cher Monſieur du Rimet. Nôtre ſommeil eſt de gens qui ne ſçavoient rien de mieux à faire. Suivant le reſultat de la derniere Diete de l'Hoſtel de Bourgogne, cet aſſoupiſſement devoit tenir en léthargie nos chagrins & nos talents, juſqu'à ce qu'un jour plus favorable euſt rempli les vuides de nôtre Theâtre. Car enfin, comme dit excellemment Ariſtote, *Natura abborret vacuum*, & encore plus *Comedia*. Pour en venir à l'execution, nous prîmes chacun à nôtre gré un remede des plus ſoporatifs. Le Seigneur Cinthio fut le premier endormy, grace à la moitié du Prologue d'Aſtrée, qui en fit l'operation.

PIERROT.

Pour moy, Monſieur, je n'ay point pris d'autre Somnifere que le Rolle que vous m'aviez donné.

DU

DU RIMET.

En vous remerciant, Monſieur Pierrot. Bien de l'honneur pour mon ouvrage.

OCTAVE.

Pour moy, je l'avoueray, il m'a fallu prendre du jus de pavot.

DU RIMET.

Je n'en doute point, Seigneur Octave. C'eſt l'Emetique de l'inſomnie; & une Teſte amoureuſe comme la vôtre, ne ſe tranquiliſe guere à moins.

MEZZETIN.

Pour moy plus fin qu'eux tous, je me ſuis fait bercer par Bacchus. *Il chante.*

C'eſt à toy
Que je doy
Les plus longs ſommeils de ma vie.

ARLEQUIN.

Je me ſuis ſervi de la meſme recette.

DU RIMET.

Alte-là, de grace. Il m'importe peu de quelle maniere vous vous ſoyez livrez au ſommeil; il s'agit maintenant de jouer ma Piéce, d'y donner tout l'agrément que j'attends de vous; de joindre au ſel de l'expreſſion, s'il en eſt, l'échalotte & la muſcade d'un jeu naturel & divertiſſant. Mais ſur-tout, quelque ſuccés qu'ait la Piéce, je m'en lave les mains; ne vous en prenez qu'à la ſaiſon: car, voyez-vous-il en va d'une Comedie tout au rebours des autres productions de la Nature. En Eſté rien de ſi morfondu, en Hiver rien de ſi vif & de ſi chaud; & ſouvent telle Piéce agoniſante dés la premiere repreſentation, ſe remet ſur pied & fleurit dans tout le cours d'un Hiver; qu'on n'auroit pas ſouffert quatre jours, ſi le ſort moins favorable à l'Auteur euſt reculé ſon execution juſqu'aux vacances.

CINTHIO.

Vous avez vos raiſons pour nous prévenir, Mon-

Monſieur du Rimet. Vous craignez peut-eſtre que quelque deſobligeante ſymphonie ne condamne vôtre Piéce au Cabinet ...

DU RIMET.

La ſaiſon.

CINTHIO.

Et qu'un vuide faſcheux ne ſe rempare demain de nôtre Theâtre.

DU RIMET.

La ſaiſon. Car aprés tout, Moliere luy-meſme reſſuſcitaſt-il avec un chef d'œuvre nouveau, dites-moy, je vous prie, pourroit-il raſſembler pour le voir tant de jeunes Guerriers qui ſe hâlent au Soleil de Flandres? Tant de Femmes affligées de la perte d'un Sous-mary, qui vont paſſer en Récluſes, dans une Maiſon de campagne, le faſcheux *interim* qui les éloigne d'un jeune Officier? Vaincroit-il le ſcrupule de ces Femmes délicates, qui croiroient commettre un attentat contre leur ſanté, de venir à la Comedie ſans manchon? Redreſſeroit-il les travers du gouſt de ces jeunes gens qui ne viennent icy que pour lorgner les Beautez des Loges, & qu'on n'y voit jamais quand ils deſeſperent de trouver matiere à leurs œillades? Arracheroit-il enfin des genoux de leurs Belles tant de Conſeillers & de Financiers, qui ne ſongent qu'à profiter du temps qu'ils ont à ſoupirer avec eſpoir?

PIERROT.

Jarniguoy, vous jaſez tout comme une Comedie!

DU RIMET.

Mais c'eſt trop s'amuſer à la moutarde, mettez-vous en eſtat d'officier ma Piéce. Je me repoſe de ſes intereſts ſur l'habileté du Seigneur Cinthio, le tendre du Seigneur Octave, le bouffon de Mezzetin, l'agilité de Paſquariel, le naïf de Pierrot, les bons mots, & la ſoupleſſe d'eſprit d'Arlequin, la memoire ingenieuſe de Colombine, & l'agrément de Marinette; je vous ſuis caution que ſi tout fait ſon de-

devoir, les ſifflets n'y mettront point leur nez.

CINTHIO.

Méchante caution, ne vous en déplaiſe. Nous avons, nous autres hommes, des ſentimens de Pere pour nos productions, qui nous faſcinent extraordinairement les yeux. Nous n'y voyons qu'or & pierreries, quand les autres n'y voyent que paille & que fumier. Croyez-moy, nous le ſçavons par experience, chaque Auteur croit ſa Piéce un Phenix, ne fuſt-elle ſeulement pas digne du nom de Chauve ſouris.

DU RIMET.

J'en demeure d'accord; mais c'eſt à vous à n'en pas eſtre les duppes, & à ne pas deshonorer le Theâtre par les heures perduës d'un fat, qui couſant bout à bout cinq ou ſix méchans dialogues, s'imagine conſtruire une Comedie inſifflable.

CINTHIO.

Mon Dieu! nous n'avons pas tant de tort que l'on penſe. L'execution devient ſouvent l'écueil d'un Ouvrage, qu'à la lecture on auroit pris pour quelque choſe. Tenez, ce ſont de ces Tableaux de premier jour de May: Chef-dœuvre dans la Chambre, moins qu'apprentiſſage au Parvis.

THALIE *deſcend dans une Machine.*

Acteurs, reconnoiſſez Thalie,
La Muſe de la Comedie.
Ne craignez point des Spectateurs laſſez
L'harmonieuſe colere.
Jouez en paix, ce vous doit eſtre aſſez
Que du ſuccés je me faſſe une affaire.
Des ſifflets mon pouvoir ſçaura vous garantir,
Et je conjure le Parterre.
De ne me point faire mentir.

TOUS.

Nous conjurons tous le Parterre
De ne la point faire mentir.

Fin du Prologue.

ACTE

ACTE I.

SCENE I.

OCTAVE, ARLEQUIN, MEZZETIN.

Octave parle de la difficulté qu'il trouve à obtenir Colombine, avec Arlequin & Mezzetin, qui ſont les plaiſans, en luy donnant des conſeils. Octave leur donne de l'argent pour les engager à le ſervir, & ſe retire. Au lieu de ſonger à luy, ils s'enyvrent, & parlent de la guerre à tort & à travers. Octave revient, qui de colere tire l'épée contre eux pour les frapper.

SCENE II.

PASQUARIEL, OCTAVE.

Pasquariel arrive, qui arreſte Octave, & donne lieu à Arlequin & à Mezzetin de s'enfuir. Il apprend d'Octave la cauſe de ſon emportement, & luy promet de le ſervir. Il luy dit que Goguet a deſtiné Colombine à un Italien, riche; mais que dans l'incertitude qu'il vienne en France, il luy a laiſſé la liberté de voir le monde, afin qu'en tout cas elle ne manque point de bons partis: Qu'il jouiroit luy meſme de cette liberté, s'il n'avoit pas eſté ſurpris dans le Jardin avec Colombine à une heure indue, mais que malgré cela il n'a qu'à écrire un billet à Colombine, & qu'il ſe charge de le faire tenir. Ils ſortent. SCE-

SCENE III.

Le Theâtre repreſente l'Appartement de Colombine.

COLOMBINE *écrivant ſur une Table.* PIERROT *aſſoupi ſur une Chaiſe.*

COLOMBINE.

BOn ! je m'en ſuis tirée, ce me ſemble, aſſez à mon honneur. La Scene eſt du temps, les caracteres en ſont copiez ſur des Originaux encore bien mangeans. Il n'en faut pas davantage, le ſiecle eſt en gouſt de ſatyre. Il ne me reſte plus qu'à en demander l'avis à Pierrot. La nature doit toujours eſtre la premiere critique de nos ouvrages. Pierrot ? Pierrot ? Allons donc, tu te dezœuvres à toute heure par des aſſoupiſſemens hors de ſaiſon.

PIERROT *baaillant.*

Jarniguoy ... morguoy ... j'enrage Voyez que vla qu'eſt beau de m'éveiller ! j'allois, ſans vous, achever le plus beau fait-d'armes qui ſe ſoit jamais veu.

COLOMBINE.

Comment, Pierrot ? Le Dieu Morphée te regaloit-il de quelque belle chimere ?

PIERROT.

Tenez, voyez un peu ce que c'eſt que de lire de beaux livres ! je m'imaginois eſtre à la teſte de quatre cent mille hommes. Voyez ſi j'avois bonne mine ! j'arrangeois mon monde tout comme vous arrangez vos livres ; & puis, je marchois teſte baiſſée contre le Grand Turc, qui guidoit une populace comme la mienne. Oh, dame ! luy, il eſt bien nommé ; il eſtoit deux fois haut comme nôtre maiſon. J'avois déja eſtramaçonné la moitié de ſes troupes, & j'avois le bras levé ſur luy, quand vous avez détourné le coup en m'éveillant.

CO-

COLOMBINE

C'eſt dommage, Pierrot ; c'eſtoit de quoy t'éterniſer.

PIERROT.

Mais, pour parler franchement, j'ay encore plus de regret à mon ſomme qu'à mon rêve. Je ne repoſe icy non plus qu'un jaloux. Il faut que Pierrot ſoit le camarade de vos veilles, & je ſçay ce qu'il m'én couſte : J'en ay un peu plus d'eſprit, mais j'en ſuis quatre fois plus maigre.

COLOMBINE.

Quoy, Pierrot, te laſſerois-tu de te décraſſer la conception ; & ne te ſens-tu pas tout un autre homme, depuis que tu es avec moy ?

PIERROT.

Il eſt vray que quand je vins icy, je diſois par fois un mot pour l'autre ; mais je ne prenois pas dix pour vingt : & à preſent, j'ay l'eſprit embaboüiné de tant de vetilles, que je pourrois bien m'y tromper, oüy. Au moins, je vous en avertis, ne me payez point mes gages quand je travaille à mes Rémarques ſur Vaugelas. Je ne ſçay non plus ce que je fais dans ce temps-là, que vôtre pere quand il a ſes vapeurs.

COLOMBINE.

Oh ça, Pierrot, écoute-moy à ton tour. Je te veux demander ton ſentiment ſur une Scene qui vient de m'échapper.

PIERROT *prenant une chaiſe.*

Attendez donc que je me mette à mon aiſe ; il faut eſtre raſſis pour bien juger de quelque choſe. C'a, parlez à preſent ; je vous défie de faire perdre contenance à ma cenſure.

COLOMBINE.

Tiens, Pierrot, imagine-toy un jeune Officier déhanché cavalierement, débraillé avec appareil, & ſurmonté d'une plume blanche, qui fait la moitié de ſon merite ; entrant d'une langueur riante dans la

la chambre de ſa Maiſtreſſe. Enfin, ma Reine, c'eſt à ce coup que la gloire exile ma tendreſſe ſur les frontieres, & qu il faut laiſſer flétrir les myrthes, pour aller cueillir des lauriers.

PIERROT.

Je n'aurois pas mieux debutté.

COLOMBINE.

Fais-toy à preſent l'idée de quelque belle Brune, raiſonnablement coquette, qui ne permet à ſon cœur que de ces amours d'amuſement, où pour un grain de raiſon, il entre d'ordinaire un gros de caprice. C'en eſt donc fait, Chevalier, me voila veuve juſqu'au quartier d'hiver? Helas! les méchans hommes quand j'y penſe, qui ont eſté les premiers aſſez fous pour s'aller battre en ceremonie, contre des gens qu'ils ne connoiſſent pas! En verité, Chevalier, je ne regrette jamais tant les utilitez de la Paix que dans l'inſtant fâcheux de nos deſunions. L'Officier. J'ay pourtant de terribles ſecouſſes de jalouſie, mon Aimable. Je m'imagine que vous avez fait proviſion d'Adorateurs pour la Campagne, & je ne parts pas bien raſſure contre les viſites du prodigue Boiſſet, & de l'Amoureux Magiſtrat. La Coquette. Fy donc, Chevalier! Peux-tu les honorer de tes ſoupçons? Le premier n'eſt bon que dans une Conference, & on s'ennuye du ſecond au bout d'un quart-d'heure. Tu ſçais que je ne m'engage que par des manieres amuſantes; & hors quelques Abbez qui s'en eſcriment un peu, les ſeuls gens d'Epée ont droit d'y réuſſir. L'Officier. C'eſt à dire, mon Aimable, que c'eſt l'Academicien petit collet, qui battra l'alarme pour mon cœur. La Coquette. A quoy ſonge tu, Chevalier? c'eſt le plus faux merite que je connoiſſe, & en deux ans il ne m'a eſté bon qu'à me défaire de quelques accens de ma Province. L'Officier. Et ce jeune homme d'Auteur, qui s'eſt acquis le droit de ſe veautrer ſur le Theâtre

Italien, par une Piece digne d'être piloriée au Parnaſſe, comme l'opprobre de la Republique des Lettres, qu'en ferez vous? La Coquette. Il ſera toujours nôtre La Couture, par ſes extravagances rimées, & ſes galanteries du College. Enfin, ma Belle, vous me promettez neutralité pour toutes ſortes d'objets?....En peux tu douter ſans outrage?...C'eſt aſſez, je parts le plus heureux des hommes....Adieu, Chevalier. Ménage bien ton ſang, & ſur tout ton tein....Adieu, ma Belle, menagez bien vos appas, & ſur tout vôtre argent. Va va, avant que de rien confier au ſort, je te réponds de deux Lettres de Change du meſme ſtile que l'année paſſée. Adieu, donc ma Belle, je vous quitte ſur la bonne bouche. (*à Pierrot.*) Hé bien, Pierrot? (*elle le va réveiller*) Le animal! Pierrot!

PIERROT *baaillant.*

Ah, ah! Il y a là de beaux endroits, ſur tout cet Officier...que vous piloriez...à cauſe de la neutralité. Continuez... Il n'y a pas le mot a dire.

COLOMBINE.

Leve-toy, Maraut. Je te montreray à recevoir ſi mal l'honneur qu'on te fait!

PIERROT.

Dame, Mademoiſelle, c'eſt vôtre faute. Je ne dors pas icy la moitié de ma refection, & le ſommeil ne veut rien perdre de ſes droits; quand on luy rabat de la nuit, il ſe récompenſe ſur le jour. Ma Mere m'avoit pourtant bien recommandé de ne jamais m'endormir devant les filles.

COLOMBINE.

De tout autre que de ta Mere l'avis ſeroit ridicule, & je ne voy pas qu'aucune de tes poſtures...

PIERROT.

Hé pargué, pourquoy non? Je me ſuis bien ſentu moy...là...; comme une révolution d humeurs, en

en voyant dormir Marinette. Eſt-ce pas queuſi queumi?

COLOMBINE.

Tais-toy.

PIERROT.

Tenez, voila vôtre Pere qui vient vous rendre viſite.

SCENE IV.

GOGUET, COLOMBINE, PIERROT.

GOGUET.

HE bien, ma Fille, toujours dans le bel eſprit? ſans ceſſe enteſtée d'ouvrages dramatiques? & il n'y a pas moyen de te mettre en gouſt de mariage?

PIERROT.

Ma foy, Monſieur, les filles s'y mettent aſſez d'elles-meſmes.

COLOMBINE.

Je vous avoueray, mon Pere, que le ſeul Bel-eſprit m'enchante, & que comme le Mariage eſt pour toute la vie, je croy qu'il eſt bon de ſe choiſir un Epoux dont l'agrément ſoit à l'épreuve des années. Car enfin ne demeurerez-vous pas d'accord que c'eſt un grand charme de trouver dans un Mary meſme matiere à ſa tendreſſe, & de voir ſur le débris d'une jeuneſſe aimable s'élever un merite encore plus charmant? Autrement, mon Pere, l'averſion vient en poſte troubler un naiſſant ménage, & l'on ſe veut un mal mortel d'avoir cru ſes ſens, quand le ſeul remede eſt de prendre patience.

PIERROT *à Goguet.*

Au moins, ce petit bout de fille-là nous dame le pion à tous deux.

GOGUET.

Hé bien ſoit, ma Fille. L'eſprit eſt agreable, je ne le conteſte pas : mais fait-il fortune au ſiecle où nous ſommes ? Va, va, crois-moy, le Parnaſſe eſt à cent mille lieues du Perou, & cent exemples journaliers ne prouvent que trop cette Geographie. Compte un peu les piſtoles de ce Craſſeux malgré luy, qui n'a jamais pu que coudre un cinquieme Acte aux Freres mal unis. Songe à ce Colimaçon renfermé, qui des Pyramides de Rome s'eſt refugié chez Porphirogenete, & qu'on a fait taire à la fin, pour trop montrer les cornes aux gens ?

PIERROT.

C'eſt un plaiſant Colimaçon ! Il montroit les cornes ſans ſortir de ſa coquille.

GOGUET.

Vois la cataſtrophe de ce fameux Phaëton, qui s'eſt élevé ſi haut dans une Piece, pour tomber ſi bas dans l'autre ? Songe à ce Poupin ingenieux, qui faiſant bonne figure tant qu'il eſt reſté à Paris, s'eſt allé faire donner le coup de dague à Veniſe ? Vois enfin cet Acteur veteran tant regretté, dont le ſecond tome n'a jamais pu parvenir à l'impreſſion ?

PIERROT.

Mais, Monſieur, ſans aller plus loin, fais-je fortune, moy qui regorge de talens ?

COLOMBINE.

Enfin, mon Pere...

GOGUET.

Enfin, ma Fille, il faut deſcendre du haut de ton genie, au choix d'un Epoux. J'attends de jour en jour l'Italien que je te deſtine. Mais juſqu'à ce que ton devoir fixe ton inclination, pour qui d'entre tous ceux que tu vois te ſentirois-tu quelque penchant ? Le Vidame de Cotignac ?

COLOMBINE.

Vous moquez-vous, mon Pere ? Suis-je Fille à me payer de fanfaronnade ?

GO-

GOGUET.

Que dis-tu donc du Muſicien Monſieur de la Gamme ?

COLOMBINE.

Je me paye encore moins de chanſons.

GOGUET.

Et du Medecin Monſieur de Senécaſſe?

COLOMBINE.

C'eſt mon horreur.

GOGUET.

Horreur tant qu'il vous plaira, ma Fille ? je vois bien que vous rêvaſſez encore à cet Octave. Mais treve d'enteſtement. Il n'eſt pas aſſez riche, pour eſtre vôtre fait ; & gardez-vous ſur les yeux de vôtre teſte....

UN LAQUAIS.

Monſieur, c'eſt Monſieur le Vidame de Cotignac

GOGUET.

Qu'il entre.

PIERROT.

Le plaiſant perſonnage que ce Monſieur le Vidame !

SCENE V.

COTIGNAC, GOGUET, COLOMBINE, PIERROT.

COTIGNAC *à Colombine, prononçant en Gaſcon.*

BOn jour, ma Belle. (*en frapant ſur l'épaule de Goguet*) Serviteur, bon homme. Je viens vous accommoder de mon aprés-ſouper. La Lune n'eſt point belle, il ſouffle un vent de coſtes; vous ſerez ma promenade de ce ſoir.

GOGUET.

Je reſſens, Monſieur, tout le plaiſir poſſible de l'honneur....

COTIGNAC.

Sans compliment, Bon homme. (*à Pierrot*) Hola hé, l'homme blanc, cherche quelqu'un de tes Camarades, qu'on aille dire au premier de mes gens qu'il me vienne donner un ſiege.

PIERROT.

Dites-moy auparavant, Monſieur, de quelle couleur ſont vos gens?

COTIGNAC.

De quelle coulur, dis-tu?

PIERROT.

Ouy.

COTIGNAC.

Ils ſont, mon Ami....Hé, morbleu, de quoy te mets-tu en peine? Sçais tu qu'un Valet curieux eſt mon averſion? Ouy, le Diable m'emporte, ſi un Domeſtique s'offrant à moy oſoit s'informer de ſes gages, je luy répondrois par un geſte de pied ou de main, dont il ſouviendroit quelques quart d'heures.

COLOMBINE.

Vous eſtes prompt, Monſieur de Cotignac!

COTIGNAC.

Comme un éclair.

PIERROT.

Il fait l'entendu, à cauſe qu'il eſt entr'eux deux.

COLOMBINE.

Donne des ſieges, Pierrot, ſans marmotter.

COTIGNAC.

Un Fauteuil pour moy, mon Amy. Je n'ay de l'eſprit que quand je m'allonge. (*en s'aſſeyant*) Ah! je ne ſuis jamais ſi fatigué que quand je ſoupe à l'Auberge. J'ay quatre Etrangers à ma table, au diable ſi pas un s'entend, ou ſe peut faire entendre.

GOGUET.

Vous eſtes bien ſimple! Que ne cherchez-vous

vous quelque compagnie où vous ayez plus d'agrement ?

COTIGNAC.

Bon ! c'eſt bien la peine ! Je n'y ſoupe qu'une fois par jour.

COLOMBINE.

C'eſt eſtre trop ſobre de la moitié, pour un homme de vos Cantons.

COTIGNAC *à Goguet.*

Pour vous, toûjours frais & gaillard ? Ma foy, tant vous avez l'air jeune, vous me paroiſſez retombé dans le plus reculé de vôtre enfance.

GOGUET.

Tout le monde me fait la meſme compliment.

COTIGNAC *à Colombine.*

Et vous, la Belle, depuis nôtre derniere entreveuë, mon merite a-t-il bien plaidé ma cauſe, & vôtre cœur eſt-il dans la reſolution de me faire meilleur viſage que de coûtume ?

COLOMBINE.

Monſieur, mon cœur a toujours eſté dans une ſituation indifferente, que vous n'avez point encore alterée.

COTIGNAC.

Ecoutez, je ne ſuis pas accoûtumé aux longs ſieges, & je n'ay point encore attaqué de cœur aſſez fanfaron, qui ne battiſt la chamade avant quinzaine.

COLOMBINE.

Je propoſe pourtant de me deffendre un peu davantage, & je ne vous croy pas aſſez bien muni pour faire ſi-toſt breche à mon cœur.

COTIGNAC.

Bon ! pour des novices qui begayent encore une declaration, & qui ont beſoin d'épeler l'aveu d'une femme pour l'entendre ! Mais moy, cadedis, dont le ſimple aſpect prêche l'amour, vous pretendriez me faire ſoupirer comme un Beneſt,

ſans ſçavoir à quoy m'en tenir? Nenny, de par tous les Diables, nenny. (*à Goguet*) Me le conſeilleriez-vous, Bon-homme?

GOGUET.

En effet, Monſieur, les privileges des gens de vôtre ſorte doivent s'étendre un peu loin ; & quand on eſt de bonne maiſon comme vous eſtes....

COTIGNAC.

Qu'appellez-vous, de bonne maiſon? Je ſuis le Doyen de la Nobleſſe de mon Pays, moy ; & les racines de mon arbre Genalogique ont gagné terre ſi avant dans les ſiecles paſſez, qu'il eſt abſolument impoſſible de les déterrer.

GOGUET.

D'ailleurs, la Nobleſſe eſtant étayée d'un merite perſonnel....

COTIGNAC.

Encore pis. J'y ſuis grec ſur le merite perſonnel, & il n'eſt point de climat ſi dépeuplé d'Armes & de Belles, où je n'aye eſté chercher la gloire & les bonnes fortunes. Champion de Mars, Champion d'Amour, tout a ſuccombé ſous mes coups.

COLOMBINE.

Je trouve, Monſieur, dans nos manieres de parler beaucoup d'accent du pays.

COTIGNAC.

Accent du pays? Fort bien! Vous me voulez rompre en viſiere? Tel eſt le deſtin de ma vie, que tout y paroiſt inventé. Mais je vous réponds, ſur ma parole, que je n'outre pas d'un atome.

COLOMBINE.

Vous ſçavez qu'on ſe défie volontiers de l'amour propre d'un Gaſcon.

COTIGNAC.

Je n'y donne point, moy. Tenez, voicy la gloire. A Vienne je déloge le Turc d'un Baſtion ; à Philiſbourg je force un Retranchement ; à Mons j'emporte un Ouvrage, & à Fleurus j'enfonce moy ſeul cinq ou ſix Bataillons.

GO-

GOGUET.

A ce compte, Monſieur, malheureux le party dont vous n'eſtes pas !

COTIGNAC.

Voicy l'Amour. Je viens à Paris ; une belle me voit & m'aime, l'un ſuit de l'autre. Elle ſe trouve de mon gouſt, je me rends tous les jours chez elle à certaine heure, le manege dure quelque temps, elle s'enjalouſe, nous rompons. Moy je renvoye genereuſement le portrait & les lettres, ne reſervant pour moy qu'une écharpe & quatre cent piſtolles, ſeulement pour me ſouvenir d'elle. N'eſt-ce pas agir en brave homme, cela?

COLOMBINE

Tout à fait, c'eſt à vous d'avoir des intrigues.

COTIGNAC.

Allez, allez, vous en verrez bien d'autres, mes memoires ſont ſous la preſſe.

GOGUET.

Quoy, Monſieur, vous donnez au public un détail de toutes vos avantures?

COTIGNAC.

Ouy, je fais encore cela pour luy. Ce ſera pourtant un meuble d'arriere boutique ; car il eſt dans le cours de ma vie des particularitez qui importent terriblement aux Couronnes.

PIERROT *par deſſus le fauteuil.*

Dites donc, Monſieur le Vidame, vous ne vous mouchez pas du pied, à ce que je vois?

COTIGNAC *ſe levant.*

Quoy? Tu as l'effronterie de m'écouter, Maraut?

PIERROT.

Vrayment, j'écoute bien quelquefois ramager la linotte de nôtre Savetier !

COTIGNAC *tirant ſon épée.*

Ah ! tu jaſes ? J'en ſuis bien aiſe ! il ne t'en couſtera qu'un tronçon de nez. Je te montreray à encanailler ma converſation !

PIERROT.

A moy?

Il court aprés Pierrot; & Goguet & Colombine courent pour l'arreſter. (La chambre ſe referme.)

SCENE VI.

PASQUARIEL, OCTAVE.

Pasquariel reçoit une Lettre d'Octave, & luy promet de la faire tenir à Colombine. Il luy dit qu'il attend un Muſicien nommer la Gamme, & ſes violons, pour donner la ſerenade.

SCENE VII.

Arlequin d'un coſté, Pierrot de l'autre, Pasquariel au milieu, font une Scene de nuit. Pierrot rentre dans la maiſon de Goguet. Paſquaril dit à Arlequin d'éviter la colere d'Octave. Arlequin le prie de faire ſa paix, & s'en va.

SCENE VIII.

LA GAMME *aprés pluſieurs lazzi reconnoiſt Paſquariel. La ſerenade ſe donne, & la Gamme chante cecy:*

Hautbois, à mes tendres chanſons
Joignez la douceur de vos ſons;
Portez juſqu'au lit de ma Belle
La tendreſſe & l'amour que je reſſens pour elle
Redoublez vos accords, Hautbois, efforcez-vous
De ſervir mon amour extrême.

Eveillez

Eveillez la beauté que j'aime,
Et laiſſez dormir les jaloux.

PASQUARIEL *donne la lettre à Marinette qui paroiſt à la feneſtre.*

OCTAVE *veut payer la Gamme, & le remercie de la ſerenade qu'il a donnée à Colombine. La Gamme, au nom de Colombine change de ton, & dit qu'elle eſt ſa maiſtreſſe. Octave tire l'épée; Goguet paroiſt à la feneſtre en bonnet de nuit; Pierrot ſort avec un mouſqueton qu'il tire, & le premier Acte finit.*

ACTE II.

SCENE I.

Le Theâtre repreſente l'Appartement de Colombine.

COLOMBINE *ſeule.*

O Mon cher Octave, faut-il que je voye ſi peu de jour à nôtre bonheur ? Faut-il qu'avec le deſeſpoir de n'eſtre jamais à toy, j'aye encore le déplaiſir de ne te pas voir ? Au moins m'eſt-ce une conſolation de n'avoir rien à me reprocher. Je feins un entêtement pour l'eſprit, afin que ſi l'Italien qu'on me deſtine n'en eſt pas bien partagé, comme il y a apparence, j'aye une répugnance toute preſte pour oppoſer à nôtre mariage. Mais j'entends mon pere. Il faut changer de ton. (*Elle prend un Moliere.*) O charmant Moliere ! mes plus cheres delices ! auteur cent fois inimitable ! ah, qu'un Epoux comme toy ſeroit bien l'objet de mes deſirs!

SCENE II.

GOGUET, COLOMBINE.

GOGUET.

ENfin le ſort en eſt jetté, on ne trouvera jamais Colombine ſans un Moliere à la main; c'eſt ſon épée de chevet.

COLOMBINE.

Pourriez-vous bien m'en ſçavoir mauvais gré? Alexandre dormoit moins noblement ſur Homere, que je ne veille avec cet aimable Auteur. Quel plaiſir, en liſant ſes charmantes copies, de promener ſon idée ſur mille Originaux Poſthumes, qui ſont tous les jours les pieces juſtificatives de la bonté de ſes caracteres!

GOGUET.

Oüy, ma fille, c'eſt un fort habile homme: mais il eſt temps pour tout. L'amuſement ne doit point marcher devant le neceſſaire, & tu devrois me ſeconder dans le deſſein que j'ay de t'établir.

COLOMBINE.

Quel plaiſir de voir dans ſes œuvres le portrait prophetique d'un tartuffe abuſant de la confiance des plus honnêtes gens, qui ne leve le maſque qu'au dommage de ſes trop credules bienfaicteurs!

GOGUET.

Encore un coup, je n'ay que faire de tes applications, & tu me ferois bien plus de plaiſir ...

COLOMBINE.

Tantoſt je m'y remets ce valetudinaire chimerique, qu'on ne trouve jamais qu'avec un boüillon dans le corps, de l'une ou de l'autre eſpece. Tantoſt je m'y remets ce Bourgeois enteſté de Gentilhommerie, qui friponne à toutes jambes, pour

acheter

acheter en bref une Charge de Secretaire du Roy, & transposer insolemment son enseigne de sa Boutique à son Carosse.

GOGUET.

En verité, ma Fille, ton bel esprit degenere en entestement.

COLOMBINE.

Tenez, il n'a manqué que le portrait de ces Partisans, qu'on ne voit manier l'argent qu'avec des mains de gomme, & qui sçavent distribuer à tous les estats de la vie cinq ou six enfans gros Seigneurs.

GOGUET.

Est-ce donc fait, Colombine? Ne parleras-tu jamais que de ce qu'on ne te demande pas? Quitte ton Livre, songe que Goguet ton Pere t'interroge, écoute-moy. Tu me parois d'un grand serieux, pour estre si prés de ta noce. Je ne te soupçonne pas de craindre cette sorte d'engagement; tu serois la premiere fille qui eust peur d'un mary.

COLOMBINE

Je n'ay peur, mon Pere, que de ne le trouver pas assez aimable, & je ne répondrois pas de pouvoir me soumettre à vos ordres, s'il manquoit du costé de l'esprit.

GOGUET.

Bon, si tu le voulois faire remplir quelque place d'Academie; mais c'est un mary qu'il te faut, & ce n'est pas de beau genie dont ils ont le plus de besoin.

COLOMBINE.

Vous mocquez-vous, mon Pere? Je sçay bien que si j'avois fait des Loix, moy; la premiere & la plus valable cause d'un divorce auroit esté l'impuissance d'esprit.

GOGUET.

Il est peu de femmes de ton goût, Colombine; & c'est bien avisé au Ciel de ne t'avoir point

posté

poſté dans le monde en Legiſlatrice, tout ton ſexe auroit fulminé contre. Mais je te laiſſe. Je n'ay que deux mots à te dire ; ſonge à te faire d'avance quelque penchant pour l'Italien, ou tu l'épouſeras contre vent & marée. Adieu.

COLOMBINE *ſeule.*

Cruauté ! qu'il faille eſtre les victimes de l'avarice de nos parens ! Helas ! puiſque ſouvent pour toute la vie il ne nous eſt permis d'avoir qu'un homme, il eſtoit bien juſte de nous en laiſſer le choix.

SCENE III.

LE VIDAME DE COTIGNAC *dans une Chaiſe à Porteurs*, COLOMBINE.

COTIGNAC.

ARreſtez donc, Porteurs, arreſtez. (*ſortant de la Chaiſe*) Pardon, ma Belle. Parce qu'au Louvre les Marauts me portent juſques dans la Cour d'honneur, ils ont crû qu'icy ce n'eſtoit pas trop d'entrer dans la Salle. (*vers les Porteurs.*) Hé morbleu, Marauts, ne ſe retranche-t-on pas de ſes droits, quand on aime ?

UN PORTEUR.

Ma foy, Monſieur, c'eſt bien par vôtre ordre que nous avons entré juſqu'icy.

COTIGNAC.

Les Aſnes, Mademoiſelle, qui ne ſe connoiſſent point en Ironie ! Ma Chaiſe, allez m'attendre dans la cour, je ſuis à vous dans un moment. (*Les Porteurs s'en vont.*)

COLOMBINE.

Hé bien, Monſieur, depuis hier au ſoir quelle revolution dans vôtre petit Monde ?

CO-

COTIGNAC.

Le croiriez-vous? on a voulu tenter ma conſtance. On me jette à la teſte la Veuve d'un des plus gros Seigneurs du Royaume, qui a dix bonnes mille livres de rente.

COLOMBINE.

Comment, Monſieur? La Veuve d'un gros Seigneur n'a que dix mille livres de rente?

COTIGNAC.

Vous n'appellez cela rien, vous? C'eſt un homme qui laiſſe aprés luy plus de vingt Veuves à partager ſa dépouille : Vous voyez bien qu'il falloit que le monceau fuſt gros.

COLOMBINE.

Ah, ah, je vous entends. Je ne donnois pas d'abord dans le vray de la choſe.

COTIGNAC.

D'ailleurs, comme c'eſt une tout à fait belle perſonne, je ne comprends pas dans les dix mille livres le Caſuel, qui monte encore à davantage.

COLOMBINE.

Je crois qu'en effet vous vous appercevriez de l'aſcendant du Caſuel.

COTIGNAC.

Vous vous jouez des mots, Friponne ; qu'importe, à vous permis, vous vous jouez bien de nos libertez. Ecoutez pourtant, je vous avertis qu'il n'y a point de temps à perdre ; ma tendreſſe eſt en eſtat violent.

SCENE IV.

LA GAMME, COLOMBINE, COTIGNAC.

LA GAMME *entre, & chante ce qui ſuit.*

QUe j'entre avec plaiſir, dans ce lieu plein d'appas! Tout m'y plaiſt, tout m'y va ravir.

(*vers*

(*vers Cotignac*) Pardon, Monſieur, je ne vous voyois pas.

COTIGNAC.

De quel Pays eſt cet accent-là?

LA GAMME.

De l'ancienne Thrace, Monſieur, Mais audience, s'il vous plaiſt, pour mon petit Compliment. (*vers Colombine*) Mademoiſelle, le port de vos beautez impoſe une tenuë à ma flamme, qui me fait ſans ceſſe ſolfier des demis ſoupirs, ou des ſoupirs complets: & le mode de mon amour, poſé ſur la clef de vos charmes, m'inſpire des roulemens de deſirs, & de tranſports qui ne finiront que par la cadence de vos bontez. Ouy, Mademoiſelle, je ne penſois qu'en b carre, avant que vôtre aimable preſence euſt noté mon cœur d'une double croche amoureuſe. Mais depuis que vous m'avez fait detonner de mon indifference, je ne penſe, & je n'agis plus qu'en b mol. La, la, la (*il fredonne ſur le b mol.*)

COLOMBINE.

Monſieur de la Gamme, voila un Compliment tout à fait bien tourné. Vous aviez raiſon de demander audience.

LA GAMME.

Bien de l'honneur, Mademoiſelle. La, la, la (*Il continuë de fredonner.*)

COTIGNAC.

J'ay quelque teinture de Chiromancie, moy. (*vers la Gamme*) Donnez-moy la main. Je gagerois ma fortune, que vous ſçavez la Muſique. Avoüez la dette.

LA GAMME.

Ouy, Monſieur, je ſuis Profeſſeur Royal du Chant dans toutes ſes parties. Je ſors preſentement de chez une Belle, à qui je montre pour ſes bonnes graces. Je ſuis toujours payé d'avance.

CO-

COTIGNAC.

Touchez là, Monſieur de la Gamme, vous eſtes mon homme, je vous arreſte. La premiere leçon à demain. Marché fait, n'eſt-ce pas ? (*Il le baiſe.*) Voila des arrhes, mon Amy. Ma maiſon, rue depeuplée. Je loge par le bas, cave, ſalle, cuiſine, tout de plein pied. Je vous attens demain à mon petit levé.

LA GAMME.

Je vous déclare, Monſieur, que vos bonnes graces ſont de la fauſſe monnoye pour moy en comparaiſon de celle du Sexe. (*Il fredonne.*) La, la, la.

COTIGNAC.

Cadedis, tant pis pour toy, ſi tu ne vogues pas quand je te ſouffle le vent en poupe.

LA GAMME *fredonnant.*

La, la, la.

COTIGNAC.

Peſte du braillard !

COLOMBINE.

A propos, Monſieur de la Gamme, dites-nous un peu des nouvelles de nos Spectacles. Je m'y intereſſe fort, & je ne vois qu'à regret, que le ſiecle ſoit en train d'être en Operas comme les Eſpagnols en habits, toujours les meſmes.

LA GAMME.

C'eſt la faute des Poëtes. La Muſique fait toujours de bonne fauſſe, mais que ſert-elle avec de méchant poiſſon ? La, la, la. (*Il fredonne.*)

COTIGNAC.

Monſieur de la Sauſſe, vous ne me paroiſſez pas un Juge competant ſur l'article, & je ne vous crois partagé de talents qu'à léche-doigt.

LA GAMME.

Vous en direz ce qu'il vous plaira, j'ay pourtant fait une autre Aſtrée.

COLOM-

COLOMBINE.

Oh, oh, voila de quoy vous donner du relief dans le monde.

COTIGNAC.

Bon, Aſtrée ? C'eſt une Publique qui m'a couſté onze francs, elle m'ennuya pour mon argent.

LA GAMME.

C'eſt un Phenix qui veut renaiſtre de ſa cendre; & le Public ſera plus le Celadon de la ſeconde que de la premiere. En voicy un Air. *Il chante.*

Ouy dans vos fers, Iris, je me ſens arreſté.
Je croyois que ce fuſt un ſonge:
Mais auprés de voſtre beauté,
La verité devient menſonge,
Et le menſonge verité.

COTIGNAC.

Voila de fort beau galimathias !

UN LAQUAIS.

C'eſt Monſieur de Senécaſſe.

COLOMBINE.

Qu'il entre.

SCENE V.

SENECASSE. *Les Acteurs de la Scene précedente.*

SENECASSE.

QUe je ne dérange perſonne, au moins ? Il n'appartient pas à ma preſence de remuer les humeurs de qui que ce ſoit.

COTIGNAC.

C'eſt donc à vôtre nom, Monſieur de Senécaſſe; & ſi on l'articule encore deux fois, je me cautionne purgé rubis-ſur-l'ongle.

SENE-

SENECASSE.

C'eſt un nom que j'ay fait à plaiſir. Mon Pere ne m'en a point laiſſé, il a bien ſalu m'en trouver un moy-meſme. N'eſt-il pas vray qu'il dénote merveilleuſement bien ma Profeſſion ?

LA GAMME.

Aſſurément. (*à part*) Voila un Medecin de bonne famille !

SENECASSE *va tâter le poux de Colombine, aprés luy avoir fait une grande reverence.*

LA GAMME.

Que faites-vous-là, Monſieur ?

SENECASSE.

Je m'informe de la ſanté de Mademoiſelle.

COLOMBINE.

Il eſt vray que c'eſt le Compliment qui mene le branle.

COTIGNAC.

Oh, vous n'y eſtes pas encore ! Un Medecin qui ſçait ſon métier, quand il s'agit de s'informer de la ſanté d'une perſonne, aprés luy avoir tâté le poux, ne manque jamais de luy tâter le ventre pour ſçavoir ſi elle ne l'a point dur ; & pour faire les choſes dans la derniere circonſpection, il met aprés cela le nez dans ſes matieres. (*à Colombine*) Mademoiſelle, faites apporter vôtre Baſſin à Monſieur ?

SENECASSE *ſe fâche, la Gamme prend le parti de Cotignac, ils ſe battent, & s'en vont. Colombine rentre.*

SCENE VI.

PIERROT, *& Paſquariel font une Scene de Jeu à leur fantaiſie.*

SCENE.

SCENE VII.

COLOMBINE, MEZZETIN *en noir*, OCTAVE *dans une Biblioteque.*

COLOMBINE.

VOus m'apportez, ditez-vous, une Biblioteque, dont vous eſtes ſeur que je m'accommoderay?

MEZZETIN.

Ouy, Mademoiſelle, je ne m'en aſſure point à faux, je connois vôtre gouſt comme ſi je l'avois fait, & je vous jure qu'on a raſſemblé là-dedans tout ce qui peut vous plaire.

COLOMBINE.

En quelle quantité ſont les livres?

MEZZETIN.

Ils ſont, Mademoiſelle, au nombre d'un.

COLOMBINE.

Vous vous mocquez, un livre?

MEZZETIN.

Non de par tous les diables, mais c'e un livre d'or qui touche à vuë d'œil. Il ne voit le jour que depuis vingt ans; mais tout moderne qu'il eſt, Ariſtote, Platon, Ciceron, Virgile, tout cela n'eſt que de la pouſſiere au prix de luy.

COLOMBINE.

De quoy traite-t-il?

MEZZETIN.

D'Amour, Mademoiſelle, & vous n'aurez pas plutoſt jetté les yeux deſſus, que vous ſerez Docteur de la Faculté de Cupidon.

COLOMBINE.

Eſt-ce en proſe ou en vers?

MEZZETIN.

Ny l'un ny l'autre. C'eſt un ſtile anonime.

CO-

COLOMBINE.

Oh, voila qui eſt extraordinaire, & qui inſpire de la curioſité ! Eſt-ce un manuſcrit ou un imprimé ?

MEZZETIN.

Ny l'un ny l'autre encore. C'eſt un caractere original.

COLOMBINE.

En connois-tu l'Auteur ?

MEZZETIN.

Ils ſont deux, Mademoiſelle. Un homme en a formé l'idée, & une femme a donné le tour à l'ouvrage.

COLOMBINE.

Et dis-m'en le titre.

MEZZETIN.

Vous le ſçavez, Mademoiſelle.

COLOMBINE.

Ne me fais point languir.

MEZZETIN.

Vous le ſçavez, vous dis-je, foy de Bibliothequaire d'honneur.

OCTAVE *ſort de la Bibliotheque.*

COLOMBINE *ſurpriſe.*

Ah ! Octave !

MEZZETIN.

Ne vous avois-je pas bien dit que vous ſçaviez ce titre-là par cœur ?

OCTAVE.

Helas, Colombine, peut-eſtre ne ſuis-je plus que dans vôtre memoire ? Parmy tous ceux qui vous voyent, peut-eſtre en eſt-il quelqu'un qui vous couſte une infidelité ?

COLOMBINE.

Que vous eſtes cruel, Octave ! Faut-il que vos premieres paroles ſoient des reproches ? Ne pouvez-vous me faire voir vôtre tendreſſe que par des ſoupçons de la mienne ? Hé, croyez moy, ne don-

donnez point à voſtre malheur plus d'étenduë qu'il n'en a. Plaignez-vous, ſi vous voulez, de ne me point voir, mais ne penſez pas vous en plaindre tout ſeul.

OCTAVE.

Que je ſerois heureux ſi je pouvois vous croire! Mais helas, Colombine, vous êtes trop belle pour n'eſtre pas contente.

COLOMBINE.

C'eſt à votre preſence que je dois ma ſatisfaction, & c'eſt vous aſſurément qui me fardez.

MEZZETIN

Parlez donc, Monſieur le Livre, & vous Madame la Lectrice; vous imaginez vous que je vous aye menagé cette entrevuë à la ſueur de mon corps; pour donner carriere à vos fleurettes? Hé morbleu, prenez moy de bonnes meſures pour vous mettre en eſtat de quelque choſe de plus réel.

OCTAVE.

Excuſe, Mezzetin. Les moindres bagatelles ſont ſerieuſes pour les Amans. Ouy Colombine, je ſuis jaloux de tout ce qui vous approche, & vos ſentimens pour ceux qui vous voyent m inquietent mortellement.

COLOMBINE.

Bon! je ne vois que des Originaux, que mon ſort me choiſit exprés, je crois, pour m'oſter l'honneur d'une conſtance plus meritoire. Mais j'entens mon Pere. Que deviendrons-nous?

MEZZETIN.

J'ay pourvu à tout. (*à Octave*) Rentrez dans la Bibliotheque, & me laiſſez faire.

Goguet ſurvient. Mezzetin luy dit qu'il venoit demander l'avis de Colombine ſur une machine de ſa façon. En meſme temps la Bibliotheque s'ouvre, & ſe change en un Cabaret de village, d'où ſort une Mariée & pluſieurs Bergers, qui forment une danſe, & chantent les paroles qui ſuivent.

LE

LE CHOEUR.

Coline & Lucas, pour prix de leur flamme
Sont femme & mary, ſont mary & femme.

LE MARIE' & LA MARIEE.

Morgué, chaſſons loin l'ennuy,
Regaudiſſons nous enſemble,
Et commençons des aujourd'huy
Un ſieux qui nous reſſemble.

LE CHOEUR *repete.*

Coline & Lucas, &c.

UN PASTRE.

Que qui voudra faſſe la preſſe
Pres de Perrette ou de Margot.
Pour moy j'en dis du mirlirot,
La Tonne eſt ma ſeule Maiſtreſſe.

UNE BERGERE.

La bonne choſe qu'un Amant,
Quand on aime la Compagnie!
Heureuſe celle qu'on marie!
Le plaiſir luy vient en dormant.

LE CHOEUR.

Suivons l'Amour, ſuivons Bacchus.
Aimons, buvons, juſqu'à n'en pouvoir plus.

Fin du ſecond Acte.

ACTE

ACTE III.

SCENE I.

PIERROT *ſeul.*

ALlons, mon pauvre Pierrot, courage. Croismoy, c'eſt aſſez faire honneur à la vie, mourons. Mourons, dites-vous ? Ouy, mon pauvre Pierrot; qui te retient ? Quel charme trouves-tu dans le monde? La Fortune nous laiſſe un habit de toile ſur le corps, l'Amour nous laiſſe croupir les deſirs dans le cœur. Quand nous pleurons, Marinette rit ; elle danſe quand nous nous arrachons les cheveux. J'enrage quand j'y penſe : je ſuis devenu chauve depuis que je l'aime. Allons, c'en eſt fait, mourons, donnons-nous un coup de couteau dans le ventre. Quelque niais ! je perdrois tout mon ſang. Et bien, tirons-nous un coup de piſtolet dans le front. Encore pis ; on diroit aprés cela que j'ay du plomb dans la teſte. Que faire ? Ah! chien d'Amour ! Je liſois tantoſt l hiſtoire dé Lucrece. S'il y avoit moyen de mourir comme elle, au coup de poignard prés!

SCENE II.

ARLEQUIN *arrive, qui apprend le deſeſpoir de Pierrot, parce qu'il n'eſt pas aimé de Marinette*

nette. Arlequin luy dit qu'apparemment c'eſt ſa faute, & luy demande s'il n'a jamais appris à faire l'amour. Pierrot dit que non. Arlequin ſe charge de le luy montrer, appelle Marinette, & dit à Pierrot de le regarder faire.

SCENE III.

ARLEQUIN, MARINETTE, PIERROT.

ARLEQUIN.

ENfin, ma chere Marinette, j'ay reſolu de te décocher une déclaration d'amour des plus rapides. Je la viſe droit à ton cœur. Heureux, & dix millions de fois heureux, ſi je touche au but que je me propoſe!

MARINETTE.

Ecoute, Arlequin, le but eſt bien prés de l'Archer, & tu ſerois bien mal-adroit, ſi tu ne donnois juſte au milieu.

ARLEQUIN.

Vois-tu, Pierrot? A toy?

PIERROT

Fort bien! Continuez. Peſte! j'aurois bien mieux fait d'apprendre cela, que de lire Quint-Curce.

ARLEQUIN *à Marinette.*

Ouy, ma Charmante, vous avez ſervi d'hameçon pour m'attirer dans les filets de l'Amour; ou, pour mieux dire, vôtre beauté, comme un fier oiſeau de proye, a fondu ſur ma foible liberté qu'elle a trouvée ſans défenſe; & mon cœur enchanté d'eſtre dans vos ſerres, ne gemit que de n'en eſtre pas ſerré aſſez étroitement. (*à Pierrot*) Etudie bien ta leçon, Pierrot.

PIERROT.

Je n'en perds pas un mot.

MARINETTE.

Comment, Arlequin, tu n'en fais pas à deux fois ? Ton premier coup porteroit ſi je ne mettois ma raiſon au devant. Mais je n'ay garde d'eſtre ta duppe; je ſçay trop que tu ne penſes pas le quart de ce que tu dis.

PIERROT.

Fy !

ARLEQUIN.

Ah, ma Belle ! je ſuis preſt à ſubir telle épreuve qu'il vous plaira. (*à Pierrot*) Donne-toy patience. (*à Marinette*) Ouy, ma Charmante, je me ſens tout amour de pied en cap. Mon ſang bouillonne, mon cerveau s'échauffe, mes yeux s'allument, mon cœur palpite.... mon.... Diſpenſez-moy, s'il vous plaiſt, d'achever le portrait de ma ſituation ; il y en auroit trop à dire. (*à Pierrot*) Remarques-tu le geſte, le ton ?

PIERROT.

Oh Diable, je fais mon profit de tout.

MARINETTE.

Mais dis-moy, Arlequin, poſé le cas que tu m'aimes, ce ne peut-eſtre que d'un amour de paſſage ; car vous autres hommes, vous eſtes en poſſeſſion de legereté, comme nous d'enteſtement : & je t'avoue que je n'y trouverois pas mon compte. Car, vois tu, ſi j'aimois je n'aimerois que par compagnie, & je ſerois au deſeſpoir apres cela, s'il me falloit ſoupirer toute ſeule.

ARLEQUIN *à Pierrot.*

Remarque comme je la vais raſſurer ? (*à Marinette*) Ah ! ma chere Marinette, deſabuſe-toy. Je te jure de par tous les Amours, pourvu que tu veuilles eſtre de moitié de conſtance avec moy ; je te jure, dis-je, que nôtre attelage amoureux ne ſe decouplera que par la mort de l'un ou de l'autre.

tre. (*à Pierrot*) Voila la bonne methode.

PIERROT.

Oh ! je ne m'étonne pas. Je m'y prenois tout autrement.

ARLEQUIN.

A quoy ſonges-tu, Marinette ?

MARINETTE.

Je me mords les levres pour ne te pas croire. On m'a dit il y a déja du temps, que les Amans reſſembloient à des Almanachs, ils promettent tous les meſmes choſes, & ne tiennent pas plus les uns que les autres.

ARLEQUIN.

Fy ! que cela eſt vilain, de croire à la volée comme tu fais ! J'ay lû moy dans un Auteur, qu'une Fille reſſembloit à un qui pro quo d'Apotiquaire : on prend la potion, diſoit-il, à titre de ſalutaire, & l'on eſt tout étonné qu'on creve. Vois un peu où en ſeroient nos amours, ſi je donnois dans le ſens de ce cerveau creux d'Auteur?

MARINETTE.

Ah, Arlequin donne-toy bien de garde de le croire.

PIERROT *à Arlequin.*

Au fait au fait. C'eſt ce que je veux ſçavoir.

ARLEQUIN.

Ah, Marinette ! je ne ſuis pas ſi ſot. (*à Pierrot*) J'y viens au fait. (*à Marinete*) Mais dis-moy, vuidons d'affaire. Maimes-tu ?

MARINETTE.

Pourquoy m'obliger à te dire cela ? Ce ſont de ces choſes qui ſe font ſans le dire.

PIERROT *à Arlequin.*

C'eſt à moy que cela s'adreſſe, au moins ?

ARLEQUIN *à Pierrot.*

Hé, ouy. (*à Marinette*) Vois-tu, c'eſt qu'il eſt bon de ne point s'équivoquer. Specifions le troc, s'il vous plaiſt. Donne-moy ton cœur, je te donneray le mien.

MARINETTE.

Taupe.

PIERROT *à Arlequin.*

Ouy, mais cela en eſt-il ?

ARLEQUIN *à Pierrot.*

C'eſt l'eſſentiel. (*a Marinette*) Mets la main là-dedans, Marinette, nous nous livrerons les Marchandiſes à la premiere occaſion.

MARINETTE.

Adieu, Arlequin.

ARLEQUIN.

Adieu, Marinette. Comme ſi les Notaires y avoient paſſé, au moins. (*Marinette rentre.*)

PIERROT.

C'eſt une choſe bien dite, qu'il faut apprendre pour ſçavoir. Je ſuis ſûr que j'ay manqué plus de vingt Filles, faute de methode.

ARLEQUIN.

Sans doute, & il faut vous aimer comme je fais, Monſieur Pierrot, pour vous découvrir ſi franchement le pot aux roſes.

PIERROT.

Va, je t'aſſure que je n'en ſcray pas ingrat. Je veux que nous partagions enſemble le revenant bon de mon amour. Tu auras toutes les enveloppes des lettres que Marinette m'écrira, toutes les bourſes où elle m'envoyera de l'argent ; & je te promets le recit mot pour mot de tout,.. ce que... l'idée m'en chatouille ſeulement.

ARLEQUIN.

Ah c'en eſt trop, Monſieur Pierrot, vous outrez la reconnoiſſance.

PIERROT.

Je ſuis comme ça, moy. Mais attens, je m'en vais faire venir Marinette, & mettre en œuvre mon nouveau talent. *Il va heurter, & appelle Marinette.*

MARINETTE *revenant.*

Ah ! c'eſt Pierrot.

PIER-

PIERROT.

Luy-meſme.

MARINETTE.

Hé bien, que me veux-tu, grand Flandrin?

PIERROT.

Patience, patience; nous vous allons bien faire changer de ton. J'en ay appris bien long, ouy, depuis que je ne vous ay vuë. (*à Arlequin*) Elle ne s'attend pas à ça.

ARLEQUIN.

C'eſt le drôle.

MARINETTE.

Veux-tu point encore me parler de ton chifon d'amour? Je t'ay déja dit que c'eſt mon averſion, ainſi ne te mets point en frais de fleurettes.

PIERROT.

Hé là, là, ne vous effarouchez pas, nous en avons de marquées au bon coin. Silence ſeulement. Enfin, ma chere Marinette.

MARINETTE.

Oh, va te promener avec ta harangue, je ne ſuis point en gouſt de t'écouter.

PIERROT.

Comment donc, Arlequin?

ARLEQUIN.

Plus haut.

PIERROT.

Enfin, ma chere Marinette...

MARINETTE.

Ah, tu m'étourdis, je quitte la place.

ARLEQUIN *à Pierrot.*

Plus bas.

PIERROT *d'un ton fort bas.*

Enfin, ma chere Marinette...

MARINETTE.

Je ne t'entends, ny ne veux t'entendre. En deux mots, j'aime Arlequin. (*Appercevant Arlequin*) Ah le voila ... Viens, mon cher, &

laiſſons-là ce vilain pelé s'entretenir tout ſeul.

PIERROT.

Oh, oh!

ARLEQUIN.

Allons, ma chere, (*à Pierrot.*) Nous ferons quelque choſe de vous, Monſieur Pierrot, cela n'eſt pas mal pour une premiere leçon.

PIERROT.

Ah, ah! traiſtres, vous me joüez? Mais j'en jure le Stix, je me vangeray, ou j'y perdray mon Latin.

SCENE IV.

PASQUARIEL, ARLEQUIN.

Pasquariel cherche Arlequin qui ſort de la maiſon, & qui dit que Pierrot l'a menacé d'aller avertir Monſieur Goguet; qu'il n'a pas eu le temps de parler d'Octave. Pasquariel le concerte, pour s'introduire en homme du monde chez Colombine, & luy donne les tablettes d'Octave pour les luy faire tenir. Arlequin ſort.

SCENE V.

LA GAMME, SENECASSE.

L'Un & l'autre viennent armez pour chercher Monſieur de Cotignac, & ne le trouvant pas, veulent ſe battre eux-meſmes, parce qu'ils ſont rivaux. Pasquariel les ſépare.

SCE-

SCENE VI.

Le Theâtre repreſente l'Appartement de Colombine.

ARLEQUIN *en Cavalier*,

COLOMBINE.

ARLEQUIN.

MAdemoiſelle, mon viſage vous eſt encore étranger; mais je ſuis un Petit-Collet reformé, que vous ne ſerez pas fâché de connoître.

COLOMBINE.

Comment, Monſieur, un Petit-Collet reformé?

ARLEQUIN.

Ouy, Mademoiſelle, Petit-Collet caſſé; ou pour parler plus crûment, c'eſt qu'on a jetté un dévolu ſur mon Benefice.

COLOMBINE.

Il eſt aſſez extraordinaire, Monſieur, de s'annoncer ſous un titre negatif.

ARLEQUIN.

J'en demeure d'accord. Mais la cauſe de ma dégradation me doit tenir lieu de merite auprés des Dames.

COLOMBINE.

Vous ſçavez, Monſieur, qu'en tout pays l'argent ſert d'introducteur au merite; & il doit y avoir du déchet à vos agrémens, à proportion de celui qui ſe fait à vos revenus.

ARLEQUIN.

De ce coſté-là, franchement je n'y perds pas.

COLOMBINE.

Cela m'étonne.

ARLEQUIN.

Je ne ſuis gueres accoutumé à recevoir d'affront de la fortune, qu'il ne s'enſuive pour l'ordinaire u-

ne reparation d'honneur. Par exemple ; j'eſtois Capitaine d'Infanterie, on me caſſa ſous pretexte que je ne ſongeois pas aſſez à ma Compagnie. En effet, c'eſt bien à un homme de ma qualité, à s'embaraſſer de Marauts comme le ſont nos ſoldats ! Et bien, je ne reſtay pas long-temps ſans employ ; & je me regulariſay moyennant quatre mille livres de rente. Ces quatre mille livres ne m'appartiennent plus : je recherche en mariage une riche Veuve, qui me paye mon douaire par avance. Vous voyez que je ne manque point encore de ce merite qui ſe couche ?

COLOMBINE.

J'entends, j'entends, vous vous retranchez dans la coquetterie ?

ARLEQUIN.

C'eſt où je triomphe. Mais ce que j'y trouve de chagrinant, c'eſt que Paris n'ait plus rien de nouveau pour moy. Car à parler franc, il n'y a gueres de femme avec qui je n'aye eu un amour contradictoire.

COLOMBINE.

C'eſt pouſſer un peu loin l'hyperbole.

ARLEQUIN.

Sans hyperbole, Mademoiſelle, j'en aimois cinq où ſix à la fois ſous des noms differents : chez l'une, Marquis ; chez l'autre Comte ; chez celle-cy Chevalier, chez celle-là Baron, quelquefois meſme Prince Etranger, ſelon la duppe. Au bout de quinze jours autre demie douzaine. Vous voyez bien que de ce train-là il n'eſt point de Serrail qu'on n'épuiſe en tres peu de temps ?

COLOMBINE.

A ce compte, Monſieur, vous ſeriez rompu dans la galanterie, & vous connoiſtriez le fort & le foible d'une femme, comme un Notaire celuy d'une bourſe ?

ARLE-

ARLEQUIN.

Auſſi ne m'y trompe-je pas. J'en ay trouvé de quatre eſpeces dans le monde. Il y en a qu'on ne rend ſenſibles que par un épanchement de monnoye.

COLOMBINE.

C'eſt le caractere general, cela; & les Poëtes, en donnant des fleches d'or à l'Amour, ne nous ont pas voulu faire entendre autre choſe.

ARLEQUIN.

Il y en a d'autres qui ne trouvent rien de ſi charmant dans un homme, qu'une retention de ſecret bien continuée.

COLOMBINE.

Ces femmes là me paroiſſent d'un tres bon ſens; elles veulent avoir le plaiſir d'aimer, ſans en avoir la honte: mais tout franc, elles ont beau le vouloir, ce ſeroit un prodige qu'un François mouruſt avec ſon ſecret. Il faut que l'apoſthume creve toſt ou tard.

ARLEQUIN.

On en voit de certaines qui ne s'attachent qu'à ceux qui ont déja la reputation d'aimables.

COLOMBINE.

Elles ſont donc comme un troupeau de Brebis. Où l'une ſe noye, tout le troupeau ſe perd.

ARLEQUIN.

Et enfin; celles de la quatriéme eſpece ſont celles qui n'en croyent qu'elles-meſmes, & qui s'attachent à ce qui leur plaît, indépendamment de toute autre circonſtance. C'eſt ſe laiſſer aller au courant ſans rames & ſans voiles.

COLOMBINE.

Voila une anatomie du cœur humain tout à fait merveilleuſe!

ARLEQUIN.

N'y auroit-il point trop de curioſité à vous demander de quelle eſpece vous êtes?

COLOMBINE.

Pour moy, je n'aime point encore, & je fais profeſſion d'inſenſibilité juſqu'à nouvel ordre.

ARLEQUIN.

Certain Octave de par le monde ne fait pourtant pas ſon compte là-deſſus.

COLOMBINE.

Que dites vous d'Octave?

ARLEQUIN.

Attendez, ne ſommes-nous point écoutez?

COLOMBINE.

Non.

ARLEQUIN.

Hé, que ne diſiez vous cela plutôt? Je n'aurois pas tant battu la campagne. Comme tout trouve accés icy, hors Octave & ſes gens, je m'y ſuis introduit ſous le caractere que je viens de feindre; mais je ne ſuis rien plus qu'Arlequin, valet d'Octave. Vous avez eu une de ſes lettres tantoſt, dont il n'a point reçu de réponſe. Il a écrit ſes ſentimens ſur ſes tablettes, je m'en ſuis chargé, & j'ay riſqué le paquet comme vous voyez. Liſez.

COLOMBINE *lit.*

Enfin, Colombine, il n'y a plus moyen de vivre ſans vous voir. Vous attendez un Italien, qui me donnera la mort ſi vous y conſentez, & juſqu'à ce moment fatal, tout le monde joüit de vôtre veue, qu'on n'interdit qu'à moy ſeul. Jugez dans quel eſtat je ſuis. Il ne me reſte plus de force pour y reſiſter. Rendez-la moy par une reſolution favorable. C'eſt celle de quitter voſtre Pere, & de me ſuivre dans un lieu, d'où nous le réſoudrons plus aiſément à nous unir.

GOGUET *en dedans.*

Colombine?

COLOMBINE.

Voila mon Pere. Entretiens-le pendant que je vais effacer la lettre d'Octave & y ſubſtituer ma réponſe.

GO-

GOGUET *arrive.*

ARLEQUIN.

Monſieur, vous & Mademoiſelle vôtre fille, rendez la renommée ſi babillarde, que j'ay crû que vous eſtiez tous deux une choſe à voir.

GOGUET.

Il eſt vray que Colombine a d'une ſorte d'eſprit qui fait plaiſir. Elle reſſemble comme deux gouttes d'eau à un Academicien qui nous affectionnoit fort ma femme & moy, dans les premieres années de nôtre mariage.

ARLEQUIN.

Preuve qu'il fait toûjours bon hanter les gens d'eſprit! L'air en eſt contagieux, cela ſe gagne comme la galle & la rougeolle.

GOGUET.

Oh! je n'ay jamais fait ſocieté qu'avec des gens de merite. Je me flatte que ma famille n'y a pas perdu.

ARLEQUIN.

Comment diable, perdu? Au contraire, c'eſt une éducation prématurée que cela, & l'on ne ſçauroit travailler à ſa poſterité ſur de trop bons modeles. Adieu, Monſieur. Bon jour, Mademoiſelle. Vous voulez bien que de temps en temps je vienne faire aſſaut d'eſprit avec vous?

COLOMBINE.

La fin de vôtre converſation m'a trop plû, Monſieur, pour ne pas recidiver. (*faiſant ſemblant de ramaſſer les tablettes*) Mais n'eſt-ce pas à vous cela?

ARLEQUIN *ramaſſant les tablettes.*

Ouy, vraiment, ce ſont mes tablettes. Je ſerois au deſeſpoir de les avoir laiſſées. Il y a des ouvrages que je ne voudrois pas que vous viſſiez pour vingt piſtoles. *Materiam ſuperabat opus.* Adieu. (*La chambre ſe referme.*)

SCENE VII.

PASQUARIEL, OCTAVE, ARLEQUIN.

Pasquariel dit à Octave qu'il a donné ſes tablettes à Arlequin, qui doit les faire tenir à Colombine. Arlequin vient encore tout déguiſé les apporter. Octave lit, dit que Colombine conſent à toutes ſortes de ſtratagêmes, mais que ſa vertu ne ſe ſçauroit réſoudre à l'enlevement. Il prie Arlequin & Paſquariel de trouver quelque invention.

SCENE VIII.

UN VALET. *Les Acteurs de la Scene precedente.*

UN Valet botté, le foüet à la main, cherche Monſieur Goguet. Paſquariel l'arreſte & l'interroge. Le valet dit qu'il vient de la part de Monſieur Cornalini qui venoit à Paris pour épouſer Colombine, mais qu'il eſt tombé malade en chemin, & qu'il n'y peut pas venir. Paſquariel luy dit que Monſieur Goguet eſt à la Campagne, & retient la lettre. Le valet s'en va, Octave ſort aprés que Paſquariel luy a parlé à l'oreille. Il reſte avec Arlequin qu'il concerte pour faire cet Italien, & ils ſortent.

SCENE

SCENE IX.

Le Theâtre repreſente l'Appartement de Goguet.

GOGUET, PIERROT.

GOGUET.

OC'a, Pierrot, y a-t-il moyen de raiſonner avec toy ?

PIERROT.

Pour qui me prenez vous donc ? Tenez regardez-moy cette teſte-là. Elle eſt bien groſſe; & ſi c'eſt tout eſprit.

GOGUET.

Je viens de recevoir une lettre de Monſieur Cornalini. Il y a quinze jours qu'elle devroit m'avoir eſté rendue ; mais n'importe. Selon le calcul que j'en fais, c'eſt aujourd'huy préciſément qu'il arrive.

PIERROT.

Ah, ah, tant mieux. Et quand prendra-t-il poſſeſſion de Mademoiſelle vôtre Fille ?

GOGUET.

Les choſes traîneront le moins que je pourray. Je ne ſuis point de ces Peres, qui laiſſent trop long-temps deux Amans en preſence. Vois-tu, ils s'eſcarmouchent ſouvent ſur-&-tant-moins du combat.

PIERROT.

Vous avez raiſon. Mais, Monſieur, quand j'y penſe, que ce Monſieur Cornalini ſera heureux d'épouſer Colombine ! Il faut aſſurément que cét homme-là ſoit né coëffé.

GOGUET.

Tu me réjouis, Pierrot, & tu ne me plais jamais

mais davantage que dans tes inſtans de zele pour Colombine. Je t'embraſſerois volontiers. (*Il l'embraſſe.*)

PIERROT.

Bien de l'honneur, Monſieur. Tenez, elle a un petit eſprit qui me vilvouſte par fois l'imagination. Ouy, ſur la vie, j'ay eſté tenté je ne ſçay combien de fois d'être vôtre Gendre.

GOGUET.

Appelle Colombine.

PIERROT.

La voila. Je trouve tout ſous ma patte. (*Il s'en va.*)

SCENE X.

GOGUET, COLOMBINE.

GOGUET.

ENfin, ma Fille, il faut faire maiſon nette, congedier Muſique, Gaſcogne, Medecine, Parnaſſe, & tout le trio. Ton futur Epoux arrive aujourd'huy.

COLOMBINE.

Aujourd'huy, mon Pere?

GOGUET.

Ouy, ma Fille, aujourd'huy. Je te recommande ſur tout de le recevoir comme un homme, qui deſormais doit avoir le pas dans ton cœur au deſſus de moy-meſme.

COLOMBINE.

Aujourd'huy, mon Pere?

GOGUET.

Ouy, vous dis-je, aujourd'huy. Pourquoy cette ſurpriſe? (*à part*) Preſage de rebellion. (*haut*) Ecoutez, Colombine, je ne force perſonne; mais je pretends qu'on m'obeiſſe.

CO-

COLOMBINE.

Aujourd'huy, mon Pere ?

GOGUET.

Oh qu'eſt-ce que cecy ? Vous voila bien en peine de la datte ! Ouy, aujourd'huy, aujourd'huy, encore aujourd huy, pour la centiéme fois aujourd'huy ; eſtes-vous contente ?

COLOMBINE.

Il fait bien de venir, mon Pere, car je ne l'irois pas querir.

SCENE XI.

MEZZETIN *déguiſé en Valet de Chambre, dit à Monſieur Goguet que Monſieur Cornalini eſt arrivé, & qu'il vient.*

SCENE XII.

ARLEQUIN *en Italien.* GOGUET, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

SErviteur à Voſignorie. Si j'en crois les apparences ; vous, Monſieur, vous eſtes le tronc pourry de la Famille où je m'incorpore, & vous, Mademoiſelle, vous en eſtes la Maiſtreſſe branche. Les choſes en cet eſtat, j'eſpere qu'en me entant ſur la tige de vos charmes, nous verrons bien-toſt pouſſer de ces fruits équivoques, dont on ne connoiſt jamais bien les veritables producteurs.

GOGUET.

N'eſt-il pas vray, Monſieur, que ma Fille eſt à vôtre goût ? Oh, vous n'eſtes pas le ſeul, & tout le monde la priſe ce qu'elle vaut.

AR-

ARLEQUIN.

Tant pis, tant pis, de par tous les Diables! Méchante marchandiſe qu'une fille priſée par tant de monde! le mary en paye ſouvent la folle enchere. (*à Colombine*) C'a franchement, la Belle; ce cœur eſt-il encore à vous? car en France ils ne ſont pas meurs qu'on les cueille.

COLOMBINE.

Oh, Monſieur, vous connoiſſez mal la France, & vous prenez ſa liberté à gauche.

ARLEQUIN.

Hé croyez-moy, j'en parle avec connoiſſance de cauſe, & aprés ce que j'ay veu dans mon voyage; j'aimerois autant dire une Coquette née native, qu'une Françoiſe; ces deux mots ſont ſynonimes.

COLOMBINE.

Ne vous feriez-vous point laiſſé perſuader par quelque Renegat François, qui vous auroit peint nos manieres d'un encre un peu maligne?

ARLEQUIN.

Non non, morbleu, voila mes deux témoins. (*Il touche ſes yeux.*) Comment Diable? A peine j'entray ſur vos Frontieres, que je penſay eſtre dans un autre monde. Tout y reſpire déja un air de liberté ſcandaleuſe. Les hommes & les femmes ſe parlent en pleine rue, les fenêtres ne ſont qu'à double chaſſis, & les portes ne ferment qu'à une ſerrure! Quelle horrible choſe!

GOGUET.

Vous eſtes ennemy de la ſocieté, à ce que je vois?

COLOMBINE.

Je crois que s'il tenoit à Monſieur, il relegueroit toutes les femmes aux Antipodes, crainte de communication.

ARLEQUIN.

Non pas, non pas, s'il vous plaiſt: Le remede ſeroit pire que le mal. Mais il y a un temperament.

ment. On peut bien verroüiller, bien cadenaſſer les portes ; bien griller les feneſtres ; & ne ſe ſaluer ſimplement, comme nous faiſons, qu'à portée de Mouſquet.

GOGUET.

Les femmes ne ſont pas chez vous en odeur de fidelité.

ARLEQUIN.

Voyez ſi j'ay tort ? Quand je fus à Lyon, je vis grand monde aſſemblé devant une porte, je m'informe de ce que c'eſt, on me dit qu'il ſe donne là un beau ſpectacle ; Le prix ? trente ſols, je les donne. J'entre. La Salle eſtoit ſi obſcure, que je n'entrevis d'abord les objets que confuſément. Mais que je fus ſurpris, quand on leva la toile, de voir que c'eſtoient des hommes & des femmes dans des Logettes, qui ne rougiſſoient pas d'avoir eſté enſemble pendant l'obſcurité ! Je voulois croire pour l'honneur de la Contrée, que c'eſtoit des maris. Mais le caquet de la jeuneſſe qui m'entouroit, ne m'apprit que trop que c'eſtoient des Amans. *O tempora ! ô mores !*

GOGUET.

Je ne vois rien là d'extraordinaire.

COLOMBINE

Monſieur s'offenſe d'un divertiſſement.

ARLEQUIN.

Le ſpectacle fini, je ſors, & à cent pas de là autre decoration. Je découvre une grande enfilade de l'un & de l'autre ſexe, ſe promenant deux à deux, bras deſſus bras deſſous, ny plus ny moins que des accollades de lapreaux. Oh, ma foy, je vous défie de mettre une bonne emplâtre là deſſus.

COLOMBINE.

Ce ſeroit dommage de vous interrompre, continuez vôtre voyage, & puis aprés laiſſez faire.

GOGUET.

GOGUET.

Que dites-vous de Paris?

ARLEQUIN.

Je dis que c'eſt un lieu de galanterie. Jamais je ne me ſuis ſenty tant d'eſtonnement qu'en entrant dans cette ville. Portes & feneſtres ouvertes, les ruës pavées d'amans tranſis, les boutiques bordées de cajeolleurs. Là je vois deux chevaux, un Cocher, quatre Laquais, & au milieu de tout cela Monſieur le Commandeur & ſa Commandereſſe. Icy meſme équipage, autre teſte à teſte; enfin j'en vis tant, que je crus que la Deviſe de Paris eſtoit : *Unus & una.*

GOGUET.

Vous avez déja bien fait des découvertes pour un nouveau venu?

ARLEQUIN.

Voicy bien autre choſe ! En paſſant ſur le Pont-Neuf j'aviſe deux batteaux couverts d'un drap blanc. Je demande leur uſage, on me dit que l'un eſt le bain des hommes, & l'autre le bain des femmes. Hé morbleu, m'écriay-je, il n'y a qu'un travers de doigt de l'un à l'autre! Voyez ſi je n'ay pas tous les ſujets d'indignation contre vôtre maudite France?

COLOMBINE.

Quelle Police gardent donc vos Italiennes, puiſque vous ſouffrez ſi impatiemment la liberté de nos Françoiſes?

ARLEQUIN.

Oh, oh, quelle Police? Celle qu'on devroit faire garder à toutes les femmes du monde. Elles n'ont ny livres pour étudier l'amour, ny promenades pour le pratiquer, ny jeux pour y riſquer nôtre honneur, ny viſites pour pretexter leurs intrigues, ny argent pour ſe faire des creatures, ny toute cette parure de coquette, qui ſemble eſtre un étalage pour attirer les Marchands. Enfin, l'amour

mour ne peut entrer chez nous que par la cheminée.

COLOMBINE.

Il n'en faut pas davantage.

GOGUET.

Hé, Monſieur, toutes ces précautions ſont éprouvées inutiles depuis qu'il y a des jaloux & des coquettes. Une femme n'eſt jamais bien gardée que par elle-même.

ARLEQUIN.

Par elle-même ? C'eſt à dire qu'il faut confier ſon bien aux voleurs. Oh, parbleu, Beaupere, je ne prendray pas de vos Almanachs.

COLOMBINE.

Je craindrois fort à la place d'un Italien marié, que ma femme ne portaſt pas ſa vangeance plus loin qu'à la premiere ſortie.

ARLEQUIN.

Quand elles ſortent, nous leur donnons des Gardes du corps, que nous gageons exprés pour cela?

COLOMBINE.

Mais dites-nous, s'il vous plaiſt, qui garde les Gardes?

GOGUET.

Ouy; car ils ſont du bois dont on fait les corruptibles & les corrupteurs.

ARLEQUIN.

Je vous avouë que c'eſt une choſe à quoy nous n'avons pas encore pourvu.

COLOMBINE.

Et à quoy vous ne pourvoirez jamais. Allez, allez, en cas de femmes la confiance eſt la mere de ſûreté; & l'amour tire cent fois plus de tribut ſur vos priſons que ſur nos cercles & ſur nos ruelles.

ARLEQUIN.

Morbleu, vous avez beau dire, l'oiſeau qu'on tient en cage ne prend point l'eſſor.

CO-

COLOMBINE.

L'oiſeau apprivoiſé le prend encore moins. L'un peut ce qu'il ne veut pas, & l'autre veut ce qu'il trouve occaſion de pouvoir toſt ou tard.

ARLEQUIN.

Comme ſi des femmes eſtoient des oiſeaux, qu'un mary pût apprivoiſer !

COLOMBINE.

Plus qu'aucun autre.

GOGUET.

Ouy dea, ouy dea. Sa maman par exemple avoit toute la liberté poſſible, & ſi, je puis dire que quelque loin qu'elle allât, elle revenoit toujours à la maiſon.

Pluſieurs femmes maſquées, & Octave auſſi maſqué, entrent & chantent.

LE CHOEUR.

Liberté, liberté.

GOGUET.

Qu'eſt-ce que ceey ? Quelle maſcarade ? Qui vous envoye ?

LE CHOEUR.

Liberté, liberté.

GOGUET.

Parlez donc, répondez, que voulez-vous ?

LE CHOEUR.

Liberté, liberté.
S'il eſt un plaiſir dans la vie,
C'eſt la liberté.

GOGUET.

Expliquez-vous done ? Quelle inſolence ! Eſt-il permis de venir baladiner ainſi dans la maiſon d'un Bourgeois ?

UNE FEMME *maſquée.*

Quand un bizarre Epoux nous retient ſous la clé,
Puniſſons ſa folie.
Tous les Jaloux n'ont que trop merité
Le châtiment des maris d'Italie.

LE

LE CHOEUR.

S'il eſt un plaiſir dans la vie,
C'eſt la liberté.
Liberté, liberté, liberté.

ARLEQUIN.

Morbleu, c'eſt trop entendre ce chien de refrein là. Maudite Region! maudit Logis, où tout s'égoſille à crier, Liberté!

GOGUET.

Ma fille, ne ſeroit-ce point ce jeune fol d'Octave, qui ſçachant que je te vais marier à un autre, me joüe cette piece? Voyons. (*Il va pour découvrir le viſage à un maſque.*)

ARLEQUIN *l'arreſtant.*

Attendez. Que marmottez-vous d'Octave? J'ay un fils à Paris de ce nom-là.

OCTAVE *ſe démaſque.*

GOGUET *à Arlequin*

Tenez, Monſieur, le voila.

ARLEQUIN.

Juſtement, c'eſt luy-même. Ah, mon fils, embraſſe-moy. A quels tranſports de joye ta preſence ne me livre t-elle pas?

OCTAVE.

Ah, mon pere! le plaiſir & le chagrin ſe confondent dans mon cœur. Seroit-il poſſible que vous fuſſiez mon rival?

ARLEQUIN.

Non, mon fils. Je ne ſens déja que trop de dégouſt pour les manieres Françoiſes. Tu viens à propos pour dégager ma parole. (*à Goguet.*) Ouy, Monſieur, ſi vous voulez qu'il me remplace auprés de Colombine, je luy donne tout mon bien.

GOGUET.

Volontiers.

ARLEQUIN.

J'avois fait preparer un divertiſſement pour moy, il ſervira pour mon fils.

OCTAVE.

OCTAVE.

J'en avois auſſi premedité un contre la jalouſie & les Jaloux : mais ...

ARLEQUIN.

Il n'y a rien de perdu. Commençons par le mien, & nous finirons par le tien. (*aux Violons*) Allons, Meſſieurs, commencez.

Pluſieurs Violons ſortent & s'arrangent ſur le Theâtre, en jouant une marche ; aprés quoy la Ferme s'ouvre. On voit un grand Globe terreſtre, qui tourne ſur ſon pivot. Les quatre parties du Monde paroiſſent peintes autour du Globe. MARINETTE *dans une poſture amoureuſe, repreſente l'Aſie.* MEZZETIN *enſuite, couvert d'un Manteau fourré, repreſente l'Amerique.* PASQUARIEL *en More, repreſente l'Afrique ; &* UN CHANTEUR *en François, repreſente l'Europe. Les Violons jouent une Ritournelle fort tendre ; aprés quoy l'Aſie s'avance, & chante ce qui ſuit.*

La Poligamie eſt chez moy
Une loy.
Jeunes Epoux, gardez-vous de la ſuivre.
Ne partagez point vôtre ardeur.
Contentez-vous du cœur
Que l'Hymen aujourd'huy vous livre.

LE CHOEUR.

Vivez, vivez, heureux Amans
Prenez toujours du bon temps.

QUATRE AMERIQUAINS *danſent une entrée qui exprime le froid. Aprés quoy l'Amerique s'avance, chante.*

Je ſuis gelé par les frimats.
Je grelotte de froid, je tremble, je friſſonne.
Jeune Epoux, ne m'imitez pas.
Une Beauté mal-aiſément pardonne
L'outrageante froideur qu'on fait à ſes appas.

LE CHOEUR. *Vivez, vivez, &c.*

QUATRE

QUATRE AFRIQUAINS *danſent une entrée de poſtures, aprés laquelle l'Afrique s'avance, & chante.*

Le Soleil me brûle ſans ceſſe,
J'en reſſens l'ardeur chaque jour.
Qu'Octave prés de ſa Maiſtreſſe
Brûle ſans ceſſe auſſi d'Amour.

LE CHOEUR. *Vivez, vivez, &c.*

QUATRE FRANÇOIS *danſent une entrée, aprés quoy le Chanteur s'avance, & chante.*

Toute l'Europe ſent les cruautez de Mars.
La France ſous ſes Etendars,
Sçait ſeule ranger la victoire.
Couple heureux, voulez-vous jouir d'un ſort charmant?
Aimez-vous auſſi conſtamment,
Que la France aimera la gloire.

LE CHOEUR. *Vivez, vivez, &c.*

Les Violons jouent un petit air gay, aprés lequel les Maſques qui eſtoient entrez avec Octave, chantent l'un aprés l'autre les couplets ſuivans.

C'eſt ouvrir la porte à l'Amant,
Que de la fermer à ſa femme:
En penſant éteindre ſa flamme,
On augmente l'embraſement.
L'Amour viendra toûjours à bout,
Des Jaloux & de leurs meſures:
Il n'eſt point de bonnes ſerrures
Dont il n'ait le paſſe par-tout.
En vain à boucher chaque trou,
Un Mary jaloux ſe tourmente.
Il reſte toûjours quelque fente,
Et par là l'Amour fait ſon coup.
Maris, ne ſoyez point jaloux,
Ne renfermez jamais vos Belles;
Car ſouvent les plus infidelles
Seroient ſages ſans les verroux.

Fin de la Comedie.

LES AVANTURES DES CHAMPS ELISE'ES.

COMEDIE EN TROIS ACTES,

Miſe au Theâtre par Monſieur L. C. D. V. & repreſentée pour la premiere fois par les Comediens Italiens du Roy dans leur Hoſtel de Bourgogne, le vingt-huitiéme de Novembre 1693.

ACTEURS.

PLUTON.
PROSERPINE.
RADAMANTE.
CHARON.
MERCURE.
MOME.
ORPHE'E.
L'HYMENE'E.
LA DISCORDE.
L'OMBRE DE LUCINDE.
L'OMBRE D'AGENOR, Amant de Lucinde.
ARLEQUIN.
MEZZETIN.
MARINETTE, Sœur de Mezzetin.
PIERROT en Marquis, puis en Arlequin.
UN PROCUREUR.
UN MEDECIN.
ARNOFLE.
RAFFLE.
NOIRETTE.
UN CHEVALIER Gaſcon.
L'ABBE'.
CEPHISE.
LEONICE.
BELISE.
ARAMINTHE.
DORANTE.
FELONTE.
MATHURINE Servante de Felonte.
GERONTE, Plaideur.
LA PROTASE, Auteur.
NISON, ORANTE, ORGAN, BELONDE, MELINDE, GERANTE, } Hommes & Femmes mariez.
Pluſieurs Ames heureuſes.
Pluſieurs Ames affligées.
L'Ombre d'un Muſicien.
L'Ombre d'une Veuve.
Chœur de Maris & de Femmes.
Chœur de Notaires.
Pluſieurs Ombres.

La Scene eſt dans les Enfers.

LES

Les Champs Elisées.

B
E

LES

AVANTURES DES CHAMPS ELISE'ES.

ACTE I.

SCENE I.

Le Theâtre repreſente les Champs Eliſées. Pluton paroiſt avec l'Ombre de Lucinde dont il eſt amoureux. Il eſt au milieu de pluſieurs Ombres heureuſes, qui danſent, chantent, & jouent de pluſieurs Inſtrumens.

RECIT D'UNE AME HEUREUSE.

TOut enchante
En nos Champs;
La ſaiſon la plus charmante
Y regne en tout temps.
Point de ſouhaits; jamais dans une vaine attente;
D'un doux repos l'Ame toujours contente;
Exempts des frayeurs de la mort:
Pour des mortels eſt-il un plus doux ſort?

RECIT D'UN VIELLARD.

Ah Julienne, Julienne !
Qu'on eſt bien icy !
Eſtant là haut, qu'il t'en ſouvienne,
Ce n'eſtoit que chagrins, que ſoins, & que ſoucy:
A peine avions-nous bû, que ſans reprendre haleine,
Il falloit de nouveau vuider le demiſtier.
A peine avions-nous fait un Poupon, ma Julienne,
Qu'il nous falloit retendre le métier.

JULIENE.

La vie eſt à tes yeux une longue miſere;
Boire & manger pour toy ſont des tourmens:
Je le crois bien, l'âge a glacé tes ſens.
En vain tu fais le ſobre & le ſincere;
T'aurois bien d'autres ſentimens,
Bon homme Pierre,
Si tu pouvois encore faire
Ce que font tes enfans.

LUTON, L'OMBRE DE LUCINDE.

PLUTON *aux Ombres qui chantent.*

Retirez-vous, Ames heureuſes ; vos concerts, quoy que touchans, bien loin d'adoucir ſa douleur, ne font que l'irriter. (*à Lucinde*) Serez-vous toujours rêveuſe ; Vous verray-je toujours triſte, Ombre charmante ? Les ſoins que je prends pour vous plaire & pour vous divertir ne pourront-ils un moment vous faire oublier vos malheurs !

LUCINDE.

Seigneur, je ne vaux pas la moindre de vos bontez. Plus elles éclatent pour moy, & plus je rougis de m'en voir ſi peu digne.

SCENE

SCENE II.

RADAMANTE. *Les Acteurs de la Scene precedente.*

RADAMANTE.

SEigneur, qu'avez vous fait?

PLUTON.

Que veut dire Radamante?

RADAMANTE.

Que la paix & le repos sont pour jamais bannis de ces lieux, si promptement vous n'y remediez.

PLUTON.

Comment?

RADAMANTE.

Vous ne sçavez gueres de quoy sont capables les Mortels, Seigneur, quand pour rendre la joye plus complette en faveur d'une Ombre si belle, vous avez permis qu'ils repriſſent icy-bas les mêmes veſtemens & les meſmes paſſions qu'ils avoient là-haut.

PLUTON.

Hé bien, qu'en eſt-il arrivé?

RADAMANTE.

Tout le contraire, Seigneur : la connoiſſance qu'ils ont les uns des autres, bien loin de les exciter à ſe réjouïr enſemble, cauſe entre eux mille differents.

PLUTON.

Seroit il bien poſſible? Courons-y remedier. (*à Lucinde.*) Vous le voulez bien, Madame?

LUCINDE.

Seigneur, qu'allez-vous faire? Si cette connoiſſance ceſſe une fois entre les Ombres, comment ſçauray-je ſi mon Amant eſt du nombre de vos ſujets?

PLUTON.

Il est vray: mais ciel! qu'exigez-vous de moy, Madame ? *Ils s'en vont.*

SCENE III.

UN PROCUREUR. ARLEQUIN.

LE PROCUREUR.

OH, vous qui estes si artistement bigarré, vous qui estes si joyeusement vestu, Ombre toute comique, peut-on sçavoir quel rang vous teniez là-haut?

ARLEQUIN.

Oh, vous qui estes si pedantesquement habillé, Ombre serieusement grotesque, sçachez, puis que vous le voulez sçavoir, que je tenois rang, quoy qu'homme d'Epée, parmy les Financiers, les Gens de Robe & les Tailleurs.

LE PROCUREUR

Vous estiez;

ARLEQUIN.

Voleur de grand chemin, Monsieur, pour vous servir.

LE PROCUREUR.

Oh, Monsieur, pour une Charge d'Epée on n'en voit gueres de plus lucratives.

ARLEQUIN.

Ce n'est pourtant pas l'interest qui m'a fait embrasser cette noble vacation. Mais; comme mes Ancestres l'ont tous exercé avec quelque sorte d'honneur & de distinction, j'ay cru ne pouvoir mieux faire que de suivre leurs traces.

LE PROCUREUR.

C'est agir avec prudence. La Profession de nos Parens semble présque toûjours promettre un heureux

reux sucées. Le moyen de ne pas devenir habile homme, & de ne pas reüssir dans un métier, quand on est fils de Maistre?

ARLEQUIN.

Et vous, Monsieur, peut-on sçavoir si vôtre profession estoit aussi celle de vos parens?

LE PROCUREUR.

Ouy, Monsieur, & mes enfans ne l'ont pas mesme encore quittée, depuis l'an cinq cent huit, qu'un Clere & une jeune Lingere du Palais, par un beau jour d'Eté s'en allant se promener à Boulogne, s'aviserent, chemin faisant, de poser la premiere pierre de nôtre famille.

ARLEQUIN.

Malepeste! voila un homme bien sincere sur le chapitre de sa naissance! Combien y en a-t-il qui ne rendroient pas un compte si exact de leur origine?

LE PROCUREUR.

Depuis ce moment, de joyeuse memoire, nous n'avons pas discontinué de pere en fils de posseder quelque charge dans la Robe. Mon Ayeul estoit Sollicieteur de procés, mon Pere Sergent, & je suis mort Procureur.

ARLEQUIN.

Procureur? Ah, Monsieur, il y a de la prédestination dans nôtre avanture! Souffrez que je vous embrasse, & que je vous demande vôtre amitié. Il y a trop de rapport entre nos professions, pour qu'il n'y en ait pas quelque peu entre nos inclinations.

LE PROCUREUR.

Du rapport entre nos professions? Et en quoy donc, Monsieur, s'il vous plaist?

ARLEQUIN.

En quoy, Monsieur? A la reserve que vous travaillez dans les Villes & nous dans les Banlieuës, je n'y vois point de difference. Nous avons toûjours

fait corps enſemble. Procureur, voleur, c'eſt comme qui diroit Barbier, Perruquier. Qui dit l'un ſuppoſe l'autre; auſſi, pour éviter les frais, ſi l'on m'en avoit crû, vôtre Communauté & la nôtre n'auroient qu'un ſeul Syndic.

LE PROCUREUR *riant.*

Ah, ah, ah! la belle épargne!

ARLEQUIN.

Mon Dieu, je ſçais bien que les licences pecuniaires que nous prenons tous les jour vous & nous, nous valent aſſez pour que nous n'en venions pas à de pareilles leſines: mais....

LE PROCUREUR.

Qu'entendez-vous par licences pecuniaires?

ARLEQUIN.

Hé mais, j'entends ces petits profits hardis que vous faites au Palais, & nous dans le plat pays.

LE PROCUREUR.

Ah, ne me parlez point de ces licences-là; ce ſont elles qui ſont tout mon malheur. Je ne rencontre point d'Ombres icy-bas, qui ne me les rejettent devant les yeux. Cependant que veulent-elles que faſſent de pauvres Diables de Procureurs, pour ſoutenir les dépenſes exceſſives de leurs femmes? C'eſt une choſe étonnante, Monſieur, que de voir le nombre d'habits qui compoſe leur Garderobbe! Ce ſeroit tous les jours un Opera de les habiller, ſi elles n'avoient trouvé l'invention de cotter leurs habits, comme nous faiſons nos ſacs & nos doſſiers.

ARLEQUIN.

Oh oh, cela doit eſtre drôle, ouy, de voir une Procureuſe à ſa toilette demander à ſa femme de chambre ſon habit à la Cotte G! Ah ah, tenez, combien de peuple!

LE PROCUREUR.

Qu'eſt-ce là? Le Coche d'Auxerre?

ARLE-

ARLEQUIN.

Bon, le coche d'Auxerre ! c'eſt la Barque à Charon.

LE PROCUREUR.

La Barque à Charon ? Que de monde !

ARLEQUIN.

Oh, ma foy, c'eſt tous les jours comme cela. Depuis qu'en France les Medecins ont des carroſſes à deux chevaux, la Barque à Charon paſſe toûjours meſure comble.

LE PROCUREUR.

En effet, voila bien des François. Il faut que ce Royaume-là ſoit terriblement peuplé, pour fournir aux amples evacuations que luy font faire ces Meſſieurs de la Faculté.

ARLEQUIN.

Oh dame, c'eſt que dans ce pays-là tout le monde met la main à la paſte, & les filles y travaillent comme les femmes. Ecoutez, écoutez comme ils ſe plaignent ! Tirons-nous un peu à l'écart ; rien n'eſt plus plaiſant que d'entendre les regrets des choſes qu'ils ont quittées là-haut.

SCENE IV.

LES OMBRES, CHARON.

LES OMBRES *enſemble.*

C'Eſt fait de nous, Charon, la Barque enfonce.

CHARON.

Auſſi, pourquoy mourez-vous en ſi grand nombre à la fois ? Eſt-ce avoir de la diſcretion ?

I. OMBRE.

Helas ! c'eſt bien malgré nous.

CHARON.

Tenez-vous bien, au moins, il y a du riſque

pour vous, la marée eſt diablement haute aujourd'huy.

II. OMBRE.

Charon, nous ſommes perdus, ta Barque prend l'eau de tous coſtez.

CHARON.

Comment prendroit-elle l'eau ? Il n'y a que quatre ou cinq cens ans qu'elle a eſté radoubée.

III. OMBRE.

Mes Charges, mes honneurs, helas ! qu'eſtes-vous devenus ?

IV. OMBRE.

Encore ſi j'avois pu voir finir, avant de mourir, ſeulement quinze ou vingt de mes procés !

I. OMBRE.

Helas ! je n'ay pas jouy long-temps du plaiſir d'eſtre Veuve. A peine ſuis-je delivrée de mon Epoux, qu'il me faut le rejoindre. Fatale neceſſité ! S'il eſt vray, comme on dit, que les Champs Eliſées ſoient le ſejour des bienheureux, une femme devroit-elle y trouver ſon mary ?

II. OMBRE.

Hé Charon, laiſſez-moy retourner au monde, je ne te demande que huit jours pour aller & revenir.

CHARON.

Quelles ſi groſſes affaires y as-tu ?

II. OMBRE.

J'ay de grands biens, & j'y laiſſe une jolie femme que j'aime, ſans enfans. Les Medecins, pour m'en faire avoir, luy avoient ordonné de ſe baigner ; mais à peine fut-elle ſortie du Bain pour ſe mettre au lit, que je mourus tout ſubitement.

CHARON.

Ah, ſi tu l'as fait baigner, ce qui manque à faire n'eſt pas le plus difficile. Crois-moy, ne te chagrine pas, il ne ſe trouvera que trop de gens charitables, qui ſatisferont au reſte de l'Ordonnance du Medecin. III OM-

III. OMBRE.

Si j'enrage d'estre mort, ce n'est que pour le plaisir qu'en reçoit ma femme. La perfide ne pourra jamais s'empêcher d'épouser son petit Colifichet d'Abbé.

L'OMBRE D'UN MUSICIEN.

Bien loin que j'accuse le sort
D'impitoyable tirannie,
Je ne fais que benir la mort
De m'avoir osté de la vie.
Elle me délivre à jamais,
La bonne Dame,
De mes procés
Et de ma femme.

SCENE V.

ARLEQUIN, UN MUSICIEN, TROIS AUTRES OMBRES.

ARLEQUIN.

OH, oh, en voicy qui se plaignent en chantant ? Sans doute qu ils aiment la Musique. Demandons leurs des nouvelles de l'autre monde sur le mesme ton.

Vons qui debarquez fraîchement.
D'où nous primes naissance,
Dites-moy, vit-on maintenant
Comme avant mon absence ?

I. OMBRE.

Qu'est-ce à dire, cela ? L'Opera auroit-il infecté ce pas-cy, ou si c'est la mode d'y parler en chantant ? Tout coup vaille, je vais le payer en pareille monnoye.

L'interest y regne à present,
De mesme qu'il regnoit du temps

De Jean de Vert, de Jean de Vert,
De Jean de Vert en France.

ARLEQUIN.

On ſe marioit ſimplement
En veuë de l'opulence;
Auſſi l'Epoux trouvoit ſouvent
La Corne d'abondance.

II. OMBRE.

La Noce produit à preſent
Ce qu'elle produiſoit du temps
De Jean de vert, &c.

ARLEQUIN.

Les Banquiers & les Partiſans,
A force de Finance,
Faiſoient plus de Cocus par ans,
Qu'un Gaſcon d'abſtinence.

I. OMBRE.

Ils en font encore à preſent,
Tout comme ils en faiſoient du temps,
De Jean de Vert, &c.

ARLEQUIN.

Leurs femmes ſe deſeſperant
De leur indifference.
Par le ſecours des jolis gens
En tiroient la vangeance.

II. OMBRE.

Elles ſe vangent à preſent,
Tout comme elles faiſoient du temps
De Jean de Vert, &c.

ARLEQUIN.

Les Maris, quoy que defians,
Avoient de la prudence;
Leurs femmes voyoient leurs galands
Avec pleine aſſurance.

I. OMBRE.

Il eſt des Marys d'à preſent,
Comme il eſtoit de ceux du temps
De Jean de Vert, &c.

ARLE-

ARLEQUIN.

Il s'en voyoit quelqu'un pourtant,
Faute d'experience,
Qui inſtruiſoit le Parlement
De ſa mauvaiſe chance.

III. OMBRE.

On trouve des ſots à preſent,
Tout comme on en trouvoit du temps
De Jean de Vert, &c.

ARLEQUIN.

D'une fille en ſe mariant
Telle éſtoit la ſcience,
Que l'Hymen n'a point d'argument
Qu'elle ne ſçût d'avance.

I. OMBRE.

En rien les Filles d'à-preſent
Ne cedent aux Filles du temps
De Jean de Vert, &c.

ARLEQUIN.

Des Medecins, ces gens ſçavans,
Les doctes Ordonnances,
Rempliſſoient tous nos Monumens
De Cures d'importance.

II. OMBRE.

Ils gueriſſent encore à preſent
Nos maux, comme ils faiſoient du temps
De Jean de Vert, &c.

ARLEQUIN.

La Juſtice pour des preſens
Donnoit ſes Audiences;
Jolie femme ſollicitant
Emportoit la balance.

I. OMBRE.

Par ma foy l'on fait à preſent
Tout ce que l'on faiſoit du temps
De Jean de Vert, &c. *Ils s'en vont tous en chantant* : De Jean de Vert, &c.

SCE-

SCENE VI.

ARNOFLE, RAFFLE.

ARNOFLE.

JE n'avois que vingt ans quand les Medecins m'accuserent du poulmon, & qu'ils me condamnerent à n'en passer pas trente : Me trouvant trop de bien pour le peu que j'avois à rester au monde : Car je n'ay jamais aimé le superflu ; de mon fond je sais mon revenu, & je vous œconomie cela si prudemment, que le temps prescrit par les Medecins arrivé, avec un seul zero je chiffre tout mon patrimoine.

M. RAFFLE.

On ne sçauroit prendre des mesures plus justes.

ARNOFLE.

Ouy. Mais helas ! dequoy cette sage précaution me servit elle ? On a beau faire : toute la prudence humaine devient bien tost inutile, dés qu'il plaist au Ciel d'en ordonner autrement.

M. RAFFLE.

Comment donc ?

ARNOFLE.

Les Medecins furent pris pour des duppes, mon cher Monsieur.

M. RAFFLE.

Vous ne mouruſtes pas comme ils avoient dit?

ARNOFLE.

Tout au contraire, je vesquis encore trente ans par de-là.

M. RAFFLE.

Ouf ! Le vilain qui pro quo, pour un homme qui avoit fait un si severe abregé de son patrimoine! Bien en a pris à ma femme & à mes enfans, de

ce

ce que je n'ay pas esté si œconome que vous ! Je ne leur aurois pas laissé en mourant comme j'ay fait, des amis, du bien, & de la noblesse.

ARNOFLE.

Et que vous en reste-t il ? Vous avez bien payé tout cela par le chagrin de le quitter. Si les Medecins m'avoient tenu parole, je m'estimerois plus heureux que vous.

M. RAFFLE.

Plus heureux que moy ! Quel bonheur n'est-ce pas pour un pere de famille Bourgeoise, de pouvoir arrester tout à coup le sang roturier qui luy coule dans les veines, pour faire place à un plus pur ; de se faire par son bien & par son credit, une naissance toute neuve ; & de se voir, pour ainsi dire, le pied-d'estail d'une famille noble ! Vous riez ?

ARNOFLE.

Qui ne riroit pas de vous voir ainsi repaître de chimeres ?

M. RAFFLE.

Fort bien ! chimere la noblesse. Mais que vois-je ? Noirette la fille de chambre de ma femme ? Elle ne pouvoit venir plus à propos. Vous allez voir en quel estat florissant j'ay laissé là-haut ma famille.

ARNOFLE.

Croyez-moy. Ne vous en informez point. Bien en prend quelquefois aux morts, d'ignorer la conduite des vivans ausquels ils prennent part.

M. RAFFLE.

Oh ! je ne crains rien. Ma pauvre Noirette, que j'ay de joye de te voir !

SCE-

SCENE VII.

NOIRETTE, M. RAFFLE, ARNOFLE.

NOIRETTE.

EST-ce bien vous, mon cher Maiſtre ? Helas ! en vous perdant ma famille a bien tout perdu. Les cinq groſſes Fermes n'ont guere fait d'honneur à vôtre memoire, mon pauvre Monſieur Raffle. Deux jours aprés vôtre mort mon frere fut revoqué, & ces huit autres Commis qui faiſoient penſion à cette groſſe brune....helas....cette ſi belle femme qui ſe diſoit vôtre parente, & qui ſe cachoit tant de Madame, toutes les fois qu'elle avoit à faire à vous ....

M. RAFFLE.

Doreſlie ?

NOIRETTE.

Juſtement.

M. RAFFLE.

Quel revers ! & où eſt la confraternité ! Qui auroit crû cela d'une Compagnie, où l'on a toujour veu regner le deſintereſſement, la concorde, & l'union; Mais de ma famille tu ne m'en dis rien ? Ma veuve, dis moy, ſoutient-elle bien par l'éclat de ſa dépenſe la dignité de ſon rang ? Mes enfans ſe ſont-ils fait des alliances dignes de leur naiſſance & de leur haute fortune ? Tu ne me réponds rien. Tu baiſſes la veuë. Tu ſoupires. Ah Ciel ! que leur eſt-il arrivé ?

NOIRETTE.

Hé .... mais ....

M. RAFFLE.

Acheve. Peux-tu me faire ſi long temps un ſecret de mon malheur ?

NOIRETTE.

Sçachez donc, puiſque vous le voulez ſçavoir, que vôtre fils ....

M. RAFFLE.

Hé bien, mon fils ? Que luy eſt-il arrivé. Parle. Auroit-il eſté tué à l'Armée ? Pourveu qu'il ſoit mort les armes à la main, je m'en tiens à moitié conſolé.

NOI-

NOIRETTE.

Hé ouy, Monsieur, il a esté tué en combattant.

M. RAFFLE.

Tout de bon?

NOIRETTE.

Le pauvre jeune homme est mort en Heros.

M. RAFFLE.

Dis-tu vray? Je n'avois que celuy-là; mais n'importe.

NOIRETTE.

Il est mort d'un coup de caraffe dans un des plus fameux Cabarets de la Ville.

ARNOFLE.

Voila certes un beau Champ de Bataille!

M. RAFFLE.

Mon fils tué dans un lieu de débauche? Ah Ciel! Et ma fille, comment a-t-elle pu supporter ce malheur? car c'estoit un prodige de voir comme ils s'aimoient.

NOIRETTE.

Et mais ... vôtre fille ne pouvant plus rester dans une maison que la mort de son frere rempliſſoit de deüil, elle s'est ...

M. RAFFLE.

Fait Religieuse?

NOIRETTE.

Oh bien pis que cela, Monsieur.

M. RAFFLE.

Quoy donc, se seroit-elle tuée?

NOIRETTE.

Oh non, Monsieur. Elle n'a pas tout à fait porté son desespoir jusques-là.

M. RAFFLE.

Mais encore?

NOIRETTE.

Ne pouvant plus, dis-je, rester dans une si triste demeure, pour essayer si le changement des lieux ne dissiperoit pas un peu ses ennuis, elle s'est fait enlever par son Maître de Danse, qui charitablement a bien voulu courre le pays avec elle.

AR-

ARNOFLE.

Voila une Sœur qui avoit bien du naturel!

M. RAFFLE.

Ma fille? juste Ciel! Perfide, falloit-il m'attaquer encore par cet endroit-là? Ma pauvre femme, que je te plains d'avoir esté presente au funeste desastre de ma famille!

NOIRETTE.

Helas la pauvre femme! Si vous l'aviez veuë, elle vous auroit fait pitié.

M. RAFFLE.

Oh! je n'en doute pas.

NOIRETTE.

A peine eut-elle appris cette nouvelle, qu'elle tomba entre mes bras comme morte.

M. RAFFLE.

La pauvre creature!

NOIRETTE.

Pendant deux heures je l'ay cru sans vie.

M. RAFFLE.

Ce que c'est que l'honneur!

NOIRETTE.

Le soir la fiévre la prit avec des redoublemens, & des transports au cerveau, qui faisoient tout craindre pour ses jours.

M. RAFFLE.

C'est la suite des grandes douleurs.

NOIRETTE.

Comment? Si on ne l'avoit liée, elle se seroit jettée par les fenestres. Elle ne vouloit plus vivre, vous dis-je.

M. RAFFLE.

Le pauvre petit Bouchon!

NOIRETTE.

Sur le matin, on la saigna. Elle reposa un peu; & le jour suivant la fiévre l'ayant quittée, ne voulant plus paroistre au monde aprés un tel affront, elle se retira enfin à sa maison de campagne, pour y vivre

vre en femme dégoutée de la vie en la compagnie d'un ſeul Valet de Chambre, que le deſeſpoir luy a fait épouſer.

ARNOFLE.

Fort bien.

M. RAFFLE.

Ma femme ! ô Ciel ! ma femme ! ô Dieux !

ARNOFLE.

Je vous l'avois bien dit, que dés qu'on eſtoit mort on ne devoit plus retourner les yeux du coſté du monde. *Arnoſle & Raffle ſen vont. Noirette reſte.*

SCENE VIII.

NOIRETTE, ARLEQUIN.

NOIRETTE.

QUe vois-je ? Je croy Dieu me pardonne, que c'eſt Arlequin mon Mary. Mon cher Epoux, ah qu'il eſt doux, mon fils, de ſe réjoindre aprés vingt mortelles années de ſeparation !

ARLEQUIN.

Eſt-ce bien toy, ma chere petite femme ?

NOIRETTE.

Mon cœur, que j'ay murmuré contre la longue diſtance que le ſort barbare mettoit entre ton trépas & le mien !

ARLEQUIN.

La pauvre petite !

NOIRETTE.

Que je me ſuis ennuyée ! que le monde m'a déplû ! tout m'y choquoit depuis ta mort. J'ay regardé les hommes comme des monſtres. Auſſi je puis dire que depuis toy, il n'a pas eſté en mon pouvoir d'en ſouffrir aucun.

AR-

ARLEQUIN.

Marque infaillible qu'il vous ſervoit bien ! Luy mort, vos affaires finies, vous reſtaſtes Veuve?

NOIRETTE.

Ouy, bon ! je reſtay Veuve ! Quand on a des enfans, le moyen d'eſtre la Maiſtreſſe de ſes actions! Vôtre aîné voulant prendre le party de la guerre, de crainte qu'il ne s'engageaſt mal à propos avec quelque Capitaine, n'allay-je pas bonnement reveſtir d'une Commiſſion de Colonel un jeune Academiſte, à condition qu'il luy donneroit une Enſeigne dans ſon Regiment ?

ARLEQUIN.

Fort bien ! voila une mere qui a bien économé le bien de ſes enfans ! Pour conſerver à l'un une Charge de Notaire, & ménager à l'autre une Enſeigne, elle ſe fait un mary Conſeiller, & l'autre Colonel !

NOIRETTE.

Hé bien ! ne voila pas le grand-mercy de m'eſtre ſacrifiée pour tes enfans ? Va, tu ne meritois pas d'avoir une femme qui euſt pour ſes enfans une complaiſance ſi aveugle.

ARLEQUIN.

A l'entendre, elle ne s'eſtoit preſque pas remariée. Ciel ! qui auroit pû croire qu'une femme qui aprés la mort de ſon premier mary, regardoit les hommes comme des monſtres, euſt eu aſſez de naturel pour ſes enfans, que de ſe remarier encore deux fois ? *Ils s'en vont.*

SCENE IX.

LA DISCORDE, PROSERPINE.

LA DISCORDE

HE' bien, Madame, ay-je bien ſecondé vos deſſeins? PRO-

PROSERPINE.

Ce n'eſt que la moindre obligation que j'ay à la Diſcorde. La diligence qu'elle a fait pour venir m'avertir des deſſeins que mon perfide Epoux a de me répudier, eſt un ſervice que Proſerpine n'oubliera jamais.

LA DISCORDE.

Je n'ay fait en cela que ſuivre mon inclination. Mais vous, grande Déeſſe, pourquoy vouloir vous cacher ? Pourquoy ne vouloir pas vous montrer aux yeux de vôtre infidelle Epoux, & faire déchirer en ſa preſence par les Furies l'indigne Mortelle qu'il vous prefere ?

PROSERPINE.

Non, la Diſcorde, non ; & quoy que Jupiter vienne de m'accorder une puiſſance oppoſée à celle de mon Mary pour le pouvoir traverſer dans ſes deſſeins, je ne prétens m'en ſervir que pour mettre obſtacle à ſes plaiſirs, & au divertiſſement qu'il oſera donner à cette chetive Mortelle.

LA DISCORDE.

Trop de douceur quelquefois ....

PROSERPINE.

Ne me replique point, & me donne ſeulement une retraite dans ta caverne.

LA DISCORDE.

Vous le voulez, c'eſt à moy d'obeïr.

SCENE X.

UN CHEVALIER GASCON, UN ABBE'.

LE CHEVALIER.

ET donc ! avant que de mourir, la Gazette dit que je fis des merveilles !

L'AB-

L'ABBE'.

On assure que tu tuas deux hommes d'un seul coup.

LE CHEVALIER.

Que cela ?

L'ABBE'.

Elle ne fait pas mention de davantage.

LE CHEVALIER.

Tu te trompes, mon cher, tu n'a pas bien lû, ou il faut qu'il y eust faute d'impression. Tu verras que voulant mettre vingt, ils ont oublié le zero.

L'ABBE'.

C'est ce que je ne te diray pas.

LE CHEVALIER.

Mais toy, Abbé, qui t'attendoit si-tost icy? Tu avois choisir un estat qui sembloit te promettre que tu m'y arriverois pas des premiers? Tu estois jeune, sain, vigoureux, & d'un pays où l'on plaide volontiers plus souvent qu'on ne se bat.

L'ABBE'.

Tu vois. Celuy qui prend le plus grand tour n'est pas celuy qui y arrive le plus tard. Mon foible, je l'avoue, estoit pour une vie longue, douce & tranquille. Celle des gens de guerre me paroissoit à la verité la plus belle & la plus brillante; mais je la trouvois rude & fatigante, & quelquefois mesme un peu trop courte. Il me falloit cependant un pretexte. Estant né Gentilhomme, je n'osois paroistre à Paris, tandis que mes pareils estoient à l'Armée. Pour y rester avec quelque sorte de bienseance, il n'y avoit de party à prendre que la Robe ou le petit Collet. De me faire Conseiller, je n'avois point d'étude. Je me fis donc Abbé.

LE CHEVALIER.

Il me paroist que tu n'as pas vêcu pour cela plus long-temps.

L'AB-

L'ABBE'.

Il y a comme cela de certains malheurs dans la vie, que toute la prudence humaine ne nous ſçauroit faire éviter. Ce que je craignois qu'un coup de canon ne fiſt, crois-tu bien qu'un coup d'éventail l'a ſçu faire?

LE CHEVALIER.

Comment diable, Abbé? Tu as eſté tué d'un coup d'éventail? Et mais, mon cher, voila une mort heroïque! eſtoit-ce en voulant attacher le Mineur au corps de la Place, ou en prenant quelque petit ouvrage pour y parvenir?

L'ABBE'.

Je ne t'en diray point d'autres circonſtances, ſinon que badinant auprés d'une Dame, voulant éviter un coup qu'elle me portoit ſur le nez, je retournay la teſte; elle m'attrapa la tempe, & je tombay roide mort.

LE CHEVALIER

Sur elle?

L'ABBE'.

A ſes pieds.

LE CHEVALIER.

Tant pis, Abbé, c'eſtoit pour te bleſſer.

L'ABBE' *en pleurant.*

Fut-il jamais un coup plus funeſte!

LE CHEVALIER

Je crois, Dieu me pardonne, que le ſouvenir t'en fait pleurer? Cadedis, que ces Abbez ſont âpres à la vie!

L'ABBE'.

Si tu eſtois à ma place ...

LE CHEVALIER.

Mon Dieu, je ſçais qu'il eſt fâcheux, ſur tout a un homme qui a pris des meſures pour vivre long-temps, de ſe voir ôter la vie tout à coup, par une arme qui ne fut jamais du nombre des offenſives. Mais du moins me conſolerois-je d'eſtre mort dans une

une ſi belle occaſion : Car afin que tu le ſçaches, Abbé, tu es mort en Heros. Mourir dans une ruelle, aux pieds d'une belle Dame ; pour un Abbé, c'eſt mourir au lit d'honneur.

L'ABBE'.

Tais toy avec ton Abbé. L'eſtois-je ? Je n'avois pas plus d'engagement que toy.

LE CHEVALIER.

Fort bien, je t'entens. C'eſt à dire que tu eſtois de ces Abbez de Milice, dont Paris eſt ſi fertile ?

L'ABBE'.

Et mais j'eſtois comme beaucoup d'autres jeunes gens de famille, qui...

LE CHEVALIER.

N'eſt-ce pas ce que je dis ? Je ſçais bien que tu n'eſtois pas le ſeul qui à l'ombre d'un Collet paſſoit dans le monde ſous le tître ſpecieux d'Abbé. Vois tu ? il en eſt de ce nom à l'égard de bien des gens qui le portent, comme de celuy qu'on donne aux Garnitures de cheminée. Verre, Fayance, Bois doré, tout cela eſt cenſé Porcelaine.

L'ABBE'.

Toujours ſatyrique, à l'ordinaire ?

LE CHEVALIER.

Et donc, en nôtre abſence, le beau Sexe comment le gouvernois-tu ? On diſoit à l'Armée, que nous autres Petits Maiſtres de Cour, pouvions, ſi bon nous ſemble, prendre nos quartiers d'hyver ſur la Frontiere, à moins que nous ne vouluſſions donner dans le commerce ſubalterne : car pour les premieres places, on aſſure quelles eſtoient toutes priſes par les fameux Petits Maiſtres de l'Univerſité.

L'ABBE'.

Ecoute, ne penſe pas rire.

LE CHEVALIER.

Moy rire ? Cadedis je le dis comme je le penſe. Les Abbez ce ſont les Dragons noirs de la ga-

lanterie. Femme de Robe, femme de Cour, femme de Finance, tout passe par leurs mains. Il ne faut point rire, depuis que nous avons la guerre, ce sont eux, si on les en croit, qui font les plus belles affaires de Paris.

L'ABBE'.

Le Badin!

LE CHEVALIER.

A la verité, l'avarice des maris ne contribuë pas peu à les mettre en vogue. Ils donnent à leurs épouses si peu d'argent pour leurs menus plaisirs, qu'on ne doit pas s'étonner si depuis quelque tems on les voit si fort donner dans la babiole.

L'ABBE'.

Changeons de discours, ou je te quitte.

LE CHEVALIER.

Le Chevalier est la bisque du cœur, il est vray: mais il est de lourd entretien, il faut des écharpes, des nœuds d'épée, des points, de la dorure. Mais un Abbé, vit-on jamais Amant à plus juste prix? Il n'y a point de Tailleur, quelque fripon qu'il soit, qui dans cinq aulnes de drap ne leve un Abbé tout complet. Et donc, tu me fuis?

L'ABBE'.

A t'écouter on ne peut apprendre que des sottises.

LE CHEVALIER.

Tu ne m'échaperas pas, je te suivray par tout. *Ils sortent.*

SCENE XI.

PROSERPINE, LA DISCORDE.

PROSERPINE.

NOn, la Discorde, non, ne crains point que je veuille me faire connoître. De quoy me ser-

ſerviroit d'avoir emprunté la figure de Jalouſie? J'ay trop d'intereſt de cacher qui je ſuis à Pluton, puiſque le pouvoir que Jupiter m'a donné ſur cet infidelle Epoux, ne doit durer qu'autant que je luy ſeray inconnue. Tout mon deſſein n'eſt que de troubler ſous ce déguiſement, par des enchantemens, la feſte que ce perfide luy va donner, en faiſant paroiſtre aux yeux de mon indigne Rivale l'Hymenée dans toute ſon horreur, & tâcher de la dégoûter par là du mariage dont il la flatte. Mais je les entends qui viennent; retirons-nous dans ce petit Boſquet de Jaſſemins, juſqu'à ce qu'il ſoit temps de jouer nôtre rôlle.

SCENE XII.

PLUTON, L'OMBRE DE LUCINDE.

PLUTON.

OUy, Madame, je veux que tous nos momens ſoient marquez par quelque nouvelle feſte galante. Venez, Ames heureuſes, par vos danſes & vos chanſons, exciter ce que j'aime à ſubir le joug charmant d'un heureux Hymenée. Depeignez luy bien les douceurs d'un mariage fortuné, & luy faites voir, s'il ſe peut, combien deux Epoux qui s'aiment ardemment, ont de quoy ſe rendre heureux. Mais que vois-je? Quelle puiſſance peut venir icy braver la mienne? Juſte Ciel! Jamais ſpectacle fut-il plus contraire aux ſentimens que j'ay deſſein de luy inſpirer?

A peine Proſerpine, qui paroiſt ſous la figure de la Jalouſie, a-t-elle fait quelques invocations avec ſa baguette, que le Theâtre ſe change, & repreſente le Temple de l'Hymenée, où l'on voit pluſieurs Epoux enchaînez, ſe plaignant de leur ſort.

CHOEUR DE MARIS ET DE FEMMES.

O Ciel! ceſſez nos geſnes

CHOEUR DE NOTAIRES.

Vos clameurs ſeront vaines.

CHOEUR DE MARIS ET DE FEMMES.

Femmes, Maris, enfans, maudits Contracts!

CHOEUR DE NOTAIRES.

Le Ciel ne vous écoute pas.

UN MARY ET UNE FEMME.

Que la Noce eſt ſuivie & de maux & de peines!

UN NOTAIRE.

Vous ne ſortirez de vos Chaines
Que par le ſecours du trepas.

UN MARY.

Eſt-ce là ce doux mariage,
Dont l'Amour nous avoit flattez?

UNE FEMME.

Pour finir tous nos maux il n'eſt qu'un prompt veuvage.

UN MARY.

Je le ſouhaite autant que vous le ſouhaittez.

LE MARY ET LA FEMME.

Eſt-ce là ce doux mariage
Dont l'Amour nous avoit flattez;

LA FEMME.

O mort, que vous eſtes lente!
Si vous prenez un de nous,
Repondez à mon attente;
Et pour rendre mon ſort plus doux,
Ah, mort! prenez mon Epoux.

LE MARY.

Ne flattez pas ſon ame,
En ſecondant ſes triſtes vœux.
Daignez me rendre heureux,
O mort, ô mort prenez ma femme.

UN NOTAIRE.

Tel s'empreſſe d'épouſer,
Qui ſouhaite le veuvage.

Et

Et veut se debaraſſer.
Un an fait de mariage.

LE MARY.

O Mort, ſecondez mon ame.
Voulez-vous faire un beau coup?
Délivrez-moy de ma femme.

LA FEMME.

O que mon ſort ſeroit doux,
Si vous preniez mon Epoux?

SCENE XIII.

Aprés un grand bruit de pluſieurs Inſtrumens ridicules, qui forme une eſpece de Charivary, on voit paroiſtre l'Hymenée, avec une bois de Cerf ſur ſa teſte, & dans un char traîné par deux Coucous.

L'HYMENE'E.

ENtendray-je toujours quelque plainte importune?
Meritez vous de ſi doux fers?

CHOEUR DE MARIS ET DE FEMMES.

Contente-toy des maux que nous avons ſoufferts,
Hymen, ceſſe nôtre infortune.

L'HYMENE'E.

Vous ne pouvez changer de ſort,
Epoux, n'eſperez qu'en la mort.
De vôtre triſte deſtinée,
Maris, ne vous prenez qu'à vous.
Ne ſoyez défians ny jaloux;
Ne paroiſſez de toute la journée.
Aux yeux de ſa moitié ne ſe montrer jamais,
Eſt le moyen de vivre en paix.

CHOEUR DE MARIS.

La mort eſt plus digne d'envie
Qu'une ſi déplorable vie.

L'HYMENE'E ET LES NOTAIRES.

Vous ne pouvez changer de ſort,
Epoux, n'eſperez qu'en la mort.

CORISANDE, FLORESTAN, *Mary & Femme.*

CORISANDE.

Floreſtan?

FLORESTAN.

Coriſande?

TOUS DEUX.

Faudra t-il nous gronder toûjours?

CORISANDE.

Faut-il qu'inceſſamment brailler je vous entende?

FLORESTAN.

Pourquoy de tant d'Amans faites-vous les amours?

CORISANDE.

Ah! que n'en ay-je une legende!
C'eſt l'unique bonheur qu'en vivant je demande.

FLORESTAN.

Et moy, de ne pouvoir en arreſter le cours,
C'eſt tout ce que j'apprehende.

CORISANDE.

Floreſtan?

FLORESTAN.

Coriſande?

TOUS DEUX.

Faudra-t-il nous gronder toujours?
Perfide Hymen, cruel Notaire,
Qu'ay-je fait pour me garotter?

L'HYMENE'E.

Il eſt inutil de peſter;
Qui l'a fait ne le peut défaire.
Conſolez-vous dans vos tourmens;
Femme n'eſt pas un mal ſi cruel qu'il le ſemble,
Souffrez-luy des Amans,
Et vous vivrez fort bien enſemble,

L'HYMENE'E.

Puis que le Ciel ne permet point,
Qu'une

Qu'une Epouſe, d'Epoux ſoit jamais ſatisfaite,
Crois-moy, bas la retraite
Chez quelque autre Catin.
Il n'eſt, pour ſe vanger d'une Epouſe coquette,
Que la Femme de ſon Voiſin.

TOUS DEUX.

Il n'eſt, pour ſe vanger d'une Epouſe coquette,
Que la femme de ſon Voiſin.

FLORESTAN.

Je vais de tes avis profiter, ſur mon ame,
En courant prendre une autre femme.

CORISANDE.

Garde un deſſein ſi beau
Juſques dans le tombeau.

TOUS DEUX.

Garde un deſſein ſi beau, &c.

L'HYMENE'E.

Fort bien ! C'eſt en agir en Epoux raiſonnable.
Se haïr tous les deux, aimer ſeparément,
Sçavoir ſe conformer au temps,
Sont choſes fort louables.
Qu'entens-je gemir & crier
Quelqu'un à marier?
Je vais répondre à vôtre impatience,
Sexe plaintif, ceſſez de murmurer.
J'ay des hommes en abondance,
D'Epée, de Robe, & de Finance,
Ceſſez de vous deſeſperer.
Je vais répondre à vôtre impatience,
Veuve plaintive, ceſſez de murmurer.

UNE FEMME *en habit de Veuve paroiſſant ſur un lit de repos.*

Ah ! tu me trahis, Hymenée!

L'HYMENE'E.

Ne vous chagrinez point, vous ſerez mariée.
Soyez gaye, & comptez ſur un eſpoir ſi doux.

LA VEUVE.

Ah ! tu me trahis, Hymenée!

Dés les décés de mon Epoux,
Tu m'avois flatté que ſa place
Seroit remplie inceſſamment.
Elle eſt plus froide que la glace.
Seray-je Veuve encor long-temps?

L'HYMENE'E.

Ne vous chagrinez point, vous ſerez ſatisfaite.
Tenez toujours preſt la toilette.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE I.

L'OMBRE D'AGENOR, CHARON.

L'OMBRE D'AGENOR *chante les paroles ſuivantes.*

CEs lieux
N'ont rien qui ne plaiſe à nos yeux.
Pour des Ames heureuſes
Fut-il jamais un plus charmant ſejour?
Mais pour un cœur affligé par l'Amour,
Eſt-il demeure plus affreuſe?

CHARON.

Je ſuis fort trompé ſi je n'ay entendu icy une voix. C'eſt quelque Ombre ſans doute qui doit chanter dans les feſtes que Pluton donne à ſa Maiſtreſſe, qui vient s'accorder icy. Mais d'où vient que

que celle-cy n'a pas repris ses habits comme les autres? Oh, oh, cela sent l'evasion! Qui va là?

L'OMBRE.

Ah, Charon, je rêvois, tu m'as fait peur.

CHARON.

Où vas tu? D'où viens-tu? Pourquoy ce voile?

L'OMBRE.

Pourquoy ce voile? N'est-ce pas le vêtement ordinaire des ames qui habitent ces lieux?

CHARON.

Il est vray: mais Pluton n'a t il pas ordonné qu'on le quitte pendant trois jours? D'où sors-tu pour ignorer des ordres si publics?

L'OMBRE.

De ce bois d'Orangers, où je me suis fort soigneusement tenu caché depuis que je suis arrivé icy-bas, & je n'en serois pas encore sorti, sans un grand bruit qui depuis quelques heures s'est élevé tout à coup.

CHARON.

Et pourquoy se cacher?

L'OMBRE.

Pour me donner tout entier à ma juste douleur.

CHARON.

A ta douleur, Infame? Comme s'il estoit permis d'estre malheureux dans ces lieux destinez à la felicité des hommes!

L'OMBRE.

Un cœur vraiment touché porte son mal par tout.

CHARON.

Tu persistes, perfide? Oh bien, on va te mettre en lieu où tu pleureras tout à ton aise. Viste, allons, qu'on me suive.

L'OMBRE.

Où vas-tu me mener?

CHARON.

A Cerbere, afin qu'il te garde jusqu'à ce que les festes soient finies. Aprés cela tu verras beau jeu.

L'OMBRE.

Les maux dont tu me menaces n'égaleront jamais celuy que je reſſens.

CHARON

Je crois que tu raiſonnes ? Si tu ne marches, je te donneray de l'aviron ſur la teſte. *Ils s'en vont.*

SCENE II.

MEZZETIN, ARLEQUIN.

MEZZETIN.

D'Où vient donc ces blaſphêmes contre la puiſſance qui t'oblige à reprendre cet habit? Qu'as-tu tant fait là-haut, qui te faſſe craindre qu'on te reconnoiſſe icy-bas ? Y aurois-tu mené une vie libertine ? y ſerois-tu mort par correction ?

ARLEQUIN.

Qu'entends-tu mourir par correction ?

MEZZETIN.

Hé mais, c'eſt la fin ordinaire de certains hommes que la nature ſemble n'avoir fait naiſtre, que pour ſervir d'exemple aux autres. De tout temps, cette ſage Ouvriere nous a fait des Heros de deux façons. Les uns, pour nous donner une haute idée de la vertu, meurent ſur une breche, d'un coup d'épée ; & les autres, pour nous faire voir le vice dans toute ſon horreur, vont dans une place publique mourir d'un coup de ficelle.

ARLEQUIN.

Ouf!

MEZZETIN.

Tu ſoupires ? Aurois-je, ſans y penſer, touché un trait de ton hiſtoire ? Es-tu un de ces Heros de la derniere eſpece ? Serois-tu mort d'un coup de ficelle.

ARLE-

ARLEQUIN.

Pour qui me prends-tu ?

MEZZETIN.

Pour un de ces Heros qui ne ſont pas morts à rets de chauſſée.

ARLEQUIN.

Tu en as morbleu menty ; je ne ſuis point mort d'une mort exemplaire ny corrective. Il y a encore plus de vingt Ombres icy, qui prouveront que je ſuis mort à l'amiable.

MEZZETIN.

Qui t'oblige donc a te vouloir cacher ? Aurois-tu trouvé quelqu'un dont tu ne voudrois pas eſtre reconnu ?

ARLEQUIN.

Tu l'as dit.

MEZZETIN.

Et de qui donc te caches-tu tant ?

ARLEQUIN.

De l'Ombre d'une fille de Chambre, qui a demeuré en meſme maiſon que moy.

MEZZETIN.

Eſtois-tu homme à te brouiller avec les filles de Chambre ?

ARLEQUIN.

Et mais, brouiller ſans brouiller ; tousjours, ce ne fut pas faute d'avoir eſté de bonne intelligence enſemble.

MEZZETIN.

Mais encore ?

ARLEQUIN.

Diable emporte qui ſçait comme cela arriva ! Tant y a qu'au bout de quelque mois, au lieu de croiſtre de bas en haut, comme les autres, on s'apperçut qu'elle ne croiſſoit plus que de diamettre.

MEZZETIN.

Ouf !

ARLEQUIN.

La Dame du logis émerveillée de ce prodige, envoya querir force Medecins, qui aprés avoir bien conſulté en Latin, conclurent en François que c'eſtoit que ſa croiſſance avoit pris un autre cours.

MEZZETIN.

Fort bien.

ARLEQUIN.

D'abord on me ſoupçonna d'eſtre la cauſe de ce déreglement, & l'on parla de me faire arreſter priſonnier; comme ſi j'étois garant, moy, des caprices de la nature!

MEZZETIN.

Quelle injuſtice!

ARLEQUIN.

Mais que vois je? Ah Ciel! Cache-moy; la voicy qui ſe promene avec deux de ſes Compagnes.

MEZZETIN.

Que dis-tu?

ARLEQUIN.

Sont-elles paſſées?

MEZZETIN.

Ouy.

ARLEQUIN.

Tout de bon?

MEZZETIN.

Ne crains rien, te dis-je. Juſte Ciel! qu'ay-je veu?

ARLEQUIN.

Qu'as-tu? Tu me parois ſurpris de cette avanture? En connoiſtrois-tu quelqu'une?

MEZZETIN.

Si je les connois? L'une eſt ma mere, l'autre eſt ma ſœur, & l'autre eſt ma femme.

ARLEQUIN.

Ouf! je me ſerois bien paſſé de faire ce conte-là. Dame! qui l'auroit, crû, Mezzetin, qu'on croiſſoit de diamettre dans ta famille?

MEZZE-

MEZZETIN.

Ne penſe pas rire ; il faut que tu m'en faſſes raiſon.

ARLEQUIN.

Tu extravagues, Mezzetin. Quoy ? nous battre parce que j'aurois aime ta femme, ta mere, ou ta ſœur ? Crois moy, bien loin que ce ſoit un ſujet à nous égorger, c'eſt une eſpece d'allianee, qui devroit faire naiſtre l'amitié entre nos deux familles.

MEZZETIN.

Morbleu, point de railleries.

ARLEQUIN.

Et mais, mais, mais, Mezzetin, encore faut-il ſçavoir en quel chef je t'ay offenſé ? Si c'eſt ta mere, ton pere eſt dans l'affront tout du moins pour les trois quarts; tu ne dois donc entrer tout au plus que pour un quart dans la vangeance. Si c'eſt ta ſœur, tu as dés freres qui partagent encore avec toy tout le mauvais de l'avanture ; & ſi c'eſt ta femme, que ſçais-tu ſi elle n'avoit point d'autres galands que moy, qui entrent auſſi pour leur part dans l'infidelité qu'elle t'a faite. Ainſi, de quelque maniere que ce ſoit, tu auras toujours tort de vouloir tout prendre ſur ton compte.

MEZZETIN.

Tu penſes rire, mais je vais les chercher; & quand je ſçauray celle par qui tu m'as offenſé, tu verras beau jeu.

SCENE III.

ARLEQUIN *ſeul.*

LE Brutal ! Comme il prend mal la choſe ! Voila ce que c'eſt de n'eſtre que des Valets. Entre honneſtes gens on ne s'aviſe gueres de ſe brouiller pour ces ſortes de bagatelles-là. Encore, faut-

quatre ou cinq fois entre ses bras. Tu ne disois donc pas la verité?

LEONICE.

Que tu es simple, Cephise, & qu'on voit bien que tu es morte jeune! Sans cela pourroit-on t'excuser d'ignorer les ruses innocentes dont une jolie femme se sert pour attendrir en sa faveur toute une Compagnie?

CEPHISE.

Comment donc?

LEONICE.

Quel plaisir ne ressent elle pas, quand par une petite indisposition subite ou affectée, elle apperçoit le trouble & la crainte parmy une troupe de gens qui ne songeoient auparavant qu'à se divertir!

CEPHISE.

Que dit-elle! Ce n'estoit donc pas de bonne foy que tu te trouvois mal?

LEONICE.

Qu'appelles-tu de bonne foy? Et où en serions-nous, nous autres femmes, si nous estions obligées d'en avoir dans tout ce que nous faisons?

CEPHISE.

Ouais! Quoi? ces douleurs de costé, ces maux de teste, ces frissons, ces étourdissemens?

LEONICE.

Pures minauderies.

CEPHISE.

Je crois, Dieu me pardonne, qu'elle dit cela tout de bon! Il y a donc bien du plaisir à se faire jetter de l'eau au visage, & à se faire bruler du papier sous le nez?

LEONICE.

Plus que je ne te sçaurois dire. Crois-moy, Cephise, il faut qu'une femme soit femme; & ces petites simagrées que tu condamnes, sont de l'essence de son Sexe.

CEPHISE.

CEPHISE.

Et mais, mon Dieu, je ne veux pas qu'une femme faſſe des armes, ny qu'elle joue à la paume : Mais auſſi ne faut-il pas que pour paroiſtre plus femme qu'une autre, elle affecte une délicateſſe ridicule. Qu'une femme mette des mouches, du rouge ou du blanc : Je dis plus ; que toutes les ſemaines elle ſe baigne dans du lait ; qu'elle change deux fois l'année de peau ; qu'elle ſe faſſe meſme coudre toutes les nuits depuis la teſte juſqu'aux pieds dans des parchemins gras, & qu'elle tienne en dormant ſes bras ſuſpendus à des cordons de ſoye, il n'y a rien à dire à cela ; la Nature l'a miſe au monde pour plaire ; & tout ce qu'elle fait dans cette vuë-la, luy doit eſtre permis. Mais que pour marquer une plus grande delicateſſe, elle marche dans ſa chambre, comme ſi elle eſtoit parquetée d'orties ; qu'une bougie éteinte luy cauſe des vapeurs, & qu'elle reſte évanouie pendant une heure, ſous ombre qu'elle ſe ſera baiſſée pour ramaſſer ſon gand ; c'eſt ce que je ne ſçaurois luy paſſer, non plus que de garder le lit quinze jours, aprés avoir grondé un Valet durant une heure.

LEONICE.

Que tu es peuple, ma pauvre Cephiſe ! Dans quel Monde vivois-tu, pour ignorer...

CEPHISE.

Peuple tant qu'il te plaira. Pour moy, ſi j'eſtois homme, une femme qui geindroit toujours, ne ſeroit pas ma marotte.

LEONICE.

C'eſt à dire, que tu aimerois mieux de ces femmes robuſtes, qui affectent d'avoir une ſanté à l'épreuve de tout ; qui mangent de tout ce que les autres mangent ; que le froid & le chaud tout accommode : En un mot de ces inſipides, qui pour ne rien ſentir, trouvent tout bien fait chez elles ; qui ne grondent pas une ſeule fois en un jour, &

qui

qui n'ont en leur vie chassé servante ny valet? Ah l'horreur qu'une femme telle que je la dépeins! Et moy, Cephise, si j'estois homme, j'aimerois autant épouser un Suisse, qu'une femme d'un aussi grossier temperament.

CEPHISE.

Que veux-tu? chacun a son gousst. Pour moy, je cheris la joye & la santé. Je le repete encore, j'aimerois beaucoup mieux, si j'estois homme, que ma femme jouast du Claveſſin que de la Seringue.

LEONICE.

Badine tant que tu voudras. Pour moy, je parle serieusement; & je soutiendray tousjours qu'il faut de la mignardise & de la délicatesse dans nôtre sexe; ces grimaces & ces petites simagrées que tu n'approuves point, c'est ce qui donne la pointe au merite d'une jolie personne, & qui la rend si friande aux yeux des hommes d'aujourd'huy. Nous voyons tous les jours des femmes régulierement belles, qui pour negliger ces petites ressources, voulant tout devoir à leur beauté, restent souvent inconnues au milieu mesme de la Cour; tandis qu'une petite Camuse qui n'aura pour tout agrément qu'un peu de jeunesse & de minauderies, sera à la mode, & se rendra la passion des gens de meilleur goût.

CEPHISE.

Adieu, charmante Minaudiere, tu me gasterois l'esprit si j'estois long-temps avec toy: il n'y a qu'un moment que j'y suis; & il me prend déja envie d'avoir mal à la teste

LEONICE.

Tu seras tousjours toy-mesme. Adieu folle, adieu. *Elles sortent l'une d'un costé, l'autre de l'autre*

SCE-

SCENE V.

ARLEQUIN, PIERROT *en Marquis.*

ARLEQUIN.

J'Ay beau courir, j'ay beau rêver, je ne trouve ny retraite, ny raiſon, qui puiſſe me garantir de la brutalité de Mezzetin.

PIERROT

Je ne ſçais plus pour moy quelle figure prendre, pour éviter les perſecutions de mes Cliens. J'ay troqué mon habit de Procureur contre celuy d'un Marquis, & je ſuis tombé de fiévre en chaud mal. A peine fais-je un pas, que je trouve un Creancier de l'Original dont je ſuis la copie. Mais fort bien. Voicy l'homme de tantoſt. Si je pouvois me demarquiſer en ſa faveur! Voyons. Un Chimiſte qui ſe pique d'avoir des ſecrets merveilleux, m'en a donné un pour changer de reſſemblance avec qui je voudray. Abordons-le, il ne me reconnoiſt pas. (*à Arlequin.*) Qu'eſt-ce, Monſieur, vous voila bien reveur, pendant que tous les autres ſe réjouiſſent?

ARLEQUIN.

Bon! me réjouir parce que Pluton a une Maiſtreſſe? Qu'eſt-ce que cela me fait? Les plaiſirs qu'il prendra avec elle, ne viendront pas juſqu'à moy.

PIERROT.

J'en tombe d'accord: mais il y en a qu'il rend publics.

ARLEQUIN.

Comment publics.

PIERROT.

Ouy publics. Vous ne ſçavez donc pas qu'il tient

tient table ouvert pendant ces trois jours, & que le Nectar & l'Ambroiſie ne manquent non plus à ces tables là, que le Lait dans nos ruiſſeaux.

ARLEQUIN.

Malepeſte! Vraiment non, je ne ſçavois pas cela. Et où tient il cette Auberge?

PIERROT.

Dans une des Galeries de ſon Palais; & ce que je trouve de meilleur, c'eſt qu'on n'y reçoit que des gens de qualité.

ARLEQUIN.

Ouf! Et moy, c'eſt ce que je trouve de pis.

PIERROT.

Comment? eſt-ce que vous n'eſtes pas Gentilhomme?

ARLEQUIN.

Non; ſi ma mere a accuſé juſte touchant mon pere, je ſuis de la plus roturiere race qui fut jamais.

PIERROT.

Tout le monde ne peut pas eſtre noble: mais quelquefois on poſſede des Charges qui.... Qu'eſtoit vôtre pere? Eſtoit-ce un homme de Robe, ou de Finance?

ARLEQUIN.

Non, c'eſtoit un homme d'Epée.

PIERROT.

Un homme d'Epée? Hé, que ne parlez-vous? Tout homme d'Epée qui eſt dans le Service, eſt cenſé Gentil-homme. Quel employ avoit-il dans l'Epée?

ARLEQUIN.

Quel employ?

PIERROT.

Ouy.

ARLEQUIN.

Il eſtoit Fourbiſſeur.

PIERROT.

Fourbiſſeur? ARLE-

ARLEQUIN.

Ouy dea, Fourbisseur. Y a-t-il quelqu'un qui soit plus gens d'Epée que ces gens-là?

PIERROT.

Qui ne seroit pas trompé!

ARLEQUIN.

Comment donc?

PIERROT.

Plus je vous regarde, & plus je suis surpris que vous ne soyez pas Gentil-homme.

ARLEQUIN.

La raison?

PIERROT.

La raison est que vous en avez tout l'air, tout le parler, & tous les traits mesme du visage.

ARLEQUIN.

Tout de bon? Ah, ah, ah! que cela est drôle! Je ne m'estois pas encore apperçu de cela.

PIERROT.

N'en voila-t il pas encore le rire?

ARLEQUIN.

Quoy? vous trouvez, hé, hé, hé, vous trouvez que j'ay le ris Gentilhomme?

PIERROT.

Gentilhomme, s'il en fut jamais. Si vous aviez des enfans, & qu'on vous entendist rire, cracher, ou tousser, il ne faudroit point d'autres preuves, vous dis-je, pour les faire Chevaliers de Malthe.

ARLEQUIN.

Mais, c'est à dire donc que j'ay toute la petite oye noble? (*Il éternue.*)

PIERROT.

Et tenez, ne voila pas encore? Je defie le plus ancien Baron du Royaume, d'éternuer autrement que cela.

ARLEQUIN.

Est-il possible?

PIER-

PIERROT.

Voila peut-estre le plus noble exterieur d homme que je connoisse.

ARLEQUIN.

Hé mais, mais ....

PIERROT.

Par plaisir mettez mon habit, & dans cet équipage allez-vous mettre aux Tables dont je viens de vous parler, verrez si l'on ne vous y prendra pas pour un homme de la premiere naissance.

ARLEQUIN.

Vôtre habit, malepeste ! ce seroit bien le moyen d'aller boire tout mon saoul de l'Ambregris, & du Nenufard.

PIERROT.

Vous voulez dire de l'Ambroisie & du Nectar.

ARLEQUIN.

Ouy ouy, c'est la mesme chose. Mais si je mets vôtre habit, que mettrez-vous?

PIERROT.

Le vôtre.

ARLEQUIN

Hé mais, mais, Monsieur, vous n'y pensez pas.

PIERROT

Si fait, j'y pense bien, & je suis bien-aise mesme de voir si je ne me suis point trompé dans le jugement que j'ay fait de vôtre personne. Tenez.

ARLEQUIN.

C'a, puisque vous le voulez, enmarquisons-nous. Malepeste ! que de dorure ! Pourrons-nous bien porter tout cela !

PIERROT.

Ceey en est encore.

ARLEQUIN

Pour soutenir l'élegance de cet habit, nonobstant ce qu'il vient de dire, n'ay-je pas la physionomie un peu trop subalterne ? A tout hasard. Combien en voit-on à la Cour, & à la Ville, dont l'air

l'air & la naiſſance ſont tousjours en conteſte ? Hé bien, ne me voila pas du gros air ?

PIERROT.

On ne peut mieux.

ARLEQUIN.

Dame, il n'y manque rien à l'heure qu'il eſt, j'ay toute la ſurface d'un Gentilhomme. On a morbleu beau dire, tout homme eſt homme, & ce qui met la difference entr'eux, n'eſt bien ſouvent que le velours ou la tiretaine. Hé bien, par où faut-il prendre pour aller aux Abbreuvoirs de Nectar.

PIERROT.

Tout droit.

ARLEQUIN.

Adieu, je vais me noyer dans l'Ambroiſie.

PIERROT.

Le fou ! il me fait rire.

SCENE VI.

MEZZETIN, MARINETTE, PIERROT *en ~~Marquis.~~ arlequin*

MEZZETIN.

HE' bien, double Maraut, c'eſtoit donc ma Sœur que tu as ſubornée ?

PIERROT.

Comment ?

MARINETTE.

Ah, traiſtre, infidelle ! Ah fourbe ! il faut que je t'arrache les yeux.

PIERROT.

Qu'eſt ce donc ?

MARINETTE.

C'eſtoit donc là comme tu devois m'épouſer, perfide ?

PIER-

PIERROT.

Que veut dire cette folle!

MARINETTE.

Ah, traistre, tu me traites de folle, aprés m'avoir abusée? Tu ne mourras jamais que de ma main, double ingrat.

PIERROT.

Hai! hai! hai!

MARINETTE *d'un ton radouci.*

T'ay-je fait mal, Petit Cœur? Pardonne, mon fils, à la violence de mon amour. Tu ne me dis rien? Je suis pourtant cette mesme Marinette que tu as tant aimée autrefois.

PIERROT.

Moy, je vous ay aimee?

MARINETTE.

Tu t'en défens? Ah, traistre! il faut que je t'étrangle.

PIERROT.

Ah! je n'en puis plus, elle m'étouffe.

MARINETTE.

Est-il possible, cher petit homme, que tu te plaises à te faire maltraiter? Dis-moy donc que tu m'aimes, petit Bouchon.

PIERROT.

Hé mais, cette femme extravague!

MARINETTE.

Comment? Tu me traites d'extravagante pendant que je te fais des caresses? Ah, perfide, il faut que je te tue.

PIERROT.

Encore?

MEZZETIN.

Ne t'avise pas de luy rien faire.

MARINETTE.

Il faut avouer que je suis bien malheureuse; d'estre obligée d'en venir à ces extrémitez avec un homme que j'aime plus que ma vie!

PIER-

PIERROT.

Je ne ſçaurois plus reſpirer.

MARINETTE.

Ne voila-t-il pas! Je ſçavois bien, moy, qu'il ſe feroit bleſſer.

MEZZETIN *à Pierrot.*

Auſſi, pourquoy n'es-tu pas raiſonnable?

MARINETTE.

Hé, mon Frere, ne le faites point parler, laiſſez-le aller. Il vous repondra encore quelque ſottiſe. Je l'aime, j'y ſerois ſenſible, & je ne pourrois jamais m'empêcher de l'eſtropier.

MEZZETIN.

Moy, le laiſſer aller? Non, non, il faut qu'il repare ton honneur. Je ne ſçaurois ſouffrir que tu reſtes plus long-temps dans le Quartier des Filles quaſi Femmes: & je pretens qu'il vienne tout de ce pas affirmer devant Radamante, que tu es ſon épouſe.

PIERROT.

Qu'à cela ne tienne que je me délivre de leur perſecution. Allons. Peut-eſtre en chemin trouveray-je à me débaraſſer.

MARINETTE.

Que j'ay de joye, petit Mary, de te voir faire les choſes de bonne grace! (*Ils s'en vont.*)

SCENE VII.

ARLEQUIN *ſeul.*

MAugrebleu du Fat avec ſon Nectar! Dans le temps que j'en demandois, un des Garçons de la Chambre de Pluton, en me verſant un urinal ſur la teſte, m'a dit: Tiens, en voila du plus frais pereé. Le Diable emporte l'Echanſon, ay-je repris tout en colere. Si c'eſt là du breuvage des Dieux,

Dieux, je ne m'étonne plus ma foy s'ils vivent si long-temps; car ce qu'ils boivent est diablement salé. Mais où est nôtre Marquis? Je l'avois laisse icy. Il a beau faire, je veux ravoir mon habit. Le moyen? Depuis que j'ay celuy-cy sur le corps, je suis accablé de gens qui me demandent de l'argent. Mais, qu'ont ces Femmes à me tant regarder?

SCENE VIII.

BELISE, ARAMINTHE, ARLEQUIN.

BELISE.

C'Est luy-mesme, je le reconnois à l'écharpe.

ARAMINTHE.

Et moy à l'habit. Abordons-le.

ARLEQUIN.

Elles viennenent à moy, que me voudroient-elles?

BELISE.

C'est donc vous, le beau Cavalier, qui me juriez mille fois le jour que vous n'adoriez que moy, & qui n'estiez pas plutost hors de ma maison, que vous en alliez dire autant à Madame? C'a, cette écharpe? Je ne vous l'ay pas donnée, pour vous en parer aux yeux d'une autre. (*Elle luy oste l'écharpe.*)

ARLEQUIN.

Ah, ah! Voicy bien une autre chanson!

ARAMINTHE.

J'estois ce que vous aviez de plus cher au monde, disiez-vous; vôtre amour pour moy alloit jusqu'à la fureur; vous me donniez tous vos momens. Cependant si j'en crois ce que Madame vient de me dire, elle en partageoit quelques-uns avec moy. Viste, ce just'aucorps? (*Elle luy oste le just'aucorps.*)

BELISE.

Oh, pour ce juſt'aucorps, Madame, il l'a donc fait payer deux fois; car je luy ay donné cinquante Loüis pour cela.

ARLEQUIN.

Hé mais, mais, Madame, cela ne ſe fait point. Une femme deshabiller un homme! vous allez faire penſer quelque ſottiſe.

ARAMINTHE.

Qu'on penſe ce qu'on voudra. (*à Beliſe*) Je ne ſçay, Madame, s'il vous ſouvient de ce dont nous ſommes tantoſt convenues enſemble.

BELISE.

Ouy, Madame, & j'attends que vous ayez diſpoſé les choſes pour cela. Eſtes-vous preſte?

ARLEQUIN.

Comment donc?

BELISE *à Arlequin.*

C'eſt que nous voulons que vous ſerviez d'exemple aux jeunes gens qui abuſent de la credulité des femmes.

ARLEQUIN.

Mais cela ne ſe fait pas. Deux femmes contre un homme, c'eſt trop.

ARAMINTHE.

Tu n'as pas trouvé que ce fuſt trop de deux femmes, perfide, tant qu'elles t'ont fait du bien. (*Elles le battent à coups de verges.*)

ARLEQUIN.

Hai, hai, hai! je me meurs, je n'en puis plus, au meurtre, au voleur. Hé miſericorde, mes charitables Dames! Vous qui avez eſté juſqu'à preſent ſi humaines, pouvez-vous tout à coup devenir ſi barbares?

ARAMINTHE *aprés l'avoir bien fuſtigé.*

Allons, Madame, il luy faut pardonner.

BELISE.

J'y conſens.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Oh ouy, il eſt bien temps ! Que je plains ce pauvre Marquis ! Voila un homme de qualité deshonoré, ſi une fois on vient à ſçavoir qu'il a eu le fouet en effigie.

ARAMINTHE.

Adieu, Monſieur le Marquis. Sur tout point de rancune. (*à Beliſe*) Madame, vôtre ſervante.

BELISE.

Ouy, mais, Madame, ce juſt'aucorps que vous emportez, il me ſemble vous avoir dit que je l'avois payé.

ARAMINTHE.

Vous, Madame ? C'eſt pourtant bien moy qui l'ay fait faire.

BELISE.

Fait fãire ou non, Madame vous ne l'emporterez pas.

ARAMINTHE.

Ce ne ſera pas vous, Madame, qui m'en empêcherez.

BELISE.

Ouy ? Oh ! voyons un peu cela. (*Elles ſe battent & ſe décoëffent.*)

ARLEQUIN.

Hé, Meſdames, faut il pour une bagatelle ? Fort bien, profitons de l'occaſion.

ARAMINTHE *à Beliſe.*

Vous faites bien de fuir. Mais que vois-je ? Elle & moy ſommes la duppe de nôtre querelle. Le frippon de Marquis emporte nos Commodes, l'echarpe & le juſt'aucorps. Ah l'infame ! il faut que je l'attrappe. (*Elle s'en va.*)

SCENE IX.

FELONTE, DORANTE.

FELONTE.

N'Achevez pas, vous me feriez mourir de rire.

DORANTE.

Que voulez vous? chacun a sa folie. Celle des bâtimens estoit la mienne. Ah! je ne sçaurois vous donner une plus forte idée de la passion que j'avois pour bâtir, qu'en vous faisant part d'une Pasquinade, qu'un Satyrique de mon temps fit courre aprés ma mort. La voicy.

Blaise épargnoit son revenu.
Ne vivoit que de pain graissé d'un peu de beurre,
Pour se faire bâtir une riche demeure;
Blaise alloit (ce dit-on) tout nu.
A force d'épargner, grosse somme s'éleve.
Tout est fini, Lambris, Bas-Reliefs, & Balcons;
Quand Blaise extenué par dix ans de lesine,
Prest d'habiter sous ses riches plafonds,
Tombe mourant d'une fievre assassine.
Quelle horreur! se tuer pour nourrir des Maçons!
Pour moy qui n'entre point dans les raisons de Blaise,
Je crois qu'il eût esté logé plus à son aise,
S'il avoit fait bâtir de petites Maisons.

FELONTE *riant.*

Ah! ah! ah! le Satirique me paroist homme de bon sens. Qu'en dites vous;

DORANTE.

Que dites vous vous vous-même de la bisarrerie de mon sort? Jamais trépas vint-il plus à contre-temps?

FE-

FELONTE.

En effet, n'en déplaiſe aux Parques, c'eſt uſer de ſurpriſe ; & ſi elles en agiſſent ainſi, on ne trouvera plus doreſnavant perſonne qui veuille faire bâtir.

DORANTE.

Tout beau, ne raillons pas. Vous me tournez en ridicule : mais je voudrois bien ſçavoir qui l'eſt le plus de vous ou de moy. J'ay fait bâtir une maiſon pour me loger pendant ma vie : qu'y a-t-il à dire à cela ? Les Parques en ordonnent autrement : Eſt-ce ma faute ? & ſuis-je le premier homme de qui elles ayent rompu les deſſeins ? Mais vous, quand vous vendez le bien que vous avez eu tant de peine à acquerir, que vous vous dépouillez de tout pour vous faire bâtir pendant vôtre vie un ſuperbe monument ; dites-moy, je vous prie, ſi la penſée du Satyrique ne vous conviendroit pas mieux qu'à moy ?

FELONTE.

A moy ?

DORANTE.

Ouy à vous. N'y a-t-il pas de la folie de ſe défaire des choſes qui ſont à nôtre uſage, & dont on jouït tous les jours, pour en conſtruire une dont on ne jouïra jamais ?

FELONTE.

Fort bien ! le Tombeau une choſe dont on ne jouïra jamais ! comme ſi l'on n'eſtoit pas plus long-temps mort qu'en vie ! Apprenez que ſe faire bâtir un vieil monument, c'eſt ſe faire revivre aprés ſon trepas. Une maiſon, quelque belle qu'elle ſoit, change de nom comme de Maître ; mais un ſuperbe mauſolée eſt un tableau qui nous remet inceſſament devant les yeux de la poſterité. Par exemple, qui prendroit le ſoin de publier que j'ay vêcu, moy qui ay veu mourir avant moy ma femme, mes enfans, & qui ſuis reſté le dernier

de ma famille ? Qui ſçauroit, dis-je, la haute fortune que j'ay faite, ſi je n'avois dans le lieu de ma naiſſance fait graver en lettres d'or, ſur le marbre, ſur le Bronze, ſur le Porphyre, une Epitaphe que je n'oublieray jamais ?

Toy qui regarde ce tombeau,
Ne penſe pas que la Sculpture,
L'Argent, le Marbre, la Dorure,
En ſoit l'Ouvrage le plus beau.
Ce qu'il renferme en ſoy fait toute ſa richeſſe.
C'eſtoit un homme tout divin,
Actif, laborieux, aſpre au gain,
Qui ne devoit qu'à luy ſon bien & ſa nobleſſe.
Rends donc à ſa vertu l'hommage que tu dois.
Il a fait élever le Tombeau que tu vois.
C'eſt luy qui par ſes ſoins, qui par ſon ſçavoir faire,
Par ſes profits ſecrets, & ſon eſprit adroit,
S'eſt fait le Seigneur de la Terre
Qu'en ſon jeune âge il labouroit.

Hé bien, que dites-vous ? Puis-je craindre aprés cela que mon nom reſte enſevely dans l'oubly ?

DORANTE.

Tout cela eſt le blus beau de monde : mais moy, nonobſtant ce bel Epitaphe, ſi j'avois à retourner au jour, ce ſeroit encore une maiſon que je ferois bâtir, & non pas un tombeau.

FELONTE *riant.*

Ah ! ah ! ah ! quel enteſtement ! quel enteſtement !

SCENE X.

MATHURINE *entre en chantant.*

LA la la la la la.

Cette Ombre-là n'a pas la mine d'avoir eſté la duppe d'un bâtiment. Ah ! ah ! ah !

DORAN-

DORANTE.

Que j'envie son sort ! l'heureux estat ! trop heureuse innocence !

FELONTE.

Hé hé, c'est Mathurine, une fille de ma Terre!

MATHURINE.

Hé bon jour, Monsieur Felonte !

FELONTE.

Fort bien, fort bien. (*à Dorante*) Faites-vous dire par elle ce que c'est que mon tombeau.

MATHURINE.

Morguenne, la belle chose ! il estoit tout bâti de mabre ; puis y avoit tout autour de grands pieds de porc frais.

FELONTE.

Elle veut dire des Colonnes de porfir.

MATHURINE.

Ouy, ouy, des Colonnes pour frire. Tant y a que c'est bian dommage qu'on l'ait bouté à bas.

FELONTE.

Comment ? on a demoli mon tombeau ?

MATHURINE.

Ouy que ça ne vous embaraſſe pas, y n'y a rien de perdu. Stila qui a acheté vôtre Charge de Seigneur du Village, en a pris tous les materiaux pour bâtir les desseins du jardin.

FELONTE.

Mon Tombeau, juste Ciel ! qu'entens je ? Et de mon Effigie qui estoit dessus, qu'en a t il fait?

MATHURINE.

Vôtre Figie ? Quoy cette grande figure camarde qui avoit la gueule tout de travers, & qu'on disoit qui vous ressembloit comme deux gouttes d'iau ?

FELONTE.

Ouy. L'infame, où l'a-t il mise?

MATHURINE.

Que ça ne vous boutte pas en peine, tant y a qu'il

qu'il vous a boutté en bel air : il l'a miſe tout au biau mitan du grand baſſin.

FELONTE.

Ah, j'étouffe !

MATHURINE.

Vous ririez trop de voir comme il vous a fagotté. Il vous a boutté ſur la teſte un grand bois de cerf, long de ça, qui vous ſort tout du biau mitan du front.

FELONTE.

Je n'en puis plus ! je creve !

MATHURINE.

Taſtigué, que cela vous ſied bian ! il fait appeller cela le baſſin d'Action.

DORANTE.

Voila certes un beau monument ! Ah ! ah ! ah ! (*Il rit.*)

MATHURINE.

Aga donc, ceux-là avec leurs maiſons & leurs tombeaux ! Je croy qu'ils ſont foux. Je ſons bian pu chanceux, nous. Comme je n'avons rian laiſſé, je n'avons rien à regretter. Auſſi chantons-je toujours.

Je n'ons en arrivant icy,
Dieu marcy,
Rian trouvé d'étrange.
J'avons vêcu là haut comme on vit icy bas.
Je n'avons point fralaté nos appas.
Je n'avions qu'un Amant, je l'aimions ſans mélange.
Le Collecteur Gros Jean, ny le Fermier Colin
Pour nous plaire
N'aviont que faire
De nous bailler un demy-cein.
De ces femmes de Villes.
Il n'en eſt pas ainſi.
Pour ſimple grand mercy,
On n'a pas leurs Coquilles.

SCENE.

SCENE XI.

PLUTON, L'OMBRE DE LUCINDE.

PLUTON.

AVoüez, Madame, que je ſuis beaucoup plus ſincere que politique. Quel autre Amant que moy s'eſt aviſé d'apprendre le premier à ce qu'il aime, qu'elle eſt encore aimée d'un autre que de luy ?

LUCINDE.

Ah, Seigneur, ſe peut-il que des yeux éteints dans leurs larmes, faſſent l'effet que vous dites?

PLUTON.

Ouy, Madame, ces yeux tout triſtes & tout accablez de douleur qu'ils ſont, ont ſçû s'aſſujettir le Maître du Ciel & de la Terre. Car enfin, Madame, quel autre que luy a pû tantôt, au milieu même de mon Empire, en vôtre preſence, troubler une Feſte que vous conſacroit mon amour? Mais que vois-je ? Mercure ? ah, Madame, qu'a-t-il à nous apprendre ?

LUCINDE.

Ne craignez rien, Seigneur, ce n'eſt qu'à moy que ſa preſence peut eſtre funeſte. Vous m'aimez, & Mercure eſt trop bon Politique pour dire rien qui ſoit contraire à vôtre amour.

PLUTON.

Non, Madame, non; les Dieux n'uſent point de ſurpriſe. Vôtre cœur eſt pour moy d'un grand prix. Je donnerois volontiers mon Empire pour le meriter; mais je ne voudrois pas faire une injuſtice pour l'obtenir. Approche, Mercure, & nous dis ſans deguiſement tout ce que tu as à nous apprendre.

SCENE XII.

LUCINDE, PLUTON, MERCURE.

LUCINDE.

HE' non, de grace, Seigneur, qu'il ne parle pas. Laissez-moy encore pour quelque tems ignorer mon malheur.

MERCURE.

Vôtre malheur, Madame? Je n'ay rien à vous apprendre, que vous n'ayez souhaitté qui arrivast. Vôtre Amant est mort quatre jours aprés vous, bien moins de ses blessures, que de l'excés de son amour.

PLUTON.

Vous voyez, Madame, comme on vous sert.

LUCINDE.

Il est mort? Et d'où vient donc, Seigneur, que je ne l'ay point vû parmy les ames heureuses? Vous avez fait des Festes exprés, afin qu'il s'y retrouvast; vous l'avez fait chercher par tout. Il est mort? Où seroit-il donc? Vous ne me dites rien, vous détournez les yeux, & Mercure paroist interdit. Ah, Seigneur, qu'ay-je à craindre, & que dois-je croire? Habiteroit il les lieux destinez aux ames infortunées.

PLUTON.

N'exigez point de moy, Madame, une réponse qui ne serviroit qu'à augmenter vôtre douleur. Tout ce que je puis en faveur de vôtre Amant, est de faire élever un superbe Mausolée, qui donne à jamais des marques de vôtre amour, & de l'excés de ses malheurs.

SCE-

SCENE XIII.

Le Theâtre change & repreſente un ſuperbe Mauſolée, environné d'une infinité de Lumieres ; & de quantité d'Ombres affligées, qui par leurs danſes & leurs chants, expriment la douleur qu'elles reſſentent.

RECIT D'UN HOMME ET D'UNE FEMME AFFLIGEZ.

OUvrons nos cœurs,
Donnons des pleurs
Aux chagrins d'une Ombre fidelle.
Par nos accens
Les plus touchans
Partageons ſa douleur cruelle.

CHOEUR D'OMBRES AFFLIGE'ES.

Par nos accens.
Les plus touchans
Partageons ſa douleur cruelle.

RECIT D'UN HOMME AFFLIGE'.

L'Amour eſt plus fort que la Mort,
Ses traits durent autant que nôtre ame,
Une amoureuſe flamme
Des Parques n'attend point ſon ſort.
Exempte de leur tyrannie,
Ne crains point ce funeſte jour.
Le Tombeau qui borne la vie,
Ne ſert point de borne à l'Amour.

LE CHOEUR.

Le Tombeau qui borne la vie,
Ne ſert point de borne à l'Amour.

On reprend le premier Recit : Ouvrons nos Cœurs, &c. *Et le Chœur reprend :* Le Tombeau, &c.

PROSERPINE vient, tousjours ſous la figure de la Jalouſie, & aprés avoir fait quelques démonſtra-

monſtrations de ſa baguette, elle fait changer cette Pompe funebre en une Cave, où l'on voit pluſieurs yvrognes qui chantent autour d'un de leurs Camarades qui eſt dans un Mauſolée groteſque.

PLUTON.

Encore? Juſte Ciel! Oh, pour le coup, c'en eſt trop. Mon Empire & moy en duſſions-nous perir, je ſçauray me vanger de qui m'outrage. Pour découvrir qui ce peut eſtre, allons conſulter le Deſtin. Quoy que cette action ſoit indigne d'un Dieu, n'importe, il n'eſt rien que je ne faſſe pour ſatisfaire à ma vangeance. (*Il s'en va.*)

LE GRAND SACRIFICATEUR.

Bacchus, toy qui peux
Corrompre quand tu veux
L'homme le plus integre,
Bacchus, reçois nos vœux.

LE CHOEUR.

Bacchus, reçois nos vœux.

LE GRAND SACRIFICATEUR.

Nos maudits Cabartiers par des ſecrets honteux,
Réduiſent le vin en vinaigre.
Bacchus, réçois nos vœux.

LE CHOEUR.

Bacchus, reçois nos vœux.

LE GRAND SACRIFICATEUR.

Vois ſous ce Tombeau tenebreux,
Pour avoir trop lampé de cette liqueur aigre,
Un Biberon fameux.
Bacchus, reçois nos vœux.

LE CHOEUR.

Bacchus, reçois nos vœux.

LE GRAND SACRIFICATEUR.

De cet Yvrogne
La paſle trogne
Ses gros bourgeons n'a plus.
Ce poiſon deteſtable
L'a privé de la Table.

Son

Son aigreur effroyable
Accable
Le Buveur miſerable,
Et le rend tout perclus.
Bacchus, ô grand Bacchus,
Ce Goinfre à table,
Si redoutable,
En un mot ne vit plus.
Prions, pleurons, verſons des larmes.
Pour bien fléchir les Dieux il n'eſt point d'autres armes;
Sur ſon Tombeau verſons ce jus.
Bacchus, ô grand Bacchus,
Ce Goinfre à table.
Si redoutabe,
En un mot ne vit plus.
Nous te l'offrons comme victime.
Puiſſe-t-elle calmer le corroux qui t'anime,
Daigne jetter, grand Dieu, tes doux regards deſſus.
Bacchus, ô grand Bacchus,
Ce Goinfre à table
Si redoutable,
En un mot ne vit plus.

Fin du ſecond Acte.

ACTE

ACTE III.

SCENE I.

PLUTON, RADAMANTE, CHARON.

PLUTON.

VOus voyez, mes amis, un Dieu qui vient de consulter le Destin.

RADAMANTE.

Hé bien, que vous aura-t-il dit?

CHARON.

Que vous auroit appris ce Devin, ce Sorcier, ce Dieu des Bohemes & des Egyptiens, en un mot ce Diseur de bonne avanture?

PLUTON.

Ses Oracles sont tousjours obscurs, vous le sçavez, & les Dieux n'y voyent pas plus clair que les hommes. Aussi, ce que j'ay pu comprendre dans ce qu'il m'a dit, est, que la jalousie étoit la seule cause des affronts que j'ay reçus devant ce que j'aime, au milieu mesme de mon Empire.

RADAMANTE.

La jalousie, Seigneur? Il n'est que Jupiter qui puisse....

PLUTON.

Tu l'as dit, & je ne soupçonne que luy d'estre mon Rival.

CHARON.

Ouy dea? Voyez un peu le gaillard!

PLU-

PLUTON.

Mais qu'il ne pretende pas, tout Jupiter qu'il ſoit, de me venir ravir ma Maîtreſſe juſques dans mon Royaume. (*à Charon*) Toy, qui es le Maiſtre du Paſſage, ne va pas te laiſſer ſurprendre par ſes Metamorphoſes.

CHARON.

Oh, qu'il ne s'y joue pas. Mercure m'a dit de ſes tours. Le premier Taureau que je trouveray ſur le rivage, je n'en fais pas à deux fois; je le mene à la Boucherie.

PLUTON.

Adieu, ſonge à ce que te je recommande. Mais quel bruit eſt-ce que j'entends?

RADAMANTE.

Ce ſont vos Sujets, qui comme je vous ay dit tantoſt, continuent à s'outrager les uns les autres. Celuy-cy reproche à ſon Pere d'avoir changé tous ſes biens de nature, pour l'en fruſtrer en faveur d'une jeune Belle-mere; celuy-là, que ſa femme l'a ruiné pour faire l'équipage à ſon Galand; & cet autre ....

PLUTON.

J'ay tousjours eu peine à croire que le deſordre dans lequel on tient que les mortels vivent là-haut, fuſt ſi grand qu'on le faiſoit. Mais ce qui arrive aujourd'hui ne me le prouve que trop. Il faut que l'intereſt, l'amour, & l'ambition les ayent bien corrompus, ſi la connoiſſance d'un ſeul moment cauſe entr'eux des effets ſi extraordinaires Va, Charon, où je t'ay dit; & toy, Radamante, reſte, & prends connoiſſance de leurs differents.

SCE-

SCENE II.

RADAMANTE, PLUSIEURS OMBRES.

I. OMBRE.

ON me tue.

II. OMBRE.

On m'étrangle.

III. OMBRE.

On m'aſſaſſine.

RADAMANTE.

Qu'eſt-ce à dire cela ? Canaille, ſi vous ne vous quittez .....

I. OMBRE.

Rendez-moy juſtice, incorruptible Radamante, contre un inſigne Fripon de Procureur, qui occupant pour moy ſous le nom d'un autre, occupoit auſſi pour ma Partie.

RADAMANTE.

Hé bien, que veux-tu ? Tu aurois gagné ton procés, & des Filoux peut-eſtre auroient eſté t'attendre à ton paſſage pour te dévaliſer. Crois-moy ; voler pour voler, il vaut autant l'eſtre au Palais que ſur le grand chemin.

II. OMBRE.

Faites-moy juſtice, Juge Infernal, d'un homicide Medecin, qui voulant épouſer ma femme, m'a expulſé de ma famille.

RADAMANTE.

Tu n'as que ce que tu merites ; il n'eſt pas permis à un homme ſage de faire de ſon Rival, ſon Juge ou ſon Medecin.

III. OMBRE.

Judicieux Magiſtrat, puniſſez cette Fabriqueuſe de

de Nopce, qui m'a donné en mariage une Coquette pour une Prude.

RADAMANTE.

Crois moy, en fait de méchante marchandiſe, le choix ne ſert de gueres. Prude ou Coquette, c'eſt toujours une femme.

L'OMBRE *d'un Procureur.*

Je ſuis du métier, Monſieur; auſſi n'ignore-je pas comme on doit faire les choſes. Gardez, je vous prie, cette Bourſe pour l'amour de moy.

L'OMBRE *du Medecin.*

Ne refuſez pas cette Montre; elle eſt je vous jure des meilleures.

L'OMBRE *de la Faiſeuſe de Mariages.*

Acceptez, je vous prie, cette Tabatiere de ma main.

RADAMANTE.

Voila d'honneſtes perſonnes! Ces gens-là en uſent trop bien, pour que leurs cauſes ſoient mauvaiſes. Mais, quand j'y ſonge, c'eſt donc un bon métier là haut, que d'eſtre Juge; Une Bourſe de l'un, une Montre de l'autre, une Tabatiere de celuy-là! De ce train-là il n'y a pas de Baillif de Village, qui avec le temps ne puiſſe eſperer d'en devenir le Seigneur. Pour la Bourſe, elle n'eſt pas trop à leur uſage, eux autres gens de Robe; le public n eſt que trop bien inſtruit que ce n'eſt point l'intereſt qui les gouverne. Pour la Montre, elle leur apprend les heures du Palais; & ſans une Tabatiere pourroient-ils s'empêcher de dormir à l'Audience; *Ils'en va.*

SCENE III.

UN MEDECIN, ARLEQUIN.

LE MEDECIN.

OUy, je ne ſçay ce que je ne donnerois point pour pouvoir me rendre inconnu aux gens

gens qui ſe plaignent que je les ay fait deſcendre icy-bas vingt ans plutoſt qu'ils n'y fuſſent venus.

ARLEQUIN.

Je le crois bien.

LE MEDECIN.

Que ne puis-je trouver un endroit propre à me cacher, tant que dureront les Feſtes que Pluton donne à ſa Maiſtreſſe!

ARLEQUIN.

Vous me voyez dans le meſme embaras que vous.

LE MEDECIN.

Vous?

ARLEQUIN.

Moy-meſme; il n'y a rien que je ne fiſſe, pour me derober à la rencontre d'un nombre infini d'indiſcrets, qui viennent m'accuſer, l'un d'avoir enfoncé ſon coffre, l'autre de l'avoir aſſaſſiné, & de mille autres petites mievretez de jeuneſſe... Mais attendez, ſeriez-vous homme à me ſeconder dans une entrepriſe hardie? Eſtes-vous homme à tout riſquer!

LE MEDECIN.

Belle demande! Vous ne ſongez donc pas que je ſuis Medecin?

ARLEQUIN.

Il n'y a point à heſiter, il nous faut prendre la fuite.

SCENE I. V.

CHARON, LE MEDECIN, ARLEQUIN.

CHARON *caché.*

OUy dea? Oh, je vous en empêcheray bien.

LE

LE MEDECIN.

La fuite ? Et cette Barque, & ce paſſage qui ſont gardez par Cerbere, ne comptez-vous cela pour rien ?

ARLEQUIN.

Pas pour grand' choſe. Laiſſez-moy faire, j'ay une invention pour affranchir le Marais ſans Barque, & hors meſme de la veuë de Cerbere.

LE MEDECIN.

Ouy ? Mais de quoy vivrons-nous là-haut ? Ayant en mourant diſpoſé de nos effets, nous trouverons immanquablement nos heritiers en poſſeſſion de nos biens.

ARLEQUIN.

A la verité, cecy merite quelque reflexion. Attendez, j'ay trouvé nôtre affaire. En arrivant à Paris, je vous répond de cinquante mille écus à vôtre part.

LE MEDECIN.

Peut-on ſçavoir ſur quoy vous fondez de ſi belles eſperances ?

ARLEQUIN.

Sur une capture qu'il nous faut faire avant de partir d'icy ; en un mot Cerbere. Si une fois nous pouvons tenir le Chien des Enfers à la Foire S. Germain, nôtre fortune eſt faite, tout Paris voudra le voir.

CHARON *à part.*

Le fou !

LE MEDECIN.

Ce que vous dites eſt vray : mais la difficulté eſt de l'y pouvoir mener.

ARLEQUIN.

Ne vous inquitez de rien ; aidez-moy ſeulement, & je vous répons du ſuccés.

LE MEDECIN.

Oh, pour vous aider, de grand cœur, il n'y a rien que je ne faſſe pour retourner au monde, j'ay la maladie du Pays. ARLE-

ARLEQUIN.

Cela eſtant, ſuivez-moy.

CHARON *riant.*

Hé, hé, hé ! La plaiſante imagination ! Les foux ! ils veulent faire voir le Chien des Enfers aux Danſeurs de corde ! Mais allons donner ordre à tout ce qu'il faut pour traverſer leurs deſſeins, & aux moyens de me divertir d'eux.

SCENE V.

GERONTE, LA PROTASE.

GERONTE.

OUy, tant que j'ay vêcu, perſonne ne fut plus indigent que moy, & cela avec les plus belles diſpoſitions du monde pour faire une haute fortune. Dés ma plus tendre jeuneſſe je me ſentis émeu d'une noble inclination pour la Procedure. J'eſtois actif, vigilant, laborieux, & pour comble d'avantage, né Bas-Normand.

LA PROTASE.

Avec cette naiſſance & ces talens, vous deviez pouſſer loin.

GERONTE.

Toute ma famille le crut comme vous ; mon Pere meſme, qui avoit eu l'honneur de ſervir le Roy pendant trente ans avec quelque ſorte de diſtinction, en qualité de Greffier dans ſon Bailliage de Falaiſe, ne pouvoit ſe laſſer d'admirer ma prudence dans une petite affaire qui m'arriva.

LA PROTASE.

Comment donc ?

GERONTE.

Une bonne aubeine, vrayment, que je me fis tomber lors que j'y penſois le moins.

LA

LA PROTASE.

Quelque ſucceſſion détournée, peut-être, que vous fites revenir?

GERONTE.

Non, ce n'eſtoit pas du bien de Patrimoine.

LA PROTASE.

Ce fut donc une Donation, que des gens charmez de ....

GERONTE.

Ouy, ouy, juſtement, une Donation, vous l'avez dit; ce fut un ſoufflet que je reçus le ſoir, en m'en retournant chez moy.

LA PROTASE.

Un ſoufflet? Eſt-ce là cette bonne aubeine?

GERONTE.

Sans doute. Apprenez, que donner un ſoufflet à un Bas-Normand, ou luy faire un Billet de Change de mille écus, c'eſt la même choſe.

LA PROTASE.

Oh, je ne dis plus rien.

GERONTE.

Ah! ſi le Ciel avoit voulu qu'il m'euſt auſſi bien donné des coups de baſton, ma fortune eſtoit faite, mon cher Monſieur; mais je n'eſtois pas né pour eſtre heureux.

LA PROTASE.

Que voulez-vous? Le ſage doit ſe contenter du peu que le Ciel luy envoye. C'eſt à dire que vous fites bien valoir là tout vôtre petit ſçavoir-faire.

GERONTE.

Oh, je vous en réponds. Je ſuis d'un pays où la Procedure eſt dans un trop beau luſtre, pour que je ne ſçuſſe pas toutes les petites mignardiſes. Qui dit Bas-Normand, dit Plaideur-né; auſſi ne nous éleve-t-on pas à la fadaiſe, comme la Nobleſſe des autres Provinces; dans une Academie, à caſſer les carreaux d'une Salle d'Armes, ny à faire dans un manege des caracoles ſur un cheval fougueux.

gueux. De bonnes Etudes de Procedure, morbleu, ſont les Academies où la Nobleſſe Bas-Normande fait ſes exercices ; c'eſt dans ces lieux, que par des regles infaillibles, nôtre belle Jeuneſſe apprend à deffendre ſon bien, & à attaquer vigoureuſement celui de ſon Allié ou de ſon Voiſin.

LA PROTASE.

Oh, oh, vrayment, je ne m'étonne plus de ce qu'on nomme la Normandie le pays de ſapience, ſi pour vous faire un propre du bien d'autruy, vous avez des regles ſi ſures.

GERONTE.

Mais vous, dans quelle Juriſdiction vous eſtes-vous ſignalé ? Car à vous voir ainſi vêtu, je gageray bien que vous eſtes un Favory de Themis?

LA PROTASE.

Moy Plaideur ? Ah Ciel ! quel meurtre euſſe eſté qu'un ſi beau genie ſe fuſt trouvé ſouillé de la Chicanne !

GERONTE.

Et qu'eſtiez-vous donc, s'il vous plaiſt?

LA PROTASE.

Les delices de mon temps, le premier homme du monde pour le Dramatique ; en un mot, un Bel eſprit, un Auteur du premier ordre.

GERONTE.

Vous eſtiez Bel-eſprit, Monſieur ? Oh, vrayment, je ne m'étonne plus de vous voir ſi déguenillé. Un habit en lambeaux, eſt le *Juſt'aucorps à breuvet* du Parnaſſe.

LA PROTASE.

Ce que vous dites là ne ſont pas des vers à la louange de la fortune. Neanmoins il n'eſt que trop vray que c'eſt aſſez d'eſtre Bel Eſprit, pour eſtre mal avec elle.

GERONTE.

Sur ce pied-là, il falloit que vous fuſſiez plus Bel Eſprit qu'un autre ; car il paroît qu'elle vous

vous traitoit plus mal que pas un. J'ay bien vû des Auteurs ; mais tout franc, je n'en ay point encore vû de ſi mal reliez que vous.

LA PROTASE.

Qu'y faire?

GERONTE.

Et ſi, à le bien prendre, il vous en devoit moins coûter qu'à qui ce ſoit, car vôtre taille ne peut tout au plus paſſer que pour un in douze.

LA PROTASE.

Que voulez-vous ? Si j'avois pû parvenir à mettre mes Pieces ſur le Theâtre ſans qu'elles fuſſent ſifflées, on m'auroit vû auſſi bien étoffé qu'un autre.

GERONTE.

Comment ſifflées?

LA PROTASE.

J'avois ce malheur là ; je faiſois les meilleures Pieces du monde, elles charmoient tous ceux à qui je les liſois ; mais à peine paſſoient-elles dans la bouche des Comediens, qu'on les ſiffloit à faux bourdon.

GERONTE.

Il y a de certaines Pieces comme cela, que les repreſentations gaſtent. Si j'avois eſté de vous, puis qu'elles réüſſiſſoient ſi bien ſur le papier, je me ſerois fait apporter un fauteüil, & je les aurois lues moy-meſme en plein Theâtre.

LA PROTASE.

Si je n'eſtois pas mort, j'avois un bien meilleur expedient que cela.

GERONTE.

Qui eſtoit?

LA PROTASE.

D'aller directement à Apollon.

GERONTE.

A Apollon?

LA PROTASE.

Ouy dea, à Appollon. Ce n'eſt point ſon intention

tention qu'on ſiffle perſonne. Si je luy avois fait voir ce Placet, j'oſe bien me flatter ....

GERONTE.

Un placet? Peut-on le voir?

LA PROTASE.

Pourquoy non? Il n'eſt fait que pour cela. Nous l'euſſions vû, nous l'euſſions vû, Monſieur du Parterre, ſi vous auriez ſifflé à l'avenir les Auteurs & les Comediens, comme on ſiffle les Linottes & les Perroquets? PLACET A APOLLON. Comme je ne pouvois faire pour moy, que je ne fiſſe en meſme tems pour tous les autre Poëtes mes Confreres; je trouvay qu'il eſtoit à propos de dreſſer mon Placet au nom de toute la Communauté des Auteurs, de Paris s'entend.

GERONTE.

C'eſt le bien prendre!

LA PROTASE *lit.*

A APOLLON.

SIRE, Monſeigneur, ou Monſieur, tout coup vaille.

Les Auteurs modernes en Dramatique, tant en vers qu'en proſe, de la bonne Ville & Fauxbourg de Paris, remontrent tres-humblement à Vôtre Majeſté, qu'aprés avoir ſacrifié leurs ſoins & leur veilles au plaiſir du Public, leur zele ſeroit tous les jours mal reconnu par certains quidans indiſcrets, qui de deſſein premedité, ſe tranſportent journellement és lieux où leſdits Auteurs font repreſenter leurs Ouvrages, avec des cornets, des ſifflets de Chaudronniers, & autres armes offenſives, deſquels ils chargent ſans miſericorde tout ce qui oſe paroître d'Acteurs ſur le Theâtre, avec tant de fureur, que le Comedien le plus intrepide eſt ſouvent contraint de lâcher le pied, & de ſe retirer le cœur meurtry & tout percé de coups de ſifflets.

GERONTE.

Malepeſte! voila un ſtile bien rablé!

LA

LA PROTASE.

Toutes mes Pieces estoient écrites de cette force là.

GERONTE.

Et on les siffloit?

LA PROTASE.

Ecoutez, écoutez. *Ah, Sire, souffrirez-vous que le Theâtre qui est le symbole de la joye, devienne celuy de la douleur? Je ne doute point, Sire, que les ennemis de la Scene ne representent à Vôtre Majesté que nous exigeons d'elle une chose impossible; qu'il est naturel au Parterre de siffler, comme à nous de parler: je n'ignore pas non plus qu'eux, Sire, que Pline le Naturaliste, dans son Traité des Animaux, au Chapitre du mouvement vocal, dit que l'Homme parle, que le Cerf brame, que le Lion rugit, que le Taureau meugle, que le Cheval hannit, que l'Asne brait, & que le Parterre siffle. Je sçay, dis-je, tout cela comme eux; mais vous faites, Sire, tous les jours des choses ....&c.* Qu'en dites-vous?

GERONTE.

Oh pour le coup, les siffleurs estoient pris pour duppes, & les Marchands de sifflets ruinez.

LA PROTASE.

Je le crois comme vous.

GERONTE.

Adieu, je suis ravi d'avoir fait connoissance avec vous; je trouve beaucoup de ressemblance entre nos deux fortunes: mon bien estoit en fond de procés & le vôtre en fond d'esprit, & je ne vois pas que nous ayons esté des riches plus aisez l'un que l'autre. Serviteur.

LA PROTASE.

Jusqu'au revoir. *Ils sortent.*

SCENE VI.

PLUTON, PROSERPINE *tousjours déguiſée.*

PLUTON.

SI je ne puis eſtre heureux, voyons du moins celuy qui m'empêche de l'eſtre. Deſcendons aux Enfers, & voyons s'il ſe peut le fortuné mortel qu'on me prefere. Mais quoy ? La terre reſiſte à mes coups. Quelle puiſſance peut encore ... Mais que ſignifient tous les ſignes que la Jalouſie fait derriere moy ? Non, non, tu ne m'échapperas pas. (*Elle ſe change en Belier.*) Ciel ! elle change de forme ! cecy paſſe de beaucoup ſon pouvoir. (*Elle ſe change en Sagittaire*) Tu as beau prendre de nouvelles figures, tu ne ſçaurois m'échapper. *Elle ſe change en Taureau.*) Toutes tes metamorphoſes ne me rebuteront point; je ſçauray ...(*Elle paroiſt dans ſa premiere figure.*) Hé bien, ne l'avois-je pas bien dit que je t'attraperois ? Juſte Ciel ! c'eſt ma Femme !

PROSERPINE.

Ouy, Perfide, c'eſt elle qui ſous cette figure a voulu traverſer tes criminelles amours : trop heureuſe ſi je pouvois arracher de ton cœur une paſſion qui m'eſt ſi funeſte.

SCENE VII.

ARLEQUIN, LE MEDECIN *chargé de ſouricieres, de filets, de cages, & de trebuchets.*

ARLEQUIN.

AVons-nous là toutes nos machines ?

LE

LE MEDECIN.

Voila au moins toutes celles que tu m'as données.

ARLEQUIN.

Fort bien. Parbleu, Monſieur Cerbere mon amy, voila des embuſcades. Si vous les évitez toutes, vous ne ſerez pas un mal habile Chien.

LE MEDECIN.

Ouy; mais comment veux-tu que Cerbere qui eſt un gros animal, puiſſe ſe prendre, dans une ſouriciere, par exemple?

ARLEQUIN.

Hé, va va, laiſſe faire, la peur amincit bien les gens. En tout cas, j'ay à deux pas d'icy une certaine machine que j'ay faite avec des branches d'arbres, que nous n'aurons qu'à luy jetter ſur le corps. Donnons-nous ſeulement de garde de nous laiſſer mouiller de ſon écume, car on tient que c'eſt du vray poiſon.

LE MEDECIN.

En ce cas ne crains rien, j'ay de l'orvietan. Mais qu'entens-je? Je crois qu'il tonne.

ARLEQUIN.

Bon, tonner! Ne vois-tu pas que c'eſt Cerbere qui jappe?

LE MEDECIN.

Tu appelles cela japper? Oh il n'y auroit rien de trop quand tu dirois qu'il abboye. Mais que vois-je? O Ciel! le voila. L'horrible monſtre!

SCENE VIII.

CHARON, CERBERE, LE MEDECIN, ARLEQUIN.

CHARON *ſans eſtre vu.*

NOus allons voir beau jeu.

LE MEDECIN.

Ne me quitte pas.

ARLEQUIN.

Oh, bon bon, il ne nous voit pas. Tendons viſte un de ces filets.

LE MEDECIN.

Et où l'attacher?

ARLEQUIN.

Tiens, tiens en un bout, & moy l'autre. Fort bien. Hé là là, le voila qui approche. Petit, petit, petit? Il vient tout droit donner dedans. Petit, petit, petit? (*au Medecin*) Point de peur, au moins.

LE MEDECIN.

Oh, que non.

ARLEQUIN.

Fort bien, fort bien, fort bien. (*Cerbere ſe jette ſur luy.*) Ah, fort mal! ſuis je perdu. Hé pardon, mon cher Monſieur; nous ne l'avons pas fait exprés; demandez, demandez-luy plutoſt ſi c'eſt à vous que nous en voulons. (*Cerbere quitte Arlequin, & ſe jette ſur le Medecin.*

LE MEDECIN *à Cerbere.*

Oh, pour cela, Monſieur, auſſi vray que vous eſtes honneſte Chien, nous n'en voulions qu'à des Lapins. Miſericorde! je n'en puis plus, je ſuis mort. Ah, ah, ah! Oh, oh, oh, Monſieur Citron, ayez pitié d'un homme, qui tant qu'il a eſté au monde,

monde, a eu beaucoup de ſoin de vos ſemblables ; mon logis eſtoit une vraye Auberge à chien, & tous ceux du quartier ont tousjours eſté à pot & à roſt dans ma cuiſine. (*Cerbere revient vers Arlequin.*

ARLEQUIN.

Ah, ah ! c'eſt fait de moy, au ſecours, à l'aide, je ſuis mort.

LE MEDECIN.

Je n'aurois jamais cru trouver dans un Chien tant de reconnoiſſance.

ARLEQUIN.

Mignon, mignon ? Hé là là, Monſeigneur, mon Prince, mon Roy. Ah, le joly petit Epagneul ! En verité, Monſeigneur, il faut que vous ſoyez bien ennemy des bons morceaux, pour avoir quitté mon Camarade pour moy. Je ſuis ſec comme un ais, & luy il eſt plus gras qu'un Ortolan. En conſcience, ſi vous en aviez taſté, vous avoueriez bientoſt, Monſeigneur, que c'eſt un morceau digne de Son Alteſſe Madame vôtre Gueule.

LE MEDECIN.

C'eſtce qui te trompe ; Noſſeigneurs les Chiens aiment les os.

ARLEQUIN.

Qu'il eſt joly, qu'il eſt mignon ! Marquis, Marquis, là, là, là, là. (*au Medecin*) Jette, jette, jette-toy ſur luy. (*à Cerbere*) Hé non, Monſeigneur, ce n'eſt pas de ce que vous penſez que je parle. (*au Medecin*) Peſte du mal-adroit !

LE MEDECIN.

Dame, eſt-ce ma faute, ſi ... (*à Cerbere qui revient ſur luy*) Hé, mon Prince, je ne ſuis pas dans luy. (*à Arlequin*) Ah, traiſtre, tu m'abandonnes !

ARLEQUIN.

Laiſſe faire, je reviens ſur mes pas, amuſe-le tousjours bien.

LE MEDECIN.

Ah, fort bien. Là, là, là. (*Cerbere ſe retire.*)

ARLEQUIN.

Hé bien, où eſt-il?

LE MEDECIN.

Parle bas, le voila.

ARLEQUIN.

Attens, aide-moy ſeulement : voila bien le moyen de l'attrapper. Tiens cette autre, il faut nous mettre tout deſſous. Encore, encore. Fort bien.

LE MEDECIN.

Hé bien, aprés?

ARLEQUIN.

Laiſſe faire, il va venir droit à nous; puis quand il ſera tout à fait ſous la machine, il faudra nous retirer au plus viſte, & la luy lâcher ſur le corps.

LE MEDECIN.

C'eſt mortbleu bien dit. Le voicy qui vient Petit, petit, petit?

ARLEQUIN.

Mon fils, mon fils; Mignon, mignon? Bon, le voila qui s'avance.

CHARON *bas.*

Fort bien, voila où je les attens.

LE MEDECIN.

Laiſſeray-je tomber?

ARLEQUIN.

Pas encore.

LE MEDECIN.

Le voila bien prés.

ARLEQUIN.

Allons, ferme. Miſericorde! (*Ils s'attrappent eux-meſmes dans la machine,*)

CHARON.

Ah, ah, Meſſieurs les Marauts, c'eſt donc vous qui

qui vouliez faire voir Cerbere à la Foire S. Germain ! Ce sera bien plutoſt vous, Canailles, qu'on y verra. (*Charon leve la Machine, & ils paroiſſent l'un changé en Oyſeau de proye, & l'autre en Capricorne.*)

SCENE IX.

PLUTON, L'OMBRE DE LUCINDE.

LUCINDE.

ET bien, Seigneur, & bien, puiſque je ne ſçaurois voir mon Amant dans les Champs Elisées ; ſouffrez que j'aille habiter le funeſte ſéjour où il reſpire.

PLUTON.

Ah, Madame, ſongez-vous à l'horreur de ces lieux ? Pourriez-vous ſupporter le moindre des tourmens qu'il endure ?

LUCINDE.

Ah, Seigneur, que vous m'eſtes cruel ? Pourquoy exagerer les maux dont mon Amant eſt accablé, ſi vous ne voulez pas que je les partage avec luy ;

PLUTON.

Ah, Madame, ſi jamais... Qu'eſt-ce à dire ? Hors de là, Canaille : d'où vient que Charon eſt aux priſes avec cette Ombre ? Mais que voy-je ? Pourquoy celle-cy n'eſt-elle pas veſtuë comme les autres ?

SCENE X.

L'OMBRE D'AGENOR, CHARON.
Les Acteurs de la Scene precedente.

CHARON.

C'Est le sujet, Seigneur, de nôtre differend: c'est pour la seconde fois que je le surprens en cet équipage; & il ne cherche à m'échapper, que pour éviter d'obeïr à tes Commandemens.

PLUTON.

Quel est donc cet indigne mortel qui se roidit si fort contre mes ordres?

AGENOR.

L'Ombre d'un malheureux Amant, Seigneur, qui voyant tout ton Empire en joye, cherche un endroit écarté, pour se donner tout entier à sa juste douleur.

LUCINDE.

Quelle voix a frappé mes oreilles? (*reconnoissant Agenor.*) Ah, Ciel!

AGENOR.

Lucinde!

LUCINDE.

Agenor?

AGENOR.

Ma chere Lucinde ....

LUCINDE.

Mon cher Agenor ....

AGENOR.

Heureuse surprise!

LUCINDE.

Douce rencontre!

PLUTON.

Seroit-ce là ce mortel tant aimé?

LU-

LUCINDE.

Ouy., Seigneur, c'est luy-mesme. Pardonnez à l'indiscretion de mes emportemens.

PLUTON.

Il me sera plus aisé de vous les pardonner, que d'accoutumer mon cœur à les voir.

LUCINDE.

Seigneur, que dites-vous ?

PLUTON.

Ne craignez rien. Je vous aime, je vous perds à regret, à regret je vous vois entre les bras d'un rival; mais je vous crois trop faits l'un pour l'autre pour souffrir que ma passion traverse vôtre bonheur. Vivez heureux; dés à present donnez vous la main. Et pour rendre vôtre felicité plus parfaite, retournez au monde. Allez, je vous rends à la lumiere, & veux qu'un doux mariage vous unisse, & couronne à jamais vôtre constance, & vôtre fidelité.

AGENOR.

Qui l'eust pu penser ?

LUCINDE.

Qui l'eust cru, Seigneur, que ....

PLUTON.

Ne me dites rien. Par la grandeur du plaisir que je vous fais, je juge de celle de vôtre reconnoissance. Au lieu de consumer le temps en des paroles, en attendant que tout se dispose pour vôtre heureux depart, je veux rendre vôtre joye publique par une feste galante qui réponde à ma magnificence. Qu'on me cherche Mome, & Orphée : l'un nous réjouira par ses plaisanteries, & l'autre nous charmera par la douceur de ses chants. Fort bien, les voicy fort à propos. Viste, que ce lieu se change en l'endroit le plus magnifique de mon Palais. Mais quel bruit entends-je, & que veut Radamante ?

SCENE XI.

RADAMANTE, MOME, ORPHE'E, *& les Acteurs de la Scene precedente.*

RADAMANTE.

JE vous l'avois bien dit, Seigneur, que cette journée auroit une fin tragique & malheureuſe.

PLUTON.

Comment ? Que viens-tu me dire ?

RADAMANTE.

Que la guerre s'allume de plus en plus dans vôtre Empire. Tous vos Sujets ſont aux mains, & ſur-tout au quartier des gens mariez. Il ne reſteroit pas à l'heure que je vous parle une ſeule Ombre, s'il eſtoit en leur puiſſance de ſe donner la mort.

PLUTON.

Fais nous venir ceux-là, Radamante, je veux que leurs diſputes nous ſervent de divertiſſement. Les differends des Epoux ne ſont pas des moins comiques. Mome avec ſon eſprit enjoué les interrogera, & Orphée par la douceur de ſa voix tâchera d'adoucir leurs eſprits irritez. Va, cours viſte, & les fais venir. (*On entend un grand bruit, & quantité d'Ombres entrent deux à deux.*)

SCENE

SCENE DERNIERE.

PLUTON, ORPHE'E, MOME, AGENOR, LUCINDE. *Pluſieurs Ombres.*

MOME.

QUe l'homme eſt inconſtant !
Tel aujourd'huy, par un doux Hymenée,
Avec Iris unit ſa deſtinée,
Qui le lendemain s'en repent.
Pour penetrer, d'où vient cette diſgrace,
Et nous mettre en eſtat de n'en pouvoir douter,
Queſtionnons-les chacun ſelon leur claſſe.
C'a, voyons par qui debuter.
Eſt-ce par vous Brune au tein bleſme ?
Qu'eſt-ce ? D'où vient cette paſle couleur?
Vôtre mary, d'un long Careſme
Vous auroit-il fait ſentir la rigueur ?
Chez l'Epouſe Aramon va-t-il chercher fortune:
D'une autre, quel beſoin d'aller faire l'employ?
Eſt-on ſans beſogne chez ſoy,
Quand on eſt l'Epoux d'une Brune?
Cependant il eſt des Maris,
Comme de certains beaux Eſprits,
Qui de Livres chez eux gardent plus d'un Volume,
Sans ſe trouver tentez d'en lire un ſeul feuillet.
A ce qu'on a, l'on s'accoutume.
Mettez-les dans un Cabinet,
Qui d'un Voiſin, ou d'un Compere
Faſſe la demeure ordinaire:
Leur tombe-t-il un Livre ſous la main?
(Fuſt-il d'un Auteur miſerable
L'infortuné Bouquin)
Ils en liſent juſqu'à la Table.

Cette comparaiſon peut ſervir au beſoin.
La femme, à le bien prendre, eſt ce Livre ordinaire,
Que les Maris ne liſent point,
Ou du moins qu'ils ne liſent guere.

NISON.

Ah, juſte Ciel! qu'il s'en faut bien,
Que tous mes noirs chagrins ſoient de cette nature!
C'eſt ce qui met mon cœur à la torture.
Mon Epoux n'a pour moi que trop d'empreſſement.
Tout ce qu'il fait ſent moins le Mary que l'Amant.
Il eſt joly, plein de tendreſſe,
Amoureux, ſans eſtre jaloux:
Je l'aimerois, je le confeſſe,
Si d'une autre il eſtoit l'Epoux.

MOME.

Vit-on jamais pareil caprice?
Qu'eſt-ce à dire? Vôtre Mary
Comme un Livre étranger vous lit,
Et vous luy faites l'injuſtice
De ne faire que l'eſtimer?

NISON.

Eſt-ce ma faute à moy, ſi je ne puis l'aimer?
Un Epoux, fuſt-il fait comme les Graces meſme;
Son merite fuſt-il extrême;
Il ne valut jamais le moindre Favory.
Fuſt-il tourné d'un air à donner du martyre,
Ce n'eſt toujours, quoy qu'on en puiſſe dire,
A le bien prendre, qu'un mary.

MOME.

Fort bien. Ce qu'elle dit ne ſont pas fariboles,
Maintes femmes diront qu'elle a bonne raiſon.
Chante Orphée. Il ſçait dès paroles,
Qui ne s'accordent point trop mal deſſus ce ton.

ORPHE'E *chante ſur l'air des Trembleurs.*

Qu'un homme entre en mariage,
Qu'il prenne une fille ſage.

Que

Qui passe en son voisinage
Pour exemple de vertu:
Fust-il rusé comme un Braque,
Et sage comme un Pibraque,
Un jeune fou survient: Craque,
Voila le sage Cocu.

MOME.

A d'autres. Approchez Bon-homme,
Vous faites honte à nos adolescens.
Pour estre du vieux temps,
Vous n'en valez pas moindre somme.
Mais revenons à nos Moutons,
Et laissons-là la parenthese,
Dites-nous, ne vous en déplaise,
Pour plus d'une raison,
Estes-vous Oncle, ou bien en ligne maternelle
Auriez-vous le Germain
Sur cette gentille Pucelle,
A qui vous presentez la main?

GERONTE.

Qui? Cette bonne lame,
Dont les yeux paroissent si doux?
Depuis deux ans elle est ma femme:
Vous jugez bien par là que je suis son Epoux.

MOME.

Toy son Epoux? Pour un sexagenaire
Prendre femme de quatorze ans,
C'est à mon sens,
Un coup bien temeraire.
Quand je voy cet air vif, cette blancheur de tein,
Que je te vois ridé, tout franc, pour toy je tremble.
Va, Bon-homme, croy-moy; ton visage (& le sien
Ne nuancent pas bien ensemble.

GERONTE.

De me railler vous avez tort.

MOME.

N'aurois-tu point le mesme sort
De certain fameux personnage,

(Fameux

(Fameux par ſon ancienneté s'entend ,)
Car l'Hiſtoire nous dit qu'il n'avoit qu'une dent.
Cet Homme à peu prés de ton âge,
Eſtoit enteſté de Chevaux.
Il en avoit tout des plus beaux,
Bien ſcellez, bien bridez, ce n'eſtoit que dorure.
Ses Voiſins les montoient, & n'en rioient pas peu,
Quand du Bonhomme la monture
Eſtoit un ſiege auprés du feu.

GERONTE.

Il eſt vray, j'y conſens. Je ſuis plus âgé qu'elle;
Mais je l'ay bien payé par mes Ducats.

MOME.

Ecoute-le. Cette Chanſon nouvelle
Semble eſtre faite pour ce cas.

ORPHE'E *chante.*

Quand un Vieillard ſans cervelle,
Epris de jeune femelle,
Veut partager avec elle,
Ses Louis à doubles carats:
Il arrive que la belle,
Au jeune preſte l'oreille,
Et chez l'Amy & Forelle,
Mange avec luy ſes Ducats.

MOME *à un autre.*

C'eſt à vous à gliſſer. Vous eſtes le plus proche.
Qu'eſt-ce ? De quoy vous plaignez-vous;
Là, dites quel reproche
Avez-vous à luy faire en qualité d'Epoux;

ORANTE.

Je ne me plains que de moy-meſme.
Pour éviter le triſte ſort
Des Maris malheureux, j'ay pris un ſoin extrême,
Et je n'ay fait qu'un inutile effort.
Croyant trouver dans l'innocence
Le repos, l'amour, la douceur,
Je prens femme dés ſon enfance
Dans une famille d'honneur,

Où par douzaine on compte les Lucreces.
J'éleve avecque ſoin ce petit rejetton ;
Je luy cache d'amour les trompeuſes careſſes,
Pour ne la pas gâter par ma leçon :
Quand d'un trait innocent que je ne puis comprendre,
Un jour elle me vint chercher,
Et dans un moment ſçut m'apprendre
Ce que pendant dix ans j'avois ſçû luy cacher.
Aprés avoir un ſi long-temps ſçû feindre.
Jugez ſi de mon ſort, j'ay ſujet de me plaindre?

MOME.

Pour des Maris trompez éviter le deſtin,
Par un humeur prevoyante,
Choiſir femme innocente,
Ce n'eſt pas l'action de l'homme le plus fin.
L'amour eſt un don de nature,
Où la ſcience a peu de part.
Les animaux ſeuls, & ſans art,
Ne vont-ils pas chercher leur nourriture?
De l'inſtinct de ta femme au lieu d'eſtre ſurpris,
Je ſoutiens que pour ſatisfaire
A l'amoureux myſtere,
Il faut plus de corps que d'eſprit.

ORANTE.

Comment parer ce coup à l'honneur ſi cruel?
Si de la ſotte on craint l'eſprit trop hebeté,
La Sçavante nous traite-t-elle
Avecque plus d'humanité?

MOME.

Non. Mais la choſe eſt differente,
Cette derniere ſçait déguiſer le poiſon.
Sur ce ſujet il faut qu'Orphée chante
Un petit couplet de Chanſon.

ORPHE'E *chante.*

L'ignorante Ridicule,
Plus naïve que la Mule,
Vous fait prendre la pillule,
Sans en déguiſer le goût.

La

La Sçavante dissimule,
Guerit du moindre scrupule,
Et fait que de la ferule
On ne ressent pas le coup.

MOME *à une autre.*

Comme dans cette serge elle est aneantie,
A vous la Belle, au linge uny!
Quelle simplicité? Quel air de modestie!
De combien de vertu ce cœur paroist fourny!
A voir son austere sagesse,
Malgré cette grande jeunesse,
On la prendroit pour femme du vieux temps.
Que les Epoux vivoient contens!
Toute femme estoit sage.
Ce nom de Favory
N'estoit point encore en usage:
Chaque Femme aimoit son Mary,
Aimant mieux qu'on la crust vertueuse que belle.
C'est ainsi qu'on vivoit dans le siecle passé:
Mais on n'en trouve plus dessus ce bon modele?
Le moule en est cassé.
(*à Organ*) Toy qui par un doux Hymenée,
Joüis à pleine main d'un si rare tresor,
Tout franc, c'est bien à tort,
Si tu n'es pas content de cette destinée.

ORGAN.

Ouy content! Nuit & jour entendre quereller!

BELONDE.

Par la jarny, je croy que je t'entens parler.
Dis-moy, Nigaut qui menes poulle pondre,
Parle. Trouvez-tu rien à tondre
Sur le discours qu'il a tenu?
Suis-je une coureuse, une infame?
Tous nos Enfans ne sont ils pas de toy?
Je connois, & plus d'une femme,
Qui n'en diroit pas tant que moy.
Je suis d'une maison qui craint peu qu'on caquette.

L'on

L'on n'en a jamais veu ſortir qu'une coquette:
Encor le fut-elle à ſon dam:
Car on luy fit tout net habiter le Convent;
Puis comme une mal-aviſée,
Elle fut en un mot juſqu'aux ſourcils raſée.

MOME.

La tonſure eſt auſtere au dernier point.

BELONDE *à Mome.*

Vous pouvez bien juger....

MOME.

Ah! ne m'approchez point,
Je retranche le tout de mon panegirique.
Je ne ſuis point admirateur
D'une vertu diabolique.
La malpeſte! quelle fureur!
Celuy-là n'eſtoit point un ſot, né ſans étude,
Qui voulant definir la Prude,
A fait voir par bonne raiſon,
Que quelque bon vent qui la pouſſe,
Une Prude dans ſa maiſon
Eſtoit un diable en taille-douce.

BELONDE.

Les hommes en tout temps pour les hommes ſeront.

MOME.

Toujours en bouche quelques gammes?

BELONDE.

Si l'on faiſoit des Juges femmes,
Quelquefois aurions-nous d'aſſez bonnes raiſons.

OCTAVE *à Mome.*

Voyez comme à crier on la voit toujours preſte.

MOME.

Auſſi pourquoy la prenois-tu.

ORGAN.

C'eſt la crainte d'eſtre Cocu,
Qui m'a fait faire une ſi belle emplette.

MOME.

Bon! voila de nos enteſtez!

Ecoutez

Ecoutez bien cette maxime.
Pour estre en rime,
Elle n'en est pas moins pleine de veritez.

ORPHE'E *chante.*

Quand d'une Prude cruelle
Tu fais ta moitié fidelle,
Comptes-tu que ta cervelle
Resiste à ses airs grondans?
D'un autre tu crains la creste.
Mais qu'importe pour la beste,
Quand le mal est à la teste,
Qu'il soit dessus ou dedans.

MELINDE *à Geronte.*

Mon cher petit mary, que ma joye est extrême,
Quand je te possede un moment!

MOME.

Oh! voicy bien un autre compliment!

MELINDE *à Geronte.*

Tu ne me reponds rien, tu me parois tout blême.
Es-tu malade? Ah Ciel! conservez mon Epoux.

GERONTE *à Melinde.*

Laissez-moy là, retirez-vous.

MOME *à Geronte.*

Voila répondre à la tendresse
D'une assez bizarre façon.

GERANTE *à Mome.*

Si vous connoissiez sa finesse,
Vous avoueriez bientost que j'ay raison.
Cette Coquette fieffée
Ne m'appelle jamais son cœur, ny son amour,
Qu'elle n'ait en pensée
De me jouer un mauvais tour.

MELINDE.

Comme il traite ma flamme!
Il m'accuse, l'ingrat, d'estre fourbe & sans foy;
Cependant est-il une femme
Aussi raisonnable que moy?
A le bien contenter je fais ma seule étude.

Pour

Pour qu'il n'ait pas ſujet, comme il eut autrefois,
De m'accuſer d'avoir une habitude,
Je change d'Amis tous les mois.
Au reſte, bonne ménagere:
Je ne vous le dis qu'à regret;
Pour épargner ſon ordinaire
Je ne mange qu'au Cabaret.
Et comme il eſt des hypocrites
Qui tâchent de noircir la plus chaſte action,
Je prends la nuit pour faire mes viſites
Afin de menager ſa réputation.
Je vous fais voir icy mon ame toute nuë,
Vous liriez dans mon cœur tout ce que je vous dis.
Vit-on jamais femme à Paris
Vivre avec plus de retenuë?

MOME *à Geronte.*

Tout franc, vous avez tort; &, ſoit dit entre nous
Elle a de grands égards pour vous.

GERONTE *à Mome.*

De cette aimable Prude
Que ne ſuis-je l'Epoux!
Mon ſort ſeroit bien rude
Si je venois m'en plaindre à vous.
La Coquette, il eſt vray, dans l'amoureux myſtere,
Sçait le plaiſir aſſaiſonner.
Mais d'un autre coſté, le mal qu'elle peut faire
Gaſte bien le plaiſir qu'elle ſçait nous donner.

MOME.

Vous avez beau pour la ſevere
Vanter vôtre inclination,
Je ne m'oppoſe point à ce qui peut vous plaire,
Mais quant à moy, je ſuis pour la chanſon.

ORPHE'E *chante.*

La Coquette toute aimable,
De careſſes vous accable;
Et quoiqu'un mary traitable
Soit coëffé comme un Taureau;
N'importe, c'eſt la methode,

Tout

Tout Epoux s'en accommode;
Et quand on eſt à la mode,
Qu'importe corne ou chapeau?

GERONTE *à Mome.*

En refuſant de briſer nôtre chaîne,
Trouve donc à nos maux quelque adociſſement;
Et du lien qui fait nôtre cruelle peine,
Briſe le nœud du moins pour un moment.

ORPHE'E *chante.*

Si dans l'amoureux myſtere
Chacun eſtoit volontaire,
On s'aimeroit comme frere;
Et ſans ce maudit Contract
Verroit-on tant de miſere?
On a beau dire & beau faire,
C'eſt ce diable de Notaire
Qui barbouille tout cela.

Fin de la Comedie, & du quatriéme Tome.

MAG 2023858